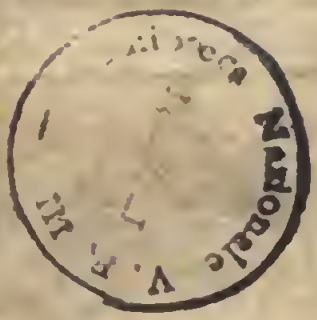
NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
I
333
VITTORIO EM. III
NAPOLI

AUG
AUG

LE
THEATRE
ITALIEN
A PARIS


Madonale V. F. Mi

FONDO DORIA

LE THEATRE ITALIEN,

OU

LE RECUEIL

de toutes les

COMEDIES

ET

SCENES FRANÇOISES,

qui ont été Joüées sur le

THEATRE ITALIEN

Par la Troupe des Comediens du Roy
de l'Hôtel de Bourgogne à Paris.

Troisiéme Edition, revûë, corrigée & augmentée.

A PARIS,
Chez les Heritiers de
MABRE-CRAMOISY.

M. DC. XCV.
Avec Privilege du Roy.

150

FONDO DORIA I. 333

A SON ALTESSE ROYALE MADAME.

MADAME,

Je presente à VÔTRE ALTESSE ROYALE *le*

EPITRE.

Recueil des Scenes Françoises qui ont été jouées sur le Theatre Italien, & dont quelques-unes ont eu l'avantage de Vous divertir, quand Vous avez honoré nos Comedies de Vôtre presence. Je sçais bien que quand on verra le grand Nom de VÔTRE ALTESSE ROYALE *à la tête de ce Livre, il n'y a personne qui ne soit surpris du peu de proportion qu'il y a entre un Nom si auguste & de pures bagatel-*

gatelles: MADAME, ce qui peut justifier ma conduite en cette occasion, c'est que je n'ay pas eu de choix à faire, & que les obligations infinies que j'ay à VÔTRE ALTESSE ROYALE *qui m'a fait ce que je suis, & l'approbation qu'Elle a bien voulu donner à quelques-unes m'engageoient indispensablement à les Luy offrir. Comme c'est un devoir dont je m'acquitte, j'espere qu'on ne regardera pas ce que con-*

tient mon Preſent, & qu'on me rendra la juſtice de croire, que ſi je n'offre que des bagatelles à VÔTRE ALTESSE ROYALE, *c'eſt que je n'ay que des bagatelles à Luy donner. Que je ſerois heureux, MADAME, ſi la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit Vous faire le même plaiſir que Vous avez trouvé dans leur repreſentation. Je ſçay bien qu'elles ne ſont pas toutes d'égale force : Mais*

MA-

MADAME, elles ne ſeront pas toûjours expoſées à des Juges auſſi éclairez que VÔTRE ALTESSE ROYALE, *& chacun trouvera dequoy s'y divertir à proportion de la delicateſſe de ſon goût. N'attendez pas MADAME, que ſuivant le ſtile des Epîtres Dedicatoires, j'aille étaler icy ces grandes qualitez qui Vous rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere*

tient mon Preſent, & qu'on me rendra la juſtice de croire, que ſi je n'offre que des bagatelles à VÔTRE ALTESSE ROYALE, *c'eſt que je n'ay que des bagatelles à Luy donner. Que je ſerois heureux,* MADAME, *ſi la lecture de quelques-unes de ces Scenes pouvoit Vous faire le même plaiſir que Vous avez trouvé dans leur repreſentation. Je ſçay bien qu'elles ne ſont pas toutes d'égale force : Mais*

MA-

MADAME, elles ne seront pas toûjours exposées à des Juges aussi éclairez que VÔTRE ALTESSE ROYALE, *& chacun trouvera dequoy s'y divertir à proportion de la delicatesse de son goût. N'attendez pas MADAME, que suivant le stile des Epîtres Dedicatoires, j'aille étaler icy ces grandes qualitez qui Vous rendent les delices de la Cour, & l'admiration de toute la France. Cette matiere*

est trop hors de ma portée: Je borne mon ambition à l'honneur de Vous divertir, & je me tiens trop heureux d'apprendre icy à toute le monde, que je suis avec un tres profond respect,

MADAME,

De Vôtre Alteſſe Royale

Le tres-humble, tres-obéiſſant, & tres-ſoumis ſerviteur

EVARISTE GHERARDI.

AVERTISSEMENT.

ON ne doit pas s'attendre à trouver dans ce Livre des Comedies entieres, puiſque les Pieces Italiennes ne ſçauroient s'imprimer. La raiſon eſt, que les Comediens Italiens n'aprennent rien par cœur, & qu'il leur ſuffit pour joüer une Comedie, d'en avoir vû le ſujet un moment avant que d'aller ſur le Theatre. Auſſi la plus grande beauté de leurs Pieces eſt inſeparable de l'action. Le ſuccés de leurs Comedies dépend abſolument des Acteurs, qui

leur donnent plus ou moins d'agrément, selon qu'ils ont plus ou moins d'esprit, & selon la situation bonne ou mauvaise où ils se trouvent en jouant.

C'est cette necessité de jouer sur le champ, qui fait qu'on a tant de peine à remplacer un bon Comedien Italien, lors que malheureusement il vient à manquer. Il n'y a personne qui ne puisse apprendre par cœur, & reciter sur le Theatre ce qu'il aura apris : mais il faut tout autre chose pour le Comedien Italien. Qui dit bon Comedien Italien, dit un homme qui a du fond, qui joüe plus d'imagination que de memoire, qui compose

en jouant tout ce qu'il dit, qui sçait seconder celuy avec qui il se trouve sur le Theatre, c'est-à-dire, qui marie si bien ses actions & ses paroles avec celle de son Camarade, qu'il sçait entrer sur le champ dans tout le jeu & dans tous les mouvemens que l'autre luy demande.

Il n'en est pas de même d'un Acteur qui jouë simplement de memoire: Il n'entre jamais sur la Scene, que pour y debiter au plus vîte ce qu'il a appris par cœur, & dont il est tellement occupé, que sans prendre garde aux mouvemens & aux gestes de son Camarade, il va toûjours son chemin, dans une furieuse impatien-

ce de se délivrer de son rolle, comme d'un fardeau qui le fatigue beaucoup.

On peut dire que ces sortes de Comediens sont comme des Ecoliers, qui viennent repeter en tremblant une leçon qu'ils ont apprise avec soin : ou plûtôt ils sont semblables aux Echos qui ne parleroient jamais, si d'autres n'avoient parlé avant eux. Ce sont des Comediens de nom, mais inutiles & à charge à la Compagnie. Je compare un Comedien de cette sorte à un bras paralytique, qui quoy qu'inutile, porte toûjours le nom de bras. La seule difference que je trouve entre le bras mort & le membre inutile de la

Come-

Comedie, c'est que si le premier ne sert de rien au corps, il est certain aussi qu'il n'en reçoit aucune nourriture, & qu'elle se partage entre les membres qui font leur devoir. Mais le dernier, quoy que du tout inutile à la Comedie, ne laisse pas de recevoir autant de nourriture que ceux qui fatiguent le plus, & qui sont les plus necessaires.

Mais je m'écarte furieusement de mon sujet. Il ne s'agit pas icy des qualitez que doit avoir un bon Comedien: Il s'agit de parler des Scenes Françoises qui ont été jouées sur le Theatre Italien. Ces Scenes sont l'Ouvrage de plusieurs personnes

d'esprit

d'esprit & de merite, qui nous les ont données pour les mettre dans des Sujets Italiens, où elles sont comme enchassées. Tout Paris les a admirées quand elles ont paru pour la premiere fois; & tout Paris les admire encore quand nous les rejouons. On y découvre par tout une Satyre fine & delicate, une connoissance parfaite des mœurs du Siecle, des expressions neuves & détournées, de l'enjoüement & de l'esprit; en un mot beaucoup de sel & de vivacité.

Il y a long-tems qu'on demande dans le monde ces Dialogues avec empressement; & comme aucun de mes Camarades n'a encore voulu se donner la peine d'en faire le Recueil, je me suis chargé de ce soin, avec d'autant plus de plaisir, que si ce Livre est aussi bien reçû que je l'espere, je n'auray pas lieu de me repentir des peines que j'auray prises. TA-

TABLE

DES

PIECES ET SCENES

Contenuës en ce Volume.

ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene DE LA FILLE DE CHAMBRE par Arlequin en Fille, & Pierrot en Femme de Docteur. Pag. 1

La Scene POUR ET CONTRE LES PORTES par ISABELLE & COLOMBINE. 7

La Scene DE L'APOTIQUAIRE par le Docteur, & *Arlequin* en Apotiquaire ſortant d'une Chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la Boutique d'un Apotiquaire. 14

La Scene derniere d'Arlequin en Empereur dans la Lune par le Docteur, Eularia, Iſabelle & Colombine. 22

LE BANQUEROUTIER.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene du BANQUEROUTIER par les depenſes exceſſives des Femmes par Perſillet & Colombine. Pag. 27

La

TABLE

La Scene du FINANCIER par Arlequin en Financier sous le nom de Persillet tout chargé du Rubans rouges, & Colombine en Veuve de qualité, un sergent, & Mezzetin au milieu de la Scene se disant Frere de Colombine. 38

La Scene du NOTAIRE par Arlequin en Notaire, Persillet, Colombine, un Laquais. 55

La Scene de la TOILETTE par Isabelle à la Toilette, Colombine la Coëffant. 66

COLOMBINE AVOCAT POUR ET CONTRE.

Contenant les Scenes suivantes.

La Scene du MARQUIS DE SERONFADEL par Arlequin en Marquis & Isabelle. 75

La Scene du DOCTEUR par Colombina en Docteur & Arlequin. 84

La Scene du PLAIDOYE' par le Juge, plusieurs Conseillers, Arlequin sur la Sellette, Colombine dans ses habits plaidant sa cause. 91

LA MATRONE D'EPHESE OU ARLEQUIN PROCUREUR.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene d'un VIEUX PROCUREUR Inſtruiſant un Jeune Praticien qui veut acheter ſa Charge par Coquiniere & Grapignan. Pag. 101

La Scene de L'ETUDE. Arlequin en Procureur nommé Grapignan, dans ſon Etude dictant à ſes Clercs, un Voleur du Grand chemin y entre, un Sergent nommé Maraudin, un Page, un Marquis, un Chapelier, un Patiſſier, une Vieille plaideuſe la Matrone, & un Bailly. 107

ARLEQUIN PROTE'E.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene de la PARODIE DE BERENICE diviſée en cinq Scenes, la premiere Iſabelle ſeule, la ſeconde Iſabelle & Colombine en Berenice. Scene troiſiéme Arlequin en Titus, Scaramouche en Paulin, Scene quatriéme Colombine en Berenice, Arlequin en Titus. Scene cinquiéme Arlequin voyant un Fripier. 138

La Scene du PLAIDOYE' DE PROTE'E par le Juge, plusieurs Officiers, Pillardin, la Ruine Procureur, un Clerc avec une épée au côté, le Docteur. 146

ARLEQUIN JASON OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

Contenant ce qui suit.

Le MONOLOGUE DE COLOMBINE qui represente Medée. 162
La Scene sur les OFFICIERS par Ipsiphile & Medée. 164
La Scene d'ARLEQUIN JASON, Colombine en Medée. 168
La Scene de JASON Medée & d'Ipsiphile rivalle de Medée. 172
La Scene des Item, de JASON à Medée, & Medée à Jason. 176
La Scene DES COMEDIENS. Ici les deux Comediens François & Italien, qui étoient Petrifiez descendent de leurs Piedestaux & saluent Jason. 185

LA

LA FILLE SCAVANTE.

Contenant les Scenes suivantes.

La Scene de TORTILLON & PIERROT. Pag. 191
La Scene d'ANGELIQUE ou fille Sçavante, de Tortillon son Pere, & de Pierrot. 195
La Scene Pour & Contre le Mariage par Isabelle & Angelique. 203
La Scene de TORTILLON, ANGELIQUE & Isabelle. 206
La Scene de PIERROT, ARLEQUIN en Veuve pleurant la mort de son mari, & les mêmes Acteurs de la Scene precedente. 208
La Scene de L'ENROLLEMENT. Isabelle en Capitaine, MEZZETIN Sergent, un Tambour, Tortillon, l'Arc-en-Ciel Ami de Tortillon. 216
La Scene DU PROFESSEUR D'AMOUR. Angelique seule sur un lit de repos ayant plusieurs Livres autour d'Elle. Pierrot y entre. ARLEQUIN en Professeur d'Amour à Visage découvert habillé proprement à la Françoise. 228

ARLEQUIN MECURE GALLANT.

Contenant les Scenes suivantes.

La Scene d'Arlequin en Mercure raconte plusieurs nouvelles à Jupiter parmi lesquelles sont les suivantes *des Antipodes, de Barbarie, de Paris, d'Espagne.* 245

La Scene du PLAIDOYE' en faveur des petits Plutons Orphelins par la Mort de leur Pere, le Diable contre Proserpine leur Mere. Arlequin Plaidant. 247

LA CAUSE DES FEMMES.

Contenant les Scenes suivantes.

La Scene DU MORE par Isabelle, Colombine, & Arlequin en More. Pag. 253

La Scene DU BARON par Arlequin deguisé en Baron, Colombine & Isabelle. 263

La Scene DE LA COMTESSE par Arlequin deguisé en Comtesse, Isabelle, Colombine. 271

La Scene DU COMMISSAIRE par Mr. de Bassemine, Mr. Tuë tout Arlequin deguisé en Commissaire, Colombine. 280

La Scene du PLAIDOYE' D'ISABELLE

BELLE en faveur des Femmes. Arlequin Commiſſaire, Mr. de Baſſemine, Monſr. Tuë tout, Iſabelle, Colombine, pluſieurs Parens. 283

DU PHENIX.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene qui ouvre la Comédie par le Prince & Colombine. Pag 290
La Scene D'ADIEU DES OFFICIERS par Arlequin en Habit de Soldat, & Colombine. 299
La Scene qui Ouvre le ſecond Acte par le Prince & Colombine. 302
La Scene DE L'AMBASSADE par Arlequin déguiſé en Turc & la Princeſſe. 307
La Scene DU BACHA par Colombine en Turc, la Princeſſe, & Arlequin derriere. 310
La Scene DES PHILOSOPHES par Democrite & Heraclite, le Prince & Paſquarel. 319
La Scene DES MATRONES par Arlequin en Commiſſaire infernal, Lucrece, Artemiſe, Penelope, Didon. 325

DES

TABLE

DES SOUHAITS.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene du Laquais par Arlequin en Laquais, Colombine. 323

La Scene des Sciences par Arlequin en Maître de Sciences ſortant d'une Mappemonde, Iſabelle fille de Docteur. 337

La Scene des Souhaits par Arlequin en Momus. 343

La Scene contre les Hommes par Colombine & Iſabelle. 354

La Scene du Baron par Arlequin, & Iſabelle. 361

La Scene du Jugement de Paris, Mezzetin en Mercure: Junon, Pallas & Venus, Arlequin & Paris. 365

La Scene des Elemens par Marianne, Arlequin deguiſé, & le Docteur. 371

D'ARLEQUIN GRAND SOPHI DE PERSE.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene de la MAGICIENNE par Arlequin & Meliſſe en Magicienne. 378
La Sçene du ſubſtitut par Madame Grognard à la Toilette, Colombine en Robbe de Palais. 384
La Scene DE L'ASTROLOGUE. Iſabelle Traveſtie en homme, Pierrot, l'Aſtrologue. 392
La Scene DU GRAND SOPHI par Arlequin en Grand Sophi Iſabelle, Colombine, Paſquarel. Mr. Grogniard ſuite du Grand Sophi. 404

DU DIVORCE.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scence d'ISABELLE ET COLOMBINE. Pag. 409
La Scene du MAITRE A DANCER par Arlequin en Maître à dancer ſur un petit Cheval, Iſabelle, & Colombine. 412
La Scene DU MAITRE A CHANTER. Mezzetin Maître à Chanter, Arlequin, Iſabelle, Colombine. 419

La Scene DU GASCON par Arlequin en Chevallier de Fond-sec, Isabelle & Colombine. 423
La Scene du PLAIDOYE' DE BRAILLARDET par le Dieu d'Hymen, plusieurs assistants, Braillardet, & Cornichon Avocats, Monsieur Sotinet & Isabelle, parties. 429.
Le PLAIDOYE' DE CORNICHON. 439.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

Contenant les Scenes suivantes.

La Scene DE LA PETITE FILLE par Isabelle & Colombine en petite fille & affectant un air niais, Pierrot au milieu. Pag. 444.
La Scene de BROCANTIN avec ses filles par Brocantin Isabelle & Colombine. 452.
La Scene DU VICOMTE par Colombine, Arlequin en Vicomte, un Fiacre tenant son foüet. 460
La Scene DE LA TIRADE par Arlequin & Colombine en Avocat. 471
La Scene des Curiositez par Arlequin en Prince des Curieux, Brocantin, Colombine, Pierrot & Isabelle. 480.

LA.

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Contenant les Scenes & augmentations ſuivantes.

La Scene I. d'Arlequin Roger venant au ſon des Trompettes & des Tambours. Pag. 484
La Scene II. de Roger, & Brandamante endormie. 486
La Scene III. Meliſſe & Roger. 490
La Scene IV. Floridan, Roger. 495
La Scene V. Roger Zerbin Gabrine. 497

PREMIERE AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

Arlequin en habit de Roger, au Parterre. 502.

DES AVANTURES DES CHAMPS ELISE'ES.

Contenant les Scenes ſuivantes.

La Scene d'Arnofle & de Rafle. Pag. 516
La Scene de Noirette & d'Arlequin. 523
La Scene Du Gascon & de l'Abbe'. 526

La Scene DE FELONTE & de DORANTE. 531
Mathurine entre en chantant. 535
La Scene DE CEPHISE & de LEONICE. 538
La Scene DES JUGEMENS DE MOME par Pluton, Orphée, Mome, plusieurs autres. 543

SECONDE AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

Consistant la plûpart en Chansons. 553

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN DEFENSEUR DU BEAU SEXE, & quelques Portraits par Colombine. 562

SCENES FRANCOISES DE D'ARLEQUIN EMPEREUR DANS LA LUNE.

SCENE DE LA FILLE DE CHAMBRE.

ARLEQUIN *en Fille de Chambre.*
PIERROT *en Femme du Docteur.*

PIERROT.

BOn jour, Ma mie.

ARLEQUIN.

On m'a dit, Madame, que vous aviez besoin d'une femme de chambre. Je venois pour vous offrir mes services, & sçavoir si je ne vous serois point agreable.

PIERROT.

D'où ſortez vous, ma mie?

ARLEQUIN.

Pour le preſent, Madame, je ſors de chez la femme d'un Partiſan, qui eſt la maîtreſſe du monde la plus difficile à ſervir. Je ne penſe pas qu'en trois ans que j'ay été avec elle, je l'aye vû aller une ſeule fois à la garde-robbe.

PIERROT.

Ne pas aller à la garde-robbe! Tu te moques, ma mie.

ARLEQUIN.

Il n'eſt rien de ſi vrai, Madame. Elle faiſoit dans ſa chambre. C'eſt elle qui en a amené la mode.

PIERROT.

Qui en a amené la mode!

ARLEQUIN.

Oh, oh! je vous étonnerois bien davantage ſi je vous diſois qu'elle alloit toutes les ſemaines une fois aux étuves, & que ſon mary n'a jamais eu le credit de luy faire ôter ſes gans quand elle ſe couche. C'eſt une femme extrêmement propre. Elle n'auroit pas ſouffert pour un empire, que ſon mary, au retour d'un voyage d'un an, l'eût baiſée à la jouë, de peur de deffleurir ſon tein. Je vous dis que c'eſt une femme merveilleuſement propre.

PIERROT.

Et tu appelles cela propreté, ma mie?

AR-

ARLEQUIN.

Je le croi, vraiment, que c'eſt propreté.

PIERROT.

Comment donc as tu pû te reſoudre à quitter une femme ſi propre ?

ARLEQUIN.

A vous dire vrai, j'en ai bien eu du regret Mais comme on vouloit m'aſſujetir à blanchir trois grands gars de Commis qui étoient chez nous, & qui ſous pretexte de me demander leur linge, venoient toûjours batifoler autour de moi; Vous ſçavez, Madame, qu'on n'a rien de ſi cher que l'honneur. A cet' heure ces friponniers-là me tenoient de certains propos. Enfin tant y a que pour bien des raiſons j'en ai voulu ſortir.

PIERROT.

N'eſt-ce point auſſi que les Commis t'ont voulu mettre dans leurs interêts ?

ARLEQUIN.

Des Commis, Madame, des Commis ! Vous direz tout ce qu'il vous plaira : mais une jeune fille comme moi n'eſt pas un gibier à Commis. Si j'avois voulu prêter l'oreille aux ſornettes, il hantoit peut-être chez nous d'auſſi beau monde qu'en aucune maiſon de Paris. Mais graces au Ciel, les hommes ne m'ont jamais tentée.

PIERROT.

Mais dis moy, ma bonne, n'as-tu jamais servi des gens de qualité ?

ARLEQUIN.

Est-il des gens de plus grande qualité que des Partisans ?

PIERROT.

Je ne te dis pas que non. Mais je te demande si tu n'as point servi des gens de la Cour ?

ARLEQUIN.

Qu'entendez-vous, Madame, par des gens de la Cour ?

PIERROT.

J'entens des Comtesses, des Marquises, des Duchesses.

ARLEQUIN.

Oh ! si ce n'est que cela, je n'ai jamais fait d'autre métier en toute ma vie. J'ai servi aussi un Commandeur dont j'étois femme de chambre. C'étoit une bonne condition, cella-là, si elle eût duré.

PIERROT.

Femme de chambre d'un Commandeur ! Voici bien autre chose.

ARLEQUIN.

Et pourquoy non, Madame ? Les Dames ont bien de valets de chambre.

PIERROT.

Elle a raison : Cette fille là me plaît fort. Dis moy, ma mie, ne sçais-tu pas blanchir !

AR-

ARLEQUIN.

Ouy, Madame. Je coeffe, je blanchis, je brode un peu, je fais de la pâte pour les mains, je ſçay faire des jupes, je donne le bon air au manteau, je donne auſſi fort bien les remedes ; enfin je puis me vanter de ſçavoir faire auſſi adroitement qu'une autre tout ce qu'il y aura à faire auprés d'une jolie femme comme vous, Madame.

PIERROT.

Mais ne ſçais-tu point auſſi.... là.... faire un peu de pommade pour le viſage ?

ARLEQUIN.

Bon, c'eſt où je triomphe ; & la Comteſſe que j'ai ſervi vous en diroit bien des nouvelles. Trois mois aprés que je l'eus quitée, elle étoit vieillie de vingt-quatre ans. Je lui ai uſé plus de deux cent pots de pommades ſur ſon corps ; & à la fin je lui ai rendu le cuir auſſi uni qu'une glace. Si j'avois l'honneur de vous penſer ſeulement quinze jours, vôtre mary ne vous reconnoîtroit plus. Vraiment vraiment, j'ai remis ſur pied des teints bien plus endiablés que le vôtre. Pour faire quelque choſe de bien, il faudra recrépir ce viſage-là d'un bout à l'autre. Aprés cela vous charmerez tout Paris.

PIERROT.

La folle ! Allez, vous demeurerez à mon ſervice.

ARLEQUIN.

A l'égard des gages, Madame, je vous croi raiſonnable.

PIERROT.

Allez, allez, vous ne vous plaindrez pas de moi.

ARLEQUIN.

Vous donnez du vin, apparemment?

PIERROT.

Du vin! Mais les filles n'en boivent point.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, Madame. C'eſt que je ſuis fort delicate. Je mange fort peu: mais je boy beaucoup.

PIERROT.

Et bien, je vous contenterai.

ARLEQUIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela, Madame? Quels vilains bras ſont cela? Ils ſont tous velus. Il faut arracher ce vilain poil-là.

PIERROT *en criant.*

Ah! Ah!

Le Docteur arrive, réconnoît Arlequin? ils ſe battent, & la Scene finit.

SCENE
D'ISABELLE & COLOMBINE.

ISABELLE.

EST-il ſous le ciel une plus mal heureuſe perſonne ? Je tiens mes tablettes. Je les mets ſur ma table ; & dans le temps que je diſpoſe mon imagination à quelques bouts-rimez, un diable, ouy, Colombine, un diable inviſible écrit ſur mes tablettes des vers ſur les mêmes rimes. En ce moment Cinthio entre dans ma chambre, ſurprend mes tablettes, & veut abſolument que ces vers m'ayent été donnez par un rival ; plus je tâche à le deſabuſer, plus il s'obſtine à le croire. Que maudit ſoit la viſite que je rendis hier à Angelique, & plus maudit encore celui qui m'a mis en tête de faire des bouts-rimez ?

COLOMBINE.

Quoy vous vous repentez de frequenter les beaux eſprits ? Et depuis quand donc ce chagrin ? Oh pour cela, vous vous en aviſez un peu tard. Il y a ſix mois que vous perdés le boire & le manger pour aller deux fois par jour dans cette peſte de maiſon là faire vos proviſions de mots à la mode. Ma foy je croy que vous étes enſorcelée de fadaizes, & que quelqu'un vous a broüillée

avec le bon sens. Si vôtre oncle sçavoit tout ce petit train-là, il vous deffendroit assurément de voir....

ISABELLE.

Oh doucement, Colombine, la conduite d'Angelique n'est point frelatée, & sans rien risquer, on peut dire que c'est une fort honnête fille.

COLOMBINE.

La grande merveille; laide comme elle est, qu'à quarante-six ans elle soit honnête fille! Ce n'est pas là-dessus que je le prens. C'est sur ce bureau d'impertinences qu'on tient soir & matin chez elle, où deux ou trois petits freluquets d'Abbez font les chefs d'Academie, & debitent aux précieuses de nôtre quartier tous les mêchans vers qu'ils ont ramassez dans la ville.

ISABELLE.

Que tu as l'esprit servante, Colombine, & que je te plains de n'aimer pas le langage des Dieux!

COLOMBINE.

Dites plûtôt le langage des gueux: car les carolles de Poëtes ne font aujourd'huy gueres d'embarras dans les ruës. Par exemple, c'est un homme bien chanceux que le fils de cet Huissier qui vole dans des Livres imprimez les Enigmes, les Sonnets, les Elegies, & mille autres drogues dont

vous

vous me faites tous les soirs la receleuse ! J'ay bien à faire moy, d'emplir mon coffre de vos sornettes? Et où en serois je si l'on alloit faire le procez aux faux Poëtes comme aux faux monnoyeurs ;

ISABELLE.

Que ta simplicité est fade ! Tu ne sçais donc pas, Colombine, que la prose est l'excrement de l'esprit, & qu'un madrigal voiture plus de tendresse au cœur, que trente periodes des mieux arangées. Il faut être du dernier peuple pour ne pas aimer les Poëtes à la folie.

COLOMBINE.

Hé vous n'en prenez point mal de chemin.

ISABELLE.

Pour moy je suis tellement engouée de vers, qu'un Poëte me meneroit sans peine jusqu'aux frontieres de la tendresse.

COLOMBINE.

Ma foy vous perdez l'esprit.

ISABELLE.

Ah Colombine ! qu'un homme est charmant, quand il offre des vœux passez par le tamis des Muses! Quel moyen de tenir contre une declaration qui frape l'oreille par sa cadence, dont l'expression figurée jette la sensibilité dans l'ame la plus rebelle & la plus farouche? Quel plaisir, Colombine, de regaler son

cœur de ces nouveautez ingenieuſes qui renferment beaucoup de paſſions dans fort peu de vers ! Ah l'heureux talent de pouvoir aſſujettir ſes mouvemens & ſes penſées aux pieds & aux meſures preſcrites par la poëſie !

COLOMBINE.

Sçavez-vous, Mademoiſelle ? que ces pieds là pourroient bien vous mener droit aux petites Maiſons ? Hé mort de ma vie, faut-il qu'une fille de vôtre âge employe tout ſon temps à gober les rimes de trois ou quatre étourdis que la faineantiſe érige en Poëtes, & qui n'oſeroient vous avoir regardé en proſe ;

ISABELLE.

Mais que t'ont fait ces gens-là pour leur vouloir tant de mal ?

COLOMBINE.

A moy ? rien. C'eſt que j'enrage de vous voir la duppe d'un tas de petits Poëtereaux, qui croient qu'il n'y a qu'à ſe baiſſer & en prendre, & que vous étes fille à épouſer un rondeau ou une elegie. Tout franc ce ne ſont point là des cotteries pour la niéce d'un Medecin.

ISABELLE.

Ne ſuis-je pas aſſez mortifiée d'être la niéce d'un Medecin, ſans que tu me le faſſe ſentir mal à propos dans tes remontrances ? Ne vois-tu pas que je tâche à rectifier l'obſcur de la caſſe & du ſené par l'uſage du grand monde, & que je

me

me décraſſe autant que je puis parmy les gens du premier merite ? La fille d'un Medecin ! Ah que tes expreſſions ſont brutales !

COLOMBINE.

Brutales, à la bonne heure. Cela n'empêchera pas que je ne débonde mon cœur, & que je ne vous reproche la hantiſe de ces bagnodiers qui vous infectent l'eſprit de leurs peſtes de phraſes inventées en dépit du bon ſens. Ma foi depuis que Moliere a celebré les Précieuſes, nous les voyons monter en graine, & demeurer là pour la priſée. Voyez la grande preſſe d'épouſeux qu'il y a autour de vôtre Angelique ! Cependant, à vous entendre dire, c'eſt le plus bel eſprit de Paris. Mademoiſelle, il eſt bon d'avoir de l'eſprit : mais il faut encore autre choſe en mariage. Toute ſervante que je ſuis, je ne voudrois d'un Poëte, ni pour mary ni pour amant : quelle reſſource y a-t-il à être la femme d'un rimailleux ; Meuble-t-on une chambre d'Epigrammes ? couvre-t-on une table de Madrigaux ? & paye-t-on un Bouchet avec des Sonnets ; Ma foy ſi j'étois à vôtre place, je butterois à quelque bon gros Financier qui feroit rouler mon merite en caroſſe, & qui....

ISABELLE.

Un Financier, ah l'horreur !

COLOMBINE.

Ho ne faites pas tant la sucrée. Ce n'est pas tout à fait à vôtre choix, non.

ISABELLE.

Mais, Colombine, croy-tu que je pourrois me tranquilizer avec un homme qui n'auroit aucun relay de conversation, & qui compteroit de l'argent depuis le matin jusqu'au soir ?

COLOMBINE.

Oh point du tout ; bon, vous serez bien mieux de tirer le diable par la queuë avec quelque cancre de Poëte, qui gagnera sa vie quatrin à quatrin.

ISABELLE.

Et comment se resoudre à aimer un homme insupportable ?

COLOMINE.

Que vous étes bonne ! Est-ce qu'on épouse un homme riche pour l'aimer ? On se marie simplement pour se mettre à son aise ; & quand la cuisine est une fois sur le bon pied, on trouve aisément à se consoler de tout le reste.

ISABELLE.

Mais, Colombine, comment vivre avec un homme de cette nature ?

COLOMBINE.

Vous vivrez comme vivent les femmes de Paris. Les quatre ou cinq premieres années, vous ferez bonne chere & grand feu ; & puis quand vous aurez mangé la meilleure partie du bien de

vôtre mary en meubles, en habits, en équipages, en pierreries, vous vous ferez ſeparer de corps & de biens; on vous rendra vôtre mariage; & vous vivrez aprés cela en groſſe Madame. Ce que je vous dis là, c'eſt le grand chemin des vaches. Bon, il n'y a plus que les dupes qui en uſent autrement.

ISABELLE.

Mais, Colombine, donne-t-on comme cela des entorſes au mariage? & croi-tu que la ſeparation ſoit une choſe ſi facile?

COLOMBINE.

Et, mais dame, pour cela on prend ſes meſures un peu de loin; & quand on en veut venir là, il faut tâcher premierement d'avoir quelque homme de Robe dans ſes interêts: & puis petit à petit on chagrine un mary; on le mépriſe, on l'inſulte. A la fin la patience lui échappe. Il donne quelques ſoufflets, quelques coups de pieds au cul. On rend ſa plainte. l'Homme de Robe fait ſon devoir. Et voilà comme on ſe donne du repos à coup ſeur pour tout le temps de ſa vie.

ISABELLE.

Vraiment, Colombine, tu me parois une fille précoce, & je te trouve plus d'entendement qu'on n'en a d'ordinaire à ton âge.

COLOMBINE.

C'eſt que je ne m'amuſe pas comme vous à la moutarde. Je ſonge de bonne heure au moyen de m'établir, & toute jeune que je ſuis, je déviſagerois un homme qui auroit la hardieſſe de m'écrire, à moins que ce ne fût pour le mariage. Oh ! ma foy il n'y a rien à faire avec moy pour autrement. J'aime bien à rire, mais....

Le Docteur appelle en dedans.

ISABELLE.

C'eſt mon oncle qui nous appelle. Nous ſommes perduës s'il nous a écoutées.

COLOMBINE.

Que vous étes folle ! Eſt-ce qu'un Medecin entend le François ?

SCENE DE L'APOTIQUAIRE.

ARLEQUIN *en Apotiquaire.*
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN *ſortant d'une chaiſe à porteur, qui en s'ouvrant repreſente la boutique d'un Apotiquaire.*

JE ſuis perſuadé, Monſieur, qu'une chaiſe percée dénoteroit mieux un Apoti-

Apotiquaire, qu'une chaiſe à porteur. Mais comme cette voiture ne me mettroit pas en bonne odeur auprés d'une Maîtreſſe, & que l'équipage eſt un avantageux début pour la nôce, je me fais apporter chez vous d'une maniere élegante, pour vous preſenter des reſpects accompagnez de toutes les ſoumiſſions que la Pharmacie doit à la Medecine. Je ne viendrois pas vous conſulter, Monſieur, s'il ne s'agiſſoit que d'une maladie ordinaire. Mais je vous amene un ſujet deſperé, ſur lequel tous les ſimples ne peuvent rien, & dont la cure ſeule mettra votre Faculté en credit. C'eſt moi, Monſieur, qui ſuis le malade & la maladie. C'eſt moi qui ſuis gâté juſqu'au fond des moëlles de ce mal affreux qu'on ne guerit qu'avec ceremonie, & dont l'emplâtre eſt bien ſouvent plus dangereux que le mal. C'eſt moi qui ſuis gangrené des perfections de Colombine. C'eſt moi qui veux l'épouſer. Et c'eſt moi enfin qui vous prie de me l'ordonner comme un apoſeme ſavoureux, que je prendrai avec delice. Le Medecin en aura tout l'honneur, & l'Apotiquaire tout le plaiſir.

LE DOCTEUR.

Paroles ne puent point; vous étes Apotiquaire, volontiers?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur, graces au Ciel, en gros

gros & en détail ; & à tel jour qu'il y a, on fait chez moi à la fois de la décoction pour trente douzaines de lavemens. C'eſt moy, Monſieur, qui purge tous les ans les treize Cantons le premier jour de May ; & je puis dire ſans vanité, qu'il n'eſt point de Païs étranger qui ne connoiſſe Monſieur Cuſiffle. C'eſt le nom de vôtre petit ſerviteur.

LE DOCTEUR.

Monſieur Cuſiffle !

ARLEQUIN.

Helas ! Monſieur, ſans le procez que nous avons avec les Parfumeurs, nous ne ſerions que trop riches.

LE DOCTEUR.

Comment donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt une choſe déplorable, Monſieur, de voir la décadence de nos profeſſions, & j'oſe bien vous aſſurer, que l'entrepriſe des Parfumeurs regarde autant les Medecins que les Apotiquaires.

LE DOCTEUR.

Vous vous moquez, Monſieur Cuſiffle, & en quoy les Medecins ?

ARLEQUIN.

En quoy les Medecins ! Et la Pharmacie ne fait-elle pas corps avec la Medecine ? Sans nous qui remuons tous les jours les matieres qu'on vous reſerve ſi ſoigneuſement chez les malades, à quoy aboutiroit l'employ d'un Medecin ? Car pour

pour tâter le poux, vous sçavez qu'il n'eſt point aujourd'huy de ſervantes ny de gardes d'accouchées qui ne s'en mêlent à vôtre nez dans toutes les plus grandes maiſons de Paris. Croyez-moy, monſieur, l'affaire eſt de conſequence & pour vous & pour nous : & ſi nous la perdions, nous n'aurions qu'a pendre nôtre ſeringue au croc.

LE DOCTEUR.

Mais ces Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle.

ARLEQUIN.

Comme c'eſt une regle certaine dans la Grammaire, que la conſtruction eſt en déroute lors que l'adjectif diſcorde d'avec le ſubſtantif; de même auſſi la Medecine court riſque d'aller à l'hôpital, quand les Apotiquaires ne font plus rien.

LE DOCTEUR.

Et venous aux Parfumeurs, Monſieur Cuſiffle, ſans préambule.

ARLEQUIN.

J'y viens, Monſieur, j'y viens. La conſervation de la beauté ayant été de tout temps le principal employ des femmes, vous avés fort ingenieuſement imaginé que les qualitez benefiques de quelques ſimples pourroient beaucoup contribuer à la fraîcheur de leur tein. La queſtion étoit d'appliquer ce remede ; & par un temperament adroit dont elles

nous

nous ſont redevables, nous trouvâmes le moyen de les embellir ſans les toucher, de les rafraîchir ſans qu'elles en viſſent rien, & de leur ſeringuer de la beauté par derriere. Cependant malgré une profeſſion ſi bien établie, les Parfumeurs veulent nous empêcher de donner des lavemens aux femmes qui ſe portent bien, pretendant que les agrémens de la beauté doivent ſortir de leur boutique, & que ce n'eſt point à nous à nous mêler des viſages.

LE DOCTEUR.

A qui en ont ces maroufles là ? Ils pretendent donc aneantir le cliſtere ?

ARLEQUIN.

Vraiment, Monſieur, ils buttent là tout droit, & ſi on les laiſſe faire ils vont culbuter & les Medecins & les Apotiquaires par une peſte de pommade compoſée de coquilles d'œufs, de pieds de moutons, & d'autres ingrediens qu'ils debitent aux femmes ſous pretexte de les embellir. Vous ſçavez, Monſieur, qu'une femme ne peut pas toûjours être à quatorze ans ; & il n'eſt rien de ſi vrai que rien ne luy coûte quand elle s'imagine d'acheter de la jeuneſſe & de la beauté. Ces maroufles-là les prennent par leur foible, & leur font accroire qu'un pot de leur pommade eſt un maſque contre les années, & qu'un peu de blanc & de rouge étendu ſur le viſage, dément à coup

sûr tous les extraits baptistaires. Croiriez-vous bien, Monsieur, qu'il y en a eu un qui a eu l'insolence de promettre à une femme âgée de soixante & quinze ans, de la faire redevenir fille avec une once de sa pommade ?

LE DOCTEUR.

Ah vous en aurez menti, Messieurs les Parfumeurs. Nous y donnerons bon ordre. La Faculté deffendra le lavement jusqu'à la derniere goutte. Comment diable, une femme donneroit plûtôt quatre pistoles d'un pot de pommade, que deux sols d'un lavement.

ARLEQUIN.

Que je suis ravi, Monsieur, de vous voir entrer si chaudement dans les interêts de la seringue. Entre nous, c'est la plus belle rose de nôtre bonnet, & si nous la perdions, nous ferions tres mal nos affaires. Car plus de lavemens, plus de bassins ; plus d'Apotiquaires, plus de Medecins.

COLOMBINE *arrivant.*

Monsieur, c'est une femme de quatre-vingt-treize ans qui pleure la mort de son mary, & qui se plaint de vapeurs.

LE DOCTEUR.

Une femme de quatre vingt-treize ans se plaint de vapeurs ?

COLOMBINE.

Dame, Monsieur, elle crie misericorde, & demande vôtre baume.

LE

LE DOCTEUR.

Colombine, dis lui que je descens.

ARLEQUIN *appercevant Colombine.*

Quoy, Monsieur, c'est donc là Colombine; celle que j'aime, & que je recherche en mariage? Ah souffrez que je la complimente en cette veuë-là.

LE DOCTEUR.

Colombine, faites la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

Comment dites-vous, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Je vous dis de faire la reverence à Monsieur Cusiffle.

COLOMBINE.

A Monsieur Cusiffle? Ah, ah, le drole de nom!

LE DOCTEUR.

Taisez-vous, impertinente. Sçavez-vous que c'est le premier homme du monde pour mettre un lavement en place? Approchez, Monsieur.

ARLEQUIN *apres avoir fait la reverence à Colombine.*

Madame, mon esprit est tellement constipé dans le bas ventre de mon ignorance, qu'il me faudroit un sytop de vos lumieres, pour liquifier la matiere de mes pensées.

COLOMBINE.

Ah liquifier des pensées! que l'expression

est

eſt galante ; le joly homme d'Apotiquaire que Monſieur Cuſiffle ?

ARLEQUIN.

Ah Madame, vous me ſeringuez des louanges qui ne ſont duës qu'à vous. Vôtre bouche eſt un alambic d'où les conceptions les plus ſubtiles ſont quinteſſentiées. Tout le ſené & la rubarbe de ma boutique, purgent moins mes malades, que la vivacité de vos yeux ne corrige les humeurs acres & mordicantes d'un amour enflammé dont vous ſerez la pillule purgative, puiſque vôtre humeur enjouée eſt un Orvietan ſouverain contre les accez melancoliques d'un cœur opilé de vos rares vertus & de vos émineutes qualitez.

COLOMBINE.

Je ne croyois pas, Monſieur Cuſiffle, être un remede ſi ſouverain contre la folie, de ce train-là vous m'allez faire paſſer pour un emplâtre à tous maux.

ARLEQUIN.

Heureux le bleſſé à qui une pareille emplâtre ſera apliquée. Adieu catolicon de mon ame. Adieu belle fleur de peſché. Je vay faire infuſer dans la terrine de mon ſouvenir les gracieux attraits dont la nature vous a pourveuë.

COLOMBINE.

Adieu, Monſieur Cuſiffle.

AR-

ARLEQUIN.

Adieu doux antimoine de mes inquietudes. Adieu cher lenitif de mes penſées.

Il ſe tourne vers le Docteur.

Que je vous ſuis obligé, Monſieur, du plaiſir que vous venez de me faire, en me permettant de parler à Colombine. Je voudrois pour me revancher de ce bienfait, que vous euſſiez les hemorroïdes ; je vous les guerirois en vingt-quatre heures.

SCENE DERNIERE

ARLEQUIN *en Empereur de la Lune.*
LE DOCTEUR, EULARIA, ISABELLE & COLOMBINE.

ARLEQUIN.

COmme ainſi ſoit, Docteur, que la Lune & l'amour ont été de tout temps les reſſorts principaux qui meuvent la tête des femmes, & quelquefois auſſi celles des hommes, d'où il arrive que l'amour produit preſque toujours le croiſſant ; c'eſt ce qui m'a fait deſcendre de mon Empire icy bas, pour vous demander Iſabelle en mariage ; eſperant ſous vôtre bon plaiſir d'en faire bientôt une pleine Lune, & ne doutant pas que par la ſuite de ce mariage il n'en ſorte une couvée de petits croiſſans

Quel

Quel bonheur pour un Medecin d'avoir engendré la Sultane de mon Empire !

LE DOCTEUR.

Seigneur, votre Hauteſſe a bien de la bonté de venir de ſi loin faire infuſer des Empereurs dans ma famille. J'accepte cet honneur avec beaucoup de joye. Mais comme ma vieilleſſe ne me permet pas de ſuivre ma fille dans l'Empire de la Lune, oſeray-je demander à vôtre Hauteſſe de quelle humeur ſont ſes ſujets ?

ARLEQUIN.

Mes ſujets ? Ils ſont quaſi dans defaut, parce qu'il n'y a que l'interêt & l'ambition qui les gouvernent.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Chacun tâche de s'y établir du mieux qu'il peut aux dépens d'autruy ; & la plus grande vertu dans mon Empire, c'eſt d'avoir beaucoup de bien.

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Croiriez-vous bien que dans mon Empire il n'y a point de bourreaux ?

COLOMBINE.

Comment, Seigneur, vous ne faites point punir les coupables !

AR-

ARLEQUIN.

Malepeſte, fort ſeverement. Mais au lieu de les faire expedier en un quart d'heure dans une place publique, je les baille à tuer aux Medecins, qui les font mourir auſſi cruellement que leurs malades.

COLOMBINE.

Quoy, Seigneur, là haut les Medecins tuent auſſi le monde? Monſieur, c'eſt tout comme ici.

ISABELLE.

Et dans vôtre Empire, Seigneur, y a-t-il de beaux Eſprits?

ARLEQUIN.

C'en eſt la ſource. Il y a plus de ſoixante & dix ans que l'on travaille aprés un Dictionaire, qui ne ſera pas encore achevé de deux ſiecles.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme ici. Et dans vôtre Empire, Seigneur, fait-on bonne juſtice?

ARLEQUIN.

On l'y fait à peindre.

ISABELLE.

Et les Juges, Seigneur, ne s'y laiſſent-ils point un peu corrompre?

ARLEQUIN.

Les femmes comme ailleurs les ſollicitent. On leur fait par fois quelques préſens. Mais à cela prés, tout s'y paſſe dans l'ordre.

LE

LE DOCTEUR.

C'eſt tout comme icy. Seigneur, dans vôtre Empire, les maris ſont-ils commodes?

ARLEQUIN.

La mode nous en eſt venuë preſque auſſitôt qu'en France. Dans les commencemens on avoit un peu de peine à s'y réſoudre, mais preſentement tout le monde s'en fait honneur.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy. Et les Uſuriers, Seigneur y font-ils bien leurs affaires?

ARLEQUIN.

Fy, au Diable, je ne ſouffre point de ces canailles là. Ce ſont des Peſtes à qui on ne fait jamais de quartier. Mais dans mes grandes Villes il y a d'honnêtes gens fort accomodez, qui prêtent ſur de la vaiſſelle d'argent aux enfans de famille au denier quatre, quand ils ne trouvent point à placer leur argent au denier trois.

ISABELLE.

C'eſt tout comme icy. Et les Femmes ſont-elles heureuſes, Seigneur, dans vôtre Empire?

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas comprendre. Ce ſont elles qui manient tout l'argent & qui font toute la dépenſe. Les maris n'ont d'autre ſoin que de faire payer les revenus, & reparer les maiſons.

COLOMBINE.

C'eſt tout comme icy.

ARLEQUIN.

Jamais nos femmes ne ſe levent qu'aprés midy. Elles ſont regulierement trois heures à leur toilette ; enſuite elles montent en caroſſe, & ſe font mener à la Comedie, à l'Opera, ou à la promenade. Delà elles vont ſouper chez quelque ami choiſi. Aprés le ſouper on jouë, ou l'on court le bal, ſelon les ſaiſons, & puis ſur les quatre ou cinq heures aprés munuit, les femmes ſe viennent coucher dans un appartement ſeparé de celui du mari, en telle ſorte qu'un pauvre diable d'homme eſt quelquefois ſix ſemaines ſans rencontrer ſa femme dans ſa maiſon, & vous le voyez courir les ruës à pied pendant que Madame ſe ſert du caroſſe pour ſes plaiſirs.

TOUS *enſemble.*

C'eſt tout comme icy.

Les Chevaliers du Soleil arrivent, on finit le combat, ce qui finit la Comedie.

SCENES FRANÇOISES DU BANQUEROUTIER.

SCENE

DE PERSILLET ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

TOut franc, Monsieur, si vous n'y prenez garde, avec vos millions, vous allez devenir la risée de tout Paris. On sçait bien que dans la vie il n'est si petit ni si grand qui n'ait par fois quelque chose en sa tête : mais c'est une honte de vous voir sans sujet lamenter vôtre vie, & lesiner depuis le matin jusqu'au soir sur le plus necessaire de la maison. Helas ! où est le temps que vous jettiez tout par les fenêtres, & qu'il n'étoit mention que de vos bombances, & de vôtre belle

humeur ? Reveniez-vous de la Ville, vous cauſiés un moment avec moi ; vous me paſſiez la main ſous le menton : Colombine par-ci, Colombine par là ; tantôt des rubans, tantôt une bague, tantôt un éventail. Enfin on avoit de fois à autre quelque petite marque de vôtre ſouvenir. Preſentement vous rentreriez cent fois ſans dire Dieu te gard. Vous ne degrondez point ; vous êtes vilain comme lard jaune, bourru comme un diable. De cinquante valets, vous en avez congedié quinze. Il n'y a plus que trois caroſſes chez vous ; & je croi, Dieu me pardonne, que vous retrancheriez juſqu'à vôtre femme, pour en épargner les habits.

PERSILLET *ſe laiſſant aller dans un fauteuil.*

Ouf.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur ? vous trouvez-vous mal ?

PERSILLET.

Juſte Ciel !

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc ? ſont-ce des vapeurs ? eſt-ce la goutte ?

PERSILLET.

Pis que cela.

COLOMBINE.

Quoy ? la migraine ?

PERSILLET.

Encore pis.

CO-

COLOMBINE.

La colique peut être ?

PERSILLET.

Pis, vous dis-je.

COLOMBINE.

La Fiévre ?

PERSILLET.

Cent fois pis.

COLOMBINE.

La pierre donc ?

PERSILLET.

Pis million de fois.

COLOMBINE.

Hé, que diantre pouvez-donc tant avoir ?

PERSILLET.

Ce que j'ay.....ah !

COLOMBINE.

Ma foy, Monſieur, je perds patience.

PERSILLET.

J'ay.....

COLOMBINE.

Achevez donc.

PERSILLET.

J'ay tous les maux enſemble, Colombine j'ay une femme ; & une femme qui me fait enrager.

COLOMBINE.

Ha, c'eſt donc là où le bats vous bleſſe ? Je ne m'étonne pas vrayment ſi vous avez le viſage découſu, & le corps déchargé comme une Antomie. Allez, n'avez-vous

vez vous point de honte de dire que Madame vous fait enrager, parce qu'elle vit en femme de qualité.

PERSILLET.

Dis plutôt, parce qu'elle vit en Coquette.

COLOMBINE.

En Coquette ! hé c'eſt ce que les gens delicats recherchent preſentement. Il ne faut pas que les choſes aillent dans l'excés. Mais je vous aſſûre qu'une petite pincée de coquetterie, repanduë dans les manieres d'une femme, la rend cent fois plus aimable & plus appetiſſante.

PERSILLET.

Courage. Ta morale n'eſt pas mal éveillée.

COLOMBINE.

Je vous la ſoûtiens belle & bonne, & ſi je ne parle qu'aprés ma mere qui étoit une merveilleuſe femme ſur ces matieres-là. Dieu veüille avoir ſon ame ; je luy ay cüy dire cent fois qu'il en eſt de la coquetterie comme du vinaigre : quand on en met trop dans une ſauce, elle eſt piquante & inſuportable ; quand il y en a trop peu, elle eſt ſi fade, qu'on n'en ſçauroit tâter ; mais quand on attrape cette mediocrité qui reveille l'appetit, on mangeroit ſes doigts.

PER-

PERSILLET.

La folle !

COLOMBINE.

Il en eſt de même d'une femme. Quand elle eſt coquette aux dépens de ſon honneur, fy, cela ne vaut pas le diable: quand elle ne l'eſt point du tout; c'eſt encore pis, ſa vertu ſemble confonduë avec ſon temperament, & vous diriez d'une beauté en letargie. Mais quand une belle ſe ſent & qu'elle n'a d'enjoüement que ce qu'il en faut pour plaire; ma foy, Monſieur, c'eſt quelque choſe de bien drole de ſe voir agacé par le merite d'une jolie femme. Franchement ſi j'étois homme, j'en voudrois par là.

PERSILLET.

Ne ſerois-tu point de ces maris complaiſans, qui payent avec du brocard, ou d'autres nippes chaque careſſe de leur femme, & qui ſe ruinent à la fin pour avoir de la bonne humeur?

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle avec vôtre ruine. Pourriez vous trouver dans Paris une femme plus ménagere? Je vais gager que Madame cette année n'a pas dépenſé vingt-cinq mille francs; & ſi là dedans j'y comprens le linge.

PERSILLET.

Et mort non pas de ma vie, verray-je

ſans me plaindre, diſſiper tout mon bien par une creature qui ne m'a pas apporté un ſeul quart d'écu en mariage?

COLOMBINE.

Il vaudroit mieux, ma foy, bâti comme vous êtes, qu'une femme eût fait vôtre fortune.

PERSILLET.

Plaît il?

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, faites-vous juſtice. Belle comme eſt Madame, vous êtes encore trop heureux qu'il ne vous en coûte que de l'argent.

PERSILLET.

Qu'eſt-ce à dire?

COLOBINE.

C'eſt-à-dire que vous cherchez noiſe, & que ſi vous continuez à faire comme cela la tempête, à la fin je ne vous répondrois de rien, non. Une femme prend patience juſqu'à un certain point: mais quand on l'irrite, c'eſt un animal bien vindicatif.

PERSILLET.

Ce ne ſeroit pas morbleu à un homme comme moy qu'il ſe faudroit frotter . . . . . malepeſte on verroit beau jeu.

COLOMBINE.

Ho, ne le prenez pas-là. On a vû des aigrettes ſur des têtes encore plus fougueuſes que la vôtre, mais heureuſement

ment pour vous Madame eſt ſage.

PERSILLET.

Helas! Dieu le veüille!

COLOMBINE.

Comment, Dieu le veüille? eſt-ce que vous en doutez?

PERSILLET.

Hé, hé, hé, on doute toûjours le plus tard que l'on peut de ces ſortes de choſes là. Mais ne t'aperçois-tu pas d'un certain jeune Abbé qui vient frequemment au logis, & que.....

COLOMBINE.

Qui? l'Abbé Goguette? ha, Monſieur, n'en prenez point d'ombrage. Il eſt ſans conſequence, je vous en répond.

PERSILLET.

La bonne caution!

COLOMBINE.

Croyez-moy, je me connois un peu en gens. Premierement c'eſt un garçon de qualité qui a dix mille écus de rente en bons Benefices, & qui eſt bien aiſe de manger ſon revenu avec quelque ſorte d'éclat. Il voit tout ce qu'il y a de jolies femmes à Paris. Il jouë gros jeu, ſon train eſt leſte: il a une belle maiſon, des meubles magnifiques, & un Cuiſinier qui dame le pion au vôtre, Ha, le joly homme d'Abbé que c'eſt! Je voudrois que Madame vous eût dit comme il fait bien les choſes.

PERSILLET.

Ouf.... eſt ce que ma femme ſçait cela ?

COLOMBINE.

Bon, ils ne bougent d'enſemble.

PERSILLET.

Tant pis, garre les aigrettes.

COLOMBINE.

Que vous en meriteriez bien une bonne paire ! Quand je vous dis qu'ils ne bougent d'enſemble, c'eſt avec une infinité d'autres femmes qui ſont de leurs parties.

PERSILLET.

Diable ! que ne t'explique-tu ?

COLOMBINE.

Révez-vous de croire que cet Abbé ſoit amoureux, parce qu'il fait de la d'épenſe ? rien moins que cela. C'eſt qu'il a de l'ambition : & comme dans le monde on ne parvient à rien ſans l'eſtime & l'approbation des femmes, il fait de ſon mieux pour les mettre de ſon parti. Il les promene, il les regale : aujourd'huy à l'Opera, demain à la Comedie. De l'air qu'il s'y prend, c'eſt un drole qui s'avancera en fort peu de temps, & qui ſe va mettre dans une grande reputation.

PERSILLET.

Mais, Colombine, crois-tu qu'il ne ſe feroit pas autant de reputation en donnant une partie de ſon bien aux pauvres, qu'en

qu'en le mangeant avec des femmes ;

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, Monsieur ; Est-ce qu'on se fait Abbé pour donner l'aumône ? je pense que vous perdez l'esprit. N'est-ce pas une assez belle charité de faire vivre de pauvres diables de Parfumeurs qui ne gagnent plus rien avec les femmes, & qui mourroient de faim sans Messieurs les Abbez ?

PERSILLET.

Tu m'assures donc que je n'ay rien à craindre de ce côté-là ?

COLOMBINE.

Hé, fy, vous dis je ;

PERSILLET.

Mais vien-ça . . . ne trouve-t-on point à redire de ce qu'il hante chez moy des gens d'une si haute volée ?

COLOMBINE.

Bon, c'est-ce qui vous met en credit. Vous devriez adorer Madame de ce qu'elle ne voit que la créme de la Cour. Oça parlons par raison. Quel cas feriez-vous d'une femme qui s'encanailleroit ?

PERSILLET.

Je ferois beaucoup de cas d'une femme qui ne verroit que le monde que j'amenerois chez moy.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, ne m'en parlez point. C'est un grand honneur à un Bourgeois comme vous d'avoir tous les

jours ce qu'il y a de plus grands Seigneurs à ſa table.

PERSILLET *en colere.*

Vous étes une ſotte & une mal appriſe de traiter de Bourgeois un Officier du Roy de l'ancien College. Apprenez, ma mie, que nôtre Corps eſt la pepiniere de la Nobleſſe; que les enfans de mon fils Perſillet ſeront Gentilshommes comme le Roy; & que mon Epitaphe fera un jour encherir le marbre par les longues prerogatives dont elle ſera chargée. Moy, Bourgeois! voyez, je vous prie, la ſimplicité & l'impertinence!

COLOMBINE.

Oh, dame, Monſieur, ſi vous étes ſi pointilleux, il n'y a plus moyen de durer avec vous. Jamais de la vie je ne vous ai veu ſi heriſſon: vous piquez de tous côtez. Tantôt jalouſie, tantôt avarice, tantôt lamantion ſur les malheurs du temps; hé, mercy de moy; le chagrin doit-il entrer dans une maiſon auſſi opulente que la vôtre?

PERSILLET.

Tout ce qui reluit n'eſt pas or, Colombine. Je te dis encore un coup que je ſuis ruiné par la dépenſe de ma fille & de ma femme. Mon credit eſt uſé, les bourſes ſont fermées: je n'ay plus que deux cens mille francs dans mes coffres; & ſi Dieu ne m'aſſiſte, faute d'argent, je donneray bientôt du nez en terre.

CO-

COLOMBINE.

Comment faute d'argent ! ne vous ai-je pas dit cent fois, que j'ay un cousin Notaire qui vous en fera plus trouver que vous n'en pourrez prendre ?

PERSILLET

Et quand me feras-tu parler à ce cousin ?

COLOMBINE.

Ne vous tourmentez point. Il me viendra voir cette apresdinée. Vous sçavez bien comme on en use avecces Messieurs-là ?

PERSILLET.

Ho, je meneray cela du bel air.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur. *Elle revient sur ses pas.* A propos, Monsieur, n'allez pas dire à Madame que je vous ai parlé de cet Abbé. Il sembleroit que je m'amuserois....

PERSILLET.

Va ne crains rien.... Ecoute Colombine. Ne dis pas non plus à ma femme que je trouve à redire à sa conduite. Tu sçais qu'une femme....

COLOMBINE.

Oh, pour ce coup je vois bien que vous ne me connoissez pas. Tenez, Monsieur, regardez-moy bien. Il faut assurément que j'aye été faite quelque part en secret: car j'en suis trop amie.

SCENE
DU FINANCIER.

ARLEQUIN *en Financier, ſous le nom de Perſillet, tout chargé de rubans rouges.*

COLOMBINE *en Veuve de qualité.*

COLOMBINE.

HA ! quartier, Monſieur Perſillet, quatier. Hé, le moyen de tenir contre tant de feu ? l'amour en perſonne ſeroit pas ſi redoutable.

ARLEQUIN.

Ha, Madame, la ſotte choſe que d'avoir du bien !

COLOMBINE.

Le malheur eſt aſſez ſupportable.

ARLEQUIN.

Deux importuns ont retardé d'un quart d'heure l'honneur de vous voir, pour me faire un payement de cinquante mille francs ?

COLOMBINE.

A ce prix là, je ſouhaitterois qu'ils vous euſſent retenu toute la journée.

ARLEQUIN.

Maugrébleu de la canaille. Si je ne me fuſſe échappé, un Marchand m'alloit encore faire un rembourſement de dix mille écus.

COLOMBINE.

Voilà les fleurettes des gens d'affaires. Hé, bon Dieu ! Monſieur, faut il prendre comme cela les choſes à cœur ? Il n'eſt que de recevoir en toute ſaiſon.

ARLEQUIN.

L'argent ne m'eſt rien en comparaiſon du plaiſir de vous voir.

COLOMBINE.

Vous avez pour moy trop de bonté, & je ne merite pas....

ARLEQUIN.

Madame, écartons d'abord les complimens. Je me donne au diable s'il y a homme au monde plus ennemy de la faribole. Voyez vous, je pretens être de vos amis ; & quand j'aime, rien ne me coûte.

COLOMBINE *à part.*

Nous allons voir cela tout à l'heure. (*ſe tournant vers Perſillet*) Ha, Monſieur Perſillet, que vous dites galamment les choſes !

ARLEQUIN.

Le bien n'eſt fait que pour obliger ſes amis.

COLOMBINE.

Le Joly tour d'eſprit !

AR-

ARLEQUIN.

Il y a un tas de Coquins qui laiſſent pourrir l'or dans leurs coffres, plûtôt que d'en faire un plaiſir.

COLOMBINE.

La belle ame d'homme !

ARLEQUIN.

Pour moy j'aime à donner ; & je croirois traiter une femme de qualité en Griſette, ſi je ne luy offrois que mille Louis d'or.

COLOMBINE.

Monſieur Perſillet, où prenez-vous tant d'eſprit ? Car on voit peu de gens aujourd'huy s'expliquer en des termes auſſi nobles & auſſi touchans que les vôtres.

ARLEQUIN.

Madame, ſi un peu de fortune broyée avec beaucoup d'amour, pouvoit rendre un homme comme moy ſupportable.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, ne vous retranchez point ſur les airs d'une modeſtie outrée. Un homme comme vous eſt un homme fort aimable. Vous avez des talens à faire ſoupirer toute une Ville. Mais de mon naturel, je ſerois un peu jalouſe ſi je voyois vôtre merite partagé.

ARLEQUIN.

Ah morbleu, ne craignez rien : plus je donne, plus je veux donner.

COLOMBINE.

Voilà ce qu'on appelle un cœur fait au tour : Mais ſe peut on fier à la tendreſſe d'un homme marié ? Cela eſt ſujet à des cuiſans retours.

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à craindre. Je n'ay jamais aimé ma femme.

COLOMBINE.

Quoy, belle comme elle eſt, vous ne l'adorez pas ?

ARLEQUIN.

Que vous étes ſimple ! Eſt-ce la beauté qui attache ? A cela prés, Madame, vous pouvez m'aimer en toute ſeureté.

COLOMBINE.

Je n'y ay déja que trop de penchant. Mais vous ſçavez, Monſieur, que ces ſortes d'embarquemens ſont beaucoup perilleux. Tout charme dans une paſſion naiſſante. Les aſſiduitez, & les ſoins preparent d'abord le cœur d'une jeune perſonne : on fait agir enſuite l'empreſſement & les ſervices. La liberalité s'en méle, & à force de preſens on acheve de ſeduire une ame que la reflexion abandonne, & que la raiſon devroit retenir. Un homme n'a pas plutôt touché le cœur d'une femme, qu'il tâche d'eſſayer ſon merite auprés d'une autre, ſe faiſant toûjours un plus grand plaiſir de ſon changement que de ſes conquétes. Pour moy je vous l'avouë,

l'avouë, je ne le pardonnerois de ma vie à un homme qui ne m'aimeroit qu'en paſſant.

ARLEQUIN.

Fy, cela eſt bon à des Eſcrocs, qui ne cherchent qu'à filouter des cœurs. Nous autres Financiers, nous avons plus de conſcience; & jamais nous ne quittons la partie, que quand les gens d'épée nous debuſquent. Hors cela, nous aimerions les femmes juſqu'à la lie.

COLOMBINE.

Je puis donc compter ſur une perſeverance éternelle?

ARLEQUIN.

Les gens de nôtre profeſſion aiment toûjours & donnent toûjours. C'eſt la rhetorique des Financiers.

COLOMBINE.

Ah, l'aimable caractere!

ARLEQUIN.

Je le croy du moins le plus perſuaſif. Ecoutez, s'il ne faut que de l'argent pour vous en convaincre, j'en ay, graces au Ciel, dans mes coffres.

COLOMBINE *a part.*

J'y vay faire une bonne bréche. (*prenant un air ſerieux*) Vous me croyez, Monſieur, l'ame bien intereſſée; ſçachez une fois pour tout que vous ne ferez avec moy que des dépenſes de cœur, & que je vous ſeray plus redevable

vable d'un ſentiment de tendreſſe, que de vingt bourſes pleines d'or (*à part*) Je mens pourtant bien ſerré.

ARLEQUIN. *prenant la main de Colombine.*

Ha, Madame, comment reconnoître des choſes qui vont ſi droit au cœur ?

LA VERDURE *Laquais entre, & parle à l'oreille de Colombine.*

COLOMBINE *bas au laquais.*

Il n'eſt pas poſſible ! je m'en vais dans un moment.

ARLEQUIN.

Qu'y a-t il, Madame ? je remarque du trouble dans vôtre viſage.

COLOMBINE.

Mon trouble eſt l'interprete de mon cœur, je ſerois plus tranquille, ſi j'étois moins ſenſible à l'amitié que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Veuve aimable, dois-je en croire mes oreilles ?

LA VERDURE *parlant encore tout bas à Colombine, mais d'un air plus effaré.*

Madame, ils font un bruit de diable, & veulent tout enlever.

COLOMBINE *à demy haut.*

Il faut les empêcher.

ARLEQUIN.

Ah, pour le coup, vous étes trop inquiete. Parbleu je ſçauray ce que c'eſt.

COLOMBINE.

Cela ne merite pas vôtre attention. Ce ſont des bagatelles de menage, dont on me rend compte de moment en moment.

ARLEQUIN.

Il y a quelque choſe de plus. Vous avez changé de couleur, &....

LA VERDURE *revenant ſur ſes pas.*

Madame, au moins je n'en ſuis plus le maître, ils veulent entrer à toute force.

LE SERGENT, *& les deux Recors entrent bruſquement dans la Chambre, en forçant la Verdure.*

LE SERGENT. Ha pardy, Madame, vous ne l'entendez pas mal, de nous faire croquer le marmot dans vôtre anti-chambre, pendant que vous babillez tête à tête avec un galant.

COLOMBINE.

Ha, quelle inſulte à une femme de ma qualité..... Coquins, ſi mon frere étoit icy, vous ne deſcendriez que par la fenêtre.

LE SERGENT.

Ho, c'eſt par la fenêtre que vous dites. (*en ſe retournant vers les deux Recors*) Meſſieurs, faiſons nôtre charge. (*Il écrit & dicte*) Delà nous nous ſommes tranſportez dans une grande chambre dorée.....

AR-

ARLEQUIN.

Meſſieurs, avant que de paſſer outre, encore faut-il ſçavoir les cauſes de la ſaiſie !

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, voir détendre ma chambre pour une ſomme que je ne dois point !

ARLEQUIN.

Diable, ce ſeroit pour faire pendre le Sergent.

LE SERGENT *écrivant & dictant.*

Plus, un grand miroir à bordure d'argent, & deux paires de chenets du même métail, du même métail.

COLOMBINE *à Arlequin.*

Je vais vous dire en deux mots la perſecution qu'on me fait. Le pere de feu Monſieur Kerbadec mon mary avoit prêté ſoixante mille francs à un de nos voiſins ..... Retenez-bien ſoixante mille francs ; car c'eſt ſur quoy tout roule.

ARLEQUIN.

Diable, la ſomme eſt forte.

COLOMBINE.

Ho ! mon mary étoit furieuſement riche. Il eſt arrivé depuis ce temps-là qu'un de ſes oncles en mourant luy a laiſſé beaucoup de bien, & raiſonnablement de dettes.

ARLEQUIN.

Il ſe ſeroit bien paſſé de cela.

CO-

COLOMBINE.

Depuis la mort de cet oncle, mon mary a toûjours fait grande dépenſe, & pris à credit par tout où il en a pû trouver : car vous ſçavez, Monſieur, qu'il faut ſoutenir ſa qualité.

ARLEQUIN.

Bon, à qui le dites-vous ?

COLOMBINE.

Il ſe trouve aujourd'huy que j'ay affaire à des brutaux de Marchands qui ont l'effronterie de me demander quarante-cinq mille livres, & ſi il n'y a guere que quinze ans que leurs parties ſont arrêtées.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Monſieur l'Huiſſier : Voilà une ſurpriſe qui crie vengeance.

COLOMBINE.

Voyant que je ſuis tourmentée par des gens emportez ; j'ay pris un Arrêt de deffenſe, parce que le voiſin à qui l'on a prêté vingt mille écus de la ſucceſſion de cet oncle . . . . Vous voyez bien que c'eſt quatre fois plus qu'il ne m'en faut pour me tirer d'intrigue.

ARLEQUIN.

Il n'y a pas là le mot à dire.

COLOMBINE.

Cependant comme mon Arrêt ne ſera ſignifié que demain, par malice on me fait au-

aujourd'hui l'insulte dont vous êtes le témoin.

ARLEQUIN.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va la chicane! (*se tournant vers l'Huissier* Monsieur l'Huissier, ce ne sont donc que quinze mille écus qui vous amenent?

LE SERGENT.

Il y a encore outre cela les frais & mise d'execution.

ARLEQUIN.

Vous contenterez-vous de mon billet, payable au sortir d'icy?

LE SERGENT.

Pour la forme, Monsieur il nous faudroit un gardien.

ARLEQUIN.

Si vous me croyés solvable.....

LE SERGENT.

Ah, Monsieur, vous en parlez trop honnêtement.

ARLEQUIN.

Tenez, Monsieur l'Huissier, voilà trois Louis d'or sans consequence. Prêtez moy vôtre plume que je vous fasse mon billet.

COLOMBINE *d'un air chagrin pendant qu'Arlequin écrit.*

Est-ce pour vous moquer de moy, Monsieur Persillet, que vous me faites la confusion de.....

AR-

ARLEQUIN.

Voila une belle bagatelle !

COLOMBINE.

Le lendemain de mon Arrêt, au moins, je vous rends vôtre argent.

LE SERGENT *à Colombine.*

Vous voyez bien, Madame, que j'ay ſupercedé à la conſideration de Monſieur. (*ſe tournant vers Arlequin* (Au ſortir de ceans, Monſieur, irez-vous tout droit à vôtre logis !

ARLEQUIN.

L'argent eſt tout compté, allez vous-en toujours devant.(*ſe tournant vers Colombine d'un air tendre* (Je ſuis au deſeſpoir ma belle Dame, du chagrin qu'on vous a fait pour une vetille.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur Perſillet, ne m'en parlez point. Vôtre generoſité me donne mille fois plus d'ennuy, que l'outrage qu'on vient de me faire.

ARLEQUIN.

Hé, fy, Madame, fy..... cela ne vaut pas la peine d'y ſonger.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe de ne pouvoir agir que par reconnoiſſance ! Maudite ſaiſie ! falloit il m'ôter le plaiſir d'une tendreſſe deſintereſſée ! Et pour quoy mon cœur n'a t-il pas eu le loiſir de ſe faire connoître tel qu'il eſt ?

ARLEQUIN.

La belle fierté d'ame ! Vive les femmes de qualité pour les beaux ſentimens !

COLOMBINE.

Que direz-vous de moy, Monſieur Perſillet, d'avoir accepté ſi volontiers l'offre que vous m'avez fait ? Je mourrois de douleur ſi je n'étois ſeure de vous rendre bien-tôt vôtre argent. (*le regardant d'un air languiſſant*) encore pourveu que ma liberté ne diminuë rien de l'eſtime que vous avez pour moy.

ARLEQUIN.

Dites de l'amour, Madame, dites de l'amour. (*ſe jettant à ſes pieds*) Ne voyez-vous pas que vos charmes m'ont criblé l'ame .... Et que ſans un prompt ſecours .....

MEZZETIN *ſe diſant frere de Colombine, entre l'epée à la main.*

MEZZETIN.

Un homme aux pieds de ma ſœur !)

COLOMBINE *courant devant ſon frere pour l'arrêter.*

Mon frere, quel emportement ?

MEZZETIN.

Par la mort, je ne ſurvivray pas à un tel affront. Allons, l'épée à la main, où je te tuë.

ARLEQUIN.

Monsieur, je n'en porte jamais.

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas, mon frere, que c'est un homme de qualité qui me recherche en mariage; (*se retournant vers Perfillet*) Il faut luy dire cela pour l'appaiser.

ARLEQUIN.

Ouy; je vous en prie.

MEZZETIN.

Cela étant, qu'il vous épouse tout à l'heure.

ARLEQUIN.

Comment diable, l'épouser! J'en ay déja trop d'une. Ah Ciel! je suis un homme perdu.

COLOMBINE *bas à Arlequin.*

Hé paix, je démeleray bien la fusée, (*à son frere*) mais encore mon frere, faut il bien donner le temps de dresser un contract.

MEZZETIN.

Qu'a cela ne tienne. Je vais envoyer querir le Notaire. *Il sort.*

ARLEQUIN. *aprés qu'il est sorti.*

Diable, que les Bretons ont la tête chaude!

COLOMBINE.

Oh pour cela de nôtre race nous aimons trop l'honneur. Il faut pourtant qu'il ait encore quelque chose en tête.

Vous

Vous verrez qu'il aura perdu au jeu les dix mille francs qu'il toucha avant-hier.

ARLEQUIN.

Hò, qu'à cela ne tienne que nous ne soyons bons amis. Voilà heureusement une bague de deux mille écus, & une lettre de change de quatre cens pistoles, que vous me ferez le plaisir de luy offrir. Diable, il ne faut pas souffrir une esclandre pour une bagatelle. Ces étourdis là ne sçavent guere souvent à qui ils en ont.

COLOMBINE *en regardant la bague & la lettre.*

Ah quelle augmentation de chagrin! Quoy, combler toute ma famille de bontez! (*faisant feinte de rendre le diamant & la lettre*) Non, je ne sçaurois m'y resoudre.

MEZZETIN *qui revient.*

Ma sœur, voicy le Notaire qui arrive, Convenez de vos faits avec Monsieur: car le Contract signé, il faut conclure le mariage.

ARLEQUIN.

Cela passe la raillerie.

COLOMBINE.

Allez, mon frere, vous étes un emporté. Est-ce un affront pour vous & pour moy d'être considerée d'un homme de merite;

ARLEQUIN.

Ah Madame!

COLOMBINE.

Ne ſuis-je pas maîtreſſe de mes actions & de mon cœur ;

ARLEQUIN.

Bon.

MEZZETIN.

J'en conviens : Mais, Monſieur, étoit à vos genoux.

COLOMBINE.

Je ne ſuis pas, ce me ſemble, encore ſi déchirée ; & un homme de qualité peut ſoupirer à mes genoux, ſans que vous y trouviez à redire.

ARLEQUIN *à part.*

Elle s'y prend mardy bien.

COLOMBINE.

Vous étes un étourdy, mon frere, de ne pas mieux reconnoître l'honneur que Monſieur nous fait.

ARLEQUIN.

Madame ?

COLOMBINE.

En parlant tout à l'heure de vos chagrins & de l'embarras où vous étes pour avoir perdu vôtre argent ; Monſieur, le plus obligeamment du monde m'a mis, malgré moy, une bague & une lettre de change entre les mains, dont il vous prie de vous ſervir.

MEZZETIN.

Mais, Ma ſœur, ſi c'eſt une recherche legitime, vous ne trouverez aucune reſiſtance de ma part.

AR-

ARLEQUIN.

Comme vous pouvez croire, Monsieur, je ne m'y presenterois pas sur un autre pied. Allez, recevez ma lettre de change, & que j'aye l'honneur d'être de vos amis. Afin que vous l'entendiez, je ne pretens entrer dans vôtre famille que par la bonne porte.

COLOMBINE.

Mon frere, encore si vous marquiez un peu de chagrin de vous être emporté sans raison?

MEZZETIN.

Ma pauvre sœur, prie Monsieur de l'oublier. Pour moy, j'en ay une telle honte que je n'y songeray de mes jours.

ARLEQUIN.

Vous étes trop genereux, Monsieur.

Mezzetin s'en va.

COLOMBINE.

Ecoutez, franchement, il a une delicatesse sur ma conduite qui n'est pas concevable. Si un homme m'avoit baisé le bout du doigt, & que cela vint à sa connoissance, il luy passeroit son épée au travers du corps sans misericorde. Vous étiez un homme perdu, si je n'eusse tourné vôtre visite du côté du mariage.

ARLEQUIN.

Quel plaisir d'être aimé d'une femme judicieuse! Ma belle, vôtre cœur

ne m'accordera-t-il point quelque menu suffrage d'amitié ? (*Il veut l'embrasser.*) Ah si mon ardeur se pouvoit flatter.....

COLOMBINE.

Vous n'y songez pas, Monsieur Persiller. Que deviendrions-nous si mon frere alloit rentrer.

ARLEQUIN.

Adieu donc, veuve aimable.

COLOMBINE *en s'en allant.*

Est-ce la peine de se dire adieu pour se revoir demain ?

ARLEQUIN.

Adieu donc jusqu'à demain. Il faut avoüer que les femmes de qualité ont bien de la peine à se rendre. Il n'en échappe pourtant guére à nous autres Financiers.

SCENE DU NOTAIRE.

ARLEQUIN *en Notaire.* PERSILLET, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

UN LAQUAIS.

C'Eſt un nommé Monſieur de la Reſſource.

PERSILLET.

Monſieur ?

LE LAQUAIS.

Monſieur de la Reſſource, Notaire, qui demande à vous parler.

PERSILLET.

Eſt-il là !

LE LAQUAIS.

Le voicy qui monte.

COLOMBINE.

Monſieur, voilà mon couſin le Notaire, qui vous vient offrir ſes ſervices.

PERSILLET *en l'embraſſant.*

Ah, mon cher Monſieur, ſoyez le bien venu.

ARLEQUIN.

Ma couſine, Monſieur, m'ayant fait dire que mon petit miniſtere vous pou-

voit être utile, je viens vous en marquer ma joye, & vous prier de compter sur moy, comme sur un homme plein d'expediens & de facilité pour toutes sortes d'affaires.

COLOMBINE.

Monsieur, mon cousin n'est pas le plus vieux de tous les Notaires: mais je puis dire que c'est celuy qui gouverne les meilleures bourses; & en fait de Notaires, je pense que c'est le grand talent. Il m'a promis qu'il ne prendroit rien pour mon contract de mariage, (*elle luy passe la main sous le menton.*

ARLEQUIN.

Que tu és follette, cousine! (*vers Persillet*) Monsieur, en êtes-vous bien content;

COLOMBINE.

Voyez, je vous prie est-ce que je suis fille à mécontenter quelqu'un?

PERSILLET.

C'est une fort bonne enfant: ma femme en est tres satisfaite. Elle a parfois ses petites humeurs: mais la jeunesse, comme vous sçavez....

COLOMBINE.

Hé non; c'est que la vieillesse n'a pas les siennes. Mon Dieu, Monsieur, ne parlons point de nos humeurs; il en est encore de plus insuportables que la mienne. Je m'en vais, voila Madame qui m'ap-

m'appelle. Adieu mon cher cousin. (*en s'en allant, bas à Arlequin* (Faites un peu là vôtre charge.

ARLEQUIN.

Je ne m'endormiray pas.

PERSILLET.

C'est bien le meilleur cœur de fille qui soit au monde.

ARLEQUIN.

Ca, Monsieur, que pouvons-nous faire pour vos interêts?

PERSILLET.

Laquais, tirez des fauteüils..... Qui que ce soit qui me demande, que le Portier dise que je n'y suis point. (*Il le rappelle* (Fermez la porte de mon cabinet; & qu'on ne vienne-icy que quand j'appelleray. (*Le Laquais sort* (Monsieur de la Ressource, mettez-vous, s'il vous plait, dans ce fauteüil auprés de moy,

ARLEQUIN.

Ha, Monsieur.

PERSILLET.

Je ne vous souffriray pas là, Monsieur, assurément.

ARLEQUIN.

De peur d'être incommode, je vous obeïs. (*il se met dans le fauteüil.*)

PERSILLET.

Je ne sçay, Monsieur, si j'ay l'honneur d'être connu de vous?

ARLEQUIN.

Est-il quelqu'un dans le monde qui puisse ignorer le nom, la qualité, le merite & la fortune de Monsieur Persillet ? Toute la terre convient que vous êtes en même temps le plus honnête & le plus liberal de tous les hommes

PERSILLET.

Quand on est né quelque chose, on ne se dément guere.

ARLEQUIN.

Vos Vertus, Monsieur vous font admirer.

PERSILLET.

Les complimens mis à part, parlons tout de bon d'affaires.

ARLEQUIN.

Tres-Volontiers. De quoy s'agit-il ?

PERSILLET.

Monsieur, la vie est courte ; & un homme qui a plusieurs enfans à pourvoir, n'est pas seur de les établir avant sa mort. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Pour sortir de ce monde avec quelque sorte de satisfaction, je voudrois donner cent mille écus en mariage à ma fille. Vous entendez bien ?

ARLEQUIN.

Ouy, Monsieur.

PERSILLET.

Je voudrois avec cela donner à mon fils Persillet une petite charge de deux cens mille livres, seulement pour commmencer. Vous entendez bien?

ARLEQUIN.

Cela est tout clair.

PERSILLET.

Et commme on ne profite des bons marchez, qu'avec de l'argent comptant, je serois bien aise d'avoir dans mes coffres cinq à six cens mille livres pour l'acquisition d'un Duché que je couche en jouë. Vous entendez-bien?

ARLEQUIN.

Tres bien, Monsieur.

PERSILLET.

Pour tout cela il me faudroit onze ou douze cens mille livres. Vous entendez-bien?

ARLEQUIN.

Je vous entends de reste.

PERSILLET.

La question est, si vous me les pouvez faire trouver sur le champ, afin de sortir tout d'un coup de ces trois affaires-là avec honneur. Vous entendez-bien?

ARLEQUIN.

Monsieur, voicy l'endroit à peu prés où la chose pourroit avoir besoin de quelque petite explication. Quand vous dites

que vous prétendez ſortir d'affaires avec honneur, eſt-ce à l'égard du Notaire qui fera prêter l'argent? car avec nous, on ne ſçauroit parler trop péciſement.

PERSILLET *à part.*

Voicy un maître Compagnon (*ſe tournant vers Arlequin*) Ce que vous dites eſt de bon ſens. Auſſi pretens-je vous donner vingt-cinq mille écus pour vos peines. Vous etendez-bien?

ARLEQUIN.

Non. Vous êtes encore obſcur.

PERSILLET.

Hé bien, cent mille francs?

ARLEQUIN.

Vous ne faites que beguayer.

PERSILLET.

Quoy, cinquante mille écus?

ARLEQUIN.

Cela commence à prendre forme de diſcours.

PERSILLET.

Je voy bien, mon Compere, que vous êtes butté à deux cens mille francs.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, que diroit-on de moy dans le monde, ſi je me paſſois à deux cent mille francs pour faire trouver un million? Hé fy, il faudroit que je fuſſe un fripon, un miſerable. Graces au Ciel, juſqu'à preſent j'ay vécu avec un

peu

peu d'honneur; & depuis que je ſuis en charge, je ne croy pas qu'on me puiſſe reprocher d'avoir jamais moins pris de reconnoiſſance que le tiers des ſommes que j'ay fait prêter, & ſi, quand ce ſont des enfans de famille, cela va bien quelque fois à la moitié, ouy.

PERSILLET *à part.*

L'abominable homme!

ARLEQUIN.

Mais il vous faut tout dire. C'eſt que moyennant cela je fournis d'expediens à ceux qui empruntent, pour ne rendre jamais, ſi bon ne leur ſemble.

PERSILLET.

Malepeſte, c'eſt bien quelque choſe.

ARLEQUIN.

Quand vous me connoîtrez, vous verrez que je ſuis d'un bon uſé & d'un bon commerce. Je puis me dire ſans vanité le Medecin de toutes les fortunes delabrées du Royaume? & dans ma profeſſion je ſuis ſans contredit le plus employé pour les affaires delicates.

PERSILLET.

Qu'appellez-vous, Monſieur, les affaires delicates?

ARLEQUIN.

Diable, vous demandez-là le fin de nôtre métier. Les affaires delicates, Monſieur, c'eſt de ſçavoir à point nommé vieillir un hipoteque, corriger

un teſtament, amaigrir une obligation, mettre ſur pied une contre-lettre; & par-deſſus cela avoir toujours de reſerve pluſieurs bons modeles de banqueroute. Rien n'eſt ſi couru preſentement.

PERSILLET *à part.*

Voilà juſtement ce que je cherche. (*au Notaire*) De la maniere dont vous arangez vos talens, je vous croy ſans flaterie un des Notaires de Paris le mieux aſſorti.

ARLEQUIN.

Un peu de reſolutions & d'habitude m'ont mis dans la paſſe où je ſuis.

PERSILLET.

Mais à propos de banqueroute, tenez-vous que cela puiſſe retablir les mauvaiſes affaires d'un homme? Ce ſeroit un beau ſecret.

ARLEQUIN.

Il eſt infaillible. C'eſt ce qu'on appelle l'emetique des gens ruinez. Par exemple, ſi vous étiez en cet état là, le Ciel vous en preſerve.

PERSILLET *à part.*

J'en ſuis plus prés qu'on ne penſe.

ARLEQUIN.

Il faudroit mettre du côté de l'épée le million que vous cherchez pour marier vôtre fille, acheter un Duché, & établir vôtre fils. Dans le credit où vous étes, voilà trois hameçons capables de prendre

toutes

toutes les duppes de Paris : car afin que vous l'entendiez, quand on veut faire son coup, il faut être dans cette odeur de fortune & d'opulence.

PERSILLET.

Il ne faut donc pas attendre à lextremité.

ARLEQUIN.

Neny, diable, neny. Dés que le credit chancelle, il n'y a plus rien à faire. Mais quand tout vous rit, & que le monde eſt bien infatué de vos richeſſes, il faut prendre à toute main l'argent qu'on vous offre, faire grande dépenſe à l'ordinaire ; & puis un beau matin, aprés avoir mis tous vos meilleurs effets dans une caſſette, déloger à petit bruit, & donner ordre à vôtre Portier de dire à tout le monde qu'on ne ſçait où vous étes allé. A cette nouvelle, ceux qui ont prêté le million s'allarment, la frayeur les prend ; d'abord ils propoſent de perdre le tiers de leur deû. A cela mot, point de réponſe. Ils s'aſſemblent, ils vont, ils viennent, ils ſe tourmentent. A la fin, déſolez de vôtre abſence, & ne ſçachant ſur quoy ſe venger, ils font dire ſous-main qu'ils perdront les deux tiers ſi on veut aſſurer l'autre. Ho, quand ils ſe mettent comme cela à la raiſon, on entre en pour-parler : On écoute, on negocie ; & enfin aprés un bon contract bien & deuëment homologué, vous revenez ſur l'eau

avec

avec sept ou huit cens mille livres d'argent comptant, & tous vos milleurs effets divertis. Un homme qui a cette prudence une seule fois en sa vie ; n'est-il pas pour jamais audessus de ses affaires? Voila comme je parlerois à mon frere, si j'en avois un.

PERSILLET.

Ah, Monsieur de la Ressource, que vous êtes bien nommé, & que j'ay de graces à rendre au Ciel de m'avoir adressé un homme de vôtre probité & de vôtre experience!

ARLEQUIN.

Comment, Monsieur, mon discours vous auroit-il émeu?

PERSILLEET.

Il a bien fait plus. Il m'a tellement persuadé que je croy qu'un bon pere de famille est obligé en conscience de faire banqueroute au moins une fois en sa vie, pour l'avantage de ses enfans. Il n'y a point à cela de milieu..... Allons, touchez-là. Il est trop juste de vous donner le tiers des sommes que vous me ferez préter.

ARLEQUIN.

Sur ce pied-là, vous allez avoir le million dans vingt-quatre heures.

PERSILLET.

Monsieur de la Ressource, le secret au moins, je vous en prie.

ARLEQUIN.

Il ne nous faut pas recommander cela. Joüez seulement bien vôtre rôlle ; & quand je vous envoyeray quelqu'une de mes bonnes bourses, ne marquez aucun besoin d'argent ; & sur tout ne paroissez pas avoir aucune relation avec moy.

PERSILLET.

Laïssez-moy faire.

ARLEQUIN.

Dans six semaines ou deux mois, vous conviendrez qu'une banqueroute & un coup d'épée dans l'eau, ne sont quasi que la même chose.

PERSILLET.

Dieu vous en veüille oüir. Du commencement je croyois cet homme là un fripon : mais ma foy il faut luy remettre l honneur sur la tête, & demeurer d'accord qu'il a de grandes lumieres..... Ha le bel esprit ! (*voyant que le Notaire fait des civilitez à un laquais*) Hé fy, Monsieur de la Ressource, vous moquez-vous de faire des civilitez à ce coquin-là ? Ce n'est qu'un laquais.

ARLEQUIN.

C'est pour cela que je prens mes mesures de loin. On ne sçait pas ce que ces Messieurs là peuvent devenir un jour.

SCENE DE LA TOILETTE.

ISABELLE *à la Toilette.* COLOMBINE *la coëffant.*

ISABELLE.

HO, ne m'en parle point, Colombine. C'eſt un tres-grand malheur que nôtre naiſſance ne dépende pas de nous.

COLOMBINE.

O ça, avec vos peſtes de morales, vous voilà Dieu mercy coëffée tout de travers. Et de quoy diantre vous plaignez-vous? Vôtre pere eſt un Creſus. Vous avez plus d'amans qu'il n'y a d'heures à la journée. Sept ou huit ſortes de maîtres vous ſifflent depuis le matin juſqu'au ſoir. Tel jour, tel habit. Trois bons laquais aprés vôtre queuë. Voila-t-il pas une fille bien malade pour ſe plaindre?

ISABELLE.

Il me ſemble que mon aſcendant me promettoit quelque choſe de plus.

COLOMBINE.

Que je vous en ſçay bon gré avec vos montans & vos deſcendans! Vous étes fille de vôtre pere, une fois? il faut vous en

ne tenir là, malgré vous & vos dents.

ISABELLE.

C'eſt ce qui me deſole, Colombine... Ah, ſi tu ſçavois combien le nom de nom-pere me mortifie! Je me ſens le cœur bien placé, j'ay l'ame d'une Princeſſe, mon viſage ne démant point mes ſentimens, il n'y a que ce maudit nom de Perſillet qui défigure tout mon merite.

COLOMBINE.

Hé bien, mariez-vous; c'eſt le moyen de changer de nom à coup ſeur.

ISABELLE.

Ouy, mais mon horoſcope me fait peur du mariage.

COLOMBINE.

Faites-vous donc Religieuſe.

ISABELLE.

Tu te moque de moy, Colombine.... Religieuſe avec le bien que j'ay! A te dire le vray, ſi je trouvois un homme tel que je pourrois le ſouhaitter....

COLOMBINE.

Un Empereur Romain, par exemple.

ISABELLE.

Je ne dis pas peut-être que je n'écoutaſſe une propoſition.

COLOMBINE.

On vous en devroit de reſte.

ISABELLE.

Je te jure que je n'ay aucune ſenſibilité pour l'homme, & que s'il en falloit

venir-

venir-là, la seule bien-seance du monde m'y entraîneroit.

COLOMBINE.

Là pauvre petite! Et mercy de moy, ne vous déferez-vous jamais de vos jargons de precieuses? quand vous en viendrez-là, vous ferez comme les autres. Mademoiselle je ne suis pas devine: mais je gagerois que vous avez le cœur encore plus tendre que moy: & si, je ne l'ay pas de bronze.

ISABELLE.

Tu crois cela Colombine?

COLOMBINE.

Oh, je croy que vous avez plus d'envie d'être mariée que moy. Vous en allez demeurer d'accord tout à l'heure.... More, apporte-moy un manteau, une écharpe, une perruque & un chapeau du frere de Mademoiselle. Pendant que nous sommes en liberté, il faut que je fasse la folle. Je veux contrefaire un de ces soupirans du bel air.

ISABELLE.

Tu as des saillies impayables.

COLOMBINE.

Si j'avois le loisir, je serois, trop drolle: mais ma foy il y a tant d'ouvrage pour moy au logis, que je n'ay pas le temps de rire.

ISABELLE.

Mais encore, comment t'apelleray-je;

CO-

COLOMBINE.

Vous m'appellerez Chevalier.... O ça tenez-vous bien sur vos gardes. Je vous vais ma foy pousser des fleutettes aussi franches....

ISABELLE *rit.*

COLOMBINE.

Vous riez. Si Dieu m'avoit fait homme, j'aurois été un dangereux pendart... Allons, allons morbleu des airs de coquête. More, ferme la porte de l'antichambre, de peur qu'on ne me vienne interrompre dans mes plaisirs. (*elle sort un moment aprés pour prendre une perruque d'homme.*

ISABELLE *seul.*

Je ne pense pas que dans le monde il y ait une aussi folâtre creature. Aprés tout, elle a raison de ne point prendre de chagrin. C'est un poison pour ceux qui s'y abandonnent.

COLOMBINE *en habit de Chevalier.*

Ce n'est ma foy pas sans peine, Mademoiselle, qu'on parvient à vôtre appartement.

ISABELLE.

Comment donc Chevalier?

COLOMBINE.

Si vôtre brutal de Portier avoit des chausses froncées, on le prendroit pour un Suisse... Sçavez-vous qu'il y a deux heures, au pied de la lettre, que je suis

à vôtre

à vôtre porte, & que ce marousle-là n'auroit point ouvert, si je ne m'étois aviſé de dire que j'étois de vos parens ?

ISABELLE.

C'eſt à dire, Chevalier, que vous avez coqueté toute l'apreſdinée, & que les heures à ma porte ſont de vôtre invention.

COLOMBINE.

Tenez-moy pour un coquin ſi je vous ments.... A propos vous ay je dit que je vous aime ?

ISABELLE.

Cela n'eſt pas encore parvenu juſqu'à moy.

COLOMBINE.

Nous autres gens de Cour, nous ſommes tellement diſſipez, que tres ſouvent il faut qu'on nous devine .... Vous avez pourtant d'aſſez bons petits airs ; & je vous trouve d'un fleury .... qui touche.

ISABELLE.

Ha fy, Chevalier, ne me regardez point. Je ne ſuis point aujourd'huy une perſonne. Tous mes airs ſont déconcertez : voilà deux nuits que je ſuis malade comme une bête, ce qu'on appelle à ne pas fermer l'œil. Vous croyez bien qu'on n'eſt pas jolie aprés une ſi grande déroute de ſanté, & que l'inſomnie n'a jamais accommodé un viſage.

COLOMBINE.

Ha pour le coup, Mademoiſelle, vous

vous

vous moquez de moy. Vous avez, Dieu me damne, plus de ſanté qu'il ne m'en faut. Tout ce que je crains, c'eſt que vôtre maladie ne ſoit au cœur. Aimable comme vous étes, il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez quelque paſſion dans l'ame

ISABELLE.

Ah Chevalier, l'horrible mot? A moy de la paſſion?

COLOMBINE.

Ecoutez, ſi cela eſt, cachez moy ſi bien mon rival, que je ne le découvre pas. Car je veux que cinq cent diables m'entraînent, ſi ....

ISABELLE.

Quoy Chevalier, vous étes jaloux?

COLOMBINE.

Comme un diable, je n'ay que cette bonne qualité là .... Ma belle, me ferez-vous ſoupirer encore long-temps?

ISABELLE.

Vous n'avez pas encore commencé.

COLOMBINE.

Vous ne comptez donc cette viſite-cy pour rien. Prenez-vous du tabac quelque-fois? J'en ay qui fait honte à l'ambre.

ISABELLE.

Quelle groſſiereté! du tabac à des femmes!

COLOMBINE.

C'eſt pour vous montrer que je n'ay point

de reſerve avec nous. Quand vous donneray-je à ſouper chez Lamy ?

ISABELLE.

Vous perdez le reſpect, Chevalier. Une fille de qualité au Cabaret ?

COLOMBINE.

Ho, s'il vous plaît. Lamy n'eſt point un Cabaret ; c'eſt un Traiteur de conſequence. J'en mene tous les jours chez luy d'auſſi ſcrupuleuſes que vous.

ISABELLE.

Quoy ; des femmes ſont aſſez ſottes pour aller manger au Cabaret ?

COLOMBINE.

Si c'eſt une ſottiſe, dites plutôt qu'il eſt des hommes aſſez ſots pour y mener leurs femmes. Il n'y a pas de mode plus nouvelle preſentement. On commence à accoquiner les maris, à les mettre dans les parties ; Comme ils ſe croyent de tout, ils ne ſe défient de rien : cependant il y a des endroits où on ne les mene pas.

ISABELLE.

Mais pourquoy tant faire la guerre à ces pauvres maris ?

COLOMBINE.

C'eſt que la plûpart ſont des goulus, qui ne veulent de femmes que pour eux. Ils ont beau faire, on en croquera toûjours quelques unes à leur barbe. Pour moy je n'ay jamais fait de ces fripon-

n'ay jamais fait de ces friponneries là. Je n'en veux qu'aux filles.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas le plus mauvais party.

COLOMBINE *en luy baiſant la main.*

Ho, ma belle, qu'il me ſeroit doux d'émouvoir vôtre tendreſſe, & d'être l'obiet de vos premiers feux !

ISABELLE.

Le ſentez-vous comme vous le dites ?

COLOMBINE.

Le diable m'emporte ſi je ne donnois ma vie pour être aimé de vous.

ISABELLE.

Aime-t-on comme cela d'emblée, Chevalier ?

COLOMBINE.

C'eſt la mode de la Cour ? & aprés tout je la crois la meilleure .... Ne m'amuſez point.

ISABELLE.

Vous voulez donc ſçavoir à quoy vous en tenir ?

COLOMBINE.

Je ne veux pas ſoupirer comme un Courtant de boutique : mais je pretens que ma bonne foy doit m'épargner des démarches populaires qui retardent l'amour ; & qui ne le perſuadent point ... Ma chere, puiſque mon cœur eſt plein de tout ce que vous valez. .....

ISABELLE.

Quelle flatterie! Plus je calcule mon merite, moins je trouve d'endroits pour plaire.

COLOMBINE *en luy baisant la main.*

N'ayez pour tout talent que celuy de m'aimer. C'eſt le lien des cœurs, c'eſt par là que mon ame comblée s'expliquera toujours trop foiblement, & de ſa tendreſſe & de ſa reconnoiſſance. (*Iſabelle ſoupire*) Un ſoupir, c'eſt déja quelque choſe. (*ſe jettant à ſes pieds*) Charmante belle, confirmez par un aveu ſincere ce que vos regards languiſſans me diſent ſi tendrement. Joignez aux promeſſes des yeux l'aſſeurance de la voix. (*en ſe paſſionnant*) Un mot, ma chere, un ſeul mot de vôtre belle bouche.....

ISABELLE *en ſe retournant amoureuſement.*

Ah fy donc, Colombine: quel dommage que tu ne ſois point garçon!

COLOMBINE *ſe relevant.*

Ne vous avois-je pas bien dit que vous n'étiez pas de bronze. Vrayment ce ſeroit bien autre choſe ſi j'étois homme.

On frappe à la porte & la Scene finit.

CE-

SCENES FRANÇOISES
DE COLOMBINE AVOCAT, POUR ET CONTRE.

SCENE
DU MARQUIS DE SBROUFADEL, ARLEQUIN *en Marquis*. ISABELLE.

ISABELLE.

AH Marquis ! quel relâchement de visite ! Ha pour cela on aime bien peu, quand on deserte pendant trois jours.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte si je sçay comme cela s'est fait. Ce qui est de vray, c'est qu'on m'a trouvé à redire à la Cour. Vous sçavez que sur ce pied là, on prend le party de faire atteler six barbes à une chaise ; & on se rend au petit couché à toutes jambes.

ISABELLE.

Mais, Marquis, que penſez-vous de la Cour ?

ARLEQUIN.

C'eſt un étrange terrain. Un fat y avale bien de couleuvres.

ISABELLE.

Et à quoy vous divertiſſez-vous à ce charmant Verſailles ?

ARLEQUIN.

Ma foy, depuis que les duels ſont deffendus, j'ay bien des heures de reſte.

ISABELLE.

N'y dit-t-on rien de nouveau ?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moy. On y parle d'y faire bâtir une ſale de deux cent toiſes de large, pour faire le Carouzel à l'abry du ſoleil & de la pluye.

ISABELLE.

Deux cent toiſes de large !

ARLEQUIN.

Bon ! l'embarras n'eſt qu'à trouver des poutres de cette longueur-là. A propos, on a creé une Charge en ma faveur, & une Charge d'épée, comme vous pouvez croire. Entre nous, j'ay toujours cru que la Cour feroit quelque choſe pour moy. Ce n'eſt mardy point avec un peigne ny avec une abatiere qu'on parvient en ce païs-là : il y faut de cela. (*Il ſe touche le front.*)

ISABELLE.

Ah, quelle cruauté, Marquis, de ne pas mander à vos amis la juſtice qu'on vous rend !

ARLEQUIN.

A moins que d'être fanfaron, on ne s'aviſe guerre d'écrire à ſes amis, ce que la Gazette apprend à tout le monde.

ISABELLE.

Et bien, Marquis, qu'elle eſt cette Charge ?

ARLEQUIN.

Ho, pour le coup, vous ne ſerez pas une ſimple Marquiſe ; & ſur ce pied-là vous irez du pair avec....

ISABELLE.

Hé, ne me faites point languir.

ARLEQUIN.

Puiſque vous voulez le ſçavoir ; on me donne la Charge de Colonel general du Regiment de Limoges.

ISABELLE.

Mais, Marquis, il me ſemble que la paix barre un peu les fonctions d'un Colonel.

ARLEQUIN.

Bon, la paix fait le beau de ma Charge. C'eſt moy qui pique tous les Limouſins qui travaillent aux murailles du grand parc à Verſailles.

ISABELLE.

Ah, Marquis, la jolie Charge ! Avec cela on donne dans le page à bon titre.

ARLEQUIN.

Cela mene à tout.

UN LAQUAIS *entrant.*

Mademoiſelle, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Ho pour cela, Champagne, il n'y a pas moyen de tenir contre vos impertinences. Je vous ay dit des fois ſans nombre que je ne reçois point de viſites quand Monſieur le Marquis eſt ceans.

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, vous me gonflez d'honneur. Quelle preference!

LE LAQUAIS.

CE n'eſt pas une viſite, Mademoiſelle, c'eſt une Fille de Chambre qui demande à vous ſervir.

ISABELLE.

Vous verrez que ce ſera cette jeune enfant que la Comteſſe de Megret veut mettre à mon ſervice. Qu'on la faſſe entrer.

ARLEQUIN.

Adieu. Je vais vous laiſſer faire vôtre marché en repos; *il veut s'en aller.*

ISABELLE *l'arrêtant.*

Non pas, s'il vous plaît; je pretens bien que vous m'aidiez à ſortir d'intrigue.

COLOMBINE *entre.*

ARLEQUIN *la regardant.*

Voilà un fort bon petit air.

CO-

COLOMBINE.

Si quelque choſe me peut conſoler de ma mauvaiſe fortune, c'eſt l'eſpoir d'entrer auprés d'une Demoiſelle auſſi ſage & auſſi raiſonnable que vous.

ARLEQUIN.

Elle n'eſt mardi point ſotte.

COLOMBINE.

Madame la Comteſſe de Megret, vous aura pu dire, Mademoiſelle, que j'ay combatu long-temps contre la honte d'entrer en condition, & que ma repugnance a cedé à l'honneur de vous rendre mes ſervices

ISABELLE.

Le joly tour d'eſprit!

ARLEQUIN.

Celuy du viſage n'eſt pas moins drole.

ISABELLE.

Mon enfant, jeune & delicate comme vous étes, j'apprehende qu'il n'y ait icy trop d'ouvrage pour vous. Il faut me coëffer, m'habiller, r'accommoder mes points & par deſſus tout cela, nous avons quantité de linge à blanchir.

ARLEQUIN *bas à Colombine.*

Viens-t'en chez moy : je n'ay que trois chemiſes.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Mon âge & mon temperament ne me diſpenſeront jamais de faire tout ce que

vous me commanderez, Mademoiselle.

ISABELLE.

Cette fille là me charme. Qu'en dites-vous, Monsieur le Marquis?

ARLEQUIN.

Hé, elle paroît avoir assez bonne volonté. (*bas à Isabelle* (Voulez-vous que je vous parle franchement? Ce n'est point là votre fait: ce n'est qu'un enfant. Voilà justement une amusette pour mon Valet de Chambre, ou mon Maître d'Hôtel. Quand ces gueux-là sont une fois amoureux, Dieu sçait le train,

COLOMBINE *à part.*

Lâche coquin!

ARLEQUIN *a Isabelle.*

Prenez-moy une bonne grosse fille, laide & forte: Vous en serez mille fois mieux servie. (*se tournant vers Colombine*) Je luy parle en vôtre faveur.

COLOMBINE.

Les gens de qualité sont toujours obligeans, (*à part*) Le maraut!

ISABELLE.

Vous avez beau dire: Cette fille-là est tout à fait à mon gré, & je vais prier mon pere de trouver bon que je la prenne. *Elle s'en va; quand elle a fait trois ou quatre pas, elle se retourne du côté du Marquis qu'elle a laissé seul avec Colombine, & dit:* Marquis, pen-

pendant mon absence au moins, n'allez pas faire le folâtre, ny vous émanciper.

ARLEQUIN.

Quel outrage, ma Princesse! mon cœur peut-il être sensible à la joye, du moment qu'il vous perd de veuë? (*à Colombine aprés qu'Isabelle est partie.* Veux-tu me croire; ne te fourre pas dans cette peste de maison-cy; tu y creverois en trois jours.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, on ne choisit point dans l'extremité où je me trouve. Puisqu'on m'a adressée ceans, il faut que j'y demeure.

ARLEQUIN.

Que tu és folle! Vien-t-en demeurer ches moy: tu seras adorée.

COLOMBINE.

Voilà-t il pas de mes adoreurs? Une fille seroit bien chanceuse de prêter l'oreille à un homme qui se va marier!

ARLEQUIN.

C'est quand il y fait bon, ma mie. aussitôt que j'auray touché mon mariage, je te meuble une chambre d'un bout à l'autre: Je te donne un petit laquais, & je t'habille, il faut sçavoir. Va, va ne refuse point ta fortune. De tout ce qu'il y a de Marquis en France, sans vanité, je suis un de plus donnans.

COLOMBINE.

Folle qui s'y fie. Depuis l'hiſtoire arrivée à une nommée Colombine, il pluveroit des hommes que je ne voudrois pas en avoir ramaſſé un.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

COLOMBINE.

On m'a raconté que cette pauvre creature s'étant priſe d'amitié pour un nommé ar-ar--Arlequin.

ARLEQUIN.

Quelle bête eſt-ce que cet Arlequin ?

COLOMBINE.

On dit que c'eſt un marouſle, un cancre, un miſerable qui devroit baiſer les pas par où elle a paſſé.

ARLEQUIN.

Tu te moques ?

COLOMBINE.

Nenny, nenny, Monſieur : il ny a point là de plaiſanterie. Ce coquin-là malgré ſes ſermens & ſes promeſſes a quitté Colombine, & depuis peu de jours s'eſt mis ſur le pied d'un Marquis du bel air.

ARLEQUIN *à part.*

Ouf.

COLOMBINE.

On dit qu'il eſt à la veille dépouſer la fille d'un Bourgeois qui a plus de trente-mille écus.

AR-

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

COLOMBINE.

Il eſt ſi bien poſſible, que la pauvre Colombine en eſt morte de douleur. Voyez aprés cela ſi on peut ſe fier à la parole des hommes !

ARLEQUIN.

Franchement, il y a de grands ſcelerats dans le monde. Mais eſt elle bien morte auſſi ?

COLOMBINE.

Il n'eſt que trop vray.

ARLEQUIN. *à part*

Tant mieux. (*à Colombine*) Ecoutez. dans cette hiſtoire là, il y a du pour & du contre, ouy. Tout ce que je puis vous dire, c'eſt qu'un homme eſt un fat, quand il ne prefere pas ſon bien à ſon plaiſir. Puis qu'il n'aimoit plus Colombine, n'at-t-il pas bien fait de ſe pourvoir ailleurs. En amour comme en autre choſe, les volontez ſont libres.

COLOMBINE *ſe faiſant connoître à Arlequin.*

Perfide traditore, m'aurai neglio cchiſe non m'áinel cuore.

SCENE DU DOCTEUR.

COLOMBINE *en Docteur.*
ARLEQUIN.

COLOMBINE.

A Qui en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

Je cherche un certain....

COLOMBINE.

Doucement. Si vous voulez parler, parlez congruëment, ou ne parlez point. Vous dites que vous cherchez un certain. Chercher eſt un verbe inquiet: & certain eſt un mot repoſé. Ainſi par une diction barbare, vous confondez l'activité & le repos. Cela s'apelle en bonne Ecole *contrarium in objecto*.

ARLEQUIN.

Diable ! voicy un bel eſprit, tout à fait. Ne ſçauriez-vous me dire ?

COLOMBINE.

En deux mots deux ſottiſes. De toutes les conſtructions la plus vicieuſe eſt celle qui commence par un temps ſuppoſé, ou par une interrogation douteuſe: Premiere ſottiſe. La ſeconde, plus ſottiſe encore que la premiere, eſt l'irreve-

rence contre ma capacité. Ne ſçauriez-vous me dire ? Quel ſoufflet à un homme de lettre ! Comme s'il métoit permis, à moy d'ignorer quelque choſe ! à moy qui ſuis le mignon des Muſes, le favory de la Grammaire, le rival d'Ariſtote ! à moy l'Epitome ! à moy l'Enciclopedie ! à moy enfin le Microcoſme de toutes les Sciences!

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point là quelque Porc-epic de l'Univerſité ? Faites-moy la grace de me dire ſi vous étes Docteur ?

COLOMBINE.

Si je n'étois que Docteur, je ne ſerois pas grand'choſe. Docteur, à proprement parler n'eſt qu'un mot de parade, ou une belle enſeigne à un méchant Cabaret. Ce n'eſt point le nom de Docteur, qui fait les gens doctes : mais il marque ſeulement qu'on le devroit être. Quand Averroës s'en explique, il dit qu'un Docteur pour l'ordinaire eſt un eſpece de macreuſe, qui paroît chair, & qui n'eſt que poiſſon.

ARLEQUIN.

Comment donc faire pour n'y être point trompé ?

COLOMBINE.

Il en faut juger comme des lapins.

ARLEQUIN.

A cauſe de leur fourrure peut-être ? Quelle chienne de comparaiſon ?

COLOMBINE.

Je la tiens d'Anaxagore, que nous appellons le gouffre de l'esprit, & le magazin du bon sens. Ce grand homme pretend que pour juger sainement d'un lapin, il faut que le nez en decide. Quand il sent le geneſt & le serpolet, il est de vraye garenne: quand il ne sent que le chou, c'est un clapié. *Apart.* Quand on porte un Docteur au nez de la raison, s'il a le fumet des belles lettres, c'est un vray Docteur: mais quand il ne sent que l'école & l'argent, il ne passe parmy nous que pour un clapié. Voyons ce qui vous amene.

ARLEQUIN.

Monsieur, comme vous étes un Docteur de vraye garenne, je vous prie de me donner vôtre avis sur mon affaire.

COLOMBINE.

De quelle nature est vôtre affaire; Est elle de Fait? est-elle de Droit?

ARLEQUIN.

Il s'agit de deux mariages.

COLOMBINE.

De deux mariages! L'épouventable affaire!

ARLEQUIN

Je n'ay pourtant jamais eté marié.

COLOMBINE.

Le Ciel vous a regardé d'un bon œil. L'homme qui se marie, est appellé par Demostene l'ennemy de son repos

pos, l'artisan de son malheur, & le bourreau de sa liberté, *jugulator libertatis.*

ARLEQUIN.

Mais....

COLOMBINE.

On regarde un fiancé comme un aveugle qui touche le precipice du bout de son bâton, sans en être effrayé. De quelque côté qu'il se tourne, sa perte est infaillible: *undique angustia.* S'il prend une vieille, elle est avare, laide & insuportable. S'il prend une jeune, elle est étourdie, prodigue & coquette. S'il épouse une belle, il épouse une folle. S'il se marie pour du bien, sa fortune fait son supplice; & une riche laide a toujours lieu de croire qu'on l'a épousée, *non propter opus sed propter opes.*

ARLEQUIN.

On m'accuse d'avoir deux femmes.

COLOMBINE.

Quel aveuglement de sacrifier sa raison à son plaisir & à son interêt:

ARLEQUIN.

Et où Diable me suis-je fourré?

COLOMBINE.

Comment s'asseurer dans un naufrage perpetuel? *Iuxta serpentem nemo somnos securus capit.* Quel antidote contre la fureur des femmes? Quel remede

contre

contre leur vengeance qui s'inſtale ſans miſericorde ſur la tête des pauvres maris? Si on s'en plaint, on eſt bizarre: ſi on le ſouffre, on eſt deshonoré.

ARLEQUIN.

Quand tous les diables y ſeroient, il faut que je me marie.

COLOMBINE.

Non auditur perire volens. Quoique vous vouliez abſolument faire une ſotiſe, c'eſt à moy à châtier par mes conſeils une reſolution ſi temeraire, & à éloigner le danger en vous le faiſant connoître.

ARLEQUIN.

Je ne cours aucun riſque. La fille que je prens, n'eſt jamais ſortie de deſſous l'aile du pere & de la mere: elle n'a jamais veu un homme en face.

COLOMBINE.

Tant pis, diable, tant pis. Une fille ſans experience, eſt de tous les écueils le plus dangereux. Le pere & la mere, à force d'y ſurveiller, vous la livrent ſage, mais elle n'eſt pas plûtôt mariée, qu'elle ſe dédommage de la ſeverité de ſa famille; & pour peu qu'elle hante le monde, & qu'elle ait de pente à la galanterie, *vires acquirit eundo.* C'eſt un filet à ſa ſource, & un torrent dans ſon progrés.

ARLEQUIN.

Il s'agit d'une nommée Colombine, qui

qui me perſecute, & qui ....

COLOMBINE.

Oh, s'il ne s'agit plus de mariage, parlez.

ARLEQUIN.

Il s'en agit, Monſieur, & il ne s'en aigt, pas.

COLOMBINE.

S'il ne s'en agit point, parlez: mais s'il s'en agit, ne parlez pas.

ARLEQUIN.

A l'égard d'Iſabelle que j'aime & que je veux épouſer, il s'agit tout à fait de mariage.

COLOMBINE.

C'eſt de cela que je vous deffens de me parler.

ARLEQUIN.

Mais à l'égard de Colombine qui m'aime, & que je n'épouſeray jamais.

COLOMBINE.

Oh là-deſſus parlez tout à vôtre aiſe.

ARLEQUIN.

Graces au Ciel, à la fin on nous écoutera.

COLOMBINE.

Dites-moy, je vous prie, cette Colombine, eſt-ce une des deux femmes que vous avez épouſées?

ARLEQUIN.

Le Ciel m'en preſerve. C'eſt une creature que j'ay aimée à la verité: mais dés qu'on m'a parlé d'Iſabelle avec trente mille écus

CO-

COLOMBINE.

Dés ce moment-là, vous n'en avez plus voulu ?

ARLEQUIN.

En ma place, Monsieur le Docteur, en auriez-vous fait moins? Les Docteurs, sont aussi âpres à l'argent que d'autres. Colombine est jolie; Isabelle est riche. Mais à present un homme de qualité entre l'utile & le plaisant ne balance guere.

COLOMBINE.

Il ne manque donc que de l'argent à Colombine pour être vôtre femme ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Entre nous, le grand ressort du mariage, c'est l'argent ? une riche laide en efface toujours une belle.

COLOMBINE.

Il est vray : *Auri sacra fames.* Cependant nous tenons parmy nous comme une maxime certaine, que l'égalité des mariages les rend heureux : *Si qua voles nubere, nube pari.* Or si vous me demandez mon conseil, il est bon de sçavoir les choses à fond. Aviez-vous engagé vôtre parole à Colombine ? vous étiez-vous promis une foy mutuelle ?

ARLEQUIN.

Vrayément ouy, Monsieur, un million de fois ; mais il n'est point d'amitié que l'argent n'assomme.

Colombine se découvre, Arlequin tout épouventé s'enfuit.

PA-

PALAIDOYE'.

DE JUGE. *Pluſieurs Conſeillers.*

ARLEQUIN *ſur la ſellette.*

COLOMBINE *dans ſes habits plaidant ſa cauſe.*

COLOMBINE.

MEſſieurs, l'artifice dont ſe ſervent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courit à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincere : aujourd'huy on ſe contente d'un peu de grimace intereſſée. L'union des cœurs faiſoit par le paſſé la douceur des ménages : preſentement l'opulence en fait tout le bonheur ; & s'il arrive, par miracle, qu'une femme aime ſon mary, c'eſt parce que ſon mary ne contre dit ny ſa dépenſe ny ſa conduite. Ce debut, Meſſieurs paroîtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuſer les défauts de ſon ſexe : mais la mauvaiſe foy des femmes en general étouffe

telle-

tellement la ſincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de ruſées & d'artificieuſes, pour faire valoir celles qui ſont ingenuës & de bonne foy.

ARLEQUIN.

Voila de méchante proſe.

COLOMBINE.

Je me trouve, Meſſieurs, dans le petit nombre des filles, qui ne fondent leur fortune que ſur la ſatisfaction du cœur. Je ſuis de ces malheureuſes qui ſe font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs paſſions: Et de tous mes chagrins le plus cuiſant, & ſi je l'oſe dire, le plus honteux, eſt d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au préjudice de ſes ſermens. Lâche, tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miſerable: mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de nobleſſe, fantôme de qualité; Colombine ſans biens & ſans fortune; n'a-t-elle pas des reſſources pour te mettre à ton aiſe? Tu ſçais, Maraut, que je ſuis bien voulue de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mary manque-t-il d'emplois, quand une jeune femme a d'auſſi bonnes connoiſſances; Si l'employ te déplaît, ne pouvons-nous pas donner à joüer à la Baſſette, & vivre honnorablement

ment dans Paris, comme une infinité de gens auſſi gueux que nous? Avec tant de moyens de parvenir tu m'adandonne, malheureux, malgré tes ſermens, malgré tes ſoupirs, & qui pis eſt, malgré toute la tendreſſe que je t'ai jurée. Tu me quittes, infame, pour Iſabelle & pour ſon argent. Tu veux que mon deſeſpoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promeſſe que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoît. Ingrat, ſuis-je moins aimable; & faut-il que je doive à la rigueur de la Juſtice, un mariage que je voudrois tenir de ma conſtance & de ton amour? Ah, Meſſieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy! Mes larmes & ma douleur trahiſſent mon reſſentiment & vous diſent aſſez que j'oublierois ſa perfidie, s'il ſe repentoit de ſon changement.

COLOMBINE *s'évanouit: on l'emmene: les Juges vont aux opinions, & condamnent Arlequin à être pendu. Arlequin ſe deſeſpere, & dans ce temps-là arrive Colombine en habit d'Avocat.*

COLOMBINE *en habit d'Avocat, qui défend la cauſe d'Arlequin contre elle-même.*

Meſ-

Meſſieurs, de quelque nature que ſoit un crime, on ne condamne jamais un coupable ſans l'entendre. *Quicumque judicat parte inauditâ, licet æquum ſtatuerit, haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la deffenſe de l'accuſé; & j'oſe me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

ARLEQUIN.

Le Ciel protege toûjours les innocens.

LE JUGE.

Parlez.

COLOMBINE.

Meſſieurs, il eſt aſſez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, ſecouruë par des larmes obeïſſantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compaſſion, & qu'une ſimple ſervante avec un chiffon de papier, ſe propoſe d'épouſer un homme du merite & de la qualité du ſieur Marquis de Sbroufadel. Une ſervante épouſer un Marquis, comblé des graces & des bontez de ſon Prince!

ARLEQUIN.

Cela eſt vray: il me fait mille fois plus d'honneur qui je n'en merite.

COLOMBINE.

Une ſervante épouſer un Colonel, qui ſoutient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang.

AR-

ARLEQUIN.

Il a raiſon. J'ay toûjours aimé la dépenſe.

COLOMBINE.

Ah, Meſſieurs, voudriez-vous avilir la nobleſſe, en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée?

ARLEQUIN.

Fy, c'eſt ſe moquer.

COLOMBINE.

Si le merite & la qualité de celuy pour que je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer. Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaît quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur & à ſon caractere, qu'on ne le quite qu'à regret. Jamais homme de ſa qualité n'a porté la magnificence ſi loin. Il change quelquefois de dix habits en un apreſdiné: tout le monde eſt bien venu chez luy, il vit ſans façon, on l'aborde ſans peine; & on le verroit toûjours pour rien, ſi ſon Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit ſur le nom & ſur les grandes qualitez de ſon maître.

ARLEQUIN.

Ah le bon Peintre!

COLOMBINE.

Fera-t-on mourir un homme de cette conſequence, pour avoir badiné avec une Dariollette, qu'un peu de jeuneſſe rend ſupportable?

ARLEQUIN.

Fy, il y auroit de la conſcience.

COLOMBINE.

Ne ſçait-t-on pas que ces ſortes de creatures mettent tout en uſage pour tromper ceux qu'elles ſe deſtinent? On fait agir d'abord la blancheur du tein, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme ſe ſente piqué, il s'en explique. Un fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'eſtime qu'on a pour elle. Enſuite on a de la complaiſance, on rend des ſoins, on marque de l'empreſſement; & puis quand les converſations ſont un peu plus familieres on gliſſe le mot d'amour. La maîtreſſe s'en offenſe: l'amant repare cela par des ſermens, par des ſoupirs & par des vœux. Une fille ruſée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à ſon ſecours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaiſe foy des hommes. Un novice, la-deſſus ſe rechauffe, entaſſe ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſa paſſion, & aprés un

fatras

fatras de mots, qui juſtifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoumiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie

ARLEQUIN.

Comment diable! il ſçait tout ce tracas là par cœur!

COLOMBINE.

Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes ſont les ſcrupuleuſes; ſe défiant toujours, à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

ARLEQUIN.

Voilà le fin grimoire.

COLOMBINE.

Cette modeſtie acheve de gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux aſſeurances de la voix. On écrit; on fait reponſe. On demande: Marquis, m'aimez-vous? Ah de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton ſi general; & je remarque dans vos lettres une ſechereſſe qui cautionne mal toute vôtre ardeur. Pour lors le Marquis piqué au jeu, marchande à quelque Poëte

un billet rimé ; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance, on produira en justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses dont on demandera l'execution ; Il n'y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes, s'il étoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme en Greve !

COLOMBINE.

Ah, Messieurs, voudriez-vous que cette momerie coûtât la vie à un Marquis ? Ne voyez-vous pas que ce procés est un stratagême dont se servent les filles qui veulent un mary, ou de l'argent ?

ARLEQUIN.

Le monde n'est rempli que de ces friponnes là.

Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne seroit-t elle pas restée à vôtre audience ; Sa fuite vous marque assez son artifice ; & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose paroître devant vous.

ARLEQUIN.

Non pas, s'il vous plaît. Que chacun réponde pour soy, s'il s'agissoit de

me

me faire pendre, elle reviendroit de cent lieües.

LE JUGE.

Quoy, cette pleureuſe aprés la fuite? Il n'en faut pas davantage pour juſtifier ſon artifice.

COLOMBINE.

Ne ſçavez-vous pas de quoy les femmes ſont capables quand il s'agit de ſe vanger.

JUGEMENT.

LE JUGE.

Trouvant le Plaidoyer du jeune Avocat beaucoup meilleur que celuy de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadel, ſauf à le rependre quand le cas y écherra.

ARLEQUIN.

Ah, le joly homme d'Avocat! Je voudrois qu'il fût femme: je l'épouſerois pour m'avoir ſauvé la vie.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous vous en dédiriez?

ARLEQUIN.

Non, le diable m'emporte. Ce ſeroit une affaire faite.

COLOMBINE.

Il ſeroit dificile qu'un Avocat devint fille. Mais ſi vous vouliez épouſer ma ſœur, je puis dire, ſans trop de vanité,

qu'elle eſt en fille ce que je ſuis en garçon. Monſieur le Marquis cela vous accommoderoit-il ?

Arlequin y conſent, Colombine ſe découvre, Arlequin la reconnoit, l'épouſe, & la Comedie finit.

SCE-

SCENES FRANÇOISES

DE LA MATRONE D'EPHESE.

SCENE

D'UN VIEUX PROCUREUR,

Inſtruiſant un jeune Praticien qui veut acheter ſa Charge

COQUINIERE, GRAPIGNAN.

COQUINIERE.

JAmais vous ne réüſſirez dans vôtre métier, ſi vous n'avez un Sergent, un Notaire & un Greffier à vôtre diſpoſition : mais un Procureur qui à ces trois cordes à ſon arc, peut tout riſquer, & tout entreprendre.

GRAPIGNAN.

Voilà trois dangereuſes bêtes à gouverner.

COQUINIERE.

J'en ſuis bien venu à bout ſans miracle. Dans toutes les Profeſſions, il y a de certaines humeurs revêches & auſteres, qui ſe font un calus de leur devoir,

& qui s'effarouchent à la moindre propoſition. Ne vous frotez pas à ces gens là. Ce ſont des brutaux qui ne ſont bons à rien : mais il y a par tout d'heureux naturels, que le beſoin rend ſociables, & que l'on apprivoiſe avec de l'argent. C'eſt à ceux-la qu'il ſe faut attacher, & c'eſt ſur leur avidité qu'on doit fonder le ſuccés de toutes les affaires difficiles.

GRAPIGNAN.

Bonne morale ?

COQUINIERE.

Croyez moy, mon amy, vous ne ferez jamais vôtre fortune, à moins que vous ne joigniez l'adreſſe à la procedure. Un homme de nôtre metier qui voudroit faire ſa charge dans l'ordre, n'auroit pas ſa maiſon deffrayée, & mil-
le ecus de profit au bout de l'an.

GRAPIGNAN.

Il eſt vray qu'on ne plaide plus qu'à ſon corps deffendant.

COQUINIERE.

Autrefois nous avions trop d'affaires ; preſentement il faut en aller queſter : encore, à moins qu'un Procureur ne ſoit allerte, il a bien de la peine à trouver de bonnes pratiques. Ah, Monſieur Grapignan, que vous étes d'un bon âge à bien faire vos affaires. Je m'aſſeure que vous n'avez pas trente ans.

GRA-

GRAPIGNAN.

Environ.

COQUINIERE.

Ah, le bel âge pour travailler!

GRAPIGNAN.

Laiſſez-moy faire.

COQUINIERE.

Il faut que vous ſoyez une balourde, aprés les inſtructions que je vais vous donner, ſi dans quatre ans vous n'avez ruiné cent familles, & acquis dix maiſons dans Paris.

GRAPIGNAN.

Dix maiſons dans Paris!

COQUINIERE.

Ouy, dix maiſons dans Paris, & par deſſus cela, un bon caroſſe pour vôtre femme.

GRAPIGNAN.

L'habille homme!

COQUINIERE.

Tel que vous me voyez, à quarante ans j'avois déja gagné deux cent mille livres de bon bien; & ſi en ce temps-là les femmes des Procureurs euſſent oſé avoir des caroſſes, & porter de la dorure ſur leurs habits, la mienne en auroit eu à bonnes enſeignes: mais la mode n'en étoit pas encore venuë, & auſſi ne faiſoit-on pas tant de façon autour des femmes, comme on en fait aujourd'huy. Que voulez-vous? il faut aller ſelon le temps.

GRAPIGNAN.

Ah monsieur Coquiniere donnez-moy de bons memoires, je vous en prie, pour ne plus aller à pied. J'ay deja d'assez bons commencemens. Je sçay tout le petit manége de l'étude: mais je ne sçay pas encore ces coups de maître qui font aller en carosse.

COQUINIERE.

Patience: Paris n'a pas été fait tout en un jour. Avant toutes choses, dites moy, mon cher enfant, aimez-vous l'argent avec âpreté? Vous sentez-vous d'humeur à tout faire pour en amasser?

GRAPIGNAN.

Malepeste, si j'aime l'argent!

COQUINIERE.

Tant mieux. Vous voilà déja demy Procureur. Sçachez donc que pour parvenir en fort peu de temps, il faut être dur & impitoyable, principalement à ceux qui ont de grands biens: il ne faut jamais donner les mains à aucun arbitrage, jamais ne consentir d'Arrêt définitif; c'est la peste des Etudes. Au reste, qu'on ne vous voye que rarement aux Audiences. Attachez-vous aux procés par écrit, & multipliez si adroitement les incidents & la procedure, qu'une affaire blanchisse dans vôtre Etude avant que d'être jugée.

GRAPIGNAN.

Ah diable ! je voy bien que vous l'entendez

COQINIERE.

Dans nôtre mêtier, le grand talent & le grand gain, c'est de beaucoup écrire.

GRAPIGNA.

Mais que dire en tant d'écritures ?

COQUINIERE.

Que dire ? le pauvre homme ! Il faut dire des impertinences, des suppositions, des faussetez ; & quand on est au bout, il faut avoir recours aux invectives & aux injures.

GRAPIGNAN.

C'est l'entendre cela !

COQUINIERE.

Tu vois mon cher enfant, que je te parle en pere, & que je te fais voir les entrailles de nôtre profession. Mon fils, attache toy aux Saisies Réelles, aux preferences de deniers. Remuë ciel & terre pour être Procureur des bonnes Directions, & ne t'endors jamais sur une consignation ; c'est le vray patrimoine des procureurs. Que je seray consolé en mourant, si je te voy suivre le bon chemin où je te mets ! Voilà, mon cher enfant, les preceptes solides que mon honneur & ma conscience me suggerent, & que tu dois suivre, si tu aimes tant soit peu ta fortune.

GRAPIGNAN.

Entre deux amis, Monsieur Coquiniere, combien vôtre Etude me vaudra-t-elle par an? la, de bonne foy!

COQUINIERE.

Cela n'ira pas loin de deux mille francs, la maison deffrayée.

GRAPIGNAN.

Hé fy, Vous moquez vous avec vos deux mille francs? Ce n'est pas pour avoir un habit d'été à ma femme.

COQUINIERE.

Vôtre femme le porte donc bien haut?

GRAPIGNAN.

Et mais, haut comme les autres Procureuses. Ma foy, s'il n'y a que cela à gagner, je ne veux point de vôtre pratique.

COQUINIERE.

Hé, mon Dieu, doucement. Les deux mille francs ne sont que le courant de l'Etude: mais le sçavoir faire, & le tour du bâton, valent encore mille pistolles par an.

GRAPIGNAN.

Oh, cela change l'affaire de face. Hé bien, gardez le courant de l'Etude pour vous, & me vendez seulement le tour du bâton, & le sçavoir faire.

COQUINIERE.

L'une ne va point sans l'autre; & puisque le contract est signé, vous al-

lez avoir le tout enſemble. Que vous me remercierez avant qu'il ſoit un an!

GRAPIGNAN.

Que je feray de mal avant qu'il ſoit ſix mois! Un chien enragé n'eſt pas ſi dangereux qu'un jeune Procureur. Malheur à qui tombera ſous ma coupe!

SCENES DE L'ETUDE.

ARLEQUIN *en Procureur nommé.*
GRAPIGNAN, *dans ſon Etude, dictant à ſes Clercs.*

GRAPIGNAN.

ET pour faire connoître la chicane de la demandereſſe ..... de la demandereſſe, produit leſdites quatre pieces ſous la cotte G: leſquelles.

UN CLERC *repetant le dernier mot.*
Cotte G.

GRAPIGNAN.

Vous écrivez bien doucement!

LE CLERC.

Nous n'écrivons pas doucement, Monſieur: vous dictez ſi vîte, qu'on ne peut pas vous ſuivre.

GRAPIGNAN.

On ne peut pas me ſuivre ! Ho, ho, ne vous y trompez pas : je ne veux point de Clercs ceans qui ne faſſent quatre vingt rolles de groſſes par jour. On ne peut pas me ſuivre! Voyons un peu comment vous vous y prenez. (*il prend le papier où les Clercs ont écrit*) *& aprés l'avoir regardé il dit* (Comment diable ! Je ne m'étonne pas ſi vous allez ſi doucement. Vous mettez quatre mots à une ligne ! Voilà le moyen de faire une bonne maiſon, ma foy. Que cela ne vous arrive plus : je ne veux pas qu'on mette plus plus de deux mots & une virgule à chaque ligne. Tu chou, de ce train-là vous envoyeriez bien-tôt le Procureur à l'Hôpital. Quatre mots à une ligne, c'eſt ſe moquer (*quand il eſt à ſon Bureau*. A-t-on envoyé énlever les meubles à ce Maître à Danſer?

UN CLERC

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Eſt ce qu'il pretend payer ſon terme en gambades ?

UN VOLEUR de grand chemin entre

LE VOLEUR.

Monſieur Grapignan eſt-il là ?

UN CLERC.

Ouy Monſieur, le voilà.

LE VOLEUR *à Grapignan.*

Monſieur, je ſuis vôtre ſerviteur.

GRAPIGNAN.

Monſieur, je ſuis le vôtre.

LE VOLEUR.

Comme vous étes le plus honnête-homme de tous les Procureurs, je viens vous prier de m'aider de vôtre bon conſeil dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

De quoy eſt-il queſtion ?

LE VOLEUR.

Je marchois ſur le grand chemin, quand un Marchand monté ſur une mazette, m'a heurté fort rudement en paſſant. Je luy ay dit, A qui en a cet homme-là avec ſa roſſe ; Luy prenant le party de ſon cheval, met pied à terre, & dit que ſon cheval n'étoit pas une roſſe. Nous nous gourmons. Et comme il n'étoit pas le plus fort, je le terraſſe. Il ſe leve, & prend la fuite. Il eſt vray qu'en nous roulant à terre, il laiſſa tomber de ſa poche vingt-cinq ou trente piſtoles.

GRAPIGNAN.

Oh ! oh.

LE VOLEUR.

Que je remaſſay ; & voyant qu'il avoit gagné au pied, je montay ſur ſon cheval, & je m'en revins comme ſi de rien n'étoit. Preſentement je viens d'apprendre que ce coquin-là, Monſieur,

fait informer contre moy, comme contre un voleur de grand chemin. Voyez s'il y a la moindre apparence ; Je vous prie de me dire à peu prés où peut bien aller cette affaire ?

GRAPIGNAN.

Ma foy, si cette affaire-là étoit menée un peu chaudement, elle pourroit bien aller tout droit à la Greve. Mais il vous faut tirer de là. Quelqu'un a-t-il veu l'action ?

LE VOLEUR.

Non, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Tant mieux. Il faut commencer par faire mettre le cheval sous la clef : car si ce Marchand venoit à le découvrir, n'ayant pas d'autres temoins, il ne manqueroit pas de le faire interroger sur faits & articles, & vous seriez un homme perdu.

LE VOLEUR.

Il n'y a rien à craindre, Monsieur. C'est une rosse qui ne peut pas desserrer les dents.

GRAPIGNAN.

Ne vous y fiez pas, nous voyons tous les jours des temoins muets, faire bravement roüer leur homme.

LE VOLEUR.

Diable !

GRAPIGNAN.

Ça, ça sans perdre plus de temps, faut

faut commencer par faire informer les premiers, & avoir des témoins, à quelque prix que ce ſoit.

LE VOLEUR.

Mais il n'y avoit perſonne ſur le grand chemin dans ce temps-là.

GRAPIGNAN.

Allez, allez, nous y en ferons bien trouver..... Je ſonge à deux bas Normans, qui travaillent ordinairement pour moy; mais ils ne ſe rembarqueront qu'en bonnes enſeignes. Car ils ſortent d'une affaire, où ſans moy.... vous m'entendez-bien! (*il met la main à ſon col, faiſant connoître qu'ils auroient été pendus*) ainſi, les témoins ſeront terriblement chers cette année.

LE VOLEUR.

Et d'où vient ce malheur?

GRAPIGNAN.

C'eſt qu'on ne leur fait point de quartier, & qu'on en pend autant qu'on en découvre.

LE VOLEUR.

Qu'à l'argent ne tienne, Monſieur, voila ma bourſe avec vingt-quatre piſtoles.

GRAPIGNAN.

Hé, hé, voilà tout au plus pour un témoin; & ils ſont deux, Voyez.... N'avez-vous pas quelque nippe, quelque bijoux, quelque vieux diamant? Dans ces ſortes d'ocaſions, il fait ſe ſaigner.

LE VOLEUR.

Voicy encore un diament de 20. pistoles & une montre qui en vaut bien douze.

GRAPIGNAN.

Je pourray bien pour l'amour de vous avancer cinq ou six pistoles de mon argent ; aprés cela nous compterons.

LE VOLEUR.

Faites, Monsieur. Je remets tout entre vos mains, & m'abandonne à vôtre discretion.

GRAPIGNAN

Allez, laissez-moy faire. Ce sera un grand hasard, si avec mes deux témoins, je n'envoye vôtre Marchand aux galeres. (*le voleur s'en va & Grapignan qui avoit déja examiné sa brandebourg le rappelle* (St, st, Monsieur, un petit mot. Vous avez l'à une brandebourg fort remarquable ; les Archers sont à alerte, vôtre partie pourroit vous avoir veu entrer ceans, vous guetter & vous faire prendre à la sortie. Croyez-moy, pour éviter les malheurs, laissez-la icy, & je mettray vôtre affaire en bon train.

LE VOLEUR *donnant sa Brandebourg à Grapignan.*

Au moins, Monsieur, prenez garde qu'elle ne soit perduë.

GRAPIGNAN.

Ho, ne craignez rien. Je vais la faire parapher *un varietur.* (*Aprés que le voleur est sorti*) Une montre! une brandebourg

debourg ! vingt piſtoles & un diamant ! Ne vaut-il pas mieux que je profite de cela qu'un Prevôt ? Car auſſi-bien ce coquin-là va ſe faire roüer au premier jour (*Comme il veut s'aſſeoir à ſon Bureau, un Sergent nommé Maraudin entre dans l'Etude.*

MARAUDIN.

Monſieur Grapignan eſt-il icy ?

GRAPIGNAN *appercevant Maraudin.*

Ah, morbleu, Monſieur Maraudin, vous avez joüé à me perdre.

MARAUDIN.

Comment donc ?

GRAPIGNAN.

Je vous avois prié de faire un Commandement de 1647. pour cette affaire qui eſt ſur le Bureau.

MARAUDIN.

Et ne l'ay-je pas fait, & au plus vîte ?

GRAPIGNAN.

Et ouy, de par tous les diables, vous l'avez fait : mais au lieu de le datter d'un jour utile, vous l'avez datté d'un Dimanche.

MARAUDIN.

Il eſt vray que je n'avois point d'Almanach de l'année 1647. & je mis la datte à la bouleveuë.

GRAPIGNAN.

Que Diable n'en veniez-vous prendre un chez moy ? Vous ſçavez que j'en ay de plus de cent années de ſuite.

MA-

MARAUDIN.

J'avouë que j'ay tort : mais une autre fois je ſeray plus circonſpect.

GRAPIGNAN.

Cependant ſi les Juges s'alloient appercevoir de ce petit manege, ils ne manqueroient pas de dire que je ſuis un fripon ; & vous ſçavez (en vôtre conſcience) que ce que j'en ay fait, n'a été que pour vous obliger, & pour faire gagner ma partie : car ſans cela, le procés étoit flambé. A propos, Monſieur Maraudin, ſouvenez vous que dans le decret de ces Marchands de Bois, j'occupe pour neuf perſonnes, ſous le nom des Procureurs que je vous ay nommez ce matin. Que les ſignifications aillent un peu du bel air ?

MARAUDIN.

Ne vous mettez pas en peine, je feray ma charge. De ce train là vous allez faire une bonne maiſon !

GRAPIGNAN.

Les cinq ou ſix premieres années, on travaille un peu chaudement à ſes affaires.

MARAUDIN.

Garre le heurt.

GRAPIGNAN.

Bon, bon, garre le heurt ! Mon amy, il n'eſt rien tel que d'établir ſa fortune. Aprés on ſe fait des amis : & on tâche à devenir Marguillier.

MA-

MARAUDIN.

Vous Marguillier ! Vous Marguillier !

GRAPIGNAN.

Ouy dea, Marguillier. C'eſt un tres-bon vernis ſur la reputation d'un Procureur.

MARAUDIN *en ſortant.*

Ho, le franc ſcelerat ! le franc ſcelerat !

GRAPIGNAN.

Il faudra que je me défaſſe de ce fripon-là, il gâteroit toutes mes affaires. Voyez un peu quelle brutalité ! datter une fauſſeté d'un Dimanche. (*Etant à ſon Bureau.*) Ce Marchand de Vin m'a t il envoyé les deux demy muids qu'il m'avoit promis ?

UN CLERC.

Non, Monſieur.

GRAPIGNAN.

Et bien, ſon affaire ira comme je boiray.

UN CLERC.

Un Page, Monſieur, demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Un Page ! La mode en eſt-elle donc revenuë ? Ces gens ont-ils des affaires ? N'eſt ce point quelque mauvais train qu'on a délogé ? C'eſt peut-être auſſi quelque enfant de bonne maiſon, qui voyant qu'il n'y a plus rien à faire auprés des gens de qualité, me vient demander une place dans mon Etude : mais je n'en ay point à luy donner. Faites-le entrer.

LE

LE PAGE entre.

LE PAGE.

Monsieur le Marquis de Grimouche, Monsieur, qui demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Qui ?

LE PAGE.

Je vous dis que Monsieur le Marquis de Grimouche demande à vous parler.

GRAPIGNAN.

Si ce n'est pas pour long temps, qu'il vienne. (*Aprés que le Page est sorti, Grapignan continue*) Visites de Marquis n'achalandent gueres une étude : car outre que ces gens-là sont fort ignorans en affaires, c'est qu'ils empêchent un Procureur de faire les siennes.

LE MARQUIS entre.

LE MARQUIS.

Hé bon jour, Monsieur Grapignan, bon jour Monsieur Grapignan. Que je suis gros de vous voir ! Je me fais un vray plaisir de vous embrasser ; & sans une grosse affaire qui m'a un peu dérangé, je n'aurois pas été si long temps sans vous voir. Au pied de la lettre, vous n'avez pas un meilleur, ny un plus chaud amy que moy. Dieu sçait, morbleu, comme je m'en explique.

GRA-

GRAPIGNAN.

Monſieur le Marquis, vous feriez bien mieux de vous expliquer ſur certains frais qui me ſont encore dûs. Vous autres gens de qualité, quand vous avez frappé deux fois ſur l'épaule d'un Procureur, vous croyez que c'eſt de l'argent comptant, & qu'un peu de bienveillance acquitte toutes vos dettes. Monſieur le Marquis, on ne nourrit pas quatre Clercs avec des complimens; & nous autres Procureurs nous n'écrivons que pour toucher de l'argent.

LE MARQUIS.

Je le ſçais bien: mais Dieu mercy je ne vous dois plus rien.

GRAPIGNAN.

Vous ne me devez plus rien! Et cette Requête de ſalvation de trente rolles de groſſe, qui me la payera? Vous ſçavez que j'y ay paſſé deux nuits. (*Aux Clercs*) Hola, vous autres, où eſt la Requête de Monſieur le Marquis? (*Il va prendre la Requête, & puis revient.*)

LE MARQUIS.

Hé bien! Combien eſt-ce qu'il vous faut?

GRAPIGNAN.

Comme les gens de qualité n'ont pas plus d'argent qu'il ne leur en faut, & que d'ailleurs vous me faites la grace de m'aimer, je ne prendray que vingt ſols du rolle:

rolle : il y a trente rolles ; ce ſont trente francs.

LE MARQUIS.

Quoy que le jeu m'ait un peu coulé à fond, s'il n'y a que cela j'ay encore de quoy le payer. Tenez, Monſieur Grapignan : Voilà une piece de quatre piſtoles. Prenez dix écus, & me rendez quatorze francs. *Grapignan, ſonge en tenant la piece entre les mains : Le Marquis luy dit* (Quoy, vous ſongez ?

GRAPIGNAN.

Je ſonge, qu'il ne vous faut rien rendre.

LE MARQUIS.

Il ne me faut rien rendre ! Ne m'avez-vous pas dit, qu'il ne vous falloit que vingt ſols du rolle ?

GRAPIGNAN.

Ouy.

LE MARQUIS.

De vôtre propre aveu la Requête n'a que trente rolles, qui ſont trente francs.

GRAPIGNAN.

Cela eſt vray.

LE MARQUIS.

Je vous en donne quarante-quatre.

GRAPIGNAN.

J'en demeure d'accord.

LE MARQUIS.

Il me ſemble donc que je compte bien quand je vous redemande quatorze francs.

GRAPIGNAN.

Vous comptez bien : mais vous redemandez mal. Quand je fis vôtre Requête le Rapporteur étoit ſi hâté de juger, que je fus obligé d'entaſſer vos raiſons les unes ſur les autres, & de mettre en trente rolles, ce qui ne pouvoit tenir qu'en quarente-quatre. Preſentement que l'affaire eſt jugée, & que nous avons du tems de reſte, je m'en vais faire étendre vos défenſes, & faire ajoûter à cette Requête les quatorze rolles qui y manquent. (*aux Clercs*) Hola, vous autres, qu'on me broche vîtement quatorze rolles de groſſe pour ajoûter à la Requête de Monſieur le Marquis. Je penſe qu'il y en a de tous faits.

LE MARQUIS.

Mais, Monſieur Grapignan, puiſque mon affaire eſt jugée, pourquoy y ajoûter quelque choſe ?

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt pas par interêt ce que j'en fais : C'eſt pour mon honneur. Je ne veux pas qu'il ſorte une piece d'écriture de mon Etude, ſans que j'y aye donné la derniere main. Attendez : Cela va être fait tout à l'heure.

LE MARQUIS.

Non, mon amy, je ne puis attendre. Je cours le bal cette nuit ; j'étois venu même pour vous parler d'une affaire,

faire, mais ce fera pour une autre fois Adieu donc, mon amy.

GRAPIGNAN.

Laissez-donc un de vos gens pour emporter la Requête.

LE MARQUIS.

Un de mes gens! Quoy, j'irois dans les ruës avec trois laquais? Fy, Monsieur Grapignan, vous vous moquez; on me croiroit à l'Hôpital. Adieu mon cher, un peu de part en vos bonnes graces, je vous en prie.

GRAPIGNAN.

Vous la prendez donc en passant?

LE MARQUIS.

Ouy, ouy. Serviteur.

GRAPIGNAN.

Il faut avoüer que l'argent devient bien rare parmy les gens de qualité. Un Marquis à Page, demande un miserable reste de quatorze francs!

LE CHAPELIER *entre, aprés que Grapignan est assis à son Bureau.*

LE CHAPELIER.

Bon jour, Monsieur Grapignan.

GRAPIGNAN *aprés avoir regardé le Chapelier, dit aux Clercs.*

Qu'on me prenne demain quinze appointemens sur ces quinze dossiers.

LE

LE CHAPELIER.

Bon jour Monſieur Grapignan. Mon affaire eſt elle jugée ?

GRAPIGNAN *regardant bruſquement le Chapelier.* Non.

LE CHAPELIER.

Comment, Monſieur ! Et pourquoy ?

GRAPIGNAN.

Parce que vôtre affaire ne vaut pas le diable.

LE CHAPELIER.

Mon affaire ne vaut pas le diable ! Voilà bien autre choſe, ma foy !

GRAPIGNAN.

Non : pas le diable, ce qu'on appelle pas le diable, & que je n'y veux pas travailler.

LE CHAPELIER.

Et que deviendra donc le chapeau de caſtor que j'ay donné au Secretaire de mon Rapporteur ?

GRAPIGNAN.

Un chapeau de caſtor ! Vray caſtor ?

LE CHAPELIER.

Des meilleurs qui ſe faſſent. En voicy le pareil que je rapporte chez moy.

GRAPIGNAN *ſe leve ; prend le Chapeau des mains du Chapelier, & aprés l'avoir bien manié, dit :*

A propos de vôtre affaire, n'eſt ce pas un Patiſſier avec qui vous avez eu du bruit dans la ruë ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Qui vous a dit des injures ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur,

GRAPIGNAN.

Et qui vous a frappé ?

LE CHAPELIER.

Ouy, Monsieur.

GRAPIGNAN.

Vous avez rendu vôtre plainte chez le Commissaire du quartier ?

LE CHAPELIER.

Vrayment je le crois.

GRAPIGNAN.

GRAPIGNAN *mettant le castor sur sa tête*,

Je me remets vôtre affaire. Vôtre affaire est bonne, & je la gagneray.

LE CHAPELIER.

Que je vous auray d'obligations !

GRAPIGNAN.

Presentement que je l'ay en tête ; je vous dis que je la gagneray. Laissez-moy seulement quatre pistoles pour commencer les informations.

LE CHAPELIER.

Tres volontiers. Mais au moins, Monsieur, que je n'en aye pas le démenty.

GRAPIGNAN.

Tenez-moy pour le plus grand fripon de

de tous les Procureurs, ſi je ne vous en fais pas ſortir à vôtre honneur.

LE CHAPELIER *voulant rependre ſon caſtor de deſſus la tête de Grapignan.*

Monſieur, le chapeau

GRAPIGNAN *l'empêchant, & le repouſſant hors de ſon Etude.*

Allez vous en, vous dis je.

LE CHAPELIER.

Mais le chapeau.....

GRAPIGNAN.

Demeurez en repos.

LE CHAPELIER.

Il eſt de commande, & il faut que je l'aille porter.

GRAPIGNAN.

Ne vous embaraſſez point. Allez vous-en donc, dis-je, je m'en vais lui faire fermer ſa Boutique à perpetuité.

LE CHAPELIER.

Il eſt pour un homme qui.....

GRAPIGNAN.

Je vous dis encore un coup que j'ay vôtre affaire en tête, & qu'elle n'en ſortira pas. (*ſeul*) C'eſt un Perou que l'Etude d'un Procureur. (*Aux Clercs*) A-t-on achevé cette Requête?

UN CLERC.

Il y a déja cent rolles de faits.

GRAPIGNAN.

Achevez le reſte en diligence; car on

dit que les parties ſont en termes d'accommodement.

UN PATISSIER entre.

LE PATISSIER.

Monſieur Grapignan y eſt-il ;

UN CLERC.

Ouy, Monſieur.

LE PATISSIER.

Bon jour, Monſieur, pourray-je vous dire un petit mot ?

GRAPIGNAN.

Bon jour, mon maître, qu'y a t-il pour vôtre ſervice ?

LE PATISSIER.

Je voudrois bien vous parler d'une affaire....

GRAPIGNAN *voyant un garçon qui porte quelque choſe, luy dit :*

LE PATISSIER.

Approche, mon amy, approche. (*au Patiſſier*) Ça, Monſieur, qu'y a-t-il ?

On m'a dit, Monſieur, que vous étiez Procureur contre moy dans une petite affaire qui m'eſt arrivée.

GRAPIGNAN.

Qui eſt vôtre partie ?

LE PATISSIER.

C'eſt un Chapelier.

GRAPIGNAN.

Tenez ; il ne fait que ſortir d'icy.

LE

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, c'eſt un méchant homme!

GRAPIGNAN.

Bon! à qui le dites-vous? Je n'ay jamais veu un homme plus acharné aux procez.

LE PATISSIER.

Il ſe vante par tout qu'il me fera faire amende honorable.

GRAPIGNAN.

Il fera bien pis, ſi je le laiſſe faire. Mais je ne veux pas qu'il pouſſe à bout un honnête homme comme vous.

LE PATISSER.

Je viens vous prier de retenir un peu vos pourſuites. (*à ſon garçon qui tient quelque choſe de couvert*) Approche, Champagne. (*à Grapignan*) C'eſt, Monſieur, un petit plat de mon métier que je vous apporte.

GRAPIGNAN *regardant le Pâté.*

C'eſt toujours quelque choſe: mais mon amy, le criminel va diablement vîte, & il y a déja bien du papier broüillé.

LE PATISSIER.

Ah, Monſieur, je m'en vais vous rendre ſur le champ tout l'argent que vous avez debourſé.

GRAPIGNAN.

Vous ne ſçauriez mieux faire. Ecoutez, je ne ſuis pas un tyran, & je vous en ſorturay pour peu de choſe.

LE PATISSIER *ouvrant sa bourse, & la luy presentant.*

Tenez, Monsieur, prenez par où il vous plaira

GRAPIGNAN.

Ah, vous me comblez; & puisque vous en agissez si honnêtement, je ne prendray que vingt écus. Vous voyez que ce n'est pas le papier.

LE PATISSIER.

Monsieur, je ne regarde point aprés vous. Je vous prie seulement de tirer mon affaire en longeur.

GRAPIGNAN.

Laissez-moy faire je vais vous mettre avec mes pensionnaires.

LE PATISSIER.

Qui sont-ils vos pensionnaires, Monsieur?

GRAPIGNAN.

Ce sont d'honnêtes gens comme vous. qui me lient les mains, en me donnant tous les ans quelque chose pour les laisser en repos. Les uns cent pistoles, les autres quatre cens livres? qui cent écus; plus ou moins, selon les affaires. Voyez-vous ce gros sac là? C'est comme un homme de la premiere qualité, que je laisse jouir en paix de tout son bien, à la barbe de ses creanciers: ce seroit une terrible chose, si nous faisions tout le mal que nous pouvons faire. Il faut être humain en certaines occasions, & ne

pas

pas pouſſer à bout des gens qui s'aident, & qui viennent au devant de vous.

LE PATISSIER.

Dieu vous conſerve, Monſieur Grapignan, pour tous ceux à qui vous rendez ſervice.

GRAPIGNAN.

Vous étes bien heureux d'étre tombé entre mes mains.

LE PATISSIER.

Adieu, Monſieur. Tirez bien mon affaire en longueur.

GRAPIGNAN.

Allez, je vous repond que d'un an d'icy il ne ſera fait une pance d'a contre vous (*Seul*) Encore vingt écus! Mais ſi cela continuë, il me faudra un coffre fort.

UNE VIEILLE plaideuſe entre.

LA VIEILLE.

Que devindray je, bon Dieu! Je ſuis perduë. Ha, maudit Grapignan, tu es cauſe de mon malheur.

GRAPIGNAN.

A qui en a cette folle-là?

LA VIEILLE.

Aprés m'avoir ruinée, tu me traites de folle, voleur? Je t'étrangleray.

GRAPIGNAN.

Ah, point d'emportement, s'il vous plaît.

LA VIEILLE.

En peut-on en trop avoir contre un coquin qui me jure que ma cause est bonne ; & je viens de la perdre avec dépens !

GRAPIGNAN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne soit bonne, mais je dis bonne ; & une des meilleures de mon Etude : J'en ay déja touché plus de huit cent francs.

LA VIEILLE.

Fripon, voilà donc l'endroit par où tu la trouves bonne ?

GRAPIGNAN.

Ah, que de babil ! Si vous n'étiez pas si colere, je vous ferois voir au doigt & à l'œil ; que vous gagnez vôtre cause en perdant vôtre procez. Mais comme je suis un fripon.....

LA VIEILLE.

Ne vous dis-je pas ! j'auray tort d'avoir perdu mon procez !

GRAPIGNAN.

Vous avez tort de n'être qu'une ignorante ; & vous ne meritiez pas de tomber en des mains aussi affectionnées que les miennes. Il y a mille Procureurs étourdis qui auroient gâté vôtre affaire, en vous la faisant gagner : mais moy par prudence, je vous enrichis en vous la faisant perdre.

LA VIEILLE.

Grand-mercy.

GRAPIGNAN.

C'eſt une choſe pitoyable, de voir comme on traite aujourd'hui les gens d'honneur de nôtre profeſſion. Nous avons beau écrire jour & nuit, avancer nôtre argent, perdre nôtre tems: bon, au bout de tout cela, les Procureurs ſont encore des fripons. Voilà en un ſeul mot toute la récompenſe de nos peines.

LA VIEILLE.

Mais faites-moy donc voir par où je vous ſuis ſi redevable?

GRAPIGNAN.

Par où? & n'eſt-ce pas un vray coup d'amy, d'avoir tiré la principale piece de vôtre ſac, pour en faire un moyen infaillible de Requête Civile contre l'Arrêt d'aujourd'huy? Vous pleurez preſentement: mais que vous rirez à gorge déployée dans cinq ou ſix ans d'icy, quand la Requête Civile ſera gagnée, & qu'il y aura de bons gros dommages & interêts à toucher, qui excederont deux fois la ſomme qui vous eſt deuë! Je ſçay bien qu'il n'y aura rien à perdre pour moy: mais enfin le Procureur ne ſera plus un fripon.

LA VIEILLE.

Ah, Monſieur Grapignan, je ne veux point tâter de Requête Civile.

GRAPIGNAN.

Que vous étes folle! ſans Requête Ci-

vile, une affaire n'a point de goût. C'eſt la rocambole du procez.

LA VIEILLE.

Gardez vôtre ragoût pour quelque plaideuſe plus friande. Pour moy, j'aime mieux m'accommoder, & paſſer une Tranſaction qui termine toutes mes affaires.

GRAPIGNAN.

Qui termine toutes vos affaires! Et combien y a-t-il que vous plaidez, ne vous déplaiſe?

LA VIEILLE.

Il y a déjà treize ans; & me voilà, & vous, auſſi avancez que le premier jour.

GRAPIGNAN.

Quoy! il n'y a que treize ans? je ne m'étonne pas ſi vous n'étes qu'une novice. Ho, ça, ça, il faut avoir pitié de vous.

LA VIEILLE.

Il n'y a pitié qui tienne, Monſieur: je veux m'accommoder.

GRAPIGNAN.

Ce ne ſera pas de mon avis, toûjours.

LA VIEILLE.

Et pourquoy?

GRAPIGNAN.

Parce qu'un Procureur qui ſçait ſon métier, ne conſent jamais ny arbitrage ny tranſaction. Ce ſont nos premiers elemens.

LA VIEILLE.

Quoy, ſi je vous priois de m'en dreſſer une.....

GRAPIGNAN.

Vous auriez beau me prier, je ne pourrois pas le faire en conſcience.

LA VIEILLE.

Mais.....

GRAPIGNAN.

Mais, cela eſt directement contraire aux Statuts de nôtre Communauté. Malepeſte, j'aurois tous mes Confreres à dos, s'ils alloient découvrir qu'à mon âge j'euſſe donné les mains à quelque accommodement. C'eſt tout ce que pourroit faire un de nos anciens à l'agonie : Encore y regarderoit il à deux fois, ouy.

LA VIEILLE.

Sur ce pied là, Monſieur Grapignan, il faut donc que je plaide toute ma vie malgré moy ?

GRAPIGNAN.

Sur ce pied là, Mademoiſelle, il faut croire aveuglement ceux qui ont ſoin de vos affaires, me laiſſer 450. livres pour la conſignation de la Requête Civile, & au ſortir d'icy, vous aller mettre au lit. Vous avez fait aſſez de vacarme pour prendre un peu de repos. (*Tout ce qui ſuit, ſe dit dans le temps que la Vieille tire ſa bourſe.*) Il faut avoüer que je n'ay guerre de fiel aprés

les injures . . . mais je mets tout cela sous les pieds : Le Ciel m'eſt témoin avec combien d'honneur je fais ma Charge.

LA VIEILLE.

Bailler encore 450. livres, aprés tout ce que j'ay déja debourſé !

GRAPIGNAN.

Patience, (*en prenant la bourſe*) le temps de la recolte viendra.

LA VIEILLE.

On a beau ſe fâcher contre ces bourreaux de Procureurs, ils attrapent toûjours vôtre argent. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je ſoûhaitterois avoir donné mon bien à quelque honnête homme qui m'en fît joüir en patience le reſte de mes jours : Car à la fin, il faudra que je me marie pour être en repos.

GRAPIGNAN.

Et combien avez-vous de bien à peu prés, Mademoiſelle ?

LA VIEILLE.

Ce que j'ay de bien ? J'ay trois cent mille bonnes livres. Eſt-ce que vous ne le ſçavez pas bien ? Vous en avez tous les papiers entre vos mains.

GRAPIGNAN.

Trois cent mille livres ! Malepeſte, quelle aubeine ! Croyez-moy, Mademoiſelle, vous ne ſçauriez mieux faire que de m'épouſer.

LA VIEILLE.

Bon, vous épouſer ! On dit que vous étes marié avec la Matrone.

GRAPIGNAN.

Ce n'eſt qu'en attendant mieux. Et quel âge avez-vous à peu prés ?

LA VIEILLE.

Quel âge ? & mais, j'ay à peu prés quatre-vingt ans.

GRAPIGNAN.

Ho, ho, pour trois ou quatre ans qu'il vous reſte encore à vivre, il faut vous les faire paſſer joyeuſement.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan, en vous épouſant, ſi la Matrone reprend la Charge ?

GRAPIGNAN.

Ho diable, j'y ay mis bon ordre. Le Contract n'eſt pas fait en faveur de mariage ? C'eſt une vente pure & ſimple de la Charge, où j'ay fait mettre Compté, nombré & délivré des deniers dudit Sieur Grapignan. Diable, cela tient comme teigne.

LA VIEILLE.

Mais, Monſieur Grapignan . . . . là . . . . . m'aimerez-vous du fond du cœur ?

GRAPIGNAN.

Si je vous aimeray ? Belle demande ! Peut-on haïr une femme qui donne trois

cent-mille livres en mariage ? Je vous adoreray.

La Matrone arrive, qui ayant entendu tout ce qu'a dit Crapignan à la Vieille, fait une Scene Italienne, dans laquelle elle reproche à Grapignan sa mauvaise foy.

GRAPIGNAN *à la Matrone.*

Madame, on prend son bon quand on le trouve. Vous avez fait pendre le defunt pour moy, vous pourriez bien me faire roüer pour un autre, ouy.

La Matrone desesperée s'en va.

GRAPIGNAN *aprés que la Matrone est sortie, va à la Vieille, luy met une fontange, & la prend par le bras, en luy disant.*

Allons, prenons le chemin de la Nôce.

LE CHAPELIER & le PATISSIER entrent, & prennent Grapignan au colet, l'un d'un côté, & l'autre de l'autre.

LE CHAPELIER.

Trouveriez-vous bon auparavant, de vous soulager de mon chapeau de castor & de mes quatre pistoles ? Il faut rendre gorge, Monsieur le fripon.

LE

LE PATISSIER.

Allons, Monsieur Grapignan, de bonne grace, sans vous faire presser, rendez-moy mes vingt écus. Diable! Vos pensions sont bien cheres!

LA VIEILLE.

Voilà un assez bon preparatif de nôces!

GRAPIGNAN.

Hé, Messieurs, ne me perdez point à la veille de mes nôces. J'aime mieux faire vos affaires gratis.

LE CHAPELIER.

Quoy, fripon, tu voudrois que nous t'aidassions à tromper une femme?

LE PATISSIER.

Non, non, il faut que tout à l'heure justice en soit faite.

LA VIEILLE.

Voilà de bien honnêtes gens!

LE PATISSIER.

Bon, Monsieur le Bailly vient icy fort à propos.

LE BAILLY entre.

LE BAILLY.

Qu'est cecy, mes enfans?

LE CHAPELIER.

Ce n'est pas grand' chose: C'est un Procureur qu'il faut faire pendre; fripon s'entend.

LA VIEILLE.

Cela s'en va sans dire.

LE BAILLY.

Il y a donc un grand desordre dans cette profession ? J'en cherche un qui fait plus de mal luy seul, que tous les autres ensemble. Nôtre Greffe n'est rempli que de plaintes & d'informations contre luy.

GRAPIGNAN.

Franchement, Monsieur le Bailly, il y a bien des fripons dans nôtre métier : il n'en faut que trois ou quatre, pour décrier tous les autres.

LE BAILLY.

Celuy que je cherche s'appelle Gra....pian, Gramian, Gra....

LE CHAPELIER.

Grapignan ?

LE BAILLY.

Justement.

GRAPIGNAN.

Oüi !

LE PATISSIER.

Le voilà, Monsieur.

LE BAILLY.

Quoy, c'est là ce fameux fripon ?

GRAPIGNAN.

Hé, Monsieur, pour l'honneur du Corps....

LE BAILLY.

C'est justement pour l'honneur du Corps qu'il te faut pendre tout à l'heure.

Il

Il faut châtier un ſcelerat qui deshonore Meſſieurs les Procureurs. La potence eſt toute dreſſée : Allons vîte ; qu'on l'emmene.

GRAPIGNAN.

Monſieur Coquiniere me l'a baillé belle avec ſon caroſſe. De ce train-là, je n'iray qu'en charette.

LA VIEILLE. *après que tout le monde eſt ſorty.*

Un quart d'heure plus tard, mes trois cent mille livres s'en alloient au giber.

SCENES FRANÇOISES
ET
D'ARLEQUIN PROTE'E.

PARODIE
DE BERENICE.

SCENE I.

ISABELLE *seule.*

Dieux ! Je ne le voi point, cet amant que j'adore !
Tous les jours dans ces bois je devance l'Aurore :
Je tâche à demêler la trace de ses pas,
Je le cherche par tout, & ne le trouve pas.
Heureuse indifference, & téndresse fatale !
Helas! peut ètre est-il aux pieds de ma Rivale.
Puis qu'il n'a plus pour moy le même empressement:
Ah, sans doute ma sœur a charmé mon Amant.
Ses yeux sont ébloüis des yeux de Colombine
Il me quitte ; & c'est-là le sort qu'il me destine
Et moy, je souffrirois un si cruel affront ?
J'en feray réjallir la honte sur son front.

Je

Je me feray raiſon d'une telle injuſtice.
Il fait qu'il l'abandonne, on que l'ingrat periſſe
Et, ſans fremir, j'iray dans ſon perfide cœur
Moy même enſanglanter l'image de ma ſœur.
Mais que dis je? pour moy l'ingrat a trop de charmes.
Son nom ſeul m'attendrit, & m'arrache des larmes.
Mais Colombine vient: Cachons nôtre foibleſſe,
Et tâchons de ſonder ſon cœur avec adreſſe.

SCENE II.

ISABELLE COLOMBINE *en Perenice*

ISABELLE.

ET bien le cherchiez-vous? qu'en dites-vous ma ſœur,
Etes-vous aujourd'huy maîtreſſe de ſon cœur?
Cintio pour vous ſeule & languit & ſoupire.
Parlez. Qu'en dites-vous?

COLOMBINE.

Que pourrois-je vous dire?
Si Cintio m'aimoit, il m'aimeroit en vain.
Ony, ma ſœur; & j'adore un Empereur Romain.

ISABELLE.

Ne raillons point, ma ſœur: Car enfin je devine..

COLOMBINE.

Et bien, connoiſſez mieux le cœur de Colombine.
Je hay le ſerieux, & j'aime l'enjoument.
Arlequin, Phaëton me plut infiniment.
J'aime *s'a ſon Dotor*; & s il faut tout vous dire,
Sur ma foy, je ne veux d'un Amant que pour rire.
J'ay dans la tête encore un bien plus grand deſſein,
Arlequin va paroître en Empereur Romain.
Je luy reprocheray toute ſon injuſtice.
Il ſera mon Titus, & moy la Berenice;

Et je vais, s'il se peut, en prenant le haut ton,
Eriger Phaëton en défunt Celadon.
Il étoit mon Cadmus dans l'adieu d'Hermione,
On connoît les transports où son cœur s'abandonne.
Pour vous, ma sœur, dont l'air, le visage, & les yeux,
Sont faits pour la tendresse, & pour le serieux,
Vous l'avez fait paroître avec delicatesse ;
Et certain petit air qui prêche la tendresse,
Un peu de jalousie, un peu d'emportement.
Vous sied fort bien, ma sœur, & plaît infiniment.
Pour moy, je vay joüer, en stile magnifique,
Avec mon cher Titus, un serieux Comique.

ISABELLE.

Je vous entens, ma sœur : vous raillez assez bien.
Vous joüez vôtre rolle, & j'ai joüé le mien.

elle s'en va.

COLOMBINE

Moy Berenice! Ha Dieux! par où m'y prendre?
Auray-je un port de voix & languissant & tendre?
Et puis je prononcer sur le ton langoureux :
Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.
Tantôt devant Titus il faut que je soupire.
Mais quoy? mon serieux fera mourir de rire.
Berenice aura beau pousser deux mille helas,
En voyant Colombine on ne la croira pas.
Mais Titus vient. Rentrons pour prendre un port de Reine.

SCENE III.

ARLEQUIN *en Titus*,
SCARAMOUCHE *en Paulin.*

ARLEQUIN.

AT on veu de ma part le Roy de Comagenue?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Signor si Signor.

ARLEQUIN.

Parle François. Je dis que tu n'és qu'un Bitor!
Repons, ane, que fait la Reine Berenice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bereniſſe... la Rena... Ber.. Berence-elle eſt la haut qui piſſe, Signor.... & ... per... ſe Beu.

ARLEQUIN.

Parle. Acheve. fy donc! quel Paulin! quelle bête?
Diable ſoit de Paulin & de ſa confidence!
Cheval; ane bâté, va, ſors de ma preſence.
Cours apprendre ton rolle, evite ma fureur,
Indiſcret confident d'un diſcret Empereur.

SCARAMOUCHE *s'en va.*

ARLEQIN *ſeul.*

Hé bien, Titus, que vas-tu faire?
Tes adieux ſont-ils prêts? és-tu bien conſulté?
Ton cœur te promet il aſſez de fermeté?
Car enfin au combat qui pour toy ſe prepare,
C'eſt peu d'être conſtant, il faut être barbare

Aux

Aux Auditeurs.

Ce debut n'eſt pas mal, Meſſieurs; & ſur ce ton,
Je m'en vais effacer Floridor & Baron.
Mais Berenice vient.

SCENE IV.

COLOMBINE *en Berenice*,
ARLEQUIN *en Titus.*

COLOMBINE.

NOn, laiſſez-moy, vous dis-je.
En vain tous vos conſeils me retiennent icy.
Il faut que je le voye. Ah pargné le voicy.
He bien, il eſt donc vray que Titus m'abandonne?
Il faut nous ſeparer, & c'eſt luy qui l'ordonne?
(*Elle le pouſſe*)

ARLEQUIN.

Ne pouſſez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point icy nous attendrir tous deux.
Il faut... mais que faut-il? dans l'horreur qui m'accable, (diable.
Il faut, Madame il faut, il faut que j'aille au
Vous voyez cependant, mes yeux ſont tout en eau:
Je tremble, je fremis. Tout beau, Titus, tout beau.
Il faut que l'Univers reconnoiſſe ſans peine,
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une Reine.
Car enfin, ma Princeſſe, il faut nous ſeparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, eſt il temps de me le déclarer?
Qu'avez-vous fait: maraut? je me ſuis cruë aimée. (mée...
Aux plaiſirs de vous voir mon ame accoutu-

ARLEQUIN.

La friponne? CO-

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons.
Vous m'allez envoyer aux petites Maisons:
Car enfin aprés vous je cours comme une folle.
Ouy, j'expire d'amour, & j'en perds la parole.
Helas! plus du repos, Seign, & moins d'éclat?
Vôtre amour ne peut il paroître qu'au Senat?
Ah, Titus: car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte;
De quel soin vôtre amour va-t-il s'importuner?
N'a-t-il que des Etats qu'il me puisse donner?
Rome a ses droits, Seigneur: n'avez-vous pas les vôtres?
Ses intérêts sont ils plus sacrez que les nôtres?
Répondez donc. (*Elle le tire par la manche, & luy déchire.*

ARLEQUIN.

Helas, que vous me déchirez?

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur; & vous pleurez!

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire;
Je fremi. Mais enfin, quand j'acceptai l'Empire.... (reur....
Quand j'acceptai l'Empire.. on me vit Empe-
Ma mignone, m'amour, redonne-moy mon cœur. (foudre.
Pour Berenice, helas, c'est un grand coup de
Mais, mon petit tendron, il faut vous y resoudre.
Car enfin aujourd'huy, je dois dire de vous,
Lors que vous m'étranglez pour être vôtre époux:
Puis qu'elle pleure, qu'elle crie,
Et qu'elle veut qu'on la marie,
Je veux luy donner de ma main
L'aimable & le jeune Paulin.
Holo, ho, Paulin, Scaramouche.

COLOMBINE.

Allez-vous-en au diable avecque Scaramouche.

Pour

Pour un si vieux frelon, je suis trop jeune mouche.
Si j'ay crié, pleuré, pour avoir un époux,
Cher Titus, j'en veux un qui soit beau comme vous.
Pour Titus Empereur je pleurer je soupire:
Mais Titus Arlequin, me fait crever de rire.
Elle s'en va,

SCENES V.

ARLEQUIN, UN FRIPIER.

ARLEQUIN *voyant le Fripier,*

JE pense que le Fripier qui m'a loué cét habit, vient demander de l'argent. Continuons nôtre rolle.

Rome a de mes pareils exercé la constance.
Ah si vous remontiez jusques à sa naissance...

LE FRIPIER.

Ah si vous me donniez, Monsieur, six écus que vous me devez; vous me feriez bien plus de plaisir.

ARLEQUIN *d'un ton grave.*

Un Empereur Romain connoît-il les écus?
Tu te trompes, mon cher, je ne les connois plus.
Tu me fais à plaisir des contes ridicules!
Et mon grand Tresorier te va payer en Jules.

LE FRIPIER.

Je ne connois point vos Jules, Monsieur Je vous demande de la bonne monnoye de France.

ARLEQUIN.

Les Jules, ignorant, gravez au camp de Mars,
Furent jadis la monnoye & l'argent des Cesars.

LE FRIPIER.

Je me moque de vous & de vos Cesars: je vieux être payé. (*Il va sur Arlequin. & luy arrache son juste au-corps*)

AR.

ARLEQUIN.

Quoy jusques sur le Throne, avec tant de fureur,
Un maraut de Fripier insulte un Empereur!
Gardes, qu'on le saisisse.

LE FRIPIER.

Maraut, vous-même. Voilà un joly Empereur?

(*Il se met à rire, & s'en va avec le juste au-corps.*)

ARLEQUIN *seul.*

Quel changement, helas! quelle vicissitude!
Que le destin de l'homme est plein d'incertitude!
Je le voy, je le sens, & je l'éprouve bien.
J'étois un Empereur: & je ne suis plus rien.
Ah qu'on est malheureux d'avoir des creanciers!
Si l'Empire Romain avoit eu des Fripiers.
Contre luy déchainez & plus Juifs que le diable,
Il n'auroit pas été si ferme, & si durable.

Il s'en va, & la Parodie finit.

PLAIDOYE' DE PROTE'E.

LE JUGE, *plusieurs Officiers*, PILLARDIN, LA RUINE *Procureurs* UN CLERC *avec une epée au côté.* LE DOCTEUR.

PILLARDIN.

AVant toutes choſes, Meſſieurs, (attendu qu'il eſt expreſſement défendu aux Clercs de porter des épées) je demande que celle de nôtre partie adverſe, preſente à l'Audience, ſoit miſe au Greffe, & qu'il ſoit condamné à l'amende.

LE JUGE.

Sur la remontrance de Pillardin, nous ordonnons, que par proviſion l'épée du Clerc ſera miſe au Greffe; enſuite portée chez le Coutelier de la Bazoche, pour être convertie en canifs de Toulouſe, qui ſeront diſtribuez aux pauvres Clercs qui en ont beſoin.

LA RUINE

Peſte ſoit de l'épée, & dequoy diable vous aviſez-vous de paroître au Barreau dans cet équipage là? Il a raiſon; c'eſt proſtituer

ſtituer l'épée, que d'en laiſſer porter à des Clercs. Voyons un peu comment nous r'habillerons cecy.

LA CLERC *à la Ruine.*

Mais, Monſieur, tous mes autres camarades en portent.

LA RUINE.

Tous les autres ſont des garnemens & des libertins comme vous. Hé, une bonne écritoire, mon amy, une bonne écritoire!

PILLARDIN.

Meſſieurs, je parle pour Maître Grazian Balouard, Comedien dans la Troupe Italienne, oppoſant à toute la procedure faite par Paul Griffonet, Clerc & neveu d'un Procureur au Châtelet.

Je crois, Meſſieurs, que je n'offenſe perſonne, quand je dis que le Clerc à qui nous avons affaire, eſt beaucoup plus à craindre que le levrier dont il ſe plaint; & que ſi jamais il parvient à être Procureur, il ſera tres dangereux de tomber ſous ſa coupe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que vous êtes importuné de ſes gentilleſſes. Tantôt c'eſt un Chirurgien pour le panſement de certains maux: Tantôt c'eſt un Rotiſſeur pour de la viande. Une Lingere pour des calleçons, un Cabaretier pour du vin. Enfin vos Audiences ne retentiſſent que des plaintes honteuſes que l'on fait tous les jours

contre ſa conduite. Je viens dans la foule crier avec les autres, & vous ſupplier de faire un exemple d'un Picoreur, qui pretend, avec de la malice & du papier marqué, ſe tailler un habit complet, & s'équiper tout à neuf aux dépens d'un étranger.

LA RUINE.

Voilà qui ne commence pas mal! un Picoreur, voilà qui ne commence pas mal! allons, bon courage.

PILLARDIN.

Ho, ne vous effarouchez pas, Maître la Ruine: vous n'y étes pas encore.

LA RUINE.

Non: mais j'y ſeray bien tôt, & je vous apprendray, que Maiſtre Griffonnet eſt un Clerc d'honneur & de probité. Voilà une jolie maniere de plaider, vrayment?

PILLARDIN.

Ecoutez, Maître la Ruine, je ſuis bien averty que vous n'étes payé que pour faire du bruit à l'Audience: Mais...

LA RUINE.

Ho, ne le prenez pas là. J'y feray bien autant de mal que de bruit; & vous allez voir que vôtre Docteur n'eſt qu'un âne en comparaiſon d'un Clerc du Châtelet. Nous verrons vrayment ſi je ne ſuis payé que pour faire du bruit à l'Audience? je pretens...

PIL-

PILLARDIN.

Encore?

LA RUINE.

Hé, que diable, plaidez, on ne songe pas à vous. Du bruit à l'Audience!

PILLARDIN.

Lorsque l'on m'a interrompu, je commençois, Messieurs, à vous exhorter au châtiment d'une vexation qui ne peut avoir été imaginée que par un Clerc de Procureur du Châtelet. Je dis, du Châtelet, par ce que les Clercs du Parlement ne fond point les breteurs, & ne s'attachent qu'à travailler à leurs écritures avec honneur. Cette parenteſe, Messieurs, vous insinuë que nous avons afaire à un personnage alteré, qui regarde le Docteur, comme un homme fort ignorant en affaires, mais fort propre à payer les frais monſtrueux dont on nous accable depuis ſix mois ſans miſericorde & ſans relâche.

LA RUINE.

La grande nouveauté, qu'un Clerc faſſe des frais!

PILLARDIN.

Voicy le chef-d'œuvre ſur lequel vous avez à prononcer. Il y a environ ſix mois que le nommé Griffonner, & deux autres Clercs ſes camarades, courroient les ruës, chacun une brette au côté. Je ne vous dirai point, Messieurs, ſi c'étoit les affaires

ou l'amour qui les mettoient en campagne. Quoy qu'il en soit, en passant dans la ruë Guenegaud, un levrier sur pris de voir trois Clercs de Procureur avec des épées, commence à abboyer. Les trois Spadassins intimidez prennent la fuite. Dans cette déroute, Griffonnet laisse tomber son manteau: le chien en folâtrant, le secoüe. Voilà ce qui donne occasion au burlesque Procés qu'on nous fait aujourd'huy; & c'est sur ce manteau mordu qu'on a broüillé tout le papier que Maître la Ruine tient entre ses mains.

LA RUINE.

Il n'y a pas en tout cela une virgule d'inutile; & depuis que je plaide, je n'ay point veu de procedure mieux gouvernée. Fy, cela est honteux de se déchaîner contre un jeune Praticien qui fait les choses dans lordre!

PILLARDIN.

Pour faire les choses dans l'ordre, vôtre partie n'avoit qu' à ramasser son manteau, & poursuivre son chemin. Mais un Clerc du Châtelet, qui n'a que sa plume pour patrimoine, tâche de se pousser par des voyes extraordinaires: *aude aliquid, brevibus giris, & carpere dignum, si vis esse aliquis.* Maître Griffonnet veut être Procureur: il n'importe aux dépens de qui sa Charge soit achetée. Le chien qui a decousu son manteau, est un chien vagabond; mais

mais le chien eſt ſorty de la maiſon où demeure le Docteur de la Comedie. Le Docteur eſt un étranger : Cet étranger eſt en réputation d'avoir de l'argent. En voilà aſſez, Meſſieurs, pour acharner un Clerc avide & chicaneur. Il demande, à la verité, trente francs pour le dommage de ſon manteau : mais il ſe contente de neuf cent livres pour les dépens du procés.

LA RUINE.

Helas ! C'eſt bien peu.

PILLARDIN.

Il n'eſt pas beſoin, Meſſieurs, d'exagerer cette perſecution pour la rendre plus ſenſible & plus odieuſe. Je penſe en avoir aſſez dit, pour faire prejuger dequoy ce Griffonnet ſera capable, ſi jamais il eſt Procureur. Je finis, en vous ſuppliant tres-humblement, de retrancher de vôtre illuſtre Corps ce membre infecté qui le deshonore. Souvenez-vous encore que la Bazoche eſt la pepiniere des Procureurs. Souvenez-vous encore, que l'indulgence des Juges eſt une eſpece d'authorité pour le mal ; & que le grand ſecret pour ne plus trouver de deſordres parmy les Procureurs, c'eſt de n'en point ſouffrir parmy les Clercs.

Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Maître Griffonet du pretendu dommage de ſon manteau, & de tous

les frais faits en conſequence ; & pour l'induë vexation, ordonner qu'il ſera decheu & degradé de la dignité de Clerc : deffenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée ; & le condamner aux dépens. LA RUINE.

Ho, ça, ça, nous allons voir. Meſſieurs, je parle pour Paul Griffonnet, Manceau d'origine, Clerc de profeſſion, beau-frere de ſergent, neveu de Procureur au Châtelet, & pardeſſus tout cela, cy devant Prevôt de la Bazoche : Contre Maitre Grazian Baloüard, Docteur de la Comedie Italienne ? & encore contre Maître Bruitomar Chien mâtin, ſoit diſant Levrier, & juſtifié domeſtique dudit Docteur.

Vous voyez, Meſſieurs, qu'il y a trois parties intereſſées dans cette cauſe, un Docteur, un Chien, & un Clerc. Un Docteur, premier animal : un Levrier, autre animal ; & un Clerc qui tient de la nature de tous les deux, puis qu'un Clerc, ou du moins un Bachelier en procez, eſt un Levrier en chicane. Sur la ſeule qualité des parties, on va croire que cette cauſe eſt la matiere d'une Scene riſible, parce que nous avons affaire à un Comedien. Ah, de grace, Meſſieurs, banniſſez toutes ces joyeuſes preventions, pour vous preparer au recit d'un malheur, qui pour être ſans exemple, ne doit pas être ſans compaſſion. Malheur, Meſ-

ſieurs,

sieurs, malheur qui fourniroit le sujet d'un Poëme plus grave que l'Eneïde, & plus serieux que le Lutrin, puis qu'il ne s'agit pas icy d'une Ville embrasée par le stratagême d'un Cheval de bois, ny d'une contestation fondée sur un pupitre de pareille étoffe; mais d'un manteau bon bouracan, mordu, dechiré, & mis en pieces par l'inhumanité d'un Levrier effectif: *quis talia fando, temperet à lacrymis.* Voicy le fait en trois paroles.

La Foire Saint Germain attire toute Paris, par la nouveauté de ses spectacles. Ma partie fatiguée d'un gros inventaire de production, voulut pour se delasser l'esprit, aller voir les Marionettes. Fatale & dangereuse curiosité! Ce pauvre garçon accompagné de deux Clercs ses camarades, s'entretenoit, chemin faisant, de choses concernantes la Profession; lors qu'un mâtin affamé s'échappe de chez le Docteur, s'élance sur Maître Griffonnet; & soit qu'il trouvât le manteau ou plus gras ou plus tendre que le Clerc, il déchire ce manteau en trois coups de dents. Ce manteau, le fruit de tant de veilles, & la reconnoissance de tant de Cliens? Ce manteau, qui par ses differens usages se pouvoit appeller un meuble universel! Le matin, Robbe de chambre. Le long du jour, il redevenoit Manteau: La nuit il servoit de couverture;

& dans les mauvais temps, c'étoit un parapluye impenetrable. Ce manteau, Messieurs, tel que je viens de vous le décrire, demeure en proye à un levrier, qui par ses cris & ses morsures, jette une telle épouvente dans l'ame des trois Clercs, qu'ils cherchent leur salut dans la fuite. *Timor addidit alas.* L'un court à toutes jambes chez luy: L'autre se cache dans la foule. Ma partie seule dispute quelque temps le terrain. Mais comme il n'est pas honteux de ceder à la force il est obligé de se sauver avec les lambeaux de son bouracan dechiré: *exuvias tristes Daxaum?*

LE JUGE.

Maître la Ruine, voilà bien de la broderie sur un méchant manteau? Vous feriez mieux de nous dire, si aprés tout ce grand carnage, vôtre partie a rendu sa plainte?

LA RUINE.

Il a bien fait pis, Messieurs. Car il a fortifié sa plainte d'une grosse Enquête, composée de 37. témoins, soûtenuë de plusieurs demandes incidentes, de Requêtes, de Sommations, de faits & articles, & generalement de tout de qu'il y a de plus friand dans la Pratique. C'est dans cette affaire que Maître Griffonnet ma partie, va paroître en veritable Clerc du Châtelet. Depuis six mois, Messieurs, il ne dort point; & je puis dire à son

ſon honneur, que depuis ſix mois il ne s'eſt point paſſé de jour qu'il n'ait fourré quelque nouvelle procedure dans ſon ſac. Enfin il a mis ſon procés ſur un ſi bon pied, & a fait parler ſi heureuſement ſes témoins, qu'il n'eſt pas en vôtre pouvoir de douter que le chien en queſtion n'appartienne au Docteur de la Comedie. Or ſi le chien appartient inconteſtablement au Docteur de la Comedie, Maître Griffonnet peut-il demander moins de trente francs pour le dommage de ſon manteau, & de neuf cent livres, à quoy il ſe reduit pour ſes dépens? Je ne croy pas qu'un Clerc puiſſe plaider avec plus de retenuë. Quand on ne taxeroit à ma partie que quinze ſols de chaque citation de Latin, je ſuis ſeur qu'il y en a pour plus de quatre cent francs dans ſes écritures. Il en a mis juſques dans ſes Exploits. Diable, je ne plaide pas pour une bête. La Loy *Si quadrupes pauperiem* ....

LE JUGE.

La Ruine, hé pas tant de Latin pour une bagatelle!

LA RUINE.

Puiſque la Bazoche s'offenſe du Latin, je vais répondre en François aux faits calomnieux dont on a voulu noircir ma partie. Commençons par le Chirurgien, la maladie & le panſement dont Maître Pillardin a pretendu ſcandaliſer celuy

pour qui je parle. Pour confondre, Messieurs, une telle imposture, ma partie est prête d'affirmer à l'Audience, que depuis quatre ans qu'il est à Paris, il ne voit & ne frequente que la niece de Maître Pillardin, & quelques autres femmes de Procureurs, fort honnêtes & fort reservées. Je ne pense pas, Messieurs, qu'il en faille davantage pour vous persuader que Maître Griffonnet est sain & entier: & plût au Ciel qu'il en fût de même de son manteau! Passons à la vexation qu'on nous impute. Ce Griffonnet, dit-on, est un Clerc altéré, qui veut sucer le Docteur, & s'équiper aux dépens d'un étranger. Ce sont, Messieurs, les propres termes dont on s'est servy. En verité, Maître Pillardin, vous ne devriez pas faire un crime d'un usage dont vous profitez aussi bien que ma partie. Si j'étois d'humeur....

PILARDIN....

Maître la Ruine, vous vous passeriez bien....

LA RUINE.

Hé, Maître Pillardin, vous vous passeriez bien mieux de décrier la conduite d'un Clerc qui ne fait que ce qu'il vous voit faire. Et où est le mal de plumer un Comedien quand il a de l'argent? Quoy, ce n'est pas assez que les Italiens déchirent les Procureurs! Il faut encore

core que leurs chiens viennent déchirer les manteaux des Clercs ? Et on se fera une conscience d'épargner ces sortes de boufons, qui répandent leur fiel sur les Professions les plus reglées ? Fy Maître Pillardin, vous parlez contre vous même, quand vous défendez ces Farceurs qui ont compris tant d'honnêtes gens dans leurs rolles. Il sied bien à ces mauvais plaisans de faire comparaison avec Messieurs les Clercs, qui sont les fantassins de la Justice, les Graduez de la chicane, les Magistrats de la Bazoche, les timons des Etudes, la charuë des Procureurs, & la cheville ouvriere de la procedure ! Il y a Messieurs, une notable difference entre un Clerc & un Comedien. Quand les Comediens viennent dans nos Etudes, ils y entrent soumis & rampans : mais un Clerc ne paroît à la Comedie que la Critique en main, & comme le controlleur né de toutes les pieces nouvelles : Privilege, Messieurs, établi par le plus fameux Poëte de nôtre siecle.

Un Clerc, pour quinze sols, sans craindre le hola,
Peut aller au parterre attaquer Attila :
Et si ce Roy des Huns ne luy charme l'oreille,
Traiter de Visigots tous les Vers de Corneille.

Tant d'illustres prerogatives ne serviront-elles qu'à la confusion de ma partie? Ne compterez-vous pour rien cette longue genealogie de Sergens & de Procureurs, dont regorge la famille des Griffonnets? Souffrirez-vous qu'un Docteur de Theatre triomphe insolemment de la Clericature? Ah, Messieurs, ne voyons-nous pas que les Italiens sont à l'affus de vôtre Jugement, pour en faire une plaisanterie plus cruelle & plus sanglante encore que celle des Procureurs? Si Maître Griffonnet perd sa cause, Arlequin & sa Troupe vont s'enrichir aux dépens des Clercs, & de la Bazoche. Quoy, ce beau nom de Griffonnet, va devenir la fable & la risée publique! Et comme les Procureurs ne passent aujourd'huy que pour des Grapignans, les Clercs ne paseront à l'avenir que pour des Griffonnets! Prevenez Messieurs, prevenez ces piquantes railleries par une severe condamnation: Et si des Comediens ont la hardiesse de nous joüer, que ce soit du moins aprés avoir payé le dommage du manteau, & les dépens du procés. C'est à quoy je conclus. (*A Pillardin*) Ho, nous allons voir à cette heure, si je ne suis payé que pour faire du bruit à l'Audience;

Ce qui ſuit ſe dit dans le temps qu'on eſt aux opinions.

LE JUGE *étant aux opinions.*

La Ruine, pourquoy vôtre partie n'a-t elle pas apporté ſon manteau à l'Audience. On verroit mieux dequoy il s'agit.

LA RUINE.

Cela ne ſe peut pas, Meſſieurs : c'eſt un manteau ſur la litiere, dont la plus grande piece ne couvriroit pas un ongle. Trois Ravaudeuſes ont déja renoncé à le rentraire.

PILLARDIN.

Il n'y en a pas un travers de doigt de decouſu.

LA RUINE.

Fy ! Cela eſt honteux, qu'un Docteur nourriſſe des chiens en chambre : pour devorer les manteaux des paſſans ! Et où en ſerions-nous, ſi on toleroit ces.... Ho, il faut tout au moins que les chemins ſoient libres ? & il ne ſera pas dit....

LE JUGE *toûjours aux opinions.*

La Ruine, mettez-vous en fait que le chien appartienne au Docteur ?

LA RUINE.

Ouy, Monſieur, je ſoûtiens que c'eſt un chien à ſa devotion & à ſes gages, & qu'il boit & mange tous les jours avec luy.

PIL-

PILLARDIN.

Cela n'eſt pas vray. C'eſt un chien qui n'a ni feu ni lieu.

LA RUINE.

Un bel employ pour un Docteur, de tenir école de mâtins, & les dreſſer à manger le monde dans les ruës! Ho, nous allons voir ſi un Clerc n'oſeroit demander juſtice?

JUGEMENT.

LE JUGE.

La Bazoche regnante en triomphe & titre d'honneur, a debouté Paul Griffonnet du pretendu dommage de ſon manteau, & des frais fait en conſequence: L'a declaré décheu & degradé de la dignité de Clerc: Défenſes à luy de porter à l'avenir ny écritoire ny épée; & en cas de contravention, permis à Maître Bruitomar, & à tous autres chiens ſes confreres, de quel poil, âge & qualité qu'ils puiſſent être d'abboyer, mordre & courir ſus à tous les Clercs qu'ils trouveront ſaiſis d'épées. Et pour dédommager aucunement le Docteur du temps qu'il a perdu à ſe défendre d'une ſi induë vexation; permis à luy & à ſa Troupe de joüer les Griffonnets, tant & ſi riſiblement qu'ils aviſeront bon être; ſans toutefois ſortir du reſpect qui eſt deu

au

au Royaume de la Bazoche. Ainſi prononcé.

LA RUINE.

Aprés cela je ne plaideray de ma vie. Quelle diable de jugerie?

SCENES FRANCOISES
D'ARLEQUIN JASON,
OU DE LA TOISON D'OR COMIQUE.

MONOLOGUE DE COLOMBINE qui repreſente Medée.

MEDE'E.

QUoy donc ? l'orgueilleuſe Ipſiphile,
Juſques ſur mon paillé, juſques dans ma maiſon,
Viendra me dérober Jaſon,
Et je demeureray tranquile ?
Moy, maîtreſſe paſſée en tout enchantement:
Qui ſçait magie & noire & blanche:
Qui tiens les diables dans ma manche,
Je ne pourray retenir un Amant ?
Moy ? ne ſuis je plus Medée ?
L'amour dont je ſuis obſedée,
M'a-t-il fait oublier ce que j'ay de pouvoir ?
Non, non, trop cruelle rivale,
Il eſt temps de te faire voir
Si j'ay quelque credit ſur la rive infernale.
Rendons pour quelque temps Jaſon ſi contrefait,
Si lourd d'eſprit, & de corps ſi malfait,

Que

Que ma Rivale le haisse.
Servons-nous de cet artifice :
Elle quittera ce sejour.
Je n'auray plus d'obstacle à soulager ma peine
L'amitié des Lutins n'est pas tout à fait vaine.
Si je ne puis par eux inspirer de l'amour,
Je puis inspirer de la haine.
Sus donc, que tout l'enfer soit soûmis à mes vœux
Que la Nuit, le Cahos, l'Acheron, le Tenare ;
Que ces sombres manoirs, ces fleuves tenebreux,
Dont le nom seulement est terrible & barbare,
Le Stix, le Phlegeton, le Leté, le Tartare,
Que tout sente l'effort de mes charmes affreux.
Toy Divinité scelerate,
Qui te mêle de cent métiers,
O Lune que chez les Sorciers
On apelle la triple Hecate :
Vous esprits puissans & malins,
Demons, Lares, Follets, Lemures, & Lutins,
Ramassez en ce jour, pour servir ma furie,
Vôtre plus fine diablerie.
Et vous diables nouveaux, Sergens, Clercs, Procureurs,
Commissaires, Greffiers, alterez Picoreurs,
Vous de qui la malice enorme,
Par une adroite trahison,
Rend l'equité même difforme,
Faites-en autant de Jason.
Il est vray que Medée a sur vous peu d'empire ;
Vous êtes des esprits retifs :
Mais pourtant par certains motifs,
Elle fait comme si elle comptoit de l'argent.
Je me flate de vous reduire.
Je possede un riche tresor
Que la taille à Jason soit bien defigurée,
Comme vous faites tant pour l'or,
C'est pour vous la Toison dorée.

Icy la Statuë heroique de Jason, qui est au milieu de la Scene se change en celle d'Arlequin, dont Jason conserve la forme durant toute la piece.

Medée, aprés l'avoir consideré sous cette figure, dit;

Le voilà tel que je desire.
Mais Ipsiphile vient, Adieu, je me retire.

Ipsiphile arrive.

SCENES SUR LES OFFICIERS.

IPSIPHILE MEDE'E

IPSIPHILE.

AH, Madame, arrêtez, & pour me consoler,
Voyez au moins les pleurs que vous faites couleur.
Quoy? de tant de Heros dont brille la Colchide,
N'aurez-vous fait un choix que pour faire un perfide?
Car ce nouvel Amant dont vous briguez la foy,
Me l'a cent fois jurée, & ne la doit qu'à moy.
Chagrine, sans repos, pleine d'impatience,
Lasse, vaincuë enfin des tourmens de l'absence,
J'ay tout abandonné pour revoir un Amant:
Et quand prête à joüir d'un bonheur si charmant;
Déja je m'applaudis du succez de mes peines,
J'aprens que cet Amant est chargé d'autres chaînes.
Je le trouve inconstant, je le vois dans vos bras.
Ah, Madame, ces fers ne vous honorent pas.
Plaignez l'égarement d'une jeune Princesse,
Pardonnés la chaleur de ses transports jaloux;
Et quittez un penchant trop indigne de vous

MEDE'E.

MEDE'E.

Ouf! Cela fend le cœur. Bon Dieu, que de tendresse!
Helas, vous me faites pitié!
Mais pour être d'un cœur fort long-temps la maîtresse,
Vous en avez trop de moitié.
Vous m'avez toute l'encolure, (re.
De venir en ces lieux chercher quelque avantu-
Mais ce n'en est plus la saison;
Et dans le païs où nous sommes,
Il n'est rien si froid que les hommes:
On n'en peut arracher ny plume ny Toison.
On n'y fait de frais qu'en fleurettes;
De beaux discours, des complimens,
Des reverences fort bien faites,
Des petites vers, des chansonnettes.
Voilà dequoy tous les Amans
Payent les faveurs des Coquettes.
Et même à present à la Cour,
On a tant d'ardeur pour la Gloire,
Qu'on ne songe qu'à la Victoire:
On a presque oublié l'Amour.
Déja même l'on voit telle Dame forcée
A descendre du rang où le sort l'a placée,
Pour avoir des soupirs d'un étage plus bas.
Telle en gueuse; telle en achete;
Et si grande en est la disette,
Qu'au mépris de tous nos appas,
Sans argent l'on n'en aura pas.
Cherchez fortune ailleurs, si vous voulez me croire.

IPSIPHILE.

Ha, Jugez autrement de l'objet de mes feux!
Et cessez d'insulter à mon sort malheureux.
Non, Madame, mon cœur qui n'aime que la gloire,
Ne cherche point icy de honteuse victoire.
Je laisse vôtre Cour en butte à ses défauts:
Je la plains: mais j'aspire à des desseins plus hauts.

Oüy, je cherche un Guerrier, ...

MEDE'E.

Un Guerrier? Ah Madame,
Vous tombez de fiévre en chaud mal.
Hé, ne vous flatez point d'un espoir trop fatal.
Un Guerrier vous prendroit pour femme?
Vous vous attendez à sa foy?
La foy de nos guerriers pese moins que leurs plumes;
Et l'on perd chez eux les coûtumes
De prendre des femmes à soy.
Mars n'épousa jamais la Reine de Cithere.
Ils suivent son exemple, & vivent comme luy:
Et leur mariage ordinaire
Se fait avec celles d'autruy.
Hé, comment un homme de guerre,
Qui court tous les coins de la terre,
Errant tantôt cy, tantôt là,
Pourroit-il se borner à son petit menage?
Il ne faut pas croire cela.
Voulez-vous qu'une épouse en tous lieux l'accompagne?
Non, leur méthode vaut bien mieux,
Selon le changement des lieux,
Ils ont femme de ville, & femme de campagne.
Mais si vôtre ardeur est si forte,
Que vous vouliez passer par dessus ces égards,
Que de chagrins de toutes parts!
Vous craignez que la Gloire un peu trop ne l'emporte:
Vous courez, quoy que loin, tous les mêmes hasards,
Vous tremblez aux faux bruits que sans cesse on rapporte;
Et puis un vilain coup que l'on ne prévoit pas,
Viendra luy sequestrer ou la cuisse ou le bras,
Et dans ce terrible équipage,
Quand on n'est plus propre aux combats,
On ne l'est guere au mariage.

En voulez-vous faire un Galand ?
C'est encor pis vingt fois Pour tarir une bourse,
Un Guerrier a toûjours un merveilleux talent;
Et des pertes qu'il fait la belle est la ressource.
Aprés l'effet des petits soins.
Le Cavalier aura l'ame chagrine.
La Dame du chagrin veut sçavoir l'origine :
Il voudra la cacher, ou le feindre du moins.
L'Amante s'en plaint, & s'obstine.
Alors on fait sçavoir tous ses petits besoins.
On aura perdu son Bagage ;
Il faut refaire un Equipage :
Peut-on voir un Amant chagrin ?
Il a besoin d'argent, on en offre à la fin.
L'Amant s'en fâche, & le refuse :
On le fléchit tout doucement.
Il l'accepte en faisant une fort tendre excuse ;
Et voilà tout le payement
Je vous parle peut-être un peu trop franchement :
Mais j'ay peur qu'on ne vous abuse.

IPSIPHILE.

Hé, Madame, quittez le soin de mon repos,
Et me laissez Jason : Cedez-moy ce Heros.
Luy seul me rend heureuse, & je vous le demande.

MEDE'E.

Quoy, vous me demandez Jason ?
Voyez un peu le bel oison !
Ho, la fortune n'est pas grande.
Vous vous coiffez d'un tel magot,
Laid, ventru, mal bâty, petit comme un nabot ?
Je vous aurois cru plus friande.
Pourtant si vous l'aimez, tant mieux.
Vous allez voir passer son triomphe en ces lieux.
S'il suffit pour guerir l'ardeur qui vous possede,
De tout mon cœur je vous le cede.

SCENE
DE JASON ET MEDE'E

MEDE'E.

INgrat, il eſt donc vray que certaine inconnuë,
De ton digne minois feruë,
Vient icy tout exprés s'aſſurer de ta foy,
Et prétend triompher de moy,
Sans craindre les tranſports dont mon ame eſt émuë?
Là? ne reſſens-tu pas quelque ſecrette horreur?
Oſes-tu commettre un tel crime?
Sçais-tu bien ce que peut une femme en fureur,
Et ſorciere ſorcieriſſime?
Quoy? tu n'as pas un brin ni d'amour, ni de peur?
Tu ne me répons rien. Veux-tu parler?

JASON.

Madame,
Pour être redoutable, il ſuffit d'être femme.
Je crains plus ce nom ſeul que tout vôtre pouvoir,
Mais encore faut-il bien ſe faire un peu valoir.
Les mouvemens jaloux qu'une Rivale excite,
Font en quelque façon une fauſſe au merite;
Et le cœur d'un Heros ſi beau, ſi gros, ſi gras,
Devoit bien vous conter quelque peu d'embarras.

MEDE'E.

Ah, ah. j'en ſuis d'avis! J'aime cet artifice.
Il faut que tes rigueurs me donnent la jeuneſſe?
Prens plûtôt le parti d'appaiſer mon courroux,
Si tu ne veux bientôt....

JASON.

Ah Madame, tout doux.
Pardonnez à Jaſon ce petit ſtratagême.
Approchez ſeulement pour connoître que j'aime.

Vous

Vous sentirez l'effet de toutes vos beautez.
Mille soupirs pour vous sortent de tous côtez.
Daignez vous adoucir, moderez vôtre haine.

MEDE'E *prenant la main à son nez.*

Toi-même, en soupirant, adoucis ton haleine,
Fais un peu des soupirs d'une meilleure odeur.

JASON.

Helas! c'est un effet & d'amour & de peur.
Tous deux les font sortir par un chemin contraire:
Mon amour par devant, & ma peur derriere.

MEDE'E.

Quoi? tu préteus par cet amour venteux,
Eteindre ma colere, ou rallumer mes feux?
Non, je veux des preuves plus claires.
Je veux te voir pleurer auparavant.

JASON.

Mes larmes pourront donc rétablir mes affaires?
Et bien, repandons en: elles sont necessaires.
Ah que sçavoir pleurer est un heureux talent!
Ca cruelle, pleurons. Ta rigueur sans seconde
Vaut, pour faire pleurer, tous les oignons du monde.
Pleurons donc. Mais cherchons quelque agreable ton.

(*Il pleure de differentes manieres.*)

Fy! Cela ne vaut rien... encor moins... passe
.... Bon.
Hé bien, tigresse, as tu quelque chose à me dire?

MEDE'E.

Ouy, tu ne pleures que pour rire.
Tiens. Pour me bien prouver que ce n'est pas un jeu,
Il faudroit te tuer un peu.

JASON.

Ne faut-il que cela? Ce n'est pas une affaire.
Ca donc, tuons nous pour te plaire.
Que le bruit de ma mort étonne l'Univers.

Pourtant ce n'eſt gueres la mode :
Les Amans d'apreſent ont certaine methode
De ne ſe plus tuer qu'en Vers.

MEDEE.

Non, non, c'eſt tout de bon, & je veux que tu meure.
Helas ! meurs ſeulement pour un petit quart d'heure ;
Et ſois ſeur aprés d'être aimé.

JASON *prenant ſon épée, & ſe l'appuyant au cœur du côté du pommeau,*

Tiens, c'en eſt fait : Allons, Jaſon : ferme courage.

Medée veut l'arrêter pour lui faire prendre l'épée du côté de la pointe.

Non laiſſes moi, pendant que je ſuis animé.

MEDE'E *lui ôtant ſon épée, & la lui redonnant par la pointe.*

Attens, tien, c'eſt par là. Tu n'en ſçais pas l'uſage.

JASON.

Excuſez mon apprentiſſage.
Je n'y ſuis pas encore accoutumé.

MEDE'E.

Vite, depêche, tôt.

JASON.

Oh, ne vous en deplaiſe,
Laiſſez les gens ſe tuer à leur aiſe.

MEDE'E *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

JASON.

Tu ris ? Tais-toi donc, ſi tu veux.
Il faut pour ſe tuer, un peu de ſerieux.
Allons, la choſe eſt reſoluë.
Sans barguigner, ç'en eſt fait, je me tuë.
Là, fort, zeſte. (*Il fait gliſſer la pointe de l'épée entre ſes jambes, & tombe deſſus, comme s'il étoit percé.*

ME-

MEDE'E.

Vraiment, je crois qu'il a raison.
Etes vous mort, Monsieur Jason?
Dieux! qu'ai-je fait? quelle disgrace?
Cher Jason es-tu mort?

JASON.

Mort, s'il en fut jamais.

MEDE'E.

Helas! reviens que je t'embrasse.
Pardonnes-moi. Reviens je t'en prie.

JASON.

Oh, de grace,
Laissez vivre les morts en paix.

MEDE'E.

Ciel! quelle fatale avanture!
Ouy, je confesse que j'ai tort.
Je t'aime.

JASON.

Assurement!

MEDE'E.

Reviens. Je te jure.

JASON.

Hé bien, cessons donc d'être mort.
Or sus, je veux que l'on me flate.

MEDE'E.

Ouy, je t'aime, mon cœur.

JASON.

Bien fort?

MEDE'E.

Tout-à fait.

JASON.

Qu'on me donne la patte.
Amans qui vous plaignez, j'ai trouvé vôtre fait.
Tuez vous. Rien n'est tel pour flechir une ingrate:
Mais tuez vous comme j'ai fait.

SCENE
DE JASON, DE MEDE'E, & d'IPSIPHILE *qui survient.*

MEDE'E, JASON.

MEDE'E.

SI bien donc qu'à la fin, indomptable Jason,
Vous croirez à ma barbe emporter la Toison?
Et déja vôtre bras en depit de mes charmes,
Croit vaincre les Taureaux, les Dragons, les Gensdarmes,
Mais c'eſt à mon avis être bien effronté.
Tu ne t'es pas encore aſſez bien conſulté.
Non, mon cher, defais toi de tant de confiance.
Jaſon ſe trouvera plus poltron qu'il ne penſe.

JASON.

Madame, je l'aurai malgré vous & vos dents.
Ce ſera mon bijou. J'en ai fait des ſermens,
Quoi que vôtre rigueur me gourmande & m'accable,
Je n'en demordrai pas, ventre-bleu, pour un Diable.
Allons. J'en veux decoudre.

MEDE'E.

Ah Jaſon, mon mignon,

JASON.

Laiſſez moi.....

MEDE'E.

Je t'en prie.

JASON.

Oh non, nous dis-je, non.

IPSI-

IPSIPHILE *survenant, & arrêtant Jason par le bras.*

Doux objet de mes vœux !

JASON *surpris de se voir entre Ipsiphile & Medée.*

Qu'entens je ! ah je m'engage !
Ca, mon cœur, tenons bon : allons, prenons courage.
Evitons de ces yeux la cruelle douceur.
Au meurtre, on m'assassine, au voleur, au voleur.
Plus fendant qu'un Gascon, & plus vaillant qu'un Suisse,
Je ferai des Taureaux & boudin & saucisse.
Quel degât ! quelle horreur, lors que mon coutelas
Va fendre ces Coquins comme des echalas !
Lors que bouleversant barrieres, palissades,
Je vais faire aux Dragons, cornes & petarades !
Lors que pulverisant les plus vaillans Heros,
Je ferai du tabac des cendres de leur os !
Lors qu'on ne verra plus que côtes enfoncées,
Que gigauts décharnez, qu'échines fracassées,
Quel haricot, morbleu, de jambes & de bras !
Et que mes coups de poing vont causer de trepas !
Ma colere animant mes deux bras homicides,
Va faire de Colcos un Hôtel d'Invalides.
Par la mort, par le sang, j'y perdrai mon Latin :
Ou j'aurai la Toison. C'est l'ordre du destin.
Je me moque de rats.

MEDE'E.

Tu ne crains point mes charmes ?

IPSIPHILE.

Ah Jason ! arrêtez, voyez couler mes larmes.
Rendez moi vôtre cœur, ou je meurs de douleur.
J'en espere une part.

MEDE'E.

J'en espere une aussi.
Explique toi, Jason, regle nôtre fortune.

JASON.

Comment? vous en voulez une part à chacune?
Vous prenez donc mon cœur pour un Gâteau des Rois?
Ho non pas, s'il vous plaît: C'est pour une autre fois.

IPSIPHILE.

Dans quel funeste état ma fortune est reduite!
Je suis un inconstant, qui me fuit, qui m'évite.
Laisse aller la Toison, & me rends ton amour,
Jason, ou ton depart, me va priver du jour.

JASON.

Hé bien soit, archisot: quelque chose qu'on fasse,
La Toison, malgré vous, apartient à ma race.

MEDE'E.

Pour rallumer sa flamme, & soulager mon cœur,
Tâchons de ramener l'Ingrat par la douceur.
Jason, change d'avis. Aimes moi, je t'en prie,
Je suis jeune, pasiable, & peut-être jolie:
Je veux être à tes vœux plus douce qu'un mouton;
Et tu peux me gagner, sans combattre un Dragon.
Songes bien qu'un Dragon a peu de complaisance:
Qu'étant si gros, si gras, de si tendre apparence,
Tu te verras croqué de quatre coups de dents.
Aimes moi: tu le peux, sans craindre d'accidens.
Qu'en dis-tu, mon Amour?

JASON.

Je fremis, je frissonne

A droite, à gauche, helas ! l'amitié me talonne.
Je sens remplir d'amour le creux de mon cerveau.
Mon jabot est gonflé, je creve dans ma peau.
On m'a desarçonné : le grand Diable s'en mêle ;
Et mon cœur contre lui ne bat plus que d'une aile.
Ouf ! ah, je n'en puis plus. La Toison, ses beaux yeux.
Mes exploits, mon honneur, les plaisirs, ah grands Dieux !
De mes perplexitez la machine florante,
Çà, là, du Nord au Sud la victoire éclatante,
Parmi tant de lauriers, la gloire, ses appas,
Car...d'autant ..ouy...d'ailleurs...je puis... je ne puis pas.
De mes affreux malheurs la Tragicomedie..?
Vous voyez bien par là que j'aime à la folie.
Je renguaine mon fier, & quitte mon courroux.
Coupez, taillez, rognez, me voila tout à vous
Je suis à vos desirs entierement conforme.

MEDE'E.

Je triomphe.

ISIPHILE.

Ah l'ingrat !

JASON

Attendez-moi sous l'orme

SCENE

DESIXIE'ME.

MEDE'E, JASON.

MEDE'E *tenant la Toiſon d'or, & fuyant devant Jaſon.*

NOn, tu ne l'auras pas; non, te dis je, tu ne l'auras pas.

JASON.

Ah Medée, ſans rancune.

MEDE'E.

A moins que tu ne m'épouſe, point de Toiſon.

JASON.

Quoy, tu te rebelles contre mon bras Dragonicide; Taraunicide, Gendarmicide, & autres choſes en ide? Ne ſuffit-il pas que j'aye gagné la Toiſon pour....

MEDE'E.

Point de quartier ſans la nôce. Il faut paſſer par là, ou par la fenêtre. Ce n'eſt pas ici le temps de barguigner: Me veux-tu, ne me veux-tu pas?

JASON.

Puiſque tu en es logée là, il vaut autant ſauter le bâton. Mais comme le marché eſt un peu longuet, il eſt bon de

ſçavoir

ſçavoir à peu prés tes allures, & de quel bois tu prétens te chauffer, ça marchandons ric à ric. Chacun y eſt pour ſon compte, une fois.

MEDE'E.

Oh de bon cœur. Explique ta chance.

JASON.

Item, il ne faut pas te mettre ſur le pied des femmes d'aujourd'huy : & tu comptes ſans ton hôte, ſi tu me prens pour un Surtout de galanterie. Item, point de brocard : de brocard d'or, s'entend. Item, jamais de crêtes. Tous ces tas de rubans qui parent la tête des femmes, gâtent ſouvent la tête des maris.

MEDE'E.

Ce n'eſt pas mal débuter. Et bien, aprés?

JASON.

Item, point de grands laquais. Car tous les grands laquais de Madame, ſont d'une dangereuſe ſuite pour Monſieur.

MEDE'E.

Courage.

JASON.

Item, point de matelotte au Moulin de Javelle.... Tu ris. Tais-toy donc. Diable, ce n'eſt pas toûjours le poiſſon qui mene les gens en ce païs-là. Item, point de promenades ſans moy : point de repas clandeſtins : point de fricaſſées à Boulogne, aux Pelerins, au grand Turc, & à mille autres endroits

où les amis du mari tâchent à devenir les amis de la femme. Franchement les femmes qui vont au cabaret, n'y vont point pour des prunes.

MEDE'E.

Est-ce qu'on n'oseroit manger un morceau avec ses amis ?

JASON.

Mon Dieu ! ces sortes de morceaux-là font toûjours indigestes ; & le plus sûr, c'est de revenir manger chez soy aux heures Bourgeoises. Item, point d'accointance avec les gens de Robe.

MEDE'E

Comment ? les gens de Robe t'effarouchent ? Je te l'aurois pardonné quand on les prenoit pour des Mestres de Camp, & qu'ils portoient des épées, des cravattes, & des ringraves. Mais presentement qu'on les a fixez au rabat & au manteau ; ma foy des gens en cet équipage-là n'appetissent gueres les femmes.

JASON.

Item...

MEDE'E.

Encore ?

JASON.

Diable, c'est un grand Item ; celuy-cy Point de cotterie, point de commerce, point de frequentation avec le gens d'affaires.

MEDE'E

Tu ne veux donc voir que des gueux ?

JA-

JASON.

Je ne veux point connoître des gens qui amorcent les femmes avec l'argent, & qui offrent à point nommé tout ce que les maris refusent. Malepeste, de quelque âge que soit un Financier, il est plus dangereux que quinze hommes d'épée.

MEDE'E

Quoy? tu prendrois de l'ombrage d'un homme d'affaire? Tu ne sçais donc pas que ce sont des dupes banales que les femmes amusent avec des cartes, & qui ne se font de merite & de reputation auprés d'elles, qu'à proportion de l'argent qu'ils perdent au jeu.

JASON.

Tant pis.

MEDE'E.

Tant mieux.

JASON.

Tant pis, vous dis-je. Diable, rien n'est plus pernicieux pour le repos du ménage, qu'un homme qui a de l'argent à perdre. On commence d'abord par être de moitié avec une jeune femme. Si elle perd, on paye pour elle: quand elle gagne elle empoche tout; & ce seroit un grand miracle, si ces Messieurs étoient long-temps de moitié avec la femme, sans être aussi de moitié avec le mary.

MEDE'E.

Or-ſus, je m'en vais faire des Item à mon tour.

JASON.

A ton aiſé.

MEDE'E.

Item, point de défiance. Car de l'air dont je te vois, tu ſerois jaloux comme un Italien.

JASON.

Ma foy, c'eſt un mal bien univerſel.

MEDE'E.

Item, point de jolies ſervantes. Cela tire à conſequence &....

JASON.

Mais....

MEDE'E.

Point de mais là deſſus. Item, jamais d'yvrognerie, jamais de Cormier, jamais d'Alliance, ny de bons Enfans.

JASON.

Il faut donc crever de ſoif pour t'épouſer?

MEDE'E.

Point du tout. Amene tes connoiſſances chez nous. L'ordinaire ſera bien petit, s'il n'y a dequoy regaler deux ou trois de tes amis.... Tu ſonges? prends ton party. Tu as fait tes conditions: voilà les miennes. A ce prix, je ſuis à toy avec la Toiſon.

JASON.

Marché fait. Touche là; je te veux ap-

apprendre une nouvelle. La Reine a marié Ipsiphile à Licurgue. Ainsi nous allons être tous contens. Or sus, quand partirons-nous pour aller en Grece ?

MEDE'E.

Doucement. On ne se met point en chemin le jour de ses nôces. Avant que de partir, je te veux donner un plat de mon métier. (*Icy Medée frappe la terre de sa baguette. Le Theatre s'ouvre & represente un jardin avec des cascades magnifiques, & quantité de figures sur des piedestaux dorez.*

JASON.

Diable ! voilà une belle magie, celle-là !

MEDE'E.

Tu vois, Jason, que je mets tout en usage pour te plaire, & que je n'ay pas toûjours des diables à ma queuë. Quoy que Magicienne, j'entens raison, ouy, quand il le faut.

JASON.

Malepeste, le beau début ! Sans vous offenser, prenez un peu vôtre baguette & nous montrez toutes vos raretez piece à piece.

MEDE'E.

Il n'est rien que je ne fasse pour te divertir ! à condition que tu me traiteras en honnête femme, au moins.

JASON.

Oh, cela s'en va sans dire.

MEDE'E.

Tout ce que tu vois là de statuës, ce sont des gens que j'ay changez en pierre, pour m'avoir fâchée.

JASON.

Ouf! sur ce pied-là je n'ay qu'à charrier droit.

MEDE'E.

Vois-tu ce visage couleur de pain d'épice? C'est un Medecin qui saignoit dans le pourpre, & qui m'ordonnoit l'emetique pour un mal de dents.

JASON.

Fy, au diable! il falloit donc que ce fût quelque ignorant?

MEDE'E.

Bon! Est-ce qu'il y en a d'autres?

JASON.

Et ce haut de chausse à la Candale?

MEDE'E.

C'est un homme à la mode.

JASON.

Comment, un homme à la mode? Un bon mary?

MEDE'E.

Non, un Banqueroutier, qui m'a emporté cinquante mille francs.

JASON.

Hé pourquoy tourmenter une si louable

ble profession ? Il n'y a plus que ce mêtier-là de sûr pour faire fortune. Tout franc, vous n'avez point de conscience. Et ce grand chapeau, ma mie, quel mal vous a-t-il fait ?

MEDE'E.

Le mal que peut faire un Comedien Italien. Il m'a renduë malade, à force de me faire rire.

JASON.

Comment appellez-vous ce marousle-là ?

MEDE'E.

C'est le Docteur Balouard.

JASON.

Quoy, c'est là le Docteur des Italiens ? Le plaisant bouffon ! N'est-ce point aussi que vous le châtiez pour s'être mêlé de parler François ? Hou, hou j'ay ouy ramager quelque chose là dessus. Et ce vertugadin, par où vous a-t-il fâchée ?

MEDE'E.

Par où ? Il en est quitte à bon marché.

JASON.

Comment donc ?

MEDE'E.

C'est un Comedien de campagne, qui m'a ennuyé avec ses grands rolles.

JASON.

Ho pour cettuy-là, mon cœur, je vous demande quartier. Comment diable ! un Comedien de campagne. Je m'en

m'en ſuis mêlé autrefois. Hé, ce ſont de ſi bonnes gens, qui jouent de ſi belles choſes! Ma foy, vous luy ferez grace en faveur de nôtre mariage. Petrifier de de grands Acteurs! Encore pour ces farceurs d'Italiens, patience: Mais un Comedien de campagne! ho cela eſt contre les bonnes mœurs.

MEDE'E.

D'où vient que tu t'intereſſes tant pour eux?

JASON.

Et mais, c'eſt que ce ſont d'habiles gens, qui charment tout le monde, & qu'on ne ſçauroit entendre ſans admiration.

MEDE'E.

Puiſque tu les aimes, à ta priere je luy fais grace, & à l'autre auſſi.

JASON.

Pour ce Tabarin là, au moins, je n'y prens point de part.

MEDE'E.

Oh, il faut que l'amniſtie ſoit generale.

JASON.

Et fy! vous moquez-vous de faire grace à des Italiens? ce ſont des miſerables qui amuſent toute une Ville: montez ſur deux treteaux & trois planches, & qui ont l'effronterie de copier le Carrouzel avec un cheval d'oſier, & quatre bougies allumées au bout d'une baguette.

SCENE DES COMEDIENS.

Icy les deux Comédiens François & Italien, qui étoient petrifiez, descendent de leurs piedestaux.

LE COMEDIEN FRANCOIS, *faisant plusieurs reverences à Jason.*

SEigneur....

JASON.

Ah, tréve de Seigneur! je suis l'antipode de la ceremonie.

L'ITALIEN.

Signor: la vostra bontà....

JASON.

Quoy? les Italiens se mêlent aussi de complimenter?

LE FRANCOIS.

Magnanime Seigneur, à qui je dois la vie....

JASON.

Ne vous ay-je pas dit que la ceremonie.. Tenez. Pour tout remerciment, donnez-moy cinq ou six de ces Vers pompeux délayez dans le bon sens, & que l'ame savoure comme un précis de raison. Et....là....de ces Vers.... enfin de ces beaux Vers qui vous mettent en reputation.

L'ITA-

L'ITALIEN.

Signore, ſe Voſignorra vole, ancora jo dé dirò dé gran verſi.

JASON.

Vous de grand Vers ? Vous étes de plaiſans fallots. C'eſt bien à vous, ma foy, à debiter de bonnes choſes! à moins que ce ne ſoit pour les eſtropier, ou les rendre ridicules .... Je ne ſçay ſi ma memoire me trompe; mais je penſe avoir leu quelque part dans une Gazette de Hollande, qu'un certain mauvais Plaiſant de vôtre Troupe, nommé Artir .... Arpir .... Arquir ....

L'ITALIEN.

Arlicchino.

JASON.

Juſtement, Arlequin. On dit que cet Animal-là s'eſt mêlé dans je ne ſçay quelle farce, de tourner en ridicule un Empereur Romain nommé Titus ? C'eſt bien à luy, ma foy, de berner un homme de cette qualité la ! Voyez, je vous prie, le bel employ de railler Berenice, qui a fait pleurer toute la France, & qui fera rire d'oreſnavant les Halles & la Friperie ! Voilà de ces ſortes de choſes qui font ſaigner le cœur. (*au Comedien François*) A propos Monſieur, revenons à ces beaux Vers François, je vous prie.

LE

LE FRANCOIS.

Du grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde....

JASON.

Ah, que cela debute bien! du Grand flambeau des Cieux!

Aprés, Monsieur, aprés?

LE FRANCOIS.

Du Grand flambeau des Cieux la clarté vagabonde,
De ses rayons dorez perçoit l'email de l'onde....

JASON.

Il n'y a point là de verbiage. Ce sont des choses & des meilleures.

LE FRANCOIS.

Du convexe azuré, lançant ses premiers traits,
Peignoit les flots errant de ses brillants attraits.

JASON.

Ah Jernie! Voilà ce qu'on appelle des Vers! Que dites vous à cela, vous autres Bâteleurs?

LE FRANCOIS.

Lors que la foudroyante & terrible Hypolite,
Reine du Thermedon, redoutable au Cocite....

JASON.

Il y a bien du beau là dedans!

LE FRANCOIS.

Faisoit trembler l'Affrique, & le Pole des Cieux,
En jettant la frayeur jusqu'au Trône des Dieux.

JASON.

Cette moelle de Vers !

LE FRANCOIS.

Sa Nephretique ardeur, malgré tous les obstacles
Enfantoit par ses coups l'horison des miracles.

JASON.

Ah morbleu, il n'y a pas moyen de tenir là contre.
Enfantoit par ses coups l'horizon des miracles ! Avec ces grands Vers là, on creve de monde chez vous?

LE FRANCOIS.

Nous n'avons pas une ame ; & il semble....

JASON.

Quoy, le serieux ne vous amene pas toute la France ?

LF FRANCOIS.

Oh que non ; Monseigneur ; on fuit tous les endroits où l'on parle raison.

JASON.

Hé bien, si le serieux ennuye le monde, que ne joüez-vous des pieces Comiques ? Il y assez de gens qui ne cherchent qu'à rire.

LE

LE FRANCOIS.

Helas ? nous ne representons autre chose.

JASON.

Ouy, mais, ce sont peut être des vieilles pieces ?

LE FRANCOIS.

Pardonnez-moy, Seigneur, nous ne mettons que des nouveautez sur le Theatre.

JASON.

Et avec cela ?

LE FRANCOIS.

Et avec tout cela, nous ne gagnons rien,

JASON.

Vous ne joüez donc que pour l'honneur ?

LE FRANCOIS.

Nous ne joüons que pour nous tenir en haleine.

JASON.

Quel dommage ?

LE FRANCOIS.

Nous ne faisons plus rien depuis que les Italiens ont donné Protee, le Banqueroutier, l'Empereur dans la Lune...

JASON.

Et fy ? ce ne sont que des Farces & des Enfilades de Quolibets.

LE FRANCOIS.

Et avec ces Farces & ces Enfilades de Quolibets, ils attirent tout le monde chez

chez eux ; & ils n'ont point de place pour les femmes....

JASON.

Quoy, les femmes vont voir les Italiens ? Oh, il faut que je prie Medée de petrifier ces canailles-là.

LE FRANCOIS.

Helas, Seigneur, quand ils seroient de pierre, je crois qu'ils feroient encore rire.

JASON.

Les femmes les vont voir ! *O tempora ! ô mores* !

MEDE'E.

Vrayment, vrayment, c'est bien dans un jour de nôces de parler Latin. Ca, ça, songeons à terminer la Fête par un divertissement de ma façon. Or sus, aprés avoir animé des Statuës, je vais animer des Cascades. (*Icy Medée frappe de sa Baguette, les Cascades joüent, & toutes les autres Statuës descendent de leur Piédestaux ? & forment une entrée de Ballet. Arlequin y danse au milieu, & l'on y chante quelques Vers burlesques, qui finissent la Comedie.*

SCE-

SCENES FRANCOISES DE LA FILLE SCAVANTE.

SCENE DE TORTILLON ET PIERROT.

TORTILLON.

JE penſe que c'eſt pour tourmenter l'homme qu'on a inventé le Mariage, Hé ventrebleu! falloit-il tant de pelerinage, pour n'avoir que deux filles qui me font enrager.

PIERROT.

Je ne ſuis pas comme vous, moy: je m'en accommoderois bien.

TORTILLON.

Que marmotes-tu là entre tes dents?

PIERROT.

Oh, je dis qu'en effet, Monſieur, vous avez eu bien de la peine à faire ces deux filles, & que Madame toute ſeule n'en ſeroit jamais venuà bout.

TOR-

TORTILLON.

Je ne ſçay qu'en croire. Car plus je m'examine, moins je trouve que mes filles me reſſemblent. Angelique ne parle que de Livres: Iſabelle ne ſe plaît qu'avec des gens d'épée. Quel diantre de rapport tout cela a-t-il avec moy, qui n'ay ny cœur ny étude, & qui me fais un employ de vivre bourgeoiſement dans Paris? Chienne de deſtinée! tu m'as bien pris par mon endroit ſenſible.

PIERROT.

Tout franc, Monſieur, vous étes à plaindre. Il n'y a pas juſqu'au crapaut qui ne faſſe ſon ſemblable. Cependant vous n'étes qu'une bête, ou peu s'en faut; & vous n'avez pas eu le plaiſir de faire une fille auſſi ignorante que vous. Moy je vous parle à cœur ouvert. A vôtre place je me deſeſpererois.

TORTILLON.

A ma place, tu ſerois plus embaraſſé que moy. Ah, mon pauvre Pierrot, l'étrange machine qu'une fille! Si on la tient de court, elle s'échape. A-t-elle de la liberté, elle en abuſe. La veut on marier, la voila Religieuſe. Qu'un Galand-homme la recherche, elle ſe rend la proye d'un Faquin. Toûjours gâtée de ſon merite; jamais traitable ſur ſes defauts: ſe figurant ſur tout, qu'un peu de jeuneſſe repare à

coup

coup ſeur & ſa naiſſance & ſa fortune. Enfin vous diriez que la tête d'une fille eſt le rendez-vous de l'impertinence, du caprice, & des contre-tems.

PIERROT.

Ma foi, Monſieur, je m'en dédis. Vous n'étes pas la moitié ſi bête que je penſois. Comment Diable, vous jargonnez comme un merle, & vous arrangez cela tout au plus juſte.

TORTILLON *en pleurant.*

Malheureux Pere que je ſuis !

PIERROT.

Helas, Monſieur ! Là.... ne vous affligez point. Vous ne l'étes peut-être pas tant que vous croyez

TORTILLON.

Encore ſi j'avois demeuré auprés de quelque College, patience. Je dirois que la demangeaiſon du Latin auroit pris à ma femme, & que la hantiſe d'un Pedant auroit apporté cette malediction-là chez nous. Mais dans le cœur de la Ville, morbleu, dans la ruë Saint Denis, engendrer une fille qui fait de ma maiſon un attelier de Philoſophie ! Non, je n'en reviendrai jamais. Dans le deſeſpoir où je ſuis, je veux jetter tous les Livres par la fenêtre, toute la Geographie, & tous les inſtrumens de Mathematique.

PIERROT.

Ah, Monſieur, quartier pour les in-

ſtrumens, s'il vous plaît. Il faut bien qu'une jeuneſſe ſe divertiſſe à quelque choſe.

TORTILLON.

Quelle ſe divertiſſe à ſe marier. N'eſt-ce pas un aſſez bon emploi?

PIERROT.

C'eſt ſelon comme on le fait valoir. Car afin que vous l'entendiez, Monſieur, il y a des filles à Paris qui gagnent plus que trois femmes mariées.

TORTILLON.

Si je prens un bâton, Maraut, je vous apprendrai à....

PIERROT.

Vela-t-il pas comme vous faites, dés qu'on vous parle raiſon?

TORTILLON.

Oça, Monſieur le Raiſonneur, vous plaît-a-t-il de vous taire, & d'aller dire à ma fille que je lui veux parler? *(Pierrot s'en va, & Tortillon le rappellant)* St, ſt, Ne t'aviſe pas de lui dire que je ſuis de mauvaiſe humeur.

PIERROT.

Tout au contraire, Monſieur, je lui dirai que vous étes gai comme un pinçon, & que depuis trois quarts d'heure vous me faites crever de rire.

TORTILLON.

Te depêcheras-tu?

PIERROT.

Oh, je vous l'amenerai morte ou vive.

TOR-

TORTILLON *seul.*

Malgré tout mon chagrin, il faut que je me contraigne, & qu'avec douceur je tâche de resoudre ma fille au mariage. Car feu mon Frere ne lui ayant laissé cinquante mille écus, qu'à condition de se marier, il seroit rude que l'entêtement lui fit perdre un avantage si considerable. La pauvre Enfant regarde peut-être un homme comme quelque chose de bien terrible. Mais je suis persuadé qu'à la fin elle prendra plus de plaisir à feüilleter un Mari qu'un Livre. La voici. Prenons un air ouvert & gracieux, & ne l'affarouchons point sur sa doctrine.

SCENE

D'ANGELIQUE, DE TORTILLON ET DE PIERROT.

PIERROT.

HE bien, Monsieur, est-ce que je suis un si méchant Valet ? Vela pourtant vôtre enfant que je vous amene. *(à Angelique.)* Allons, une reverence bien bas à vôtre bon homme de Pere.

TORTILLON *d'un ton riant.*

Ma chere fille, je te donne le bon jour.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! Ne vous déferez-vous jamais de vos abords populaires, qui choquent l'oreille, & qui scandalisent le bon sens?

PIERROT.

Hé fy, Monsieur, fy!

TORTILLON.

Comment donc? Est-ce qu'un Pere n'oseroit plus donner le bon jour à sa fille?

ANGELIQUE.

Un pere extravague comme un autre homme, quand il se mêle de donner ce qui ne lui appartient point; parce qu'un don, suivant les Jurisconsultes, n'est autre chose qu'une transmission de proprieté. Or, pour me donner un bon jour, il faudroit necessairement que vous en fussiez le Maître. Il est donc certain que la faculté intelligible se revolte toutes les fois qu'on fait un aussi brutal compliment; & que pour parler juste, il faut dire tout uniment: Ma fille, je vous souhaite le bon jour.

PIERROT.

Hé fy! Monsieur, fy, fy!...

TORTILLON.

Que je suis heureux d'avoir une fille d'un si bon esprit. (*En s'approchant d'elle amiablement.*) Ma mie, puisque tu te cha-

chagrine du bon jour que je te donne; je te vais faire un preſent qui te charmera.

ANGELIQUE.

Autre delire, auſſi choquant que le premier! (*Se tournant vers ſon Pere.*) Apprenez, mon Pere, qu'une ame raiſonnable ne ſe laiſſe jamais ſeduire par l'interêt; que la vertu ſeule eſt capable de me toucher; que les preſens m'effarouchent, & que je méconnois juſqu'à mon Pere, quand mon Pere eſt aſſez groſſier pour m'en offrir.

PIERROT.

Hé bien, Monſieur, que dites-vous à cela?

TORTILLON.

Je dis que ma fille a le cœur bien placé... Mais ma chere Enfant, ſi je te faiſois une propoſition, l'écouterois-tu?

ANGELIQUE.

J'étouterai avec reſpect tout ce qui ſera dicté par le bon ſens, & renfermé dans les bornes d'une élocution reguliere.

TORTILLON.

Si je te diſois, ma mie, que je mourrois content, pourvû....

ANGELIQUE.

Hé parlons poſitivement, laconiquement, & naturellement.

TORTILLON.

Hé bien, ſi je te diſois que je te veux rendre heureuſe?

ANGELIQUE.

Je dirois, avec Pythagore, que cela eſt au deſſus de vos forces, & que le veritable bonheur dérive immediatement du Ciel.

TORTILLON.

Point, point: Va je ne le ferai pas deſcendre de ſi haut. (*A l'oreille.*) Je te veux donner un mari.

ANGELIQUE.

A moi, un mari! Un mari brutal comme tous ceux d'aujourd'hui! Un yvrogne, un jaloux, un joüeur, un debauché!

TORTILLON.

A Dieu ne plaiſe que je te rende un ſi méchant office? Je pretens t'en donner un à ton gré. J'aimerois mieux mourir que d'avoir gêné ton inclination.

ANGELIQUE.

Vous voulez donc bien vous en rapporter à moi?

TORTILLON.

De tout mon cœur.

ANGELIQUE.

Cela étant, je ne veux point me marier. Moi, je me ſoumettrois aux inégalitez d'un bourru, qui me regarderoit comme un ſecours à ſa fortune, ou un obſtacle à ſon plaiſir! Point de mari, mon Pere point de mari. Si les filles m'en vouloient croire, nous verrions tous ces animaux-là ramper à nos pieds, & nous

& nous demander misericorde. Mais la facilité de nôtre sexe les a rendus si insolens, qu'on leur en doit de reste, quand ils s'abaissent jusques à nous epouser.

PIERROT.

Ah, le bon petit gosier de fille! C'est mardi tout cœur.

TORTILLON.

Mais crois-tu, mon Enfant, que dans tout le genre humain il ne se trouvera pas quelque honnête homme? Quant à moi, il ne m'importe de qu'elle profession. En veux-tu un de Robe?

ANGELIQUE.

Ce sont de plaisans magots, avec leurs paperasses & leurs étoffes plissées! Il faut qu'une femme riche se réduise toute sa vie aux petit pied, pour replâtrer leurs affaires. Encore le plus souvent, le mariage n'est pas suffisant pour payer la Charge. On a un carreau à la verité.

PIERROT.

Ouy: mais en récompense le tourne-broche n'a gueres de pratique. Car toute leur maison est attelée le soir sur une miserable éclanche: encore en faut-il garder un morceau pour faire le lendemain un hachis. Je ne le sçais que de reste. J'ai demeuré trois ans dans une de ces boutiques là.

ANGELIQUE.

Voilà-t-il pas de beaux endroits pour charmer une femme!

TORTILLON.

Hé bien, ma fille, ne te contrains point. Prens un homme d'épée.

ANGELIQUE.

C'eſt bien encore pis. La plûpart ſont des hableurs, qui n'ont ni jugement ni conduite. Toûjours enyvrez de leur naiſſance, fatiguez de leur bonne fortune, occupez de perruques, de livrées, de tabatieres; érigeant l'ignorance en vertu, l'effronterie en merite, & ſe donnant par tout des airs de ſuffiſance & de diſtinction, qui ne ſervent qu'à les rendre inſupportables & ridicules.

PIERROT.

A tout cela il n'y a pas un mot à rabattre.

TORTILLON.

Je vois bien qu'un Financier t'accommodera mieux.

ANGELIQUE.

Que vous me connoiſſez mal, mon Pere! Jamais Financier ne me ſera de rien. Il y a trop de haut & trop de bas dans la vie de ces Meſſieurs-là. Aujourd'hui, le Palais d'un Prince ne ſuffit pas pour les loger. Trois mois aprés on les trouve dans une Conciergerie. Viennent-ils de prendre un million d'une main; ſur le champ on leur fait rendre de l'autre. Tantôt opulens, ſouvent miſerables; & toûjours accablez de malédictions. Je ne ſçai pas comme leurs fem-

femmes l'entendent : mais pour moi, j'aurois peine à broder mes juppes des malheurs du public.

TORTILLON.

Sur ce pied-là, ma mie, vôtre sœur Isabelle profitera des cinquante mille écus que mon frere vous a donnez en faveur de mariage.

ANGELIQUE.

Sur ce pied-là ; mon Pere, j'aime encore mieux un bon Livre qu'un méchant mari. Depuis trois ans que je commerce avec Ariſtote, il eſt à naître que nous ayons eu le moindre petit demêlé enſemble.

TORTILLON.

Je conviens qu'Ariſtote eſt un fort honnête homme. Mais....

ANGELIQUE.

Mais, vous avez beau dire je n'en veux point démordre ; je hais vôtre argent, je hais la nôce, je hais les hommes, je hais l'attirail du menage : tout m'en rebute, tout m'en effraye, tout m'en fait horreur. L'étude au contraire, n'a pour moi que des charmes (*d'un ton ſerieux & poſé.*) Adieu, mon Pere, je vous quitte pour aller faire une experience de Mathematique. (*Elle s'en va*)

TORTILLON *en colere.*

Ho je vous regalerai bien avec vos experiences ! Il ne ſera pourtant pas dit, Madame la Philoſophe, que vous ruine-

rez vôtre établiſſement pour être ſçavante. Malepeſte, je vous en empêcherai bien. Je ne veux point de plus habiles gens que moi dans ma maiſon.

PIERROT (*en s'en allant avec lui.*) Si cela eſt, Monſieur, donnez-moi mon congé.

TORTILLON (*ſe retournant en colere vers l'endroit d'où Angelique eſt ſortie.*) Comment, mort de ma vie! Des experiences de Mathematique, quand je parle de mariage! Peu s'en faut, coquine, que je ne t'envoye tout à l'heure....

PIERROT.

Hé fy, Monſieur! Faut-il être comme cela homicide de ſa vie? Le Medecin vous a dit mille fois, qu'une mirancolie étoit capable de vous jetter les quatre fers en l'air.

SCENES D'ISABELLE ET ANGELIQUE.

ISABELLE.

QUoi, ma chere sœur, tu ne veux rien accorder à mes raisons & à mes prieres? Toûjours infectée d'Auteurs, toûjours la duppe des Livres, tu prétens sacrifier ton établissement à ta manie, & preferer le nom de fille sçavante à celui de femme raisonnable? Pour moi, je ne comprens point ta Letargie. Aimable, jeune, spirituelle, riche, tu veux devenir un hibou de Bibliotheque, & ne paroître dans le monde que pour l'affliger de tes raisonnemens?

ANGELIQUE.

Je ne croyois pas qu'une morveuse de vôtre âge se mêlât de remontrances. Et depuis quand donc les cadets prennent-elles la liberté de faire des leçons? Apprenez, petite écervelée, que la liaison du sang ne me rend point vos fadaises plus supportables. Je suis vôtre sœur: Mais, graces au Ciel, exempte des fatales impressions de la vanité & la coqueterie.

ISABELLE.

Ah, ma petite, tu te fâches contre ta sœur, qui t'aime plus que sa vie? Je te

jure, mon cœur, que je n'ai ni l'air ni l'eſprit de faire des leçons. Mais je ne puis voir mon Pere dans le deſeſpoir où tu le mets, ſans te faire connoître que ton obſtination lui coûtera peut-être la vie. (*En l'embraſſant,*) hé, ma ſœur, ſonge qu'en te mariant tu t'aſſures le bien de mon oncle, & que tes nôces ſeront bien-tôt ſuivies des miennes.

Tortillon paroît, & écoute.

ANGELIQUE.

Ah! C'eſt donc la nôce qui vous gourmande, ma mignone, & qui vous fait parler avec tant de vigueur? Allez, n'avez-vous point de honte, d'aſſervir ſi indignement la raiſon à la nature, & de precipiter dans l'eſclavage des ſens la ſuperiorité de l'eſprit? Quoi, toute la grandeur de l'ame ne peut tenir contre la foibleſſe du cœur; & l'ombre d'un plaiſir l'emportera ſur un torrent de malheurs attachez au mariage? Puiſque vous avez du cœur, que ne prenez-vous le parti de l'épée?

ISABELLE.

Ma pauvre ſœur, voilà bien de la morale perduë: Car tu as beau dire, ma petite, quelque charmante que ſoit la guerre, avec cela il faut encore ſe marier.

ANGELIQUE.

Oüi quand on eſt ſotte comme vous, & qu'on n'a pas l'eſprit de comprendre qu'un

qu'un homme eſt cent fois moins que rien.

ISABELLE.

C'eſt donc que je n'ay pas étudié. Mais il me ſemble pourtant, qu'un homme eſt bien quelque choſe.

TORTILLON *à part.*

Elle a raiſon.

ISABELLE.

Je ne ſuis pourtant pas toute ſeule de mon avis, puiſque tout le monde ſe marie. Ma ſœur, avec ta philoſophie, que repons-tu a cet argument ?

ANGELIQUE.

Je répons, que ſi tout le monde ſe marie, que tout le monde s'en repent.

ISABELLE.

Hé bien, je m'en repentiray avec les autres.

ANGELIQUE.

Voilà le deſeſpoir d'une folle, qui ne prend conſeil que de ſon miroir; qui paſſe les jours entiers à ſa toilette, & qui laiſſe les beautez de l'ame en friche, pour cultiver celle du corps avec idolatrie.

ISABELLE.

Hé bon Dieu, ma petite, pourquoy cet air farouche contre le ſoin qu'on prend de ſa perſonne ? Il me ſemble que l'amour propre a ſes bornes, & que l'on peut ſans crime être à ſa toilette, ménager ſes talens, & ſe prévaloir de ſa jeu-

neſſe. Tout cela n'eſt point condanñable, quand on a le mariage pour objet.

ANGELIQUE.

A quel prix que ce ſoit, vous voulez donc être mariée? (*Tortillon ſe fait voir, & aborde Angelique.*)

SCENE

DE TORTILLON, ANGELIQUE, ET ISABELLE.

TORTILLON.

Elle a raiſon de le vouloir; & vous n'étes qu'une ſotte de l'en détourner; Sçachez une fois pour tout, que je ſuis vôtre pere, & que je trouveray le moyen de me faire obeïr. A la fin je me laſſe de vos grands mots, & des galimatias dont j'ay la tête rompuë à tous les momens du jour.

ANGELIQUE *d'un ton railleur.*

Je conviens, mon pere, que vous profitez davantage aux entretiens de Pierrot.

TORTILLON.

Taiſez-vous, inſolente: Je penſe que vôtre orgueil vient juſques à moy? (*en la menaçant de ſon báton.*) Par la mort de ma vie.....

ISABELLE.

De grace, mon pere, ne vous emportez

tez point. Ma sœur n'a pas dessein de vous offenser.

ANGELIQUE.

Vous moquez-vous, ma sœur? Le Galimatias n'a jamais offensé personne.

TORTILLON.

Ecoute, tu me pousses à bout: mais je te jure que tu seras mariée; ou je feray ta sœur si grande Dame, que tu en creveras de depit.

ISABELLE.

Dispensez-moy, mon pere, de profiter de la disgrace de ma sœur.

PIERROT *entrant tout effaré.*

Ah, Monsieur, il y a je ne sçay quoy là bas qui vous demande.

ANGELIQUE.

Que veux-tu dire avec ton je ne sçay quoy? Est-ce un accident? une substance? Un être materiel? ou une être de raison?

PIERROT.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec vôtre subsistance? Je vous dis que cela est comme un phantôme. Cela pleure, cela est vêtu de noir. Tant y a que cela demande à vous parler.

TORTILLON.

Ne seroit-ce point une Veuve qui a tantôt envoyé demender si j'y étois?

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt une Veuve, elle eſt bien affligée : Car ſon viſage eſt auſſi noir que ſon habit.

TORTILLON.

Fais la entrer *(Pierrot ſort.)*

ISABELLE.

Ne ſeroit-ce point auſſi de ces gens déguiſez qui vont le poignard ſur la gorge demander de l'argent dans les maiſons ? Il en court terriblement.

ANGELIQUE *en regardant ſa ſœur avec mépris.*

Les petites ames s'effrayent de rien.

ISABELLE.

Ma ſœur, point comparaiſon ſur le courage. Vous étes ſçavante, & puis c'eſt le tout.

PIERROT, ARLEQUIN en Veuve, & les mêmes Acteurs de la Scene precedente.

PIERROT.

Voilà cette choſe noire, Monſieur, qui vous a demandée.

ARLEQUIN *en pleurant*

Ah ! ah, ah, Monſieur Tortillon, je ſuis ruinée.

TORTILLON.

Elle a perdu quelque procés, volontiers ?

AR-

ARLEQUIN.

A la fleur de mon âge, voir mourir entre mes bras un mary qui a dix mille écus de rente! Ah! ah ah! quelle angoisse, Monsieur, quel desespoir.

ANGELIQUE *à part.*

Il n'y a pas là tant de quoy pleurer. D'autres s'en réjoüiroient.

TORTILLON.

Madame, serois-je assez heureux pour pouvoir soulager vôtre douleur?

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! Monsieur, je suis inconsolable.

TORTILLON.

En ces rencontres-là, Madame, il faut avoir recours à la raison.

ARLEQUIN.

Il n'y a raison qui puisse tenir contre..... Ah! ah!

ISABELLE.

La pauvre creature me fait pitié.

PIERROT.

Franchement, il y a de bons cœurs de femmes!

TORTILLON.

Il faut esperer, Madame, que le temps....

ARLEQUIN.

Trois mille ans ne me consoleroient pas.

TORTILLON.

Si le temps ne peut rien, la consideration

tion de Messieurs vos enfans doit....

ARLEQUIN.

Ce sont, mes enfans, Monsieur, qui m'assassinent. Les Coquins me disputent mon doüaire, que j'ay si bien gagné. (*De toute l'étenduë de sa voix.*) Ah! ah! ah! C'est pour en mourir.

ANGELIQUE.

Je voyois bien que cette femme-là pleuroit trop fort pour aimer son mary.

ARLEQUIN *d'un ton tranquille.*

Mon cher Monsieur Tortillon, puis qu'on n'ignore de rien chez vous, faites-moy la grace de me dire bonnement, dans combien de mois je pourray me remarier? Apparemment cela est reglé par la Coutume.

PIERROT *à part.*

Le trompeur animal qu'une femme! Je croyois, ma foy, que cette carogne-là pleuroit son mary

TORTILLON *vers Angelique.*

Coquine, voilà les affrons où tu m'exposes avec ton Latin. (*se tournant vers Arlequin.*) Madame, je n'ay point de honte de vous dire que je n'ay pas étudié, à peine sçay-je lire; & que mon employ est de gouverner doucement mon petit ménage. Mais voilà ma fille aînée qui n'ignore de rien. Angelique, salüez Madame, & luy rendez raison de ce qu'elle vous demande. (*A Arlequin.*)

Je

Je vous laisse parler de vos affaires en liberté. Isabelle suivez-moy, & qu'il ne vous arrive plus, sur les yeux de vôtre tête, de vous laisser corrompre par vôtre sœur.

ISABELLE.

Je sçay trop le respect que je vous dois pour y manquer.

Tortillon & Isabelle sortent.

ARLEQUIN *aprés quelques ceremonies mutines s'asseyant auprés d'Angelique.*

Ma belle Demoiselle, par quel bonheur les Loix sont-elles tombées en quenoüille? Ah que je sçay bon gré à feu mon mary d'être mort, pour me donner occasion de vous consulter!

ANGELIQUE.

Je luy sçay bien meilleur gré de vous avoir rendu en mourant la liberté que vous luy aviez imprudemment sacrifiée le jour de vos nôces.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là, Mademoiselle? Jamais femme n'a été plus libre que moy en parole & en actions.

ANGELIQUE.

Et cela ne déplaisoit point à Monsieur vôtre mary?

ARLEQUIN.

Tout au contraire, il enchâssoit mes sottises comme des Oracles, & n'avoit pas de plus grand plaisir que quand il me

me voyoit folâtrer avec tout le monde. Vous croyez bien que cela n'alloit pas au criminel ?

ANGELIQUE.

Quoy, il n'étoit point jaloux ?

ARLEQUIN.

Un galant homme ne ſe mêle point d'un ſi vilain métier. Sçavez-vous qu'il y a du ménage à n'être point jaloux ? Quand on s'en rapporte aveuglement à ſa femme, jamais elle n'en abuſe. Elle verra peut-être par preference un amy ou deux qui prennent ſoin de luy plaire : Mais quand le mary fait le malingre, & qu'il haraſſe une femme ſur le choix de ſes viſites & de ſes connoiſſances ; ma foy on ne luy fait point de quartier. Une femme mutinée ſe vange autant de fois qu'on ſe défie d'elle.

ANGELIQUE.

Selon les apparences, Madame, jamais ces ſortes de rancunes ne vous ont pris.

ARLEQUIN.

J'euſſe été bien malheureuſe ! Grace au Ciel, on ne m'a jamais contrainte. J'ay joüé, j'ay fait des parties, j'ay écrit des billets, j'ay couru le bal, j'ay donné des rendez-vous, j'ay fait des voyages, j'ay veu des hommes tant que bon m'a ſemblé, jamais Monſieur de la Duppardiere n'y a trouvé à redire.

Oh,

Oh, c'étoit un vray homme pour une femme.

ANGELIQUE.

Quand vous l'auriez commandé exprés. . . .

ARLEQUIN.

Ah! ah! ah! *(en se laissant aller.*

ANGELIQUE.

Qu'avez-vous, Madame? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Ah, ma chere Damoiselle, c'est une vapeur de nôces qui me prend toutes les fois que je pense à mon pauvre mary. *(En se frottant les yeux avec son mouchoir.)* Mon cher cœur, je ne te reverray plus!

ANGELIQUE.

Le malheur n'est pas grand.

ARLEQUIN.

Tel que vous me voyez, Mademoiselle, j'ay eu dix-sept enfans; & si il n'y paroît point à mon visage, comme vous voyez. Croiriez-vous que je n'ay jamais accouché, que mon mary ne m'ait tenu la main pendant tout mon travail?

ANGELIQUE.

L'horrible fonction!

ARLEQUIN.

Il me disoit si affectueusement: Que ne puis-je te soulager du mal que je te fais souffrir! Helas le pauvre homme, il par-

parloit à coup seur : Car il n'est que trop vray que je suis une honnête femme.

ANGELIQUE.

Quoy, Madame, le grand nombre d'enfans ne vous a point rebutée du mariage ?

ARLEQUIN.

Vous moquez-vous, Mademoiselle ? C'en est la friandise. De bonne foy, cela ne vous donne-t-il point quelque peu d'appetit pour la nôce ?

ANGELIQUE.

Non, je vous assure. Cela m'en donneroit plûtôt de l'horreur. Il me semble, Madame, que vous étiez venuë icy pour consulter quelque chose ?

ARLEQUIN.

A propos, vous avez raison. C'est que l'amour de mon mary, m'a entraînée un peu loin. Or ça, parlons à cœur ouvert. Par vos sages conseils ne pourrois-je point m'emparer de tout le bien de mon cher mary, sans en rendre compte à mes enfans ? Diable, il a laissé deux cens bons mille écus ; & avec cela, comme vous pouvez croire, je serois bien-tôt remariée.

ANGELIQUE.

C'est à dire en bon François, qu'à l'exemple de beaucoup de meres, vous ne feriez pas fâchée de tirer le bien de vos enfans par devers vous ?

ARLE-

ARLEQUIN.

Juſtement.

ANGELIQUE.

Vous mettre en poſſeſſion de tout ſans miſericorde ?

ARLEQUIN.

Ah, que vous devinez juſte!

ANGELIQUE.

Vous remarier à un jeune homme ; & pour l'engager à une joyeuſe reconnoiſſance, vous ne manqueriez pas de luy donner une partie de vôtre bien en l'épouſant ?

ARLEQUIN.

Non. Je luy voudrois tout donner.

ANGELIQUE.

Et que feront vos enfans, Madame ?

ARLEQUIN.

Ils prieront Dieu pour moy, de ne ne leur avoir pas laiſſé de bien pour leur épargner des procés.

ANGELIQUE.

Allez, mere dénaturée, vous cacher pour jamais. Pierrot, ma ſœur ; quelqu'un, venez me délivrer d'une Megere ſi abominable.

ARLEQUIN.

Tout ce vacarme-là tire un peu ſur les étrivieres. Decampons de peur d'accident. Mon pauvre mary, mon cher petit homme, ne te verray-je plus ? *Il ſort en pleurant.*

SCE-

SCENE

DE L'ENROLLEMENT.

ISABELLE *en Capitaine.* MEZZETIN *Sergent.* UN TAMBOUR. TORTILLON. L'ARC-EN-CIEL, *amy de Tortillon.*

ISABELLE *en grondant Mezzetin.*

Ecoutez, Sergent, si m'a recruë n'eſt faite dans trois jours, ſans autre forme de Procez, je reprens la halebarde. Comptez là deſſus.

MEZZETIN.

Voilà une belle récompenſe à un pauvre diable qui ſe creve à vous faire des ſoldats ! Eſt-ce ma faute, à moy, s'ils deſertent ?

ISABELLE.

Le premier de ces marauts-là qui regardera le pas de la porte, brûlez luy moy la tête d'un coup de piſtolet. Cela fera peur aux autres.

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

Voilà un cadet qui ne reſſemble point mal à vôtre fille.

TORTILLON.

Vous verrez que ma femme la mene ce ſoir à quelque aſſemblée. (*Vers Iſabelle*) Ma mie,

Ma mie, tu commences le Carnaval de bonne heure: car il me semble que les masques ne courent gueres pendant l'Autonne.

ISABELLE (*vers Mezzetin.*)

Hé ouy, les masques!

MEZZETIN.

Le vieux fou! *Mezzetin lâche un tourbillon de fumée dans le visage de l'Arc en Ciel.*

L'ARC-EN-CIEL.

Ah! je suis englouty.

ISABELLE.

Il n'y a plus que vous en France, Monsieur l'Arc-en-Ciel; qui n'aimiez point le tabac.

MEZZETIN (*vers l'Arc-en-Ciel*)

Ma foy vive la pipe! c'est le salut du Grivois.

TORTILLON.

Dis-moy donc, ma fille, avec qui cours-tu le bal?

ISABELLE.

Avec une armée de soixante ou quatre-vingt mille hommes, que je vais joindre sur le bord du Rhin.

MEZZETIN.

Nous allons faire un carnage de diable.

L'ARC-EN-CIEL (*à l'oreille de Tortillon*)

C'est sur cette fille-là que vous faites reposer toutes vos esperances?

TORTILLON.

Avec une Armée de quatre-vingt mille hommes! Oüais! que veut dire tout cela?

ISABELLE.

Pour faire ceſſer vôtre ſurpriſe, ſçachez, mon pere; que la moleſſe & l'oiſiveté des femmes m'ont donné une telle averſion de mon ſexe, que ne le pouvant changer, je tâche du moins de le déguiſer par mes habits & par mes actions. Et comme la guerre eſt la veritable école de la gloire, en attendant mieux je me fais d'abord Capitaine d'Infanterie.

TORTILLON.

Plaît-il?

ISABELLE.

Ouy morbleu: Capitaine d'Infanterie; & je prétens que toutes les ſemaines la Gazette fera mention & de mon courage & de ma conduite.

L'ARC-EN CIEL (*en montrant le doigt à Tortillon, & ſe moquant.*)

Une fille douce! raiſonnable!

ISABELLE.

O ça, de bonne foy, mon pere, ne conviendrez-vous pas qu'un chapeau retroussé me coiffe infiniment mieux, qu'un attirail impertinent de rubans & de cornettes, qu'une plume a toute une autre grace que les montagnes de rayons qui allongent la taille des femmes?

TOR-

TORTILLON.

Dieu me le pardonne, la cadette eſt encore plus malade que l'aînée.

MEZZETIN *rentrant bruſquement*

Le pere de Jolicœur, mon Capitaine, qui apporte trente Louis d'or pour dégager ſon fils?

ISABELLE.

C'eſt un fou. A moins de cinquante, il n'y a rien à faire.

MEZZETIN.

C'eſt ce que je luy ay dit, moy. Je luy vas diablement river ſon clou, avec ſes trente Louis.

TORTILLON *les larmes aux yeux, vers l'Arc en Ciel.*

Mon compere, que je ſuis malheureux en enfans!

L'ARC-EN-CIEL.

Point du tout. C'eſt une fille qui n'a d'autres volontez que les vôtres.

TORTILLON *vers Iſabelle.*

Ma chere fille, je voy bien que tout cecy n'eſt qu'une gageure pour te réjouir. N'eſt il pas vray? Mais plaiſanterie à part, ſçais-tu, ma belle, que je ſonge tout de bon à te marier, & que je te deſtine un des plus jolis hommes....

ISABELLE.

Hé fy! Révez-vous de me faire une

auſſi brutale propoſition?

TORTILLON.

Comment donc?

ISABELLE.

Quoy je paſſerois, comme les autres femmes, les deux tiers de ma vie devant un miroir? je ſerois toujours occupée d'enfans, de nourrices, de meubles, de juppes, de dentelles, de fichus, de parfums, & de toutes les drogues qui font la felicité ou pour parler plus juſte, la miſere de nôtre ſexe! Non, non, mon pere, non, j'ay l'ame plus élevée. Je ne bleſſe les hommes qu'à bons coups de piſtolets. Je ne porte d'odeurs que celles de ma reputation! & de peur de me mes-allier, je n'épouſeray jamais que la gloire des grandes actions. Dites la verité, vous ne croyez pas avoir mis tant de cœur dans le corps d'une fille? Il n'y a mordy point de perils que je n'affronte, pourveu qu'il y ait de l'honneur à gagner. De la guerre, ventre bleu, de la guerre, pour me diſtinguer!

L'ARC-EN-CIEL *à Tortillon.*

C'eſt un mouton, qui ſe fait une joye de vous obéïr.

TORTILLON.

Non compere, ce ſont quelques vapeurs qui la tourmentent. Tâchez, je vous prie, de l'amuſer, pendant que je vais dire à ma femme de la mettre

au lit (*vers Isabelle*) Ma mie, je ne te dis pas adieu. Je vais dans mon Cabinet chercher un colletin de buffle, & des paremens de pistolets, brodez de semences de perles, dont je te veux faire present. Jamais Capitaine n'en a porté de si beaux.

ISABELLE *à Tortillon.*

N'auriez-vous pas quelque fabre d'acier de Damas? Je n'en ferois morby point à deux fois pour abbatre une tête.

TORTILLON *en s'en allant.*

L'esprit d'une si sage creature ne peut être tourné en si peu de temps.

L'ARC-EN-CIEL *à Isabelle.*

Dites-donc, ma belle voisine, est-ce tout de bon que vous ne voulez point vous marier? Prenez garde au moins de fâcher Monsieur vôtre pere.

ISABELLE.

Ah, l'Arc-en-Ciel; que je t'aime avec tes remontrances! O ça vieux Coquin, és-tu bon à quelque chose? Me voudrois tu bailler deux cent Louis pour achever mon équipage? Je vois déja à ta mine usuriere, que tu aimeras mieux les prêter sur gages, au denier trois.

L'ARC-EN-CIEL.

Si j'en avois, ce seroit ma foy de bon cœur: Mais comme vous sçavez, mon fils me ruine.

ISABELLE.

A propos, on dit qu'il copie assez bien le Gentilhomme, & que le nom de Baron ne luy messied point. Il a beau faire, il faut avec cela deux Campagnes pour le decrasser tout à fait. Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

Il me semble qu'il y a long temps que j'ay soif. Fais-nous rapporter une tranche de jambon. Monsieur l'Arc en-Ciel ne sera pas fâché de boire un coup de vin à la glace?

L'ARC-EN-CIEL.

J'aurois volontiers cet honneur là: mais...

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais.... Vous boirez, ma foy, & dans mon verre encore. Allons vîte, une bouteille de vin de Champagne.

L'ARC-EN-CIEL.

Dispensez-moy de cela, je vous en prie. Il faut que je sois à quatre heures dans la Salle du Palais, pour regler un petit compte avec un Marchand de Bonnets qui tient de moy une Boutique.

ISABELLE.

Un Marchand de Bonnets? Ah, vous ne me refuserez pas une grace? (*vers Mezzetin.*) St, st. (*à l'Arc-en-Ciel*) Je vous prie, Monsieur, achetez moy un de

de ces beaux bonnets de brocard d'or, bordez de fourrure, J'y mettray jusqu'à trois Louis, que je vais bailler, s'entend: Car sans argent, les commissions ne sont point agreables, *en luy mettant trois Louis d'or dans la main.*) Tenez, Monsieur l'Arc-en-Ciel. Qu'il soit des mieux étoffez, & des plus à la mode, je vous en prie.

L'ARC-EN-CIEL.

J'y feray tout de mon mieux, & je vous le porteray demain à vôtre lever.

ISABELLE.

Ne vous donnez pas cette peine-là. Mon Sergent l'ira demain prendre chez vous.

MEZZETIN.

Moy? je ne sçais point les ruës; & puis je n'ay point de memoire. Jamais il ne me souviendra de ce diable de nom là. A moins que je ne l'écrive sur mes tablettes. Monsieur l'Ar.... l'Ar.... l'Ar..

L'ARC-EN-CIEL.

L'Arc en-Ciel, ruë Cocatrix.

MEZZETIN.

Lar... Cor.... hc.... dy..... tris..... Diable emporte, si j'en puis venir à bout.

L'ARC-EN-CIEL

Donnez, donnez, je vous en épargneray la peine, (*il écrit son nom & sa ruë*) l'Arc-en-Ciel, ruë Cocatrix.

Vous ne ſçauriez manquer. Tous les enfans du quartier me connoiſſent.

L'ESCHALOTE *à Iſabelle.*

Voilà la femme de ce Fripier qui à fait enroller ſon mary.

ISABELLE.

Que diable me veut-elle?

L'ESCHALOTE.

Elle vous apporte vingt piſtoles, pour ne luy pas doner ſon congé.

ISABELLE.

Encore trois femmes comme celle-là; je mettray ma foy ma Compagnie à cent hommes. (*à l'Arc'en-Ciel*) ça, mangeons un petit morceau en liberté. (*en ſe mettant à table*) Allons nôtre cher, mets-toy là, à côté de moy. L'Eſchalote?

L'ESCHALOTE.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

N'entens-tu pas à demy mot? du vin à Monſieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je ſors de boire, Monſieur. Il n'y a pas demie-heure que je ſuis hors de table.

ISABELLE.

Ah, que de façons! (*Elle le fait aſſeoir.*) Nous autres Gens de Guerre, nous ſerions bien-tôt ſur la litiere, ſi nous ne mangions à toutes les heures du jour. (*On apporte deux verres, l'un à Iſabelle & l'au-*

l'autre à l'Arc-en-Ciel.) Allons, voisin, à ta santé.

L'ARC-EN-CIEL.

A la vôtre, pareillement.

ISABELLE *au Laquais, l'epée à la main.*

Marаut, à qui tient-il que je ne te passe mon épée au travers du corps? Presenter un verre sans le rinsser!

L'ARC-EN-CIEL.

Oh, quartier, Monsieur, je vous en prie! Le verre est plus net cent fois qu'à moy n'appartient.

ISABELLE *s'étant assise.*

Ne ments point, vieux l'Arc-en-Ciel, combien y a-t-il que tu és marié?

L'ARC EN CIEL.

Trop pour mes pechez!

ISABELLE.

Ta femme a la mine d'être un peu diablesse, ouy?

L'ARC-EN-CIEL.

Tout l'enfer ensemble n'est pas si méchant.

ISABELLE.

Noyons ces chagrins-là dans le vin. Allons, l'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Je pense que c'est le mieux. (*Il prend un verre*) Derechef à ce que vous aimez?

ISABELLE.

Je n'aime ma foy que la guerre. A propos de la guerre, ne dit-on point de nouvelles?

L'ARC-EN-CIEL.

On dit, ma foy, que nos ennemis ont de malins vouloirs. Mais à bon chat, bon rat.

ISABELLE.

Oh que je te sçais de gré, vieux fou, de tes colibets; Va, va pagnote, dors en repos. Nous avons un Maître qui les menera bon train. Allons, beuvons à sa santé. L'Eschalote, du vin à Monsieur l'Arc en Ciel?

L'ARC-EN-CIEL.

Ah, de tout mon cœur. Vîte, une rasade.

ISABELLE.

Allons, mordy, j'en suis avec plaisir. (*on leur apporte chacun un verre de vin.*)

L'ARC-EN-CIEL *se levant.*

A la santé du Roy? Mon Capitaine, je vous la porte.

ISABELLE *à part.*

Il ne pense pas si bien dire. Et moy, je vous en fais raison, à rouge-bord, comme vous voyez. (*ils se r'assoient.*) Et bien, que dites-vous de mon vin?

L'ARC-EN-CIEL.

Il est delicieux.

ISA-

ISABELLE.

Qu'on nous apporte un petit morceau de Parmesan, avec un Saucisson de Boulogne. L'Eschalote, à boire à Monsieur l'Arc-en-Ciel.

L'ARC-EN-CIEL.

Malepeste, comme vous y allez. Je ne songe pas que mon Locataire m'attend. Allons, c'est le vin du cheval. (*après avoir bu*) Je m'enfuis.

ISABELLE.

D'un beau brocard, au moins, je vous prie?

L'ARC-EN-CIEL.

Laissez-moy faire. Il n'y aura rien de trop beau pour vous. (*à part*) Pauvre Monsieur Tortillon, que je te plains de n'avoir engendré que des folles! (*Il s'enva.*)

ISABELLE.

Mezzetin?

MEZZETIN.

Mon Capitaine?

ISABELLE.

Qu'on aille un peu tantôt réjoüir Monse du Bourgeois, & qu'on l'amene au drapeau tambour battant.

MEZZETIN.

Mais, Monsieur.....

ISABELLE.

Qu'est-ce à dire, mais?

MEZZETIN.

C'eſt à dire que tous ces enrollemens-là nous porteront guignon, & qu'à la fin le Sergent & le Capitaine pourront bien....

ISABELLE (*courant aprés luy un piſtolet à la Main*)

Ah poltron, tu repliques à ton Officier? Par la mort.... (*Mezzetin fuit : elle le couche en joüe. Il tombe de peur.*

MEZZETIN *roulant ſur le Theatre.*

Miſericorde! Je ſuis mort.

ISABELLE.

Pour me faire obeïr, il faudra que je tuë cinq ou ſix hommes par échantillon.

SCENE

DU PROFESSEUR D'AMOUR.

ANGELIQUE *ſeule, ſur un lit de repos, ayant pluſieurs Livres autour d'elle.*

N'Y a-t-il que la ſolitude qui puiſſe garantir nôtre ſexe de l'importunité des hommes? Ah, le maudit état que celuy d'une fille! A chaque pas, à chaque moment, ſe voir expoſée aux fades & langoureux diſcours d'un tas d'étourdis, qui n'ont que l'amour pour étude, & l'oiſiveté pour employ. Quand le malheur veut qu'on ſoit abordée par ces ſortes de gens, vous n'entendez auprés de vous qu'un ramage de ſou-

pirs,

pirs, une grêle de plaintes : Ma chere, mon aimable, ma reine, eſt-il poſſible que ma douleur..... Quoy ? ma perſeverance & ma tendreſſe..... Ah ſi jamais mon martyre.... Et puis on ſoupoudre toutes ces ſottiſes d'un peu de deſeſpoir ; & voilà les hameçons où ſe prennent la plûpart de filles, qui ſont aſſez ſottes pour prêter l'oreille aux bagatelles. Quant à moy, je ſuis ſi rebutée de la fadaiſe ; j'ay une telle horreur de l'amour, & une ſi forte averſion pour les hommes, que j'amais.... non jamais....

PIERROT, ANGELIQUE

PIERROT *entrant bruſquement, & allant à Angelique.*

C'eſt ma foy ce coup-cy, qu'il en faut découdre. Vous n'avez, mordy, qu'à affiler vos couteaux.

ANGELIQUE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pierrot?

PIERROT.

Cela veut dire, qu'il y a là bas un homme... Parbleu, c'eſt un maître homme.

ANGELIQUE.

Quoy, jamais la terre ne ſera purgée de cette malediction-là ?

PIERROT.

Qu'ay-je affaire, moy, de vos maudiſſons? Tant y a que c'eſt un compe-

re qui ſçait mons & merveilles. Il demande comme cela, s'il pourroit avoir une concluſion avec vous? Non, non, je me trompe, c'eſt une conſervation.

ANGELIQUE.

Tu veux dire une converſation?

PIERROT.

Ouy à propos, c'eſt comme vous dites. Dame on a l'eſprit ſi tarabuſté de tant de ſortes de beſognes, que les mots ne viennent pas ſous le pouce comme on voudroit. ANGELIQUE.

Et encore, Pierrot, que le ſorte d'homme eſt-ce?

PIERROT.

C'eſt un homme qui a un nez au viſage, & qui vous va diablement donner vôtre reſte. Son valet m'a dit, qu'il enſeigne tout plein de curioſitez, & qu'il vous montrera plus de choſes dans un quart d'heure, qu'un autre ne fera en trois ans. ANGELIQUE.

Quelque antipathie que j'aye pour les hommes, je ne laiſſe pas, quand ils ſont ſçavans, de les trouver ſupportables. Puis qu'il eſt ſi habile, va le faire monter. (*Pierrot s'en va.*) On peut riſquer un quart-d'heure avec des gens d'une capacité extraordinaire. Quelque petit qu'en ſoit le profit, on eſt toujours ſuffiſamment dédommagée de ſon temps & de ſon attention.

AR-

ARLEQUIN *Professeur d'amour, à visage découvert, habillé proprement à la Françoise.*

ANGELIQUE. PIERROT.

PIERROT *à Arlequin, en luy montrant Angelique.*

Tenez, voilà cette creature qui n'ignore de rien. Escrimez-vous avec elle.

ARLEQUIN *aprés avoir consideré Angelique.*

Ah Ciel! est-il possible qu'un esprit si cultivé habite une figure si negligée?

ANGELIQUE.

Vous rendez justice, Monsieur, à mon délabrement. Mais vous n'ignorez pas que les livres & la toilette son fort incompatibles, & que pour peu qu'on s'abandonne à l'étude, il faut renoncer à l'ajustement.

ARLEQUIN,

Vous errez dans le principe, Mademoiselle; & je vous soutiens qu'un air dégingandé est la marque infaillible d'un merite farouche, & d'un sçavoir capricieux.

PIERROT.

Voilà ce qu'on appelle, river le clou comme il faut. (*Vers Angelique,*) Dieu nous devoit cet homme là, pour vous mettre à la raison.

ANGELIQUE.

Je m'accommoderois fort de sa franchise.

chiſe. Selon moy, rien n'eſt plus tuant que ces loueurs de profeſſion, qui nous brident le nez de nôtre merite, & qui nous font la honte de nous raconter en face tous nos talens.

ARLEQUIN.

Pour ne point abuſer du temps ſi cher & ſi précieux, oſerois je vous demander, Mademoiſelle, quelles ſont vos occupations ; quels Livres vous liſez, & de quelle maniere vos heures ſont partagées ?

ANGELIQUE.

Pour vous en faire un détail exact, je vous diray, Monſieur, que je dors tres-peu.

ARLEQUIN.

Tant pis !

ANGELIQUE.

Que j'étudie beaucoup.

ARLEQUIN.

Encore pis !

ANGELIQUE.

Et que la Philoſophie étant ma paſſion dominante, j'ay toûjours devant les yeux Seneque, Ariſtote, Socrate, ou quelque autre fameux modele de la ſageſſe.

ARLEQUIN.

Toujours de pis en pis. Héfy, Mademoiſelle, vous ne liſez que des Autheurs à beurieres. Ces trois hommes-là que vous venez de nommer, ont plus-

gâté

gâté d'esprits, que tous les Livres du monde n'en ont façonnez.

PIERROT.

C'est pour céla que je n'y ay jamais fourré mon nez.

ARLEQUIN.

Pauvre fille! que je plains le temps que vous avez perdu à feüilleter tant de vieux Bouquins!

ANGELIQUE.

Apparemment, Monsieur, vous ne venez chez moy que pour m'insulter?

ARLEQUIN.

Je n'y viens, prodige de nos jours, que pour rendre hommage à vos lumieres, & pour vous convaincre que toutes vos sciences ensemble ne valent pas la seule chose que vous ignorez.

PIERROT.

Monsieur est franc du colier. Il vous parle avec affection.

ANGELIQUE.

Mais puisque les grands hommes vous paroissent si mépriſables, oserois-je, Monsieur, vous demander à nom tour qui vous étes, & qu'elle est vôtre profession?

ARLEQUIN.

Je suis, trop aimable sçavante, un Operateur infaillible pour les fractures de la raison, pour les diflocations de l'esprit, pour les entorses du bon sens, &

& generalement pour tous les mauvais plis qu'un cœur peut prendre ou par ignorance ou par temperament ; c'eſt à dire en un mot, que j'apprivoiſe les humeurs farouches par la delicateſſe de mon art, & que par la douceur de mes preceptes, j'inſinuë l'amour aux ames les plus glacées.

ANGELIQUE.

Quoy, Monſieur, vous voulez perſuader que l'amour s'apprend par regles ?

ARLEQUIN.

Infailliblement.

ANGELIQUE.

Que vos preceptes peuvent déterminer une ame à la tendreſſe ?

ARLEQUIN.

Sans difficulté.

ANGELIQUE.

Et en combien d'années faites-vous ces ſortes de miracles ?

ARLEQUIN.

En deux petites leçons.

ANGELIQUE.

En deux leçons ! J'avouë que je n'ay jamais été curieuſe : mais je la deviendrois volontiers pour ...

ARLEQUIN.

Je vous entens. Vous voulez être mon écoliere ?

ANGELIQUE.

Pour peu qu'on aime l'étude, on eſt toû-

toûjours bien aise d'apprendre quelque chose de nouveau.

ARLEQUIN.

Ca, commençons par vous nettoyer l'esprit, & par chasser toutes les préventions ridicules que la lecture vous a données. Car la premiere de mes maximes est, que l'amour & la philosophie sont incompatibles.

ANGELIQUE.

Suivant vôtre doctrine, il ne faut donc point de raison en amour?

ARLEQUIN.

A vous dire vray, elle n'y sert pas de grand chose. Car d'abord que nôtre penchant nous porte à aimer quelqu'un, tous les argumens sont inutiles pour nous en détourner. Un seul mouvement du cœur a plus de credit sur l'ame, que les galimatias de Seneque & d'Aristote. Vous jetterez tous ces gens-là au feu, sitôt que vous prendrez goût à mes leçons.

ANGELIQUE.

Je ne sçay point ce qu'il arrivera: mais je prens déja beaucoup de plaisir à vos expressions, qui n'ont point cet air sauvage que je trouve dans tous les Autheurs.

ARLEQUIN.

Fy! ce sont des brutaux qui n'ont jamais aimé.

AN-

ANGELIQUE.

Vous croyez donc que l'amour donne de la politesse ?

ARLEQUIN.

Je vous dis que c'est une lime douce, qui use peu à peu tous les défauts : & qu'un filet de passion donne un certain lustre au discours, une bonne grace aux manieres. Je passe bien plus avant. Je maintiens qu'une Demoiselle occupée d'une tendre amitié, en paroît mille fois plus belle & plus aimable.

ANGELIQUE.

Oh pour le coup, vous poussez la gageure trop loin. Quoy ? il seroit possible qu'une fille devint belle à mesure qu'elle deviendroit sensible ?

ARLEQUIN.

Comme je parle à une Fille Sçavante, je ne veux que trois paroles pour vous convaincre. N'est-il pas vray, Mademoiselle, que le visage est le miroir de l'Ame ?

ANGELIQUE.

Rien n'est plus certain.

ARLEQUIN.

Ne convenez vous pas qu'une ame ensevelie dans la froideur, communique au visage une espece de letargie, qui rend tous les traits inanimez, & qui jette une indolence insuportable dans tout le reste de la personne ?

AN-

ANGELIQUE.

Cela me paroît vray ſemblable.

ARLEQUIN.

Tout au contraire : une ſeule étincelle d'amour, allumée à propos dans un jeune cœur, rend l'imagination plus prompte, l'eſprit plus aiſé, la converſation plus animée, les yeux plus brillans, & répand ſur tout le viſage ce je ne ſçay quoy vif & touchant, dont il eſt impoſſible de ſe deffendre.

ANGELIQUE *à part.*

Depuis que je ſuis au monde, je n'ay encore veu perſonne s'expliquer avec tant de facilité. (*vers Leandre*) Vous devez avoir bien des Ecolieres, Monſieur ? Car il eſt peu de femmes qui n'aprennent volontiers à aimer pour devenir belles. Moy, par exemple, croyez-vous que je fuſſe plus aimable, ſi j'avois moins d'averſion pour les hommes ?

ARLEQUIN.

Je ne vous quitteray point que vous n'en ſoyez convaincuë.

ANGELIQUE.

Quoy, ſur le champ vous m'allez faire devenir belle ? Il n'y a pas de magie, au moins, à vôtre doctrine ?

ARLEQUIN.

Rien de plus ſimple, rien de plus naturel, rien de plus ordinaire. Commen-

mencez, s'il vous plaît, par vous faire apporter un de vos plus beaux habits, & tout le reste de l'ajultement.

ANGELIQUE.

Volontiers. Muscadin?

MUSCADIN *Laquais.*

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Dites qu'on me vienne habiller. (*Vers Leandre*) Mais à quoy bon, Monsieur, ce preparatif?

ARLEQUIN.

Vous ne sçavez donc pas que l'amour fuit les gens mal-propres, & qu'il faut estre sur le bon pied pour le recevoir?

ANGELIQUE.

Je voy bien que j'ay très mal employé mon temps, & que j'ignore les choses les plus necessaires. (*La femme de Chambre entre.*) (Toinon, habille moy. (*Elle passe son manteau, & s'habille dans le moment. Puis parlant à Leandre.*) Vous voyez comme je suis obeïssante?

ARLEQUIN.

N'oubliez pas un colier, des bracelets, & beaucoup de rubans de couleur.

ANGELIQUE.

Sans vanité, j'en ay de passables.

ARLEQUIN.

Il faut avec cela quelques mouches.

AN-

ANGELIQUE.

Fy ! l'horrible choſe !

ARLEQUIN.

Croyez conſeil. Mettez-en ſeulement ſept ou huit. Les mouches n'offenſent pas la bien-ſeance, quand on en uſe moderement.

ANGELIQUE *en mettant quelques mouches.*

J'obéiray juſqu'au bout.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une Ecolière du grand air !

ANGELIQUE.

Tout de bon, me trouvez-vous à vôtre gré ?

ARLEQUIN.

Je ſerois d'un goût bien difficile. Prenez la peine de vous remettre dans vôtre fauteüil, & vous ſouvenez ſeulement qu'il faut m'écouter, me croire, & me répondre de bonne foy, ſuivant les mouvemens de vôtre cœur.

ANGELIQUE.

Serieuſement, Monſieur, ſi j'aime, deviendray-je plus jolie ?

ARLEQUIN.

Vous ne vous reconnoîtrez pas. Je m'en vais vous parler, comme feroit un homme qui auroit aſſez de bien, & aſſez

de

de merite pour vous pouvoir rechercher en mariage.

ANGELIQUE.

La fortune me touche peu, & je suis beaucoup plus sensible au merite. Ainsi, Monsieur, parlez comme de vous, & n'empruntez les sentimens de personne.

ARLEQUIN (*son chapeau à la main, & d'un ton fort respectueux*)

Puisque vos bontez previennent mon attente, & que vous permettez à mon cœur de s'expliquer de toute sa tendresse, il ne donnera point dans les hyperboles ridicules qui assaisonnent d'ordinaire les declarations de s Amans: il ne luy echapera ni desespoir, ni sanglots, ni martyres....

ANGELIQUE.

Toute viande à duppe!

ARLEQUIN.

Ces grands mots ne sont mis en œuvre que pour étourdir les ames vulgaires, qui se laissent charmer de tout ce qu'elles n'entendent point. Mais l'infaillible éloquence pour persuader un esprit aussi éclairé que le vôtre, c'est la sincerité avec laquelle je rends justice à tout ce que vous valez. Je n'employe que mon estime pour meriter la vôtre.

ANGELIQUE.

C'est joüer à coup seur!

ARLE-

ARLEQUIN.

Et s'il arrive un jour que je parvienne à l'honneur de vous plaire. Jamais vous n'éprouverez d'inegalité dans mon humeur, jamais de contrarieté dans mes ſentimens, jamais de relâche dans mon ardeur.

ANGELIQUE.

Si cela étoit vray, Monſieur, cela ſeroit rare, & en même-temps bien doux!

ARLEQUIN.

Quoy, vous me faites l'outrage d'en douter?

ANGELIQUE.

On doute volontiers d'un bien qu'on ſouhaitte.

ARLEQUIN.

Ah, Madame, traitez plus favorablement ma bonne foy. Croyez que ma bouche eſt le fidelle intreprete de mon cœur: & qu'aucune de mes actions ne dementira la perſeverante attache que j'auray pour vous le reſte de ma vie.

ANGELIQUE.

Ouy? ſi j'étois vôtre femme, vous m'aimeriez toujours?

ARLEQUIN.

Que vos ſcrupules ſont cruels! Ouy, charmante Ecoliere, je vous aimeray toujours. Mais vous n'ignorez pas que de tous les ſupplices, le plus cruel eſt celui d'aimer ſeul. A mon exemple, vôtre

cœur deviendroit-il ſenſible ? & pourrois-je me flater d'autant de tendreſſe que je vous en promets ; Ma belle, vous détournez vos yeux. Vous ne me repondez rien. Ah ! ſans doute, ma leçon commence à vous ennuyer !

ANGELIQUE.

Tout au contraire, Monſieur, je m'apperçois que j'en profite peut-être trop, & que mon ſilence répond aſſez juſte à ce que vous me demandez. Toinon ?

TOINON.

Mademoiſelle ?

ANGELIQUE.

Apportez mon miroir. (*Aprés s'être regardée, & faiſant un grand ſoupir de joye, elle ſe tourne vers Leandre, & luy dit tendrement* : Ah le bon Maître !

ARLEQUIN.

Serois-je aſſez heureux....

ANGELIQUE.

Vous étes aſſez heureux pour m'avoir tenu parole. Ouy, je conviens de bonne foy, que je ſuis plus jolie dés la premiere leçon. Quand me viendrez-vous donner la ſeconde ?

ARLEQUIN.

Vôtre heure ſera la mienne.

ANGELIQUE.

He bien, revenez demain matin.

AR-

ARLEQUIN.

Tres-volontiers.

ANGELIQUE

Non, non, Monsieur. Ce soir, s'il vous plaît

ARLEQUIN.

Encore mieux.

ANGELIQUIN.

Ou bien, si vous vouliez, à l'issuë du diner. Enfin, vous ne sçauriez revenir trop tôt: pourveu que vous me teniez ce que vous m'avez promis.

ARLEQUIN.

Le temps vous en fera éprouver mille fois davantage.

ANGELIQUE.

Adieu, Monsieur, jusqu'à tantôt. Mais soyez ponctuel, au moins.

ARLEQUIN.

Pourrois-je negliger une si belle & si bonne Ecoliere, Ah l'heureuse leçon! Amour, seconde moy jusqu'au bout. (*Il sort.*)

ANGELIQUE *à Toinon.*

Toinon?

TOINON.

Mademoiselle?

ANGELIQUE.

Dis moy, de bonne foy. Comment me trouves tu?

TOINON.

Ah, Mademoiselle, vous étes charmante, & je ne vous ay jamais veu si belle.

ANGELIQUE.

Allons, Toinon, jettes-moy tous ces diantres de Livres-là par la fenêtre, ou fais en ton profit.

TOINON.

Mademoiſelle, eſt-ce quelque vapeur qui vous prend ?

ANGELIQUE.

Que tu és bête, avec tes vapeurs ! Apprens que l'étude m'avoit gâté le tain, & que ſans le ſecours de cet honnête homme qui ſort, j'allois devenir laide comme un hibou. C'eſt lui qui remet mon viſage ſur pied.

TOINON.

Le bon Dieu le conſerve ! Mademoiſelle, s'il vouloit avoir cette charité là pour moy.

ANGELIQUE.

Voilà qui eſt fait, je l'épouſe ce ſoir. Il me fera belle; il m'aimera toujours: N'eſt-ce pas pour être heureuſe ? Oh ! Mademoiſelle ma ſœur, avec vôtre bravoure, vous ne tenez pas encore les cinquante mille écus de mon Oncle. Il faut avoüer que j'aurois été bien ſotte de m'enfermer le reſte de mes jours avec Seneque & Iſocrate. A ce que je voy, la vraye ſcience d'une femme, c'eſt d'être belle. L'étude & les Livres ne ſervent qu'à la rendre inſupportable.

SCENES FRANCOISES
D'ARLEQUIN MERCURE GALANT.

ARLEQUIN EN MERCURE, raconte plusieurs nouvelles à Jupiter, parmy lesquelles sont les suivantes :

DES ANTIPODES.

CEs gens-là souhaitteroient avec impatience de sçavoir si c'est eux, ou si c'est nous qui vont la tête en bas, & les pieds en haut.

DE BARBARIE.

Le Sultan Barbet, Quatriéme du nom, surnommé le Barbu, a defendu à tous Barbiers, de quelque qualité & condition qu'ils

ſoient, de raſer la barbe aux Eunuques de ſon Serail, à peine d'être mis entre les mains du Sieur Barbeau le Queſtionaire, & mourir dans l'eau froide.

DE PARIS.

Un Sergent au Châtelet, a preſenté Requête, à ce qu'il ſoit défendu aux Comedins Italiens de ne plus joüer ſon nez à la Comedie. Il a voulu engager la Communauté d'intervenir pour prendre ſon fait & cauſe: mais elle n'a pas voulu; parce qu'il n'y a point de Sergent qui ait le nez fait comme luy.

D'ESPAGNE.

Ces jours paſſez, dans une Fête de Taureaux un homme s'étant preſenté pour combattre un Taureau extrémement furieux, on fut étonné de voir ce Taureaux humilié devant luy; & comme on cherchoit la cauſe d'un effet ſi prodigieux, on ſçut que cet homme étoit marié à une femme d'humeur galante, & que ſa tête étant mieux armée que celle du Taureau, cet aminal luy avoit témoigné ſon reſpect & ſa ſoumiſſion.

PLAI-

PLAIDOYE,

En faveur des petits Plutons, Orphelins par la mort de leur Pere le Diable, Contre Proſerpine leur Mere.

ARLEQUIN *plaidant.*

L'Emphaſe & l'Exorde étant preſque toujours l'ornement d'une méchante cauſe ; j'entre à corps perdu dans la mienne, & m'écrie d'un ton piteux & melancolique. Le diable eſt mort. Eſt-il rien de plus ſurprenant ? Le diable a fait un Teſtament : Eſt-il rien de plus libre & de plus ordinaire ? Le diable m'en fait l'executeur : Que pouvoit-il faire de plus judicieux ? Sa diableſſe de femme diſpute le Teſtament : Quelle malice ! Grippimini luy prête ſon ſecours : Quelle friponnerie ! Deux grands moyens dans cette cauſe : La méchanceté d'une femme : la friponnerie d'un Procureur. Heſiterez-vous, Meſſieurs, à prononcer ſur ces deux chefs ? Rien de plus mechant qu'une femme : L'experience vous l'apprend. Rien de plus ruineux qu'un Procureur : Il faut n'avoir jamais plaidé pour en diſconvenir. Grippimini, Meſſieurs,

Grippimini.... ſon nom fait ſon portrait. Je paſſe au détail de ma cauſe.

Feu le diable d'affreuſe memoire, voulant mourir en bonne odeur, & laiſſer à ſa famille des marques de ſon naturel & de ſa tendreſſe, a fait un Teſtament: mais un Teſtament vêtu & revêtu de toutes ſes formes. A l'égard du Teſtateur il étoit d'âge competant. Il étoit maître de ſes biens, de ſes volontez & de toute diablerie. Quant au Teſtament, n'y a-t-il pas mis tous les ingrediens neceſſaires pour le rendre valable & ſolennel? Ignoroit-il la chicane; luy qui l'a miſe dans le luſtre où nous la voyons aujourd'huy? Apprehendoit-il la ſurpriſe des Procureurs & des Avocats, luy qui leur fournit tant de moyens pour aſſaſſiner la Juſtice du fond, par la rigueur de la Forme, & pour ſauver, quand bon leur ſemble, l'irregularité de la Forme par le ſeul merite du fond? Pouvoit-il pecher contre les Loix & la Coutume, luy qui les fait par tout interpreter à ſon gré? Se défioit-il de ſon credit parmy les Juges, luy qui les corrompt trop ſouvent par les ſollicitations & par l'interêt? Ah, Meſſieurs, Pluton n'eſt pas un diable manchot dans les affaires. C'eſt un Pere équitable, qui veut que ſes enfans faſſent du mal à tout le genre humain, ſans que le genre humain leur en puiſſe rendre. C'eſt un Pere

ſur-

surpris par la mort, & pressé par l'amitié, qui épanche sur ses enfans en expirant, tous les crimes dont ils doivent être capables. Beau naturel, Messieurs! Belle tendresse!

LE JUGE.

Mercure, venous au fait. Le Testament est-il en bonne forme?

ARLEQUIN.

Je le soutiens, Messieurs, bon & dans la forme, & dans la matiere. C'est un Testament écrit sur la peau du plus malin diable qui ait jamais été corroyé. Testament écrit sur la peau d'un diable blanchi dans l'ordure & dans la chicane! Le diray-je, Messieurs? C'est un Testament écrit sur la peau d'un Greffier. Quand le mensonge & la calomnie voudroient noircir cette verité, les griffes seules démentiroient la calomnie & le mensonge. (*Il montre une peau qu'il tient dans la main, aux quatre coins de laquelle sont quatre griffes de fer blanc, & sur laquelle est écrit le Testament.*) La Loy, Paragraphe 7. Digeste 15. semble n'avoir été faite que pour nôtre espece, *Ex ungue leonem.* C'est à dire, Messieurs, que le lyon se connoît par l'ongle, & les Greffier par la griffe. Venons à la forme. Le Testament dont il s'agit est entierement écrit & paraphé de la main du deffunt: premiere formalité. Il est reconnu pardevant deux No-

taires, au desir de la Coutume de Paris: autre formalité. Mais, Messieurs, ce qui fait la validité du Testament olographe, & ce que je vous prie tres-humblement de remarquer, c'est que le defunt fait mention expresse de l'institution d'heritier, qui est formelle au corps du Testament. J'épuiserois le Code & les Pandectes, si...

GRIPPIMINI *l'interrompt brusquement.*

ARLEQUIN.

Laissez, laissez, Grippimini, hé laissez. Voilà qui est abmirable! un Procureur interrompre un Avocat à l'Audience! En verité, Messieurs, je n'y connois plus rien.... Il parlera encore? Hé laissez, laissez. Contentez-vous de tourmenter les gens dans vôtre étude, & ne nous venez pas icy incommoder en plaidant. Puisque ces Messieurs me font l'honneur de m'entendre, c'est bien la moindre chose que vous vous taisiez quand je parle! Je ne vous ay point interrompu, moy, je vous ay bien laissé parler. (*Il reprend le fil de son discours.*) J'épuiserois le Code & les Pandectes, si je rapportois icy tous les textes qui parlent de testament. Aussi bien nos Loix me sont que trop usées depuis le temps qu'elles servent en de pareilles contestations. Quelqu'un me dira peut-être, que les quatre-

Plu-

Plutons pour qui je parle, ſont iſſus *ex damnata conjunctione*. Ah de grace, Meſſieurs, n'agitons point cette perilleuſe queſtion. Vivons vous & moi dans la bonne foy ſur ce chapitre. Combien les Souverains perdroient ils de ſujets, ſi tous les enfans de leur Royaume n'étoient faits que par ceux qui ont droit d'en faire? Combien y auroit-il de ſucceſſions vacantes, s'il ne ſe trouvoit des amis charitables qui portent des heritiers dans les familles qui en ont beſoin? Mes pupilles ſont venus *conſtante matrimonio*. Voilà, Meſſieurs, ce qui établit leur état & le vôtre. Voilà ce qui décide du repos public? & voilà ce qui m'acharne à ſoutenir le Teſtament. Quoy? pour favoriſer l'avarice d'une veuve, vous laiſſerez courir ſur la terre habitable les petits Plutons comme de pauvres diables? Auriez-vous la conſcience de les voir ſans tains & ſans équipage, eux qui font rouler tant de monde à Paris? *Non feram, non patiar*. Puiſque leur pere me les a confiez, je veux qu'ils entrent de bonne grace dans le monde, & qu'ils y paroiſſent comme des diables de leur qualité. J'établirai l'aîné auprés des femmes, & le rendray ſi complaiſant & ſi perſuaſif, qu'elles publieront par tout qu'il a de l'eſprit comme un diable. Je mettray le ſecond avec les Gens d'affaires, les Uſuriers, & les Marchands

afin qu'il ſoit un diable de tout mêtier. Le troiſiéme ſuivra le barreau, & ne frequentera que des Procureurs pour être quelque jour un diable en procez. Je jetteray le quatriéme dans l'Epée, où je prétens qu'il faſſe le diable à quatre. C'eſt de cette maniere qu'un Tuteur honnête homme doit veiller à l'établiſſement & à l'éducation de ſes mineurs. Je conclus, à ce qu'il vous plaiſe debouter Grippimini de ſa demande, & le condamner à une violente reparation pour certains mots de fripon, que je retorque contre luy avec ce bel axiome de Pytagore. *Procul hinc, procul eſto profani. Pares cum paribus. Odi profanum vulgus. Dixi.*

SCENES FRANCOISES DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN *en More.*

ARLEQUIN *à Isabelle.*

UN Page de mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiselle, que vôtre équipage abboyoit aprés un More, j'aurois fait conscience de tarder plus long-temps à vous venir offrir mes petits services.

ISABELLE.

Que sçais-tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, selon l'occasion.

ISABELLE.

Tu as de l'esprit à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprés de vous.

ISABELLE.

Puiſque tu ſçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment, quand on te parle par ſignes?

ARLEQUIN.

Aſſurément, Mademoiſelle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toûjours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Vien-ça, More; c'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens. je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qui n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer; & juſqu'au plus petit laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ay ſervi ſans contredit les premiers grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné, c'eſt chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de rolle à leur ſervice: Ah la belle école pour un valet.

ISABELLE.

Tu en es donc ſorti bien ſçavant ?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'eſt pas ſur le pied de laquais que vous devez me regarder. En cas de beſoin, je vous ſervirai joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend-elle juſques-là ?

ARLEQUIN.

Hé, je crois que quand on a ſervi des Abbez, on ſçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprés des femmes.

ISABELLE.

Quelle eſt la choſe où tu reuſſis le mieux ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, c'eſt dommage que vous n'ayez tant ſoit peu de barbe, vous avouëriez bien-tôt qu'il n'y a point de trait d'arbalête que je ne ſurpaſſe en vîteſſe, quand j'ay le raſoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre ! Sçais-tu faire de la pâte pour les mains ?

ARLEQUIN.

Voilà une choſe fort difficile, Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'eſt point ſervi d'autre pâte que de la mienne. Il me diſoit quelquefois que toutes les femmes de ſa connoiſſance, (& cela alloit bien

à la moitié de Paris,) usoient d'une pâte qui les dessechoit d'une maniere qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE

Cela est admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain syrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reseau que la petite verole la plus endiablée puisse travailler de gayeté de cœur sur un visage; & je compose de certains fards qui sont à l'épreuve de l'ail, du Soleil, de la pluye, & des baisers même appliquez par des Flamans.

COLOMBINE *à Isabelle.*

Voilà un tresor, Mademoiselle!

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou six vieilles de qualité & des plus dégoutantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie pension à de jeunes cadets, depuis qu'elles se frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepitées l'une & l'autre, pour vous donner le plaisir de voir vos deux teins savonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous passerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'eſt moy qui ay donné l'invention d'un certain petit inſtrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le furet des Nouveautez, & la ſentinelle ordinaire du Theatre? Malepeſte, il n'y a rien de plus ſouverain contre les Comedies à la glace. Cela eſt ſi vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis; apoſtropher ſuperbement la mort, & morguer les deſtinées au plus juſte; ſans reſpect de ſa perruque & de ſon cimeterre à la Romaine, dés qu'il commence à m'aſſoupir, je luy coupe raſibus la parole, & s'il fait mine ſeulement de broncher, je recois bien tôt main-forte de vingt écots des plus glapiſſans, qui eſcortent ſans miſericorde le pauvre diable de Comedien juſques ſur les frontieres du Theatre.

COLOMBINE.

Il eſt trop divertiſſant!

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle auſſi de faire des Vers?

COLOMBINE.

Dis la verité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie! Cela eſt bon aux Invalides du Parnaſſe, de s'amuſer à des vaudevilles. Vive la Satire, morbleu, c'eſt là

là où je m'attache uniquement. C'eſt le Thermometre de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique conſiderable?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort patetique dont un de mes confreres menace le public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage patetique?

ARLEQUIN.

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques.

COLOMBINE *en riant.*

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers Burleſques? Ah! ah! ah!

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Academie, je ne produis pas un jota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie ne faſſe moiſir deux petites pieces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air: ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles?

COLOMBINE.

Que ſçais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter?

AR-

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en goût. (*Il lit :*) Recette pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah Colombine, quelle abſynthe pour nous oreilles ! J'entrevois là dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſez François ? Voicy quelque choſe de plus.

ISABELLE *en luy arrachant la piece des mains, & la donnant à Colombine.*

Vois vîte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon, Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit :*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU, ou le portrait fidelle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le ſexe aiſément s'accommode,
Des gens qui ſçavent badiner ?
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car, qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le temps d'apreſent ?
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit coquet tout plaiſant,
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiere,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniere

Qu'il

Qu'il faſſe toujours le godet.
Entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille ?
A ſe mordre de temps en temps :
Par maniere de paſſe temps (le.
Une lévre qu'il tâche à rendre plus vermeil-
Affectant de rire de tout (les :
Pour montrer qu'il a les dents bel-
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles,
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Tuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le ſien :
Faiſant ſon cours aux Comédies :
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,
Son œil voltige autour des Actrices jolies,
Et les has ne luy coutent rien.
Voilà de legers traits de la delicateſſe
Où nos petits colliers ſont preſque tous tombez.
Avoüons donc que la molleſſe
Eſt l'appanage des Abbez.

COLOMBINE *aprés avoir lu.*

Cela s'appelle un laquais univerſel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton laquais! Je pretens bien être l'homme de chambre de Mademoiſelle.

ISABELLE.

Sur quel pied prétens tu entrer chez moy ?

ARLEQUIN.

Sur quel pied? Ma foy, ſus l'un & ſur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages ?

AR-

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le partiſan d'où je ſors cinquante écus, ſans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour ſiffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoy en es tu ſorty ?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiſeries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore ?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laiſſer cajoler par ſa femme, parce qu'un jour en revenant de la Douane, il la ſurprit qui me donnoit de petits ſoufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux, au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en voulus ſortir ; & c'eſt à cette ſortie bienheureuſe que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à vôtre ſerviteur.

ISABELLE.

C'eſt bien mon deſſein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & ſçavoir le nom du Partiſan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

AR-

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme sans tête, Mademoiselle.

ISABELLE.

Il se nomme?

ARLEQUIN.

Monsieur Tire partout, Mademoiselle.

ISABELLE.

C'est assez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Mademoiselle. (*A Colombine,*) Adieu bonne piece. (*En revenant vers Isabelle*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partisan, que j'ay la main subtile, je vous prie de croire que je ne suis pas homme à suivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiete pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN *à Colombine.*

A tes heures perduës, cinq ou six douzaines de soupirs pour le pauvre More?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

SCENE
DU BARON.

ARLEQUIN *déguiſé en Baron.*
COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN *en entrant, & ſe tournant du côté d'où il eſt ſorty.*

HOla, hé, la Sauſſaye: Qu'on aille dire à la vieille Marquiſe, que je l'envoyeray paître, ſi je n'ay mon quartier avant la fin de la ſemaine. Faites ſçavoir à la Preſidente, que je prens demain des pillules. Je la diſpenſe de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE *à Iſabelle.*

Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée?

ARLEQUIN *aprés avoir regardé quelque temps Iſabelle.*

Ouy, Mademoiſelle, la Renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreilles, que vous étiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monſieur, une ſurerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez-

vous

vous icy de guet à pend pour assieger ma simplicité.

ARLEQUIN *en s'asseyant.*

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes sur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez-pas, Monsieur, d'être pris au mot?

ARLEQUIN.

Franchement, je suis assez seur de mon petit fait auprés du sexe, & j'en enrage. Il faut être né sous une étoille bien detestable, pour être aimé aussi generalement que je le suis!

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez, entre nous, que les femmes sont devenuës bien folles depuis un temps. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les dégoûter de moy; je crois, Dieu me sauve, qu'elles sont ensorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue!

ARLEQUIN.

Je suis peut-etre l'unique Gentilhomme de France, qui ne fait rien perdre à mes gens; & j'ai le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer

à mon

à mon ſervice. En devineriez-vous la raiſon?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos belles.

ARLEQUIN.

Bon! Eſt-ce que je fais jamais réponſe! Sur ce pied-là, j'aurois dequoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez là reputation de maltraiter vos gens?

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent: je n'ay aſſommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les gens ſont miſerables avec moy. Ils ne ſçauroient faire un pas ſans que quelque Emiſſaire de Coquettes ou de vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire: Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître! Ma Maîtreſſe le donneroit à tous les diables & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec luy. C'eſt une fatigue enragée de ſe voir tirailler à chaque pas qu'on fait; & les valets me demandent cin-

quante écus d'augmentation de gages, seulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe, sans luy enseigner du moins quelque remede contre les feux que vous luy causez?

ARLEQUIN.

Hé! comment diable suffire à penser toutes celles qui sont folles de moy! Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hopitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho, pour cela, Monsieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN *à Isabelle en luy passant la main sur le genoüil.*

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit! Les Medecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de merite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez gueres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant 20. ans que je ferois à

tous les diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entierement dégoûté les femmes des Partisans.

COLOMBINE.

Des Partisans ! Vous vous moquez. Ce sont des gens tres-polis & fort considerez dans le monde. On leur adresse tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy ! c'est qu'il n'y a plus de police dans la Poësie : l'empire des Lettres va de droit fil à l'Hopital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les Entrées du Parnasse, cinq ou six Mouchars du bel esprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contre-bande qui mettent l'honneur des Muses à l'encan, & font passer Apollon pour le Menêtrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-temps que la Poësie crie après une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, j'appaiseray bientôt ses cris. Mais j'ay bien un autre dessein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on sçavoir ?

ARLEQUIN.

C'est que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas assez de chambres gar-

nies pour les loger ; je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, soient tenus de me faire foy & hommage ; & cela sans préjudice de mes autres droits : Car je ne répons pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper sur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va sans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que vôtre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ca, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir sauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron, les conquêtes si aisées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps icy! Quand j'aime, je suis fougueux en diable : Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne ; & s'il n'y avoit que moy, tous les courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les belles n'ont pas accoutumé de faire soupirer un moment à credit ?

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien, qu'on

qu'on ne vous ſçauroit rien refuſer.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüſſir auprés des femmes. Voïlà encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourſe. Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la generoſité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſçai de reſte: Mais ſi j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendreſſe des belles par un peu de facilité; & ne pas rabrouer de plein ſaut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec nôtre merite.

COLOMBINE.

Monſieur le Baron a l'ame belle. Il ne ſe plait point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malepeſte, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne ſçauroit être par tout. Ah l'aſſommante choſe que le merite! Si cela continuë, je vais faire penſion à de gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne servira qu'à vous mettre plus en credit.

ARLEQUIN.

Est-il possible?

ISABELLE.

Assurement.

ARLEQUIN.

Oh bien, Paris peut donc se hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage pardevant Notaires, à me fournir un secret pour être moins couru des belles, dés demain je prens la poste, pour aller subtiliser les habitans du païs de la Garonne. (*à Isabelle en la voulant embrasser.*) Va, mon petit Bouchon, ne te desespere pas, Je suis touché de ta tendresse il ne tiendra pas à moy que....

ISABELLE.

Doucement, Monsieur le Baron. Les manieres de Cour ne simpatisent point avec les mignes.

ARLEQUIN *la voulant embrasser de force.*

Est ce qu'on refuse quelque chose aux gens de ma qualité? Allons, qu'on me tende le bec incessamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme! je n'y puis plus

plus tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elle s'en vont! Hola, chut, ſt, ſt, (*Il ſiffle.*) Elles font la ſourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

SCENE
DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *diguiſé en Comteſſe.*

ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN *en entrant, à ſon Laquais.*

OH, oh, diable, Monſieur l'éveillé, vous êtes curieux! A quelle école avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une Comteſſe? Le public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites? Que cela vous arrive une autre fois?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe?

ARLEQUIN *luy donnant un soufflet.*

Te tairas tu, pendart? veux-tu me faire affront?

COLOMBINE *à Isabelle.*

La plaisante idole de Comtesse!

ARLEQUN *à Isabelle.*

Ah, Madamoiselle, maudite engeance que les valets! Vous me voyez le visage tout en feu. Ce n'est pas de fard, au moins: car je ne mêle jamais de clinquans avec du bon or. Mais un de mes coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous destinois m'est tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand' chose, Madame, si j'étois la matiere de...

ARLEQUIN.

Comment, pas grand'chose, Mademoiselle? La peste m'étouffe si je ne donnerois mon Comté pour r'attraper ce que j'avois à vous dire. (*Il se campe sur un fauteüil*) Attendez.... Je crois que j'y suis. Le tintamare de diable, Mademoiselle, que vôtre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comtesse de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de vôtre veuë, & l'ignorance de vos plaisirs.

ISABELLE.

Vrayment, Madame, je suis confuse de la peine que vous prenez. C'étoit

à

à moy de vous prévenir, par toutes ſortes d'endroits. Que je ſçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laiſſé ignorer juſqu'icy vôtre demeure!

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez ſceüe; ma petite Mignonne: A quelle heure me rencontrer chez moy? Suis-je de taille à demeurer un moment en place? C'eſt à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je ſuis à toute heure par voye & par chemin. Il n'eſt ſaiſon ſi déterminée qui me puiſſe retenir: J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît aſſez à mon teint, ſans que je le diſe.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparamment vous attirer un compliment?

ARLEQUIN.

Bon? j'attens bien aprés cela pour vivre? Cela eſt bon à des petites mijaurées, qui mettent toûjours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je penſay ces jours paſſez colleter un jeune Abbé, qui faiſoit aſſaut de complimens avec une petite Precieuſe, qui vous reſſembloit comme deux goutes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plûpart des femmes. Elles ſont

ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye: En verité, Madame, vous faites honte à la lumiere: Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Une autre fat vous viendra dire: Madame, vôtre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de reſtitutions? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail; vos yeux le feu du ſoleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & vôtre tein celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de furieux réſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant-là, Madame, le mane gedu grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval. A propos de cheval, vôtre pere ſonge t-il à vous marier?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas? Eſt-ce que je ne ſçai pas les petites neceſſitez du ſexe? J'ay été fille, peut-être, en mon temps, & l'on fit bien de me marier de bonne heure: Car dés l'âge de douze ans, je com-

commençois déjà à quitter la poupée, pour m'attacher au solide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que vôtre esprit vous fît envisager les choses d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeste, c'est bien l'esprit qui agit dans ces occasions ! C'est bien là où le bas bleſſe ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'esprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes sur le bel article.

ISABELLE.

Cela est bien juste, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de betterave, osent empieter sur nos droits, & attenter sur nos meilleures pratiques. J'ay fait un serment que la premiere de ces vieilles medailles qui me tendra la joüe, je la lui choqueray si rudement, que je lui écacheray son surtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuse qui tombera la premiere entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, pucelle de haut goût, ferez-

vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moy sur vos démangeaisons d'être mariée?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les eusse auparavant, ces démangeaisons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est moi qui les auray pour elle! Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant? Est-ce qu'on se cele rien entre femmes?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des fausſetez ou des ſottiſes?

ARLEQUIN.

Vraiment vous y ſeriez bien venuë, à me dire des ſottiſes! Des ſottiſes à la Comteſſe de Merlet! La Comteſſe de Merlet eſt bien femme à ſouffrir des ſottiſes! Afin que vous l'entendiez, ma maiſon n'eſt ni plus ni moins qu'un cloître. Je voudrois qu'un valet eût eu la hardieſſe de prononcer ſeulement le mot de Pardy devant moy: Je me donne au Diable s'il boiroit du vin de plus de ſix mois. Il faut tenir la bride courte aux Domeſtiques ſur le chapitre de l'honnêteté; & c'eſt là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle eſt digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on diſe à la Cour, que ma maiſon eſt une maiſon d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdi, qui s'allât aviſer de conter quelque folie à quelque écervelée, que cette folie fût écoutee, & qu'elle attirât quelque autre folie: En voilà aſſez pour diſloquer la reputation de la maiſon la plus reguliere. Pour obvier aux inconveniens, je ne me ſers depuis un temps que de Laquais au deſſous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embaraſſée pour les Cochers: car on ne les ſçauroit prendre ſi jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la ſenteur du fumier, les rendoit moins à craindre que les Laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela, Madame.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi revêche ſur les matieres de l'honneur, que j'obligeay Monſieur le Comte de Merlet à chaſſer un grand Laquais des mieux fabriquez & des plus adroits, parce qu'il ſourioit quelquefois amoureuſement en me verſant à boire. Au moins quand j'étois ſeule avec luy, je ne me croyois pas en ſureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas aussi de moy, que je fais faire des juste-au-corps brodez à mes Galans, & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniser la Comtesse de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne sont pas aussi des femmes comme vous qu'on y tympanise.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'est pourquoy, si vous avez quelque petite oppression de cœur, là, là, n'en faites point la fine: je vous y servirai de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, si je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je suis faschée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'est à dire, friande, que vous êtes assez bien avec votre godelureau, pour

vous

vous paſſer de mon ſecours. N'importe, dites-moi ſon nom ?

ISABELLE.

C'eſt à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Petronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Prêt-à tout, l'Intrepide? Où eſt donc cette valetaille? Que de coups de foüet! que d'étrivieres! (A Iſabelle qui le ſuit.) Etes-vous de ma ſuite?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander: nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je..

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi précieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma mie, pour une femme publique?

ISA-

ISABELLE.

Ah, Madame, uſez mieux de vos lumieres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon beſoin. car vôtre degré eſt bien obſcur. Juſques au revoir. Serviteur.

SCENE
DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ARLEQUIN *déguiſé en Commiſſaire.*

COLOMBINE *à M. de Baſſemine.*

VOicy Monſieur le Commiſſaire. Il faut qu'il ſoit bien de mes amis pour l'avoir pû reſoudre à venir ſi promptement. (*M. de Baſſemine & Arlequin ſe font des civilitez muettes.*)

M. DE BASSEMINE.

Monſieur avoit apparemment quelque affaire de conſequence?

ARLEQUIN.

J'étois occupé aprés un petit démenagement. Vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit dont j'ay fait

ſaiſi les porte-feüilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les fenêtres.

M. DE BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toujours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, nôtre métier ne vaut plus rien. Les filles d'apreſent ont trop de vertu, pour nôtre profit ; & ſans quelques joueurs de baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de nôtre Charge, dequoy faire fouetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'êtes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes confreres le ſoin de faire mettre à l'amande de pauvres diables de Patiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y reüſſir on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans nôtre petite profeſſion.

M. TUE-

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Monsieur, si vous voulez entrer; il n'y a point de temps à perdre.

M. DE BASSEMINE *à Arlequin.*

Monsieur, Colombine a dû vous dire le sujet qui....

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne sçais quoy, que vôtre femme vous fait enrager.

M. DE BASSEMINE.

Ma femme, Monsieur? graces à Dieu, je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc vôtre fille? Et bien, fille ou femme, c'est toujours même pâte.

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monsieur, ma fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'époux que je luy veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'est peut-être pas fille ni femme pour rien. Mais ne vous inquietez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains; & je sçauray.

M. TUE-TOUT *à Arlequin.*

Ne perdons point de temps, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN *à M. de Bassemine.*

Voilà un homme bien empressé! Quel interêt prend-il à vôtre affaire?

M. DE BASSEMINE.

C'eſt l'amant de ma fille, & qui par vos ſoins ſera bien-tôt ſon mary.

ARLEQUIN *à M. de Baſſemine.*

Quoy? ce vieux ragot eſt l'amant de vôtre fille?

M. DE BASSEMINE.

Ouy, Monſieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire car à ſon air, je l'aurois pris pour un vray remede d'amour.

M. TUE TOUT *à Arlequin.*

Monſieur le Commiſſaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN *bas.*

Tu n'as que faire de ſe tant preſſer, tu ne ſeras que trop tôt arrivé au but.

SCENE

DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN. *Commiſſaire.* M. DE BASSEMINE, M. TUE-TOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Pluſieurs parens.*

ARLEQUIN *entrant à côté d'Iſabelle.*

CA, ça, nous allons bien rire. Un ſiege, *(A Iſabelle,)* C'eſt donc vous, petite

petite perſonne. Hola, qu'on apporte un ſiege. (*Un laquais donne un ſiege à Arlequin, qui dit aprés s'y être aſſis :*) Il eſt bien dur.

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'aujourd'huy la Juſtice eſt diablement molle. On ne ſçauroit prendre trop de précaution.

BASSEMINE *à Arlequin.*

Vous ſçavez, Monſieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien vôtre devoir.

ARLEQUIN *en élevant ſa voix.*

Comment? que je faſſe mon devoir! Eſt-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge?

BASSEMINE.

Ah, Monſieur, je n'ay garde....

ARLEQUIN.

Apprenez que c'eſt moy qui renouë tous les mariages diſloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandeſtins en ma vie.

BASSEMINE.

Monſieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN *à Iſabelle.*

C'eſt donc vous, la belle Iſabeau, qui refuſez d'épouſer un membre de la faculté? Vous auriez bon beſoin pourtant de quelqu'un qui vous chaſſât vos mauvaiſes humeurs.

ISABELLE *à Arlequin.*

Monſieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire!

ISABELLE.

Des raiſons où tout mon ſexe n'eſt pas moins intereſſé que moy. Il s'agit de l'interêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne ſçaurions nous diſpenſer de lui donner audience. Mon Clerc, faites faire ſilence. La cour a beſoin de repos.

ISABELLE *deffendant ſa Cauſe.*

Meſſieurs, dans le deplorable état où la galanterie ſe trouve aujourd'huy, il n'eſt pas étrange qu'une femme ſoit reduite à entreprendre la Cauſe de toutes les autres. Nôtre ſexe attendroit longtemps en vain qu'un autre prît le ſoin de le vanger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac ſont devenuës ſi fort à la mode, les femmes ont ceſſé d'y être: & l'amour tout puiſſant qu'il eſt, ne ſçauroit plus balancer dans l'eſprit des jeunes gens, le fade & brutal plaiſir d'une débauche faite à l'Alliance ou à la Galere.

ARLEQUIN.

Diable, Meſſieurs, ſi l'Exorde nous mene à la Galere, garre que la peroraiſon ne nous faſſe tomber à la Greve!

ISABELLE *continuant.*

Où eſt le temps que le beau ſexe voyoit aſſiduëment à ſes pieds une jeu-

neſſe

neſſe floriſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître nôtre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y eût pas eu de ſeureté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de prés le moindre tort qu'on pouvoit nous faire. Mais les choſes ont bien changé de face, & nous éprouvons ſenſiblement, que l'empire de la tendreſſe n'eſt point à l'épreuve des revolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoûtenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourd'huy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray : Car je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE *continuant.*

Ce n'eſt point dans nôtre ſiecle qu'il faut chercher ces heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable : On lezine juſques ſur les petits ſoins ; & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'avec

vec des reserves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'est l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous unissant tous les jours à d'imbecilles vieillards: Nation de tout temps reprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces assortimens bizarres, que l'avarice suggere à nos peres; ouvrent la porte à des abus sans nombre. C'est la Pepiniere des separations, & le revenu le plus chair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui sont sans cesse à l'affus de ces sortes de mariages. Aussi pense-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un consentement pour des liens que nôtre cœur abhorre, & contre qui nôtre liberté, (pour ne rien dire de plus) ne cesse point de reclamer? Croit-on qu'il y ait des filles assez novices pour prendre aisement le change en fait de mariage? Et la douce idée que nous nous en faisons, est incompatible avec les austeritez où nous veulent accoutumer les maris à lunettes. Ne sçavons-nous pas que l'Hymen est une espece de milice, dont les enfans & les vieillards sont également incapables; Ne sçavons-nous pas qu'il en est du mariage, comme du feu sacré des Vestales, qu'il falloit entretenir religieusement, sous peine de la vie....

AR-

ARLEQUIN.

Il eſt vray, & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut ſouffler que du derriere?

ISABELLE *continuant.*

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux Barbon ſous la baniere de l'hymen, ou plûtôt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprés d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ſes proueſſes du temps paſſé? Un bourru, qui fait un crime à ſa moitié d'un ruban ajoûté à ſa coëffure, & qui donne la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les demarches les plus innocentes de ſa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieilleſſe eſt exercée, ny de cette toux inſuportable qui eſt la muſique ordinaire d'un vieillard. Ah, Meſſieurs, que de raiſons pour juſtifier une femme qui peut gagner ſur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard? Ce n'eſt pas que je me trouve quelque choſe d'heroïque, dans la triſte fidelité dont on a le courage de ſe piquer envers des maris faits de la ſorte: Mais il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe. Dans une pareille extremité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais demor-

dre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le viëillard qui oſera attenter à ma liberté.

COLOMBINE *veut deffendre les Viëillards, en faveur de Monſieur Tuëtout: Mais luy qui connoît ſon ironie, l'en empêche; & renonçant au Mariage d'Iſabelle, dégage Baſſemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Iſabelle épouſe Aurelie, & la Comedie finit.*

SCENES FRANCOISES DU PHENIX.

SCENE

Qui ouvre la Comedie.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

OUy, Seigneur, je me tiens fort honorée de vos careſſes: mais avec tout le reſpect que je vous dois, vos bontez me mettent un peu martel en tête. Les Princes d'ordinaire ne ſont pas gens à tirer leur poudre aux moineaux; & quand ils s'abbaiſſent à careſſer une fille de ma trempe.... Ecoutez... Enfin... je crois que tout le corps peut lui friſſonner à bonnes enſeignes.

LE PRINCE.

Ah! ma pauvre enfant, ſi tu ſçavois les chagrins qui me devorent....

CO-

COLOMBINE.

Oh ! ces chagrins-là ne ſont pas de dure digeſtion ; & vous avez des intervalles aſſez recreatifs. On dit bien vray, que les petits pâtiſſent toujours des chagrins des Grands, & les vôtres me coûteront du moins un blanchiſſage : car enfin me voila aſſez honnêtement houſpillée. Mais il faut prendre ces petites traverſes en patience ; & j'en ſçai bien de mon ſexe, qui ſe feroient un fort gros plaiſir qu'un Prince les eût mis dans de plus grands frais.

LE PRINCE.

Ah Colombine, dans l'état où je ſuis, l'on doit bien me pardonner de petites abſences ?

COLOMBINE.

Et que feriez-vous donc, Seigneur, ſi vous aviez l'eſprit preſent ? Je m'émancipe un peu, comme vous voyez ; mais ne m'auriez-vous point communiqué de vos abſences ?

LE PRINCE.

Eſt-il ſous le Ciel un Prince tout enſemble plus heureux & plus malheureux ?

COLOMBINE.

Voila un Prince qui eſt encore bien malade ! Il n'a que ſoixante mille hommes ſur pied ; & des hommes que nous avons aguerris, il faut ſçavoir. Helas ! c'eſt bien nous autres qui de-

vrions faire les pleureuſes, d'être à la veille de perdre tant de pauvres Officiers que nous avons élevez à la brochette, & de voir nos ruelles menacées d'un deluge d'Abbez, de Chicanaux, & de tant d'autres inſectes de la galanterie. Encore la preſſe y eſt-elle, comme à quelque choſe de bon; & pendant qu'on leve par tout des troupes pour l'armée, les femmes prudentes battent la caiſſe de leur côté, & font leurs recruës à qui mieux mieux.

LE PRINCE.

Ah! Plût au Ciel que je n'euſſe à combattre que les Turcs! mais j'éprouve une guerre interieure qui m'aſſaſſine à mort, & me met en proye à tout ce que la jalouſie a de plus affreux.

COLOMBINE.

Vous jaloux, Seigneur! hé, la Princeſſe vit de maniere à faire en un beſoin un Vatout de chaſteté à Lucrece; & je ne connois point de femmes qui ſe piquent de ſentimens plus fier à bras.

LE PRINCE.

Ah Colombine, le cœur d'une femme eſt un étrange labyrinthe. Il faut marcher à tâtons pour s'y reconnoître: Encore eſt-on ſouvent la duppe de ſes yeux & des apparences. Et que ſçais je, ſi dans les tranſports que la Princeſſe me fait paroître, elle ne cede pas plutôt à l'importance du de-

devoir qu'à l'inclination qu'elle a pour moy? Ah! je ne veux point de ſa tendreſſe, ou je la veux independamment de toutes les ſujétions du mariage.

COLOMBINE.

Voilà ce qui s'appelle pindariſer dans les formes. Mais avec vôtre permiſſion, Seigneur, ces delicateſſes ne ſentent gueres l'époux. Les maris d'aujourd'huy n'y cherchent pas tant de façons, & ſont gens à paſſer les choſes au gros ſas. Generalement parlant, le cœur d'une femme eſt un mets à part, qui n'eſt point de l'eſſence du mariage. C'eſt ce qui fait que tant d'honnêtes gens ont la diſcretion de s'accommoder au temps: Trop heureux encore de s'en tenir au gros de l'arbre.

LE PRINCE.

Et que me ſert la poſſeſſion, ſi le cœur n'eſt de la partie? Et qui peut m'aſſurer qu'il en eſt? Ah! mon incertitude me tuë; & quoy qu'il en coûte, je vais faire en ſorte de ne plus marcher dans les tenebres.

COLOMBINE.

Mais auſſi quelquefois le trop grand jour ébloüit, & ſur tout en matieres de femmes. Cependant, Seigneur, oſeroit-on vous demander ce que vous pretendez faire?

LE PRINCE.

Je pretens faire.... Colombine, tu vas me traiter de fou, de bizarre....

COLOMBINE.

Bon Seigneur, eſt-ce qu'on dit jamais aux Grands ce que l'on penſe?

LE PRINCE.

Ah! je merite les noms les plus odieux; & il faut être lunatique ou viſionnaire pour former le deſſein de faire éprouver une femme de vertu.

COLOMBINE.

Bon! c'eſt juſtement celles là qu'il faut éprouver: Car pour les autres, elles épargnent aſſez les frais d'une épreuve. Si bien donc, Seigneur, que vous voulez mettre en tête à la Princeſſe quelque galant, qui tâche à occuper toutes les avenuës de ſon cœur?

LE PRINCE.

C'eſt de là, Colombine, que dépend abſolument tout le repos de ma vie.

COLOMBINE.

Ma foy, Seigneur, s'il eſt permis d'être ſincere à la Cour, vôtre repos eſt en grand branle. Car enfin, vous n'irez pas produire à la Princeſſe quelque malotru, plus capable de gendarmer que de faire broncher ſa vertu. Mais auſſi, ſi vous luy lâchez quelque joly homme, qui ſçache attaquer une place dans les formes. Ecoutez, cela eſt diablement chatoüilleux, au moins. Ce n'eſt pas com-

comme dans un Roman, où l'Auteur, d'un trait de plume fait faire gîte à la passion la plus fougueuse: Mais dans le Roman de la nature, quand un joly homme est une fois accroché à une jolie femme, tout franc dans ces occasions on a plus besoin de bride que d'éperon; & quand j'y songe, l'amour seroit bon à être Courier, car il fait faire terriblement de chemin en peu de temps.

LE PRINCE.

Et crois-tu que pour cette épreuve je choisisse un autre qu'un amy? Mais encore faut-il que ce soit un amy d'une fidelité éprouvée.

COLOMBINE.

En effet, c'est bien le traiter en amy, que de l'apeller à un tel ministere. Mais pour en user en amy, il faudroit qu'il fût ennemy de soy-même. Voyez-vous, Seigneur, on ne trouve pas tous les jours des maris qui mettent leurs femmes à la gueule du loup par un excés de delicatesse; C'est pourquoy quand on a de ces rencontres, il faut s'en donner au cœur joye, & faire valoir le talent aux dépens de qui il appartiendra.

LE PRINCE.

Mais tu ne sçais donc pas que je feray la guerre à l'œil, & que je seray témoin oculaire de tout ce qui se passera?

COLOMBINE.

C'eſt à dire, Seigneur, que vous étes tout preparé à bien avaler des couleuvres. Mais tous vos yeux ne ſerviront de gueres: L'amour eſt un drole qui vient à ſes fins imperceptiblement, & les plus Argus ſont de vrais Quinze-vingt quand il luy plaît!

LE PRINCE.

Ah, tu me jettes dans des embaras terribles.

COLOMBINE.

Et que diriez-vous ſi je m'offrois à vous en tirer? J'ay en main une perſonne d'execution; & ce qu'il y a de bon pour vous, c'eſt que c'eſt une perſonne que les femmes n'ont jamais tentée.

LE PRINCE.

Eſt-il bien poſſible? Mais encore quelle eſt cette perſonne? & n'y a-t-il point de riſque à courir avec elle?

COLOMBINE.

Du riſque? bon! La nature y a pourveu; & je croy que vous n'en douterez point, quand vous ſçaurez que c'eſt moy qui entreprens vôtre affaire.

LE PRINCE.

Toy, Colombine!

COLOMBINE.

Cela vous étonne-t-il? Quand j'ay une fois endoſſé le harnois d'un Cavalier

valier, j'ay un petit air à faire trembler toutes les vertus dans le manche, & je vous réponds que si la Princesse m'échappe, elle devra une belle chandelle à l'Amour.

LE PRINCE.

Mais encore, comment t'y prendras-tu pour luy conter tes raisons?

COLOMBINE.

Oh! c'est là la difficulté. S'il ne s'agissoit que de defricher le cœur d'un Agnés, bon, j'ai ce rolle-là en poche; & j'entens merveilleusement à extirper les brousailles que les leçons d'une grand mere ou d'une gouvernante ont fait germer dans un jeune cœur. Si j'avois affaire à une coquette ou à quelques-unes de ces femmes battuës de l'oyseau, cinq ou six brusqueries galantes, assaisonnées d'une bisque ou d'une fricassée, me tireroient d'intrigue. Mais j'ay affaire à une femme de vertu; & c'est-là ce qui rend mon rolle épineux: Car comme on n'a pas souvent occasion d'appliquer ces sortes de rolles, les idées se perdent, & il faut du temps pour les rappeller.

LE PRINCE.

Hé bien, deux jours te suffisent ils pour...

COLOMBINE.

Vous vous moquez, Seigneur, avec vos deux jours! un tour de jardin me re-

mettra ſur les voyes. Allez, Seigneur, je vous donne ma parole, que la Princeſſe ne ſe couchera point aujourd'huy ſans étrenner.

LE PRINCE.

Mais ſi pour la faire mieux donner dans le panneau, j'uſois d'un ſtratagême?

COLOMBINE.

Bon! faut-il tant de précautions pour tromper une femme? La plûpart du temps, nous nous enférons aſſez de nous mêmes. Ce n'eſt pas que vous étes bon & ſage, & je ne ſuis icy que pour vous obéir.

LE PRINCE.

Viens, Colombine, je ſuis ſeur que mon deſſein ne te déplaira pas.

COLOMBINE.

Mais au moins, Seigneur, vous me laiſſez les coudées franches auprés de la Princeſſe? & il me ſera permis de pouſſer ma pointe? Voyés-vous, Seigneur, je ne veux pas qu'on diſe de moy, que je ne ſuis bonne qu'à amorcer.

LE PRINCE.

Va, je laiſſe les choſes à ta diſcretion; & tu peux en uſer comme de ton bien.

COLOMBINE.

Ah, Seigneur, vous ne ſeriez pas ſi liberal, ſi vous ne me ſentiez les bras liez. Mais qu'y faire? Sur le pied où ſont les hommes aujourd'huy, ce n'eſt pas un grand malheur que de n'être pas faite tout à fait comme eux. SCE-

SCENE DES ADIEUX.

D'ARLEQUIN ET DE COLOMBINE.

ARLEQUIN *en habit de Soldat.*

Enfin c'est dans ce triste jour.
Qu'il faut emballer notre amour.
Il faut nous separer, ma pauvre Petronelle.
Le Tocsin de la gloire à la guerre m'appelle.
Mais je differe d'un moment
Pour vous estocader quelque beau sentiment:
Heureux, si vôtre ame farouche
N'ose pas refuser à mon cœur affligé
Son audience de congé,
Pour me laisser partir dessus la bonne bouche!

COLOMBINE.

Quoy? tu veux attraper les heros au galop!
Cher Arlequin, quelle furie
Pour aller à la boucherie!
As-tu quelque chose de trop?

ARLEQUIN.

Non, je n'ay rien de trop: mais la gloire,
Madame,
A mis garnison dans mon ame
Depuis qu'elle a bloqué mon cœur,
Il me prend de certains impromptus de valeur, (épreuves.
Dont tout autre que toy feroit les.
Oh! que voila des bras qui vont faire des veuves!

COLOMBINE.

Mais si quelque coup de mousquet
T'alloit, chemin faisant, rabatre le caquet,
Ou qu'un fer tranchant d'importance
Fit une lucarne à ta panse?

ARLEQUIN.

En ce cas la gloire auroit tort.
Je n'ay pas mis cela dans mon bail, où je meure.

COLOMBINE.

Hé bien, cher Arlequin, demeure.

ARLEQUIN.

Que je demeure? Non, le sort en est jetté.
Il est tems qu'Arlequin brille dans les Gazettes.
Je me dois, Colombine, à la posterité,
Et mes mulets, & leurs sonnettes.
Entre ces animaux & toy
Mon cœur est suspendu: j'avouërai ma foiblesse.
C'est pourquoi sans façon, ma chere, donne-moi
Quelques symptomes de tendresse.

COLOMBINE.

Vraiment c'est pour ton nez, magot, brigand, poltron.

ARLEQUIN.

Quoy donc? fais-tu déja mon oraison funebre?

COLOMBINE.

Va traître, de ce pas rendre ton nom celebre.
Va-t-en faire oublier Cesar & Scipion.
Et qui pourra tenir contre un tel champion?
Tu n'as qu'à te montrer, beau Sire.
Oui, sans qu'il soit besoin de poudre, ou de canon,
Tu feras tout crever de rire,

ARLEQUIN.

Ainsi soit-il. Voila bien du sang épargné;
Et pour nos ennemis c'est autant de gagné.
Mais puis qu'au champ de Mars, par un sort tyrannique,
Mes bras n'auront point du pratique,
Permets leur d'exercer icy par charité
Quelques actes d'hostilité:
Seulement pour tenir ma bravoure en haleine.

CO-

COLOMBIN.

Ah, Monsieur le Guerrier, vous prenez trop de peine.
Gardez d'évaporer vôtre illustre valeur.

ARLEQUIN.

J'en ai trop aussi bien, ma mignone, mon-cœur.
Allons, que vos appas, à leur devoir se rangent.

COLOMBINE.

Ah! que de raison!

ARLEQUIN.

C'est que les mains me demangent.

COLOMBINE.

J'ay bien peur que le dos ne te demange aussi.
Vous plaira-t-il, facquin, de décamper d'ici?

ARLEQUIN.

Madame, j'attendois vos ordres pour l'Armée.

COLOMBINE.

Je ne vous retiens point. Partez! brave Guerrier.

ARLEQUIN.

Mais au moins donne-moy le vin de l'étrier.
Car que diroit la Renommée?

COLOMBINE.

Adieu, mignon de Mars, la fleur des Cavaliers,
Faites-nous part de vos lauriers.

ARLEQUIN.

J'en vais tant moissonner, friponne,
J'en feray de telles moissons,
Qu'il n'en restera pas un brin pour les jambons. (donne.
Allons, il faut partir, la Gloire ainsi l'ordO vous, jeunes Abbez, paitris d'ambre,
de musc, [buse?
Qui n'êtes exposez jamais, qu'aux coups de
Pendant que nous allons exposer nos cervelles,
Oh, combien irez-vous fourager chez nos belles?

Pour vous, gros Douaniers, & vous gens de Palais, (guets.
Vous n'avez que l'été pour faire les mu-
Les Plumets de retour, ſerviteur aux ruëlles.
Mais malgré nos grands crocs, & nos airs de dragons, (ſons.
Les Abbez ſont, morbleu, de toutes les ſai-

SCENE

Qui ouvre le ſecond Acte.

LE PRINCE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

ENcore un coup, Seigneur, mon plan de galanterie eſt tout dreſſé, & j'ay déja fait en moy-même la circonvalation du cœur de la Princeſſe. Mais ſi les remontrances ſont de miſe avec les Grands, ne ſeriez-vous pas mieux de demeurer dans une tranquille incertitude ? Il en eſt du mariage, à peu prés comme de la peinture. Ce n'eſt pas toûjours le grand jour qui en fait la beauté, & les ombres y ont leur merite comme le reſte. La meilleure politique, à mon ſens, que puiſſe avoir un Epoux, c'eſt de ne conſiderer ſa femme que dans ſon point de veuë. Les lunettes d'approche ne ſont point avantageuſes pour les Maris; & le moins qu'ils puiſſent voir eſt toûjours le mieux.

LE PRINCE.

Non, je ne me paye point de ces raiſons, Deuſſe-je être la duppe de ma curioſité, je veux ſçavoir mon ſort, quel qu'il puiſſe être.

COLOMBINE.

Comme ſi le ſort d'un Mary étoit bien mal aiſé à deviner! (Seigneur; je parle en general.) Mais pour venir à ce qui vous touche, ſi vous apprenez que la Princeſſe vous ſoit fidelle, ce ſera un plaiſir aſſez plat pour vous. Encore de la trempe dont je vous connois, ou vous direz qu'on ne l'aura pas priſe du bon côté, ou vous en donnerez tout l'honneur à ſon temperament. Mais auſſi ſi le pied vient à luy gliſſer, (car cela eſt aſſez caſuel) ſongez-vous bien dans quels chagrins vous vous plongez?

LE PRINCE.

N'importe. J'en veux courir tous les riſques. Tiens, vois-tu Colombine, je ſuis un peu heretique ſur le chapitre des femmes. Je m'imagine que tout ce qu'on appelle vertu chez elles, reſſemble à ces pieces fauſſes, qui ont tout l'éclat des bonnes, mais que la coupe diſſipe en fumée.

COLOMBINE.

A dire vray, je ſçay beaucoup de vertus qui ne trouveroient pas leur compte

à paſ-

à passer par le creuset. Mais puisque vous avez de si bons sentimens de nôtre sexe, qu'est-il besoin de faire de nouvelles experiences? Encore si cela se faisoit aux dépens d'autruy, je dirois, Passe: Mais quand je songe que vous faites les avances de vos deniers, il me semble voir ces gens qui se ruinent à chercher des tresors. Toute la difference, c'est que les chercheurs de tresors en sont quittes pour ne rien trouver; & que les Maris de vôtre humeur, trouvent souvent plus qu'ils ne cherchent.

LE PRINCE.

Que veux-tu, Colombine; je sens ma bizarrerie mieux que personne. Mais comptes-tu pour rien, l'espoir de dérober à sa femme le secret de son cœur?

COLOMBINE.

Dérober à une femme le secret de son cœur! Et la plûpart du temps, elles ne le sçavent pas elles-mêmes. Le cœur d'une femme est un vray miroir qui reçoit toutes sortes d'objets sans s'attacher à pas un. Aujourd'huy c'est une petite chienne qui l'amuse, demain ce sera un Perroquet mignon. Si les hommes y sont reçus quelquefois ce n'est que par *Interim*, & en attendant que le goût revienne pour un meuble magnifique, ou pour une mode nouvelle. Et aprés tout, n'est-il pas juste que nous ayons nôtre revanche?

vanche ? Car comment les hommes d'apreſent regardent-ils les femmes; Comme des commoditez de paſſage ; où l'on vient ſe delaſſer des fatigues d'un grand repos,& pour ainſi dire, faire la digeſtion agreablement. Auſſi il faut voir comme nôtre ſexe eſt ſur ſes gardes. On n'eſt plus ſi folle, que de prendre des fumées bachiques pour des tranſports d'amour.

LE PRINCE.

Je veux tout cela, Colombine: mais quand un joly homme, joint à des manieres touchantes la rhétorique des larmes & des preſens, je crois qu'il peut ſe flater d'avoir tôt ou tard l'oreille d'une femme.

COLOMBINE.

C'eſt bien tout au plus, Seigneur. Une femme un peu grecque voit verſer des larmes ſans s'attendrir, & prend jolîment les preſens ſans ſe laiſſer prendre. Preſentement c'eſt une loy reçuë dans les ruelles, qu'une femme peut prendre à toutes mains ſans conſequence ; & en effet, voudriez-vous qu'une belle eſſuyât gratis les viſites de vint originaux? Ira t on leur prêter ſans interêt des Canapez pour ſe veautrer, des glaces pour rajuſter cent fois leurs Perruques en un moment ; des tables de la Chine pour étaler leurs tabatieres, & un plancher bien reluiſant pour repeter leur pas de Siſſone ? Au contraire, il

il y a telle maison dans la Ville, où l'on devroit écrire sur la porte: DEFENSES sont faites à tous fils de Partisans, d'entrer sans payer. Mais je crois qu'on y tient déja assez la main, sans que la police s'en embarasse.

LE PRINCE.

Ah, Colombine, tu te perds dans les digressions, au lieu de songer à nos affaires.

COLOMBINE.

Au contraire, Seigneur, je repasse les folies de la jeunesse, pour prendre des manieres toutes opposées auprés de la Princesse: Car je croy que vous suivez vôtre pointe, & que vous voulez la faire éprouver absolument.

LE PRINCE.

Si je le veux? Comptes que tu me rends la vie, si tu mets tout en usage pour ébranler sa fidelité.

COLOMBINE.

Seigneur vous faites vos affaires à jeu seur. Mais ne m'avez-vous pas tantôt parlé d'un divertissement sur mer, dont vous vouliez leurer la Princesse?

LE PRINCE.

Tu n'as qu'à me suivre pour l'apprendre: aussi bien il faut que nous concertions les choses ensemble.

COLOMBINE.

Voilà un mary bien extraordinaire ! Le mal ne vient-il pas assez tôt sans aller au devant de luy ?

SCENE DE L'AMBASSADE.

ARLEQUIN *déguisé en Turc.*

LA PRINCESSE.

ARLEQUIN.

Approuvez ma foiblesse, & souffrez ma douleur.
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur.
Le Bacha constipé du desir de vous plaire,
A vainement recours à son Apotiquaire.
Il crevera, Madame, en ce funeste jour,
Si vous ne luy donnez des pillules d'amour.
Pour peu que vôtre cœur barguigne à dire, Taupe,
Je vous le garantis au royaume des taupes.
Mahomet l'en préserve. Il est gras, potelé,
Dodu, frais, un œil vif, un menton redoublé.
Un vermeil de corail sur ses levres éclate,
Ses oreilles sur tout font honte à l'écarlate,
Tout, jusqu'à sa moutache aiguise l'appetit.
Je vois que vôtre cœur palpite à ce recit.
Que je tâte, Madame ?

LA PRINCESSE.

Ah tout beau, je vous prie.
Vous pousſez trop loin vôtre employ.

ARLEQUIN.

C'est pour le droit d'avis, Madame en bonne foy. Car

Car, nous autres Fouriers de la galanterie,
Nousnous payons d'abord par nos mains.

LA PRINCESSE.

Je le croy.
Mais qu'ay-je à faire, moy de vôtre miniſtere?

ARLEQUIN.

Hé Madame, eſt-ce à vous qu'il faut un commentaire?
Lors que ſur un amant Cupidon acharné,
Eſt pis qu'un lutin déchaîné;
Qu'il fait d'un pauvre cœur une capilotade:
Si le Sort venant à changer,
Met ſous la pate du berger,
L'objet qui l'a rendu malade,
N'eſt-il pas naturel de ſe dédommager?
Si vous n'entendez pas la choſe.
Madame, le Bacha vous fournira la gloſe.

LA PRINCESSE.

Ah je connois trop bien ſes injuſtes deſſeins.
Mais je ſçauray les rendre vains.
S'il oſe de mon cœur ſe promettre l'entrée,
Je ſçauray m'affranchir par un trépas ſi prompt,

ARLEQUIN.

Hé, Madame, la Foire eſt-elle ſur le Pont?
Et voulez-vous mourir contre vent & marée?

LA PRINCESSE.

Non, je n'attendray pas que le Barbare vienne,
Pour prix de ſa tendreſſe, attenter à la mienne:
Et ſi je ſuis tombée en ſes perfides mains,
Un poignard de la mort m'ouvrira les chemins.
Adieu donc, bon voyage. Allez courez Tigreſſe,
Marchez pompeuſement ſur les pas de Lucrece:
Auſſi bien ſa memoire eſt-elle à ſon déclin.
Car, quoy que dans le monde il ſoit plus d'un Tarquin,

Et

Et que dessus l'honneur le sexe toujours glo-
se,
On ne voit plus de femmes en ce siecle malin
Se tuer pour si peu de chose.

LA PRINCESSE.

Ah! pour moi le trépas n'aura rien que de
doux,
Aprés qu'on m'a ravie à mon charmant
époux.

ARLEQUIN.

Mais cet époux charmant, (quoy que cette
épithete
Pour de tels animaux n'ait jamais été faite,)
Croira-t-il, s'il lui reste un peu de jugement,
Que vous vous poignardez pour prunes!

LA PRINCESSE

Comment?
Traître, de quel soupçon viens-tu frapper
mon ame?

ARLEQUIN.

D'un soupçon, des soupçons le mieux fon-
dé; Madame.
Car, comme dit fort bien Platon,
Tout Ravisseur étant sujet à caution,
En vain dans ce siecle hypocrite
Vous joüeriez des couteaux à bonne inten-
tion, (te,
De vôtre mort encor vous perdriez le meri-
Et vous attireriez sur vous quelque *flon. flon.*
Vivez donc, ma Princesse, en dépit de l'en-
vie.
Le pauvre Bacha vous en prie:
Et son cœur, qui vous tend les bras de tous
côtez,
Recommande à vos charitez
Un amour fort pressé de ses necessitez.

LA PRINCESSE.

Ah, quel amour, grands Dieux! peut-on
être assez brute (lutte?
Pour vouloir emporter un cœur de haute
C'est là le procedé d'un Turc & d'un Tyran.

AR-

ARLEQUIN.

Hé, Madame, de grace épargnez l'Alcoran.
Perſonne aujourd'huy ne ſe pique
D'aimer par ordre methodique.
Car depuis que les Partiſans
Ont amené chez nous la vilaine methode
De ne point ſoupirer qu'à beaux deniers comptans,
Les belles paſſions ne ſont plus à la mode.
Tous les cœurs à preſent ſont des cœurs de rocher.
On regarde l'amour comme une hôtellerie,
Où l'on ne fait qu'un gite, & puis, Touche Cocher?

LA PRINCESSE.

Hé bien, méchant boufon, es-tu las de prêcher?
N'as-tu pas aſſez loin pouſſé la raillerie?

ARLEQUIN.

Je finis: auſſi bien j'ay déja la pepie.
Madame, puis qu'enfin rien ne vous peut toucher,
Adieu, tout vôtre ſaoul faites la rencherie.
Je vais vîte auBacha conter nôtre entretien;
Et je vous donne ma parole,
Que ſi j'ay bien joüé mon role,
Le Bacha joüera mieux le ſien.

SCENE DU BACHA.

COLOMBINE *en Turc.*
LA PRINCESSE, ARLEQUIN *derriere.*

ARLEQUIN.

ALlons, il faut que je ſerve icy de Juge de Camp. En amour, il devroit toujours y avoir un tiers, pour regler les difficultez. Car depuis un tems les femmes

mes ſont devenuës ſi chicaneuſes.....

COLOMBINE.

Madame, à juger de moy par les manieres du païs, vous vous attendez ſans doute à vous voir demander le cœur, comme un voleur demande la bourſe. Les Turcs coupent aſſez court ſur la tendreſſe, & chez eux une galanterie reſſemble aux Orangers où l'on voit la fleur & le fruit tout enſemble. Pour moi, ſans trop faire le reſpectueux, je commence par abjurer ma patrie, ſi ma patrie vous eſt ſi ſuſpecte: trop heureux, ſi ce premier ſacrifice vous met en goût pour tous les autres que mon cœur pretend vous faire!

ARLEQUIN.

Une. Deux. Remettez-vous. En garde, Madame, en garde: Voilà un compliment qui alloit droit au quatriéme bouton.

COLOMBINE.

Madame, ſeroit-ce bien moi qui cauſeroit vos allarmes? Ah! laiſſez à des yeux vulgaires les larmes en partage. Ce n'eſt point là le métier des vôtres. Peut-être auſſi ne pleurez-vous que par reſtitution des larmes infinies que vos appas m'ont coûté. Mais non, Madame, vos yeux ont beau faire, l'avantage ſera toujours de mon côté.

ARLEQUIN.

Le voila bien embaraſſé! Si elle pleure

pleure toujours, il n'y a qu'à lui jetter le mouchoir.

COLOMBINE.

Faut-il qu'une si belle bouche demeure oisive, pendant que tant d'autres s'employent si volontiers aux dépens des oreilles qui les écoutent ? Comptez, Madame, que tout ce que vous manquez à dire, est autant de larcins que vous faites. Il est vray qu'aprés vous avoir entenduë, on perdroit insensiblement le goût des autres bouches : Mais, Madame, quand pour vous seule on devroit renoncer à toute la terre ; vous pourriez être encore reçuë à demander du retour.

ARLEQUIN.

Voilà déja la bouche & les yeux sur les rangs. Courage, courage, nous ne sommes pas au bout.

LA PRINCESSE.

Seigneur, je croyois devoir à la vivacité de ma douleur, & à quelque debut d'humanité que je remarque en vous, le silence dont je me suis piquée jusqu'à cette heure. Bien d'autres à ma place, eussent profité d'un champ favorable à étaler mille imprecations magnifiques, & à donner l'effort à des torrens de larmes de commande. Mais moi qui n'ose point perdre mes chagrins de veuë, j'abhorre tout ce qui pourroit m'étourdir sur mon infor-

fortune. Je laisse à des femmes mediocrement touchées tout ce fracas de gemissemens, & cet appareil de tristesse où l'esprit suppose toûjours le cœur. Voilà, Seigneur, ce qui vous met à couvert des reproches où sans doute je pourrois m'abandonner comme les autres, si je ne craignois d'affoiblir mon ressentiment par mes paroles.

ARLEQUIN.

En effet, Seneque dit que les grandes douleurs sont muettes. Mais il a excepté sagement la douleur des femmes & des Perroquets: Car il faut bien que chacun joüisse de ses privileges.

COLOMBINE.

Ainsi donc, cruelle, vous me plaignez jusqu'aux duretez dont vous me jugez digne; & vôtre cœur croiroit se mettre en frais, en rendant sa bouche l'interprête des mepris qu'il a pour moi? C'est donc un grand crime que d'oser vous aimer? Ouy, Madame, c'en est un, je le confesse. Mais est-il comparable à celuy qu'on feroit en ne vous aimant pas?

ARLEQUIN.

Au moins, voilà ce qui s'appelle de la plus fine Turquerie. Diable, mon cœur sortira tout candy de cette affaire-ci.

LA PRINCESSE.

Appellez-vous, Seigneur, aimer les gens

que de les arracher à tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, & de couper chemin à mille careſſes innocentes dont on cimentoit un hymen naiſſant? Helas, Seigneur, que vôtre prétendu amour ſe ſent encore du vice du terroir! Et que vos feux portent bien tous les caracteres du climat où vous avez pris le jour! Mais comment olez-vous couvrir du mot d'amour un brigandage ordinaire parmi vous autres? Prendre pour les mouvemens d'une affection reglée le deſordre d'un cœur vrayment eſclave des irruptions de ſon temperament. Ah! ſi l'Amour chez vous n'a point d'autre enſeigne; qu'ay-je fait au Ciel pour ne pas meriter vôtre averſion?

ARLEQUIN *chantant.*

Ah CADMUS, pourquoy m'aimez-vous?

COLOMBINE.

C'eſt-à-dire, Madame, que vous faites vos reproches toûjours à bon compte; & cela me paroît de bon ſens. Cas enfin qui pourroit répondre de ſa fermeté dans une occaſion auſſi delicate que celle-cy? Etre né Turc, ſe voir dans le boüillant de l'âge; ſentir auprés de ſoy une jolie femme, & encore la femme de ſon ennemi; être fondé en coutume, voilà mes titres, Madame, voila mon jeu ſur table. En faut-il davantage pour ceder à l'impreſſion ſurpre-

prenante que vos charmes ſont ſur mon cœur?

ARLEQUIN.

Il dit bien hardiment: Voilà mon jeu ſur table: Il ſçait bien pourtant, que le meilleur eſt à l'écart.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur! Auriez-vous le cœur d'abuſer de la priſe que mes malheurs vous donnent ſur moy? Feriez-vous ce tort à la nobleſſe de vos ſentimens?

COLOMBINE.

Oh, Madame! J'ay là deſſus les ſentimens fort roturiers. Que voulez vous? Ce n'eſt point ma faute. J'ay caché mon jeu le plus long-tems qu'il m'a été poſſible, je me ſuis retenu le bras vingt fois: mais le levain de la Nation eſt inſurmontable. A l'heure que je vous parle, je ne ſuis plus mon Maître; je ſens des tranſports qui m'emportent hors de moy même. Madame, je vous le dis à regret, je ſuis fâché que vous ſoyez ſi belle.

ARLEQUIN *au Parterre.*

Hé, Meſſieurs! Que quelqu'un de vous ſe jette entre-deux. Je le connois, il feroit malheur.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur! je m'étois donc bien trompée. Je ne croyois rien moins de ce que vous paroiſſiez. Je cherchois dans

vos manieres ce Turc que je rencontrois sous vos habits. Seigneur, laissez-moy mon erreur. J'ay encore assez bonne opinion de vous, pour ne vous croire point capable de faire courir aucun risque à ma vertu.

COLOMBINE.

Vraiment, vous avez-là une jolie opinion de moi! Je vois bien qu'il faut vous faire connoître de quel bois je me chauffe.

ARLEQUIN *à part.*

Auroit-elle deviné l'encloueure? Il est vray que les femmes ne prennent gueres le change sur cet article. Elles vous sentent un homme de cent pas à la ronde.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, qui vous a pû gâter en si peu de tems? Vous aviez tantôt des airs si respectueux.

COLOMBINE.

Madame, il faut commencer par de la fumée, pour finir par le feu. Les Turcs d'ordinaire ne font point de montre. Moy j'en ay voulu faire, pour laisser gagner à mon amour le terme de maturité. Le terme est échu, Madame, il faut payer.

ARLEQUIN.

Ma foy, s'il lui fait saisir ses meubles, qu'il ne s'avise pas de choisir un autre gardien que moy?

LA PRINCESSE.

Seigneur, si mes foibles appas ont trou-

trouvé grace auprés de vous; ne leur faites point l'affront de manquer à la retenuë que vous devez à une perſonne de ma condition.

COLOMBINE.

Voilà le ſeul endroit où je ne reconnois point la juriſdiction de vos appas. Quoy? Je pourrois me poſſeder à la vuë de tant de charmes? Et quelle occaſion jamais plus belle pour s'oublier? Vôtre beauté, Madame, porte l'excuſe de tous les crimes où elle peut precipiter: mais ce ſont tout au plus d'heureuſes foibleſſes. Ce mot me fait appercevoir que le reſpect commence à me manquer.

LA PRINCESSE.

Ah, Seigneur, laiſſez-moy du moins le tems de me reconnoître.

COLOMBINE.

Et quel terme encore demandez-vous?

LA PRINCESSE.

Quel terme, Seigneur, eſt ce trop de deux mois?

COLOMBINE.

Deux mois, Madame. deux mois! Et j'auray le tems de mourir un million de fois avant l'écheance de mon bonheur?

LA PRINCESSE.

C'eſt pourtant ſi peu, Seigneur.

COLOMBINE.

Hé bien, il faut vous les accorder, ces

deux mois : Mais j'y mets une clause. Le Calendrier des Amans n'est pas fait comme celui des autres. Chaque jour est une année, & chaque heure est un mois pour un cœur bien passionné. Ainsi, Madame, en vous venant retrouver dans deux heures, les deux mois seront accomplis ; & j'auray satisfait à ma parole, selon les Loix de la Boufffole amoureuse.

LA PRINCESSE.

Seigneur, ce que vous faites là est bien Turc.

COLOMBINE.

Madame, songez que vous n'avez encore vû qu'un échantillon de mon amour : mais dans deux heures d'ici, au dernier les Baux.

LA PRINCESSE.

Dans deux heures !

ARLEQUIN.

Et ledit temps passé, les parties se pourvoiront, ainsi qu'elles aviseront bon être.

LA PRINCESSE.

O Ciel, inspire-moy tout ce qui peut parer un coup si funeste.

ARLEQUIN.

Il ne faudroit que deux femmes comme cela pour remettre les maris à la mode : mais c'est une mode qui passeroit bien vîte.

SCE-

SCENE DES PHILOSOPHES.

DEMOCRITE, HERACLITE, DIOGENE, LE PRINCE, PASQUAREL.

LE PRINCE *à Democrite.*

MOnsieur, je viens au canal de la sageſſe, pour vous conſulter ſur la maladie de la Princeſſe ma femme.

DEMOCRITE *riant.*

Au canal de la ſageſſe! Ah! ah! ah! ah! ah!

LE PRINCE.

Mais, Monſieur, pourquoy me rire au nez comme vous faites? En uſe-t-on ainſi avec les gens de ma qualité?

DEMOCRITE.

Quoy? Je verrois une coquette à pleines voiles, qui aprés vingt-ans de poſtulation pour le mariage eſt enfin parvenuë à accrocher une duppe de cent mille écus, elle qui n'avoit pour tout revenu que Spadille & Baſte, & quelques Gano qu'elle faiſoit à la traverſe: & je ne rirois pas?

Je verrois le roturier Adonis, à la faveur de ſon tein de lait & de ſon caroſſe de cuir de rouſſy, ſe faux-filer parmi les

petits Maîtres, & briguer à grands frais le titre ambitieux de débauché ſuivant la Cour ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un Empyrique appellé pour des vapeurs féminines, qui ſe met en devoir d'être tout à la fois le Medecin & le remede ; & je ne rirois pas ?

Je verrois le ſous fermier Bourſoufflé, à peine échappé de la mandille, ne jurer que par ſa table, ſes alcoves dorez, & ſa tapiſſerie de velours cramoiſy : lui qui étoit trop heureux autrefois de manger à la gargotte, de coucher ſur un lit de ſangle, & de coller des Theſes tout autour de ſon galetas ; & je ne rirois pas ?

Je verrois des femmes, qui à la moindre parole équivoque, ſe font un plaſtron de leurs éventails & de leurs manchons, cottoyer durant l'Eté les rivages de la porte ſaint Bernard, pour n'y voir rien moins que des Dieux marins ; & je ne rirois pas ?

Je verrois tous les jours aux Thuilleries, un Anglois qui pouſſe vint ſoupirs ſterlin auprés de chaque griſette qu'il y rencontre ; & je ne rirois pas ?

Je verrois un détachement de jeunes Senateurs qui partent pour le Siege de Mons, armez de perruques à l'Eſpagnole, de petits mirois de poches, & d'eſſence de bergamotte, & qui ſe laiſſent contumacer à la tranchée ; & je ne rirois pas ?

LE PRINCE.

Hé bien, ri donc tout ton saoul, Philosophe à tous les Diables. (*A Heraclite,*) Et vous, Monsieur, rirez-vous comme ce fou-là?

HERACLITE.

Ignorant, tu connois bien mal Heraclite. Dois-tu pas sçavoir que mes yeux sont des machines hydrauliques, & que depuis une infinité de siecles, j'entretiens aux frais & dépens de mes prunelles, une fistule lacrimale de fondation? (*Il pleure,*) hui! hui! hui! hui!

LE PRINCE.

Monsieur, c'est un conseil, & non pas des pleurs que je vous demande.

HERACLITE.

Quoy? je verrois les desolations causées par deffunt le Lansquenet, & tant de bourses affligées pour avoir mis à la réjoüissance; & je ne pleurerois pas?

Je verrois nôtre siecle si fecond en Danaëz, grace aux Jupiters de la Douanne; & qu'aujourd'hui, si un mari veut être employé, il faut qu'il consente que sa femme le soit la premiere; & je ne pleurerois pas?

Je verrois tant de jeunes gens qui se laisent prendre à la glu d'une belle voix, ou d'un pied souple à la cadence; quoique ces beaux gosiers soient sujets à entrer en muë, & que ces pieds si mignons

faſſent quelquefois des faux pas ; & je ne pleurerois pas?

Je verrois le merite tomber en roture, & la vertu ſous les haillons, dans un tems où le vice & la ſottiſe ſe font préceder par des fourgons, & où l'on voit ſouvent ſix chevaux bien embaraſſez à entraîner un ſeptiéme ; & je ne pleurerois pas?

PASQUAREL *au Prince.*

Signor, laſciate, queſto matto, &c.

LE PRINCE.

Voyons Diogene. (*Il frappe au tonneau.*)

DIOGENE *dans ſa tonne.*

Qui va là? (*Voyant le Prince & Paſquarel, qu'il prend pour des mouchars.*)

Comment? Ces marauts là veulent jeauger le manoir de la ſageſſe? Ah je vous apprendrai..... (*Il ſort tout en furie, & défonce les futailles.*)

LE PRINCE.

Monſieur, je viens à vous en dernier reſſort, pour vous ſupplier de guerir ma femme.

DIOGENE *tout en colere.*

Hé, j'ai bien affaire d'une femme? *hominem quaro.* Mais où trouver l'homme que je cherche! (*Il regarde le Parterre, avec ſa lanterne.*) Voici bien du peuple aſſemblé. Mon homme ne ſera-t-il pas là?

Eſt-ce le Damoiſeau Papillotin, qui fait de ſa chambre une Academie de friſure,

sure, qui se rend le menton chauve par art, qui parle toûjours comme s'il joüoit de la flute, de peur de s'élargir la bouche ; qui dans les chaleurs loüe un homme exprés pour lui souffler de quart d'heure en quart d'heure de l'eau de la Reine d'Hongrie dans les mains, afin de les avoir plus fraîches : Ecureüil assidu de tous les Theatres, où il se donne en spectacle aux femmes ; sousriant aux unes, ramageant aux autres, & se montrant piece à piece à toutes : toûjours nouveau par ses habits, & pourtant toûjours le même ? Non, ce n'est point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Est-ce le sous-Fermier pimpant, avec son merite doré sur tranche, qui fend brusquement la presse aux Thuilleries, pour annoncer au public sa brillante écharpe, par laquelle il ne prétend pas moins que de mettre en écharpe toutes les vertus de la grande allée ? Non, ce n'est point là mon affaire. *Hominem quæro.*

Est-ce le beau Narcisse, qui prétend racheter les usures de son pere, par celle qu'il fait commettre à vint Marchands, dont il prend l'argent au denier quatre ? Non, ce n'est point là mon compte. *Hominem quæro.*

Est-ce cet Avanturier, dont la fortune est un labyrinthe, qui tout d'un coup a paru dans le monde avec deux Charges-

& un Caroſſe magnifique, Caroſſe qui dés le jour de ſa naiſſance a connu toutes les ruës de Paris, & qui a furieuſement éclabouſſé la reputation de deux riches veuves, dont ſon Maître paſſe pour le grand veneur? Non, ce n'eſt point là ce qui m'accommode. *Hominem quæro.*

Eſt-ce le Senateur Tourbillon, qui fait déja l'homme d'importance, quoiqu'il n'ait encore opiné que ſur des ragoûts, ou ſur la feve d'un vin de Champagne; le fait de ſon merite conſiſtant à ſçavoir remplacer par d'amples ſillons de Tabac d'Eſpagne, la mouſtache que la nature prudente luy a refuſée? Non, ce n'eſt point là ce que je cherche. *Hominem quæro.*

Eſt-ce.....

Le Prince le repouſſe avec violence, & les chaſſe tous. Diogene dit pluſieurs fois en s'en allant: Hominem quæro. *Democrite ſe voyant chaſſer, dit:* Et je ne rirois pas: *& Heraclite:* Et je ne pleurerois pas.

SCENE DES MATRONES.

ARLEQUIN *en Commissaire infernal, lit:*

PLUTON, Dieu des Enfers, à tous presens & à venir, SALUT. Sur ce qui nous a été representé, que plusieurs Donzelles se sont intruses aux champs Elisees; dans le quartier des femmes de vertu, sans avoir titre ni caractere, & sans être marquées au veritable coin de la pudeur, Nous avons jugé à propos d'établir un Commissaire Enquêteur & Examinateur de tous les honneurs roturiers, & de toutes les vertus où il entre de l'alliage: A la charge par ledit Commissaire, de prêter le serment en la maniere accoutumée, & ce pour la forme seulement, de peur d'augmenter le nombre des parjures. Voulons que toutes celles qui ne feront pas leur preuve de chasteté en bonne forme, soient renvoyées sur l'heure à l'appartement de Laïs & des Phrinées, (s'il y a place.) Deffenses à elles de s'oser jamais manifester dans l'allée des femmes sages; à moins que d'y paroître en robe de chambre, en linge chifonné, & avec deux ou trois onces de fard sur le visage:

sage : le tout de peur d'équivoque. Voulons en outre, que toutes celles qui sont en odeur de vertu, grace à la fatuité de nos anceſtres, ſoient obligées de comparoître, pour faire appurer leurs comptes de chaſteté pardevant Arlequin Sbroufadel, Commiſſaire ſus-nommé. Donné au Manoir Stigieux, le quatre-vint dix-neuviéme, &c.

LUCRECE *entrant.*

Seigneur, il n'eſt pas étrange que Lucrece mene le branle dans l'entrée de tous les honneurs anciens & modernes ; mais il me ſemble qu'en bonne police, on devroit tirer de pair une vertu quinteſſenciée, & ne me pas mettre de niveau avec tant de chaſtetez ſubalternes, qui vont fondre à l'approche de la mienne. Peut-être a-t-on voulu me ménager des trophées, en m'expoſant à l'examen avec les autres : mais mon merite ſe ſoutient aſſez de ſoi-même, & Lucrece ſera toûjours la vertu par excellence, pour avoir lavé dans ſon ſang le forfait d'autrui.

ARLEQUIN.

Il eſt vrai que vous fites là une belle manœuvre ! Voyez auſſi comme on vous a ſuivie ? Vôtre action eſt encore la premiere & la derniere de ſa race. On convient que vous vous perçâtes le ſein aſſez metodiquement : mais par malheur vous vous y prîtes un peu ſur le tard ;

& ap-

& apparemment vous fûtes bien aise de ne vous tuer qu'en connoissance de cause? Mais à quoi bon faire une assemblée de parens, avant que de vous donner le coup fatal? Etoit-ce pour leur annoncer que vôtre honneur étoit mort *ab intestat?* Le beau compliment pour un mari, de s'entendre dire: Ah mon cher petit homme, ton front vient d'être insulté: Mais j'atteste Jupiter Capitolin, que ç'a été sans mon consentement; comme si en pareil cas une femme étoit croyable sur sa simple déposition! Aprés cela le poignard joüa son jeu; & en effet, puisque vôtre mari étoit pourvû, vous n'aviez plus rien à faire au monde, à moins que de vouloir recommencer sur nouveaux frais. Mais c'est ce coup-là que vous auriez pû dire à bon titre: *Je ne sçaurois.*

Pour qui prenez vous Lecrece?
J'en mourrois.

LUCRECE.

Je crois que ce monstre est associé avec Tarquin pour me deshonorer une seconde fois. Traître, ose-tu bien noircir l'action la plus heroïque? . . .

ARLEQUIN.

Et avec tout vôtre heroïque, vous ne meritez pas seulement le dernier *Accessit* en vertu. Huissier, qu'on la mette avec Cleopatre, avec Cleopatre; Madame, avec Cleopatre.

AR-

ARTEMISE *arrive.*

Seigneur, qu'on me laisse ma part franche de chastete, où je vais faire un bruit de diable dans les Enfers. Tout le monde connoît assez Artemise ; & je défie la Communauté des Prudes de pousser plus loin que moy le vacarme de la tendresse conjugale. Je vous prens à témoins, balafres, égratignures, gros toupets de cheveux, que me coûta la mort de Maufole ; & vous Maufolée à jamais durable, dont j'honoray ses Manes : sans compter ses cendres, que je pris la peine d'avaler. Voilà des titres cela, qui feront ranguêner toutes les vertus qui voudront faire assaut avec la mienne.

ARLEQUIN.

Quant au Maufolée superbe que vous fîtes ériger, il y a bien des femmes qui voudroient être quittes de leurs maris à ce prix-là. Et que sçait-on, si vôtre intention n'étoit pas de perpétuer la joye que vous donnoit la mort de vôtre époux ? A l'égard de ses cendres que vous prîtes en pillules, on peut dire que les pillules firent leur effet, & qu'elles vous purgerent absolument de toute vôtre affection conjugale ; puisque sans attendre le bout de l'an, vous vous amourâchâtes d'un jeune homme, dont les mépris vous obligerent à vous casser la tête, que vous aviez déja un peu fêlée.

Ainsi

Ainſi donc toute vôtre fidelité ne ſe reduit qu'à quelque boutade de tendreſſe, & à deux ou trois accez de deſeſpoir. Allez, Madame Artemiſe, je vais vous mettre en païs de connoiſſance. Huſſier, avec la Matrone d'Epheſe. Avec la Matrone d'Epheſe, Madame, avec la Matrone d'Epheſe.

PENELOPE *arrive.*

Mon bon Monſieur, vous voyez une femme qui a tenu bon contre vingt galans pendant le ſiege de Troye. Ulyſſe me laiſſa pauvre innocente que j'étois, avec un petit Poupon de ſa façon. C'étoit toute ma conſolation dans mes diſgraces. Je voyois qu'on mettoit tout par écuelle au logis. Nous n'avions point de Dindon qu'on ne mît à la daube, point de Cochon de lait dont on ne fît des farces. Ces friponniers-là n'avoient pas la patience qu'on leur fît des petits fromages, ils buvoient le lait comme il ſortoit des vaches. Ils vouloient bien faire pis, mon bon Monſieur: mais je n'eus garde. Tant y a, mon bon Monſieur, qu'Ulyſſe revint, & trouva ſa Penelope tout comme il l'avoit laiſſée.

ARLEQUIN.

Oh, Madame Penelope, avec toute vôtre ingenuité, je trouve bien des non-valeur de chaſteté à votre fait; Car enfin voicy comme je raiſonne. Un mary

à la

à la guerre depuis dix ans une jeune femme sans deffense ; vint Princes pour galans, dont le moindre étoit expert en l'art de coqueter : Vôtre maison avoit déja pris ses titres de Taverne & d'Academie. Pour derniere batterie, les Princes y établirent un Opera. Ah, Madame, le dangereux air pour la vertu !

DIDON *entraînant Virgile par la main.*

Main-forte, Mesdames, main-forte. Voici l'imposteur qui m'a perduë dans le monde. Helas ! sans ce traître de Virgile, la pauvre Didon joüiroit encore d'une reputation inviolable. Mais ce chien de Poëte, ce maudit Mache-lauriers, il ne se contente, pas de renverser l'ordre des tems, il renverse encore l'ordre des chastetez, & me fait me passionner pour un Escroc qui me plante là sur la foi d'une apparition chimerique. Quoi ? L'honneur de la plus vertueuse Veuve qui fut jamais, ne dépendra que du cerveau fanatique d'un bel esprit ? Seigneur, faites-moi faire reparation d'honneur ; ou sans autre forme de procez, je vais vous déviſager tous les deux.

ARLEQUIN.

Hé là là, Madame Didon, vous prenez le mors aux dents un peu bien vîte. Vous vous plaignez que Virgile vous a ôté l'honneur que vous aviez ; & Homere par une compensation Poëtique à donné

né à Penelope l'honneur qu'elle n'avoit pas. Que voulez-vous? Les Poëtes sont sujets aux quiproquo; aussi bien que les Apoticaires. Mais pour vous accorder toutes deux, Huissier, qu'on les place parmi les honneurs douteux des champs Elisées?

DIDON,

Comment? Parmi les honneurs douteux? Cela est bon pour vos modernes.

ARLEQUIN.

Tout beau, Didon, parlez des modernez avec respect.

DIDON.

Allez, Juge de balle, nous allons toutes vous prendre à parti.

ARLEQUIN *aux Auditeurs.*

Et moi, je jure par le Stix,
Que leurs honneurs broyés ensemble
Ne valent pas, Messieurs, celui qui vous rassemble,
Que j'intitule LE PHENIX.
Un Phenix! Dira-t-on; la pensée est nouvelle.
Ouï, j'appelle Phenix, une femme fidelle.

SCE-

SCENES FRANCOISES DES SOUHAITS.

SCENE DU LAQUAIS

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

HE bien, mon aimable Tygresse,
Puis qu'un Astre benin nous rassemble en ces lieux,
A qui tient-il qu'ici nous ne jouïons tous deux
Une reprise de tendresse?
Ca, dans les amoureux propos,
Lequel aimez-vous mieux du détail ou du gros?
Voulez-vous sur les pas de Cyrus ou Clelie
Passer en complimens les deux tiers de la vie?
Ou n'auriez-vous point plus à cœur
Un amour payable au porteur?
Là, de ces passions, dont nous devons l'usage
A Nosseigneurs du Grand Bureau,
Gens qui ne filent point l'amour en Damoiseau,
Et qui mettent d'abord une belle au pillage?

Ca,

Ca, mon cœur, vous plait-il de quittancer
mes soins ?
C'est un acte qui peut se passer sans témoins.

COLOMBINE.

Faquin, qui te rend temeraire
Jusqu'au point de pretendre aspirer à me
plaire ?
Un Laquais, tout des plus Laquais,
Ose attenter sur mes attraits !

ARLEQUIN.

Hé, Madame, arrêtez. Tout Laquais que
nous sommes,
Sommes-nous pas du bois dont on fait les
grands hommes ?
Aujourd'hui la mandille est sur un fort bon
pié.
Le siecle aimant la bigarrure,
Avecque les couleurs s'est reconcilié.
Voilà pour ma grandeur future
Un habit Privilegié.
Voilà d'une richesse seure
Le veritable Chaussepié.
Banniſſez donc, Madame, une plainte im-
portune ;
Et laiſſez-moi du moins achever par pitié,
Mon Noviciat de fortune.

COLOMBINE.

J'ai bien peur, Monsieur le Pieplat,
Qu'assez mal à propos le Sort ne vous éleve ;
Et que ce beau Noviciat
N'aboutisse enfin à la Greve.

ARLEQUIN.

Va, va, lors que tu me verras
Dans un char Triomphant rouler avec fracas,
Sous des lambris dorez coucher avec delices:
Quand ma table servie au gré de mes sou-
haits,
De toutes les saisons m'offrira les premices;
Qu'autour de mon Buffet, vint coquins de
valets

Feront voler Ragouts, Grillades Entremets,
Hors d'œuvre, & puis enfin tout ce qui peut refaire
Un Palais engourdi du trop de bonne chere :
Quand ma femme paſſant dans le cœur de Paris,
Rendra pas ſes brillans tout le monde ſurpris :
Que nos Courſiers fringans ſe faiſant faire place
Ecarteront la populace :
Que le peuple verra des Maures, des Huſſars,
Des Nains, des petits Turcs, attelez à nos chars ;
Un gros Singe ſur tout, faiſant mainte grimace.

COLOMBINE.

Hé bien, cela ne va pas mal.

ARLEQUIN.

Que de Cloris alors brigueront ma pourſuite ?
Et ſçauront me vanger par leur tendre conduite,
Des degouts que traine à ſa ſuitte
Un ordinaire conjugal !

COLOMBINE.

En demeures tu là ?

ARLEQUIN.

Je verrai le Parnaſſe
Celebrer à plein cor les faquins de ma race ;
Me donner pour ayeux les enfans de Cyrus,
Et m'allier du moins avec le grand NEGUS.
Alors, tout vain d'avoir pour parens des Arabes,
Je ne parlerai plus que par monoſyllabes
Je ne connoîtrai plus perſonne en mon orgueil :
Je ne verrai les gens rien que du coin de l'œil.
Alors j'affecterai de marcher des épaules.

Je

Je salüerai du ventre, encor selon les gens ;
Et je serai plus fier qu'un Amadis des Gaules.

COLOMBINE.

Voilà des airs bien engageans !

ARLEQUIN.

L'heure des Grisettes venuë,
Je me dépoüillerai de mon humeur bouruë,
Sitôt qu'un Laquais favori,
M'aura par des détours conduit l'objet chery,
Mon cœur, mon cœur alors flexible à la tendresse,
Perdra sa premiere rudesse.
Non, que des Celadons renouvelant l'abus,
J'aille aux pieds d'une Iris distiller le Phœbus,
Et long-tems aboyer sans mordre :
Mais au lieu d'un tas de rebus,
A des loyers écheus doucement donner ordre ;
D'un falbala fletri reparer le desordre ;
Des crottes de la Ville affranchir mon Iris ;
Lui fourrer des Bijoux, des Steinquerques de prix ;
Et sur tout lui fonder une bonne cuisine :
Voilà de mes douceurs, ma chere Colombine.

COLOMBINE.

Et tu feras ce train, si je suis ta moitié ?

ARLEQUIN.

Bon! Tu te chausseras d'abord au même pied.
Bien tôt, grace à ta prevoyance,
Quelque jeune Commis, bien frais, bien délié,
De mon lit, moi vivant, aura la survivance,
Et par ses doux empressemens,
Il sçaura, sur mon front fidelle à la souffrance,
De son orgueil futur jetter les fondemens.

COLOMBINE.

Grand merci, Monsieur le visage,

De

De vos loüables sentimens.

ARLEQUIN.

Et ce que tu voudrois-t-aviser d'être sage?
Au Siecle d'apresent ferois-tu cet affront?

COLOMBINE.

Va, va, le relief de ton front
Ne sera jamais mon ouvrage.

ARLEQUIN.

Pourtant voilà des yeux, qui me sont caution
De ta prévarication
A la foy matrimoniale.
A telle fin que de raison,
Passons-nous compensation
D'infidelité conjugale.

COLOMBINE.

Va-t-en, maraut ailleurs debiter ta Morale,
Va, quelque revolution
Que le sort puisse mettre à ta condition,
Colombine à tes vœux sera toûjours contraire.
Souviens toi seulement, à ta confusion,
Dans les plus forts accés de ton ambition,
Qu'un âne chargé d'or ne laisse pas de braire.

ARLEQUIN.

Ainsi donc, j'ai poussé des soupirs superflus?
Quoi, diminutif de soubrette,
Je veux t'associer à l'heur de ma Planete,
Et tu viens à mon Nez m'annoncer tes refus?
Tu me traites d'Ane, bien plus.
Ah pourtant! Si ton cœur sensible à ma tendresse,
Vouloit à ton Anon te donner pour Anesse,
Bien tôt ou de force ou de gré
Nous nous trouverions sur le pré.
Mais quoi? La cruelle me quitte.
Ah, courons aprés au plus vîte.
Peut-être s'en va-t-elle en son petit Taudis,
A son cher Arlequin preparer les Logis.

SCE-

SCENES DES SCIENCES.

ARLEQUIN *en Maîtres de Sciences.*
ISABELLE *Fille du Docteur.*

ARLEQUIN *sortant d'une Mappemonde.*

NE *sus Minervam* : Qu'un cochon ne s'aviſe point de faire le Docteur. Voilà Mademoiſelle un Arrêt foudroyant pour Monſieur vôtre Pere. Il n'en eſt pas de même des chevaux. Malepeſte, ſi on les excluoit du Doctorat, trop de gens ſeroient en danger de perdre leurs licences. Aprés avoir établi mes qualitez, trouvez bon, Mademoiſelle, que je vous aſſure que dans tout le Haras des belles lettres il n'eſt point de Sçavant plus capable de vous endoctriner que moy.

ISABELLE.

O ça, Monſieur, ſur quoi voulez-vous m'inſtruire d'abord?

ARLEQUIN.

Il faut voir premierement, ſi vous avez les ſimptômes d'erudition determinez par nos Maîtres.

ISABELLE.

Et à quoi cela se voit-il ?

ARLEQUIN.

Aristore dit que ce qui rend les femmes plus susceptibles des sciences que les hommes ; c'est qu'elles ont la peau plus delicate, & par consequent l'esprit plus delié. Voyons-un peu si vous étes dans le cas du Cousin Aristore ? *Il luy tâte le bras*) Hé, ouy, ouy, voilà une Peau dont on pourra faire quelque chose avec le temps.

ISABELLE.

Fy donc, Monsieur, fy donc !

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, *Dabitur licentia sumptis pudenter.* Vous n'en voudriez pas dedire Horace. (*Il continue de luy tâter les bras, & les baise à la fin.*

ISABELLE.

Ah, pour le coup, Monsieur, je croi que vous extravaguez.

ARLEQUIN.

Dulce est in loco desipere ; Mademoiselle.

ISABELLE.

N'avez-vous point, Monsieur, d'autres leçons à me donner ?

ARLEQUIN.

Oh que si Mais je cherche encore une authorité dans les anciens En tout cas, je pourray bien la trouver chez les Modernes.

On trouve par tout chez eux de ces authoritez-là. (*Il veut l'embrasser, & la manque.*

ISABELLE.

Mais, Monsieur, sçavez-vous que vos manieres ne compâtissent point du tout avec la gravité sçavante ?

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiselle, mettez les Socrates & les Platons à ma place. S'ils étoient aussi sages que moi, c'est qu'ils ne pourroient pas être plus foux.

ISABELLE.

A ce que je vois, Monsieur de la Herissonniere est un vray Docteur en galanterie ?

ARLEQUIN.

Ma foi, l'amour étant le principe de toutes choses, je trouve qu'il n'y a rien qui ouvre les pores aux sciences comme la tendresse. Je repete un certain Octave, qui étoit une vraye Hapelourde quand je l'entrepris. Depuis qu'il s'est mis l'amour en tête, il faut l'entendre raisonner. Voulez-vous que je vous fasse disputer ensemble un de ces jours ?

ISABELLE.

Oh, je ne suis pas encore assez forte pour cela.

ARLEQUIN.

Hé bien, s'il eſt le plus fort, il vous fera de l'avantage?

ISABELLE.

Et quel avantage me pourroit-il faire!

ARLEQUIN.

Voulez-vous que je faſſe la partie égale? Si vous croyez qu'Octave en ſçache plus que vous; quand vous vous trouverez ſeule avec luy, montrez-vous docile à ſes leçons, & je vous donne ma parole que vous ſerez bien-tôt auſſi ſçavant l'un que l'autre.

ISABELLE.

Vraiment, Monſieur, vous n'étes pas de ces ſçavans farouches qui ne daignent s'humaniſer pour perſonne.

ARLEQUIN.

Oh pour moi, Mademoiſelle, je ſuis un ſçavant privé, ſur qui la roüille du College n'a point trouvé priſe; & ſans vanité il y a plus d'une ruelle dans Paris, où j'ay pouſſé plus que le Syllogiſme.

ISABELLE.

C'eſt à dire qu'une Ecoliere un peu novice n'auroit pas beau jeu avec vous, & que vous ſeriez homme à uſer de vos avantages.

ARLEQUIN.

Point, point. Quand je les trouve innocentes, à peu prés comme vous, j'at-

j'attens qu'un bon mariage me les ait défrichées. Nous autres ſçavans, nous aimons quelque choſe qui picotte ; & c'eſt un goût pour nous que d'enlever une proye conjugale.

ISABELLE.

Hé quoy, vous n'épargnez pas plus que cela les pauvres Maris?

ARLEQUIN.

Voilà encore de bons animaux ! Je regarde les Maris comme les Maîtres d'Hôtel. Ils vont à la proviſion, & font l'eſſay des viandes pour les autres. Encore n'en font-ils pas toûjours l'eſſay, & bien ſouvent on ne leur ſert que des mets rechauffez.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, tout en riant, je n'apprens rien ; & il y a une heure que vous me bercez de coq à l'âne.

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous coq à l'âne, Mademoiſelle ? Voudriez-vous que je vous appriſſe la fable, pour vous repaître de chimeres & de fictions ? Hé, n'en avez-vous pas déja trop de celles de vôtre ſexe? Voudriez-vous que je vous donnaſſe des regles d'éloquence? Que je vous appriſſe tous les ſtratagêmes d'un diſcours figuré ? Eſt ce que vous ne trouvez pas cela dans vôtre propre fonds ; & la paſſion ne fait-elle pas chez vous ce que la Rhetorique fait chez

les hommes? Eſt-ce de la Philoſophie que vous êtes amoureuſe? Ah, contentez-vous de bleſſer la raiſon ſans la connoître, & laiſſez-nous la confuſion de ſçavoir raiſonner ſans en être plus raiſonnables. Eſt-ce la Medecine qui vous charme? Que vous ſerviroit de comprendre la ſtructure du corps humain, ſi les reſſorts de l'ame ſont impenetrables? Etes vous préoccupée de l'Aſtrologie? Ah défiez-vous d'une connoiſſance qui fait connoître le mal, & qui ne le détourne pas. Donnez-vous dans la Chimie? Gardez vous des gens qui vous promettent des monts d'or, & qui vous demandent un teſton. Eſt ce la Juriſprudence qui vous touche? Enviſagez les Loix comme des toiles d'araignées, d'où les groſſes Bêtes ſe ſauvent, & où les petites demeurent. Sont-ce les Mathematiques qui vous poſſedent? Une demonſtration d'amour eſt plus infaillible que toutes les regles de l'Algebre. Eſt-ce enfin l'Hiſtoire qui vous attache? Eh voulez-vous vous enterrer dés ce monde, & renoncer aux vivans pour les morts?

ISABELLE.

Et que voulez-vous donc que j'apprenne?

ARLEQUIN.

Apprenez toutes les petites façons de vôtre ſexe. Faites-vous un art de la mi-

nauderie. Ayez toûjours des prunelles offensives & deffensives. Apprenez à rougir sous de faux pretextes, afin qu'on ne connoisse pas quand vous rougissez à propos. En un mot, faites vôtre capital de plaire, d'aimer & d'être aimée.

ISABELLE.

Vous êtes un conteur de quoguettes, & vous ne meritez pas quon vous écoute. (*Elle s'en va.*)

ARLEQUIN.

Elle a raison. Je m'y suis mal pris. En matiere de galanterie, les femmes veulent qu'on saute d'abord des preceptes à l'application.

SCENE DES SOUHAITS.

ARLEQUIN, MOMUS.

ARLEQUIN, *sans voir Momus.*

O Destins ennemis! O sort mal-encontreux! ô fortune impertinente!

MOMUS.

Tout beau, l'amy, tout beau.

ARLEQUIN.

Tout beau vous même. Depuis quand empêche-t-on les gens de jurer contre leur sort? C'est un privilege établi par les Heros de Theatre, & confirmé par leurs Confidens. Ainsi, Monsieur, pour l'acquit de ma bile, laissez-moy pester tout à mon aise, & me répandre tout mon saoul en galimatias pathetiques.

MOMUS.

Hé, fy! C'est à faire à des ames vulgaires à prendre à party la destinée: mais un grand cœur comme le tien, doit être au dessus des accidens. Il faut qu'il montre une ame à l'épreuve des revers, & que par l'intrepidité de sa constance, il se donne le charmant plaisir de faire rougir la fortune.

ARLEQUIN.

Ouy, mais la fortune est femme; & il y a long-temps que les femmes ne rougissent plus. Laissez-moy donc, Monsieur, reprendre le fil de mes imprecations; & aprés cela tant de Philosophie que vous voudriez.

MOMUS.

Non, non, cher Arlequin, fais tréve à tes injures.
J'ay le rare secret d'étouffer les murmures.
Je sçay mettre un mortel au comble de ses veux.
Vois donc ce qu'il te faut, & dis ce que tu veux.

AR-

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur le Charlatan, je ne veux pas grand chose. D'abord je ne me soucie pas beaucoup d'argent : Je voudrois seulement trouver credit par tout, & ne point payer qu'aprés ma mort. Je n'aime pas autrement les femmes : mais je ne serois pas fâché d'être aimé de toutes, & qu'elles ne pussent disposer de leur cœur qu'aprés m'avoir demandé Lettre de Voiture. Je voudrois encore qu'il ne fût permis qu'à moi d'avoir de l'esprit, & que les autres n'en eussent que quand je serois las d'en avoir. Vous voyez que je suis bien aisé à contenter.

MOMUS.

Hé bien, pour donner un plein effort à tes souhaits, il faut te montrer tout ce qui peut interesser les hommes.

Paroissez faux brillants, jeux, richesses, plaisirs,
Et tout ce qui du monde intrigue les desirs.

Le Theatre s'ouvre, & represente le Temple des Souhaits, où paroissent la valeur, la santé, le bel esprit, les bonnes fortunes, la faveur, le merite, la folie, les richesses, la bonne chere, & autres choses semblables.

MOMUS.

A present que te voilà à même, c'est à toy de choisir ce qui te conviendra le mieux ; & aussi-tôt on te livrera la marchandise.

ARLEQUIN.

Hé bien, de peur de me méprendre, & pour ne point causer de jalousie, je choisis toute la Boutique.

MOMUS.

Oh, cela ne va pas comme cela ; & il ne t'est permis de choisir qu'une chose à la fois.

ARLEQUIN.

Nous voilà d'accord. Je n'en choisiray qu'une à la fois ; mais je les prendray toutes l'une aprés l'autre. Mais, Monsieur le Charlatan, afin que je n'achete point chat en poche, dites-moy ce que vous entendez par la valeur ?

MOMUS.

La valeur est une fermeté d'ame, qui nous étourdit sur les perils les plus presens. C'est une ferveur pour la belle gloire, qui dissimule toutes les horreurs d'une mort prochaine. C'est un heureux sang froid dans les plus chaudes occasions, qui fait qu'on se familiarise avec le fer, le feu, les boulets & les mousquetades.

ARLEQUIN.

Diable ! voilà une vilaine familiarité.

Mais

Mais n'y auroit-il pas moyen d'apprivoiser les bales, de dépaïser les coups de canon, & de faire retrogader la pointe du fer? C'est qu'aprés tout cela on pourroit être brave en toute seureté de conscience? & dés aujourd'huy je ferois querelle à toute la terre.

MOMUS.

Va, va, mon ami, la valeur n'est faite que pour les ames nobles. Tu t'accommoderas peut-être mieux de la santé.

ARLEQUIN.

Oh, pour la santé, je n'en ay déja que trop. Et le moyen d'en manquer, quand on est aussi regulier que moi à pratiquer les Ordonnances d'Hypocrate?

MOMUS.

Et comment fais-tu donc pour avoir tant de santé?

ARLEQUIN.

Hypocrate dit que pour se bien porter, il faut s'enyvrer une fois le mois. C'est un regime que j'observe avec la derniere circonspection; & comme je crains toûjours de n'avoir pas remply le precepte dans toute son étenduë, je fais des repetitions Bachiques trois fois la semaine, afin qu'Hypocrate n'ait rien à me reprocher.

MOMUS.

Hé bien, puisque tu reconces à la valeur & à la santé, ne seroit-ce point sur

le bel esprit que tu voudrois jetter ton plomb ?

ARLEQUIN.

Hé fy, de par tous les diables ! Moy bel esprit ? Je ne connois qu'un avantage aux gens de ce métier là ; c'est que quoi qu'il arrive, ils ne courent point risque d'être compris dans la taxe des Aisez.

MOMUS.

Serois tu friand de bonnes fortunes, & voudrois-tu qu'on mît les femmes sur le pied de ne point tenir contre toi ?

ARLEQUIN.

Hé, pour cela, Monsieur, il n'y a qu'à les laisser comme elles sont. De tout temps j'ay eu mon franc sallé auprés des belles ; & actuellement je suis couru de toutes les Soubrettes de mon quartier.

MOMUS.

Aurois-tu la maladie des grandeurs ? Veux tu qu'on te mette sur les voyes de la faveur, & que l'on t'enseigne à te pousser auprés des Grands ?

ARLEQUIN.

Bon ! C'est un manége que j'entens mieux que personne. D'abord, Monsieur, il faut compter que je suis tout cousu de contreveritez. Faut-il applaudir à des appas surannez, ou reprocher la datte importune d'un baptistaire à perte de veuë ; En moins de

trois

trois paroles, je sçay rejennir un visage qui porte son attestation de caducité. Faut-il appuyer un Faquin heureux dans son idolatrie pour la fortune? Je le mets à la tête de ses meutes & de ses haras; & il prend si bien le goût des bêtes, qu'il ne connoît plus les hommes, & ne salue que les équipages & les chevaux.

MOMUS.

Voilà déja de beaux commencemens. Mais sçais-tu te plier & te replier devant les Mignons de la fortune? Sçais-tu précipiter la tête entre tes jambes à la veuë de certains personnages importans?

ARLEQUIN.

Bon! C'est moi qui ay donné au public les nouveaux tarifs de reverences: & au pis aller, je n'aurois qu'à imiter le Chevalier Prince-Maille, qui possede toutes les inflexions du corps, tous les remuëmens de tête, & tous les dehanchemens imaginables.

MOMUS.

Va, va, c'est un métier qui ne s'apprend pas si vite. Crois-tu, par exemple, qu'il soit si facile d'entretenir vingt personnes tout en courant, de parler aux uns, de répondre de la Tabatiere aux autres, de donner fidellement les torticolis à tous les gens que l'on aborde, de couper passe avec un Marquis, pour aller à la rencontre d'un Duc, qu'on

ne connoît plus bien-tôt dés qu'on voit un Prince?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant qu'une chose qui me dégoûte de la faveur. C'est que les dîners & les soupers des Courtisans sont furieusement dérangez; & avec cela je n'ay point l'art d'apprivoiser des Suisses, & des Maîtres quelques-fois plus Suisses que leurs Suisses mêmes.

MOMUS.

Hé bien, il ne faut point tant d'appareil pour être un homme de merite, & tu y trouveras peut-être mieux ton compte.

ARLEQUIN.

Moi, que j'aille choisir le merite? Et de quoi le merite guerit-il aujourd'huy? Il y a beaux jours que le merite n'est plus monnoye courante; il faut le renvoyer aux siecles des Escosions & des Vertugadins.

MOMUS.

Ouais! que veux-tu donc qu'on fasse pour toy? Serois-tu homme à t'accommoder de la folie?

ARLEQUIN.

Mais je crois que je n'ay rien à souhaitter là-dessus.

MOMUS.

Encore, est-ce quelque chose de se connoître!

AR-

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur, dites moi un peu: Est-ce que la Folie procure de si grands avantages, que vous la placez parmi ce qui fait les souhaits des hommes?

MOMUS.

Hé, pauvre innocent, d'où viens-tu? Et ne sçais-tu pas que la Folie a toujours été & sera toujours le plus beau fleuron de la societé civile? Qui est-ce qui rassure ce Magistrat sur l'éclat de son jeu, & sur le fracas de ses intrigues? La Folie. Qui est ce qui rassemble tant de duppes à l'heure du Lansquenet chez la Comtesse de Plumoison? La Folie. Qui est-ce qui retient à Paris tant de Plumets d'été & tant de Guertiers de Robbe-Courte? La Folie! Qui est-ce qui produit tant de vaines contestations sur le pas, sur les marches, & pas une sur le merite? La folie. Qui est-ce qui rend Auditeur si curieux d'antiques, de cornalines & de diamans, quoi qu'au fonds il ne soit qu'une Hapelourde? La folie. Qui est-ce qui porte cet Epicier à éventer la honte de son lit, & à solliciter une place sur les Tabatieres de *Fagnani*! la Folie. Est-ce autre chose que la Folie, qui oblige cet Avocat à faire jeûner toute sa Maison, pour montrer ses deux Palefrois etiques au Cours ou à la Porte Saint Bernard? Est-ce autre chose que

la

la folie, qui fait qu'on se sacrifie & toute sa famille, pour la vanité chemerique d'avoir un lievre de plus sur ses terres, ou quelque carpe brahane dans ses étangs?

ARLEQUIN.

Diable! je ne me croyois pas tant de Confreres. Mais, Monsieur, par charité, donnez moi les richesses, afin que j'aye un titre legitime pour être fou; car comme vous sçavez, *Stultitiam patiuntur opes.*

MOMUS.

Les Richesses? Et te sens-tu la cervelle assez forte pour supporter toutes les fumées qu'un gros bien envoye à la tête? Penses-tu qu'on en vaille moins pour n'avoir pas toute la Boutique d'un Joüaillier à ses dix doigts? pour n'aller jamais sans un regiment de Montres & de Tabatieres? Est-ce une chose si importante pour la felicité, que de chagriner l'odorat de tout Paris par le cuir de Rousſy de son carosse? que d'avoir des entrepos de galanterie à tous les Theatres? Que d'être en Malines jusqu'à ses chaussons, que de ne faire qu'un déjeûner de la nourriture de cent familles? Voudroits-tu imposer au public par une Biblioteque fastueuse, quand il ne faudroit pour tout Maître que les nouveaux Almanachs avec le Tarif pour les Monnoyes? En un mot, voudroits-tu toûjours

jours bâtir ſans neceſſité, toûjours détruire ſans raiſon, & ne laiſſer à la poſterité tant de pierres raſſemblées, que comme autant de gages de la dureté de ton cœur, & de l'inquietude de ton orgueil ſ

ARLEQUIN.

Et que ſeroit-ce donc, ſi je vous demandois les richeſſes au prix qu'elles coûtent à tant de gens ? Si j'étois curieux de les obtenir, ou par les ſupercheries de ce Procureur, ou par les ſcelerateſſes de cet Uſurier, ou par la benignité de ce mary commode, ou par les contributions de quelque vieille amoureuſe ? Car enfin il n'y a plus que ces endroits-là pour parvenir. *Sic itur ad Aſtra.*

MOMUS.

Non, non, je veux que tu ſois riche de pure ſource ; je vais faire pleuvoir ſur toy la corne d'abondance.

ARLEQUIN. *chantant*

Faites donc pleuvoir au plus vîte,
Car depuis long-temps je ſuis ſec.

Momus frappe de ſa Baguette, & Arlequin eſt precipité ſous terre.

SCENE CONTRE LES HOMMES.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

QUoy ? dans le printemps de vôtre âge, dans un temps où tous les jours de vôtre vie devroient être marquez par autant de nouvelles conquêtes, vous perdez sur de vieux bouquins d'Auteur, tant de coups d'œil que vous pourriez si bien mettre à honnête interêt ? Hé comment ferez-vous la seule à Paris qui ne chomerez pas le retour des Officiers ? Déja les Abbez ont évacué les ruelles : Les Financiers n'oseroient plus y paroître que le bordereau à la main. Déja les gens de Robe ont pris leurs vacations de galanterie, & pendant que toutes les Coquettes sont sous les armes, là en bonne foy, ferez-vous la seule qui demeurerez dans l'inaction ?

ISABELLE.

Hé crois-tu, Colombine, que tout ce qu'il y a d'hommes au monde, soient capables d'effleurer ma tranquillité !

COLOMBINE.

Ah je vous permets de faire l'esprit fort, tant que vous n'aurez qu'une Colombine en tête. Mais quand vous verrez à vos pieds quelque échantillon de Cesar; quand l'amour vous lâchera quelqu'un de ses plumets flamboyans, & de ces cravates historiées qui serpentent jusques dans les boutonnieres, oh pour lors vous viendrez à jubé comme les autres. Dame, ces Guerriers là sont de terribles gens; & il n'y a Palatine ni Falbala qui en réchapent.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, il n'y a plus que des dupes qui donnent dans les peneaux des hommes; & ceux d'aujourd'huy sont marquez à un coin de perfidie.

COLOMBINE.

Ouy, je conviens avec vous que les hommes sont des perfides: mais une fois il faut vivre, & l'on vit avec ces perfides là comme avec les Turcs, seulement pour la necessité du commerce.

ISABELLE.

Et quel commerce peut-on établir avec des traîtres qui ne sont bons que pour eux-mêmes? Dans quelle sujétion n'ont-ils pas jetté nôtre pauvre sexe? falloit-il nous brider comme ils ont fait, en nous éloignant des sciences, du gouvernement, & des emplois.

COLOMBINE.

Ah vraiment, vous remuez la vieille que-relle : trop heureuſe ſi vous n'avez point à leur faire des reproches de plus fraîche datte. Mais parlons franchement. Trouvez-vous que les femmes perdent beaucoup à n'être point appellées à ces corvées brillantes qui rendent les hommes ſi celebres? Déja, ſi nous n'allons point à la guerre, on ſçait bien que ce n'eſt pas faute d'avoir les inclinations militaires. Si nous ne paroiſſons point ſur les Fleurs-de lys, & n'eſt-ce pas nous qui faiſons le thême à tant de jeunes Magiſtrats, à qui nous valons mieux que tous les ſiffleurs de Droit enſemble; Il eſt vrai que nous n'entrons point dans les Finances: mais les Financiers ſont nos comptables. Allez, allez, c'eſt une bonne condition que celle d'une jolie femme, quand on la ſçait faire valoir; & la ſcience de plaire eſt au deſſus de toutes les autres.

ISABELLE.

Mais ne trouves-tu pas que nous aurions bon air à briller dans un Tribunal de Juſtice? Il me ſemble qu'une condamnation prononcée par une belle bouche, ſeroit adoucie de la moitié: Et qui pourroit tenir contre nous ſi nous etions à la tête d'une Armée? La beauté a des armes ſi naturelles.

COLOMBINE.

Ouy, je ſens bien que ſi l'on oppoſoit une armée de femmes à un armée d'hommes, ce ſeroit le moyen d'avoir bien tôt la paix. Mais pour ne point quitter nôtre theſe, ſi les hommes nous ont fait tort en s'appropriant les emplois, ces mêmes emplois ne nous offrent-ils pas tous les jours des endroits pour nous vanger? Quoy croyez-vous que pendant que Monſieur le Conſeiller ſe leve dés l'aurore, pour aller faire les affaires d'autruy, on ne faſſe pas ſouvent les ſiennes, & qu'on ne juge pas ſon honneur de petit Commiſſaire? Pendant que Monſieur le Colonel court à la gloire & va monter la tranchée, qui luy répondra que la femme n'aille pas à l'occaſion de ſon côté? allez, allez, quoi qu'en diſent les hommes avec leur pretenduë ſuperiorité, nous ne les balotons pas mal; & tout ce qu'ils ont de plus beau releve des femmes.

ISABELLE.

Et ne comptes-tu pour rien cette guerre étudiée qu'il faut que nous nous faſſions ſans ceſſe; ce joug importun de la pudeur, qui nous deffend de voir & d'entendre ce qui nous plairoit le mieux.

COLOMBINE.

Bon! eſt ce que vous ne ſçavez pas le manege du ſexe en ces rencontres? Vient-on, par exemple, à nous produire quelque

que tabatiere ſcandaleuſe ? nous portons d'abord la main ſur nos yeux : mais c'eſt pour nous faire une lorgnette de nos doigts. Vient-on nous chanter quelque vaudeville un peu gaillard ? nous feignons de détourner la veuë : mais c'eſt pour mieux recueillir nos oreilles. Nous ſurprend-on dans quelque lecture équivoque ? hé bien, nous en ſommes quittes pour une petite rougeur ; & c'eſt un verny pour la beauté. Voilà comme les femmes ont le plaiſir de tout ſans en avoir jamais la honte ; au lieu que chez les hommes, la honte eſt toujours à la ſuite du plaiſir.

ISABELLE.

Mais fais-moy raiſon un peu de cette licence effrenée qu'ont les hommes de tout dire & de tout faire ſans conſequence ; au lieu que la moindre émancipation nous eſt tournée à crime.

COLOMBINE.

Allez, allez, les loix de la pudeur ſont ſujettes à extenſion, comme le reſte. Nôtre honneur eſt de ces choſes où l'on peut dire que la forme emporte le fonds, & la reputation de l'honneur eſt ſouvent plus couruë que l'honneur même. Pourveu qu'on ſe pare au beſoin de certaines grimaces fondamentales, qu'on ait ſoin tous les matins de charger ſes yeux ſur l'hypocriſie, qu'on begaye fidellement aux endroits où le ſexe doit be-

begayer, hé nôtre honneur n'en exige pas davantage. Au contraire nous embaraſſerions les hommes, ſi nous nous piquions de ſuivre leurs loix à la rigueur; & d'ailleurs nous vivons dans un païs où l'on ſe conduit moins par la Loy que par la Coutume.

ISABELLE.

Cependant à entendre ces vilains hommes, nous cedons à nôtre temperament, dés que nous avons la moindre honnêteté pour eux.

COLOMBINE.

Vraiment, je les trouve jolis de nous reprocher certaines affaires où ils ont toujours leur moitié auſſi bien que nous! Mais nous voit-on comme eux grenoüiller dans les cabarets? Nous voit-on comme eux chez Sauvage, dans le banc des Marguilliers du Caffé? Allons-nous ſur les Theatres nous baiſer comme des petits enfans? Courons nous les Foires pour y ſeringuer de l'huile ſur le brocard des Bourgeoiſes? Je ne dis pas que nous n'ayons nos petites folies: mais nous les faiſons à huy clos; & nous n'y appellons que les témoins abſolument neceſſaires.

ISABELLE.

Et que dis-tu de ces jeunes foux; qui étalent tous les ſoirs aux Thuilleries, & qui harcelent du chapeau toutes les femmes un peu jolies? Que dis-tu de ces Empyriques en politique, qui changent

la

la face des Etats, & qui se répandent par pelotons comme des hannetons & des sautereles? Que dis-tu de ces Avanturiers qui paroissent dans Paris comme des feux follets, & qui tombent tout d'un coup en éclipse?

COLOMBINE.

Mais, je dis que tout compté & rabatu, il est des hommes à peu prés comme des Medecins. On connoît leur foible, on les turlupine dans l'occasion; & au bout du compte on ne sçauroit se passer d'eux. Mais voicy une visite d'éclat qui vous arrive. Trouvez bon que je me retire.

ISABELLE.

Et as-tu de si pressantes affaires?

COLOMBINE.

Ouy, je cours vîte me laver la bouche. il y a assez long-temps que je parle d'hommes.

SCE-

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN, ISABELLE.

ARLEQUIN, *qui par le moyen de Momus a obtenu les richesses, vient habillé magnifiquement, avec quatre Laquais qui le suivent; & trouvant Isabelle dans sa chambre, lui dit:*

DEs beautez de Paris lorgneur infatigable,
Je viens vous reconnoître ici, mon adorable,
Mais je découvre en vous certain air tentatif,
Qui me revolte un peu l'appetit sensitif.
Est-il une beauté d'agréemens mieux fournie? (garnie.
L'Amour dans ses yeux-là loge en chambre
Cette bouche & ce nez paroissent faits au tour:
Et ce petit muzeau détermine à l'amour.
Et que seroit-ce encor sans ce que nous dérobe
L'épaisse obscurité d'une envieuse robe?
Ah sans doute, il faudroit la visiere d'Argus,
Pour percer tant d'appas connus & non connus.
Somme totale: Heureux qui sera l'économe
D'un si joli bijou! Serois-je bien vôtre homme?
Mignonne; parlez sans façon
Je suis un assez bon garçon.
Donnez-moi vôtre cœur, ma petite charmante.
Et je vous en ferai la rente.

ISABELLE.

Pensés tu que mon cœur soit si fort au rabais, (laquais?
Que de borner son vol aux vœux d'un Ex-

ARLEQUIN. (sonne?

Hé Madame, en amour est-ce que l'on raisonne?
Et le rang y doit-il supplanter la personne?

Seriez-vous la premiere, aprés tout, dont le cœur (Fleur?
N'auroit pas dedaigné Champagne, ni la
Et de qui les transports allant plus loin encore, (rore?
Se seroient fait sentir du Couchant à l'Au-
Quoy? ne peut-on d'un cœur s'ouvrir les doux sentiers,
Sans prouver les seize quartiers? (se?
Qu'a de commun l'amour avecque la Noblef-
Ah! laissons les ayeux, le blason, les d'Hoziers, (dresse.
Et montrons seulement nos titres de ten-

ISABELLE.

Comme si la tendresse étoit de ton ressort,
Toi malheureux jouet des caprices du Sort!

ARLEQUIN.

Ouy, malgré la rigueur du Sort qui me nazarde, (de.
Je veux toujours aimer, charmante Leopar-
Car enfin, parlez moi sans feinte ni détour:
Est-il rien qui chatouille à l'égal de l'amour?
Ah! lors qu'on peut tromper la garde vigilante (te;
D'une maman qui couve une jeune innocen-
Que joignant au biscuit l'aide du macaron,
Aux portes de Paris l'on traduit le tendron;
Et qu'enfin au besoin! Amour prêtant main-forte,
La belle se deffend, & n'est pas la plus forte
Dans ces tendres instans, j'ai toujours éprouvé,
Qu'un faquin peut sentir un bonheur achevé.

ISABELLE.

O Ciel! quels contes bleux ce maraut vient me faire! ARLEQUIN.

Hé, Madame, est-ce à vous que je voudrois surfaire? (haut ton,
Ah! si pour mettre en goût les Dames du
Les soubrettes d'abord m'ont servi d'échelon;

Si

Si pour mes coups d'essay ma tendresse peu fine,
A brigué de l'employ jusques dans la Cuisine,
Bientôt, bientôt mon cœur par un retour heureux,
A rehabilité la gloire de ses feux?
Et l'envie à son tour me rompant en visiere,
M'a procuré sous main quelques coups d'étriviere.
Trop heureux, si ce cœur que j'estime tout neuf
Pouvoit se meriter à coups de nerf de bœuf!
Aux plus rudes tricots, aux plus épaisses gaules,
J'irois pour vos appas dévouer mes épaules.

ISABELLE.

Finiras-tu bientôt ton galimatias?
Crois-tu qu'à t'écouter on ne se lasse pas?

ARLEQUIN.

Quoi vous me criblerez d'outre en outre, Madame?
Et vous refuserez l'audience à ma flame?
Il vous sera permis de bombarder mon cœur,
Sans que je sois en droit de crier au voleur?
Et qu'a donc de si cru ma tendre rhetorique?
Voulez vous, puis qu'enfin il faut que je m'explique,
Que dans les mots choisis mon esprit absorbé,
Repete auprés de vous le rolle d'un Abbé?
Et que pour intermede aux phrases précieuses,
Je vous livre un assaut d'œillades amoureuses?
Voulez-vous qu'à vos pieds apprentif Financier
Je gliſſe adroitement croix, coulant, & collier?
Qu'à force de presens vous rendant moins sauvage,
Je brigue vôtre cœur comme l'Echevinage?
Irai-je, aussi tiré qu'un jeune Senateur,
Par des mots cadancez vous empezer le cœur?
Et remuant la tête avec art & methode,

Copier mot pour mot le Ticq d'une Pagode?
Viendrai-je tout botté, l'air à demi chagrin,
Vous donner bruſquement des nouvelles du Rhin,
Et pour couper racine aux diſcours inutiles,
Vous ſommer tout d'abord comme on ſomme les Villes?
Ca, mignonne, parlez. Me voila prêt à tout.

ISABELLE.

Traitre, oſes-tu pouſſer ma patience à bout?
Pour la derniere fois, fuis loin de ma preſence:
Ou bien tu ſentiras le poids de ma vengeance.

ARLEQUIN.

Bon je ſçai ce que peut une femme en courroux.
Jamais vôtre fureur ne tombe à plomb ſur nous:
Et lors que la vengeance aiguillonne vôtre ame,
Ce n'eſt pas contre nous; mais c'eſt de femme à femme.
Aprés tout qui vous porte à faire tant de bruit?
Je ne demande pour tout fruit
De mes ſoupirs & de mes larmes,
Que d'avoir un petit reduit
Dans le galetas de vos charmes.
Pour obtenir ce bien je me conſume en pleurs.
Si ce procedé vous offence,
Par charité voyez ailleurs,
Et me donnez la preference.

ISABELLE *lui donnant un ſoufflet.*

Tiens, voila le parti que je fais aux railleurs.

ARLEQUIN.

Il claque bien fort. Juſte Ciel! quel outrage!
Me planter un ſoufflet au milieu du viſage!
Colaphiſer ainſi mes lévres de corail,
Moi qui voulois par elle ébaucher mon Serrail!
Si tu la reſervois pour ce coup qui m'aſſomme,
Ah Nature, pourquoi n'en faire pas un homme?
Mais quoi? parce qu'elle eſt d'un ſexe tout charmant,

La

La verrai-je échapper à mon reſſentiment ?
Non, Je veux qu'un baiſer appliqué par l'in-
grate, (te:
Soit l'emplâtre du tour que m'a joüé ſa pat-
Car, malgré l'aſcendant qu'ont ſur moi ſes
attrairs, (*ſoufflets.*
Mon minois n'eſt point fait pour ſouffrir des

SCENE DU JUGEMENT DE PARIS.

MEZZETIN *en* MERCURE, *conduiſant les Déeſſes.* JUNON, PALLAS VENUS.

MERCURE *aux Déeſſes.*

MEſdames les Divinitez,
Vous marchez bien à pas comp-
Au galop, au galop, Déeſſes. (tez.
Point de fauſſes delicateſſes,
Quand il s'agit d'aller diſputer un treſor
Auſſi grand que la Pomme d'or.
Voici le moment de la Criſe.
Bien-tôt vous allez voir Paris,
Partis, juré Priſeur des graces & des ris :
Apprêtez vôtre marchandiſe. (roir?
Belles, n'avez vous plus rien à dire au mi-
Vous manque-t-il point quelque mou-
che ?
La pommade qui ſert à colorer la bouche
A-t-elle bien fait ſon devoir ?
Vos yeux ſont ils ſeurs de leur rolle ?
Sçavez-vous galamment élancer une épaule,
Pour affrioler un Amant ?
Et pour tout dire enfin, certain couple ſi
drolle,
Peut-il avec honneur forcer ſon logement ?

Je laisse au beau Paris à peser vos mérites :
Mais si j'avois à rendre un pareil jugement,
Belles, vous n'en seriez pas quittes
Pour montrer le nez seulement
Avant tout, je voudrois vous voir, de peur d'abus,
In puris naturalibus.

PALLAS *d'un air dedaigneux.*

En verité, Seigneur Mercure,
Vôtre bouche est un franc bourbier.
C'est déja pour Pallas une assez grosse injure
De vous avoir pour Ecuyer,
Sans que vous affectiez d'allarmer mes oreilles,
Qui sont pudiques par merveilles.
Passe encore pour Junon, & Madame Venus.
L'une est femme, & l'autre est quelque chose de plus.
Mais moi qui suis toute novice,
La moindre ordure met ma pudeur au supplice.

MERCURE.

Hé, Madame Pallas, treve ici de pudeur.
Je crois pieusement que vous crevez d'honneur.
Mais comme la beauté, (soit dit sans vous déplaire,)
Avec l'honneur ne marche guere;
Mettez-moi l'honneur de côté,
Et ne vous retranchez que dessus la beauté.
Il n'est point de femme un peu vive
Qui ne prit cette alternative.
L'honneur est, je l'avouë, un precieux tour:
Mais enfin quoi qu'il en arrive,
Un beau visage excuse tout.

PALLAS.

Pour une Morale si fine,
Venus ne sçauroit vous payer,
Qu'en vous invitant d'essayer
Ses draps de satin de la Chine.

VENUS.

A vôtre aise, Pallas, déchaînez vous bien fort.

Mon

Mon crime unique, c'eſt de n'être point ry-
greſſe.
En effet, n'ay-je pas grand tort ?
Sans ceſſe vous portez un œil plein de tri-
Sur la douceur de mes ébats: (ſteſſe
N'auriez vous point auſſi, Pallas,
Des deffaillances de ſageſſe ?
Entre nous, l'immortalité
Eſt un terme bien long pour la virginité.
Quand on veut juſqu'au bout ſoutenir la ga-
geure,
Nôtre cœur en ſecret murmure ;
Et fort ſouvent ſur ſes vieux ans,
Las du martyre qu'il endure,
Un honneur prend la clef des champs.

PALLAS.

Taiſez vous, petite effrontée.

VENUS.

Hé, Minerve, là là, tout doux.
Vous nous feriez penſer à tous
Que vôtre mine eſt éventée.

MERCURE.

Chut. J'apperçois Paris & ſes Moutons, Meſ-
dames.
Ces petits animaux ne ſe diſputent rien.
Si c'étoient un troupeau de Femmes,
Ils ne s'entendroient pas ſi bien.

ARLEQUIN *en* PARIS,
aux Déeſſes, aprés les civilitez reciproques.

Beautez dont l'œil invite à la friponnerie,
Cet honnête homme que je vois,
Ne vous feroit-il point paſſer par la prairie,
Pour vous mener cueillir des Noiſettes au
bois ?

MERCURE *à Paris.* (nuë,

Berger, pour m'écouter, qu'on ait la tête
Je vous amene une recruë
Des plus belles Divinitez.
Celle qui ſelon vous aura plus de beautez,
De ce fruit d'or ſera pourveuë.

Je n'examine point si c'eſt bien-là le fruit
Qui la toucheroit davantage.
Quoy qu'il en ſoit, il vous ſuffit
Du plus charmant objet d'en faire le partage,
Et cela ſans craindre le bruit.
C'eſt Jupiter qui vous l'ordonne.
Pour moi, je ſuis Mercure, Huiſſier ſur ce requis;
Et par ainſi, Monſieur Paris,
Coupez, taillez, rognez, ſans égard pour perſonne.

PARIS.

Peſte! A qui rogneroit ſur de pareils ciſeaux,
Il lui faudroit de bons ciſeaux!
Mais moi, comment juger? Encor juger des femmes?
Je ne ſçai pas le droit, mes Dames.

VENUS.

Il ne faut que des yeux, Paris, pour nous juger.

PARIS.

Que des yeux? Mais j'ai la berluë.

VENUS.

Que tu fais de façons, Berger!
Ah! ta longueur ici me tuë.

PARIS.

Mais je n'ai point de robbe.

VENUS.

Hé, qu'importe?

PARIS.

Comment?
On ne rend point de jugement
Sans robbe. La robbe eſt le nid de la Science.

VENUS.

Hé bien, va; va, l'on t'en diſpenſe.

PARIS.

Il me faut un Bonnet quarré.

VENUS.

Oh Berger, de force ou de gré,
Tu nous rendra une Sentence.

PARIS.

Mais si je dors à l'Audience ?

VENUS.

C'est moi qui te reveillerai.

PARIS.

Diable ! c'est une affaire ici de consequence.
Voyons un peu par où je la commencerai.
à Junon.
Hola hé, la grosse Citroüille,
Que je vous dise un petit mot.
Elle est vrayment doduë, & de bon suc. Un Sot (toüille?
S'en accommoderoit. Ca, le prix vous cha-
N'est-il pas vray ?

JUNON.

Berger, si par toi je l'obtiens.
Ne t'embarasse point ni de toi ni des tiens,
Je vous ferai tous Rois.

PARIS.

Roi des Bohemiens.
Aussi bien j'ai déja la main assez subtile :
Outre que ma blancheur me rend l'accés facile.

JUNON.

Fais-toi fort que Junon te comblera de biens.

PALLAS.

Quoy, vous étes Junon ?

JUNON.

Ouy, je la suis sans doute.

PARIS.

A propos, Madame Junon,
Jupiter n'a-t-il plus la goute ?
Mais l'heure ici me presse. Adieu, Dame Alizon.
Je vous ferai bonne justice.
Et d'une. (*A Pallas*) Aprochez, fine épice.
Venez de vos appas faire exhibition.
Comment diable ! une Lance ! un Casque ! un Morion !
Vous allez donc à l'exercice ?

PALLAS.

Berger, à ce harnois ne reconnois-tu pas
Pallas, la Guerriere Pallas?
Je suis la Reine des Sciences.
Paris, adjuge-moi le prix de la beauté:
Je te prodiguerai les belles connoissances.

PARIS.

Vous me ferez Recteur de l'Université?

PALLAS.

Si dans le Champ de Mars ton courage te guide,
Je t'armerai de mon Egide.
Les Boulets & les Fauconneaux
Sur ton corps porteront à faux.

PARIS.

Madame; vous devriez-vous montrer à la foire,
Vous auriez-là bien des Chalans.

PALLAS.

Veux tu donc effacer les plus fiers Conquerans?
Veux-tu vivre à jamais au Temple de Memoire?

PARIS.

Madame, je n'ai pas le temps.

PALLAS.

Pallas te répond de ta gloire.

PARIS.

Croyez vous me corrompre à force de presens?
Tirez, Madame l'Amazone.

A Venus. A vous le dé, jeune Mignonne.
Etes-vous friande du prix?

VENUS.

Si j'en suis friande, Paris!
Ay-je les yeux, à ton avis,
Bien tournez à la friandise?

PARIS.

Voire même, à la gourmandise.

VENUS.

Paris, il me paroit que tes sens sont émeus.
N'en rougis pas, je suis Venus.
Je ne t'offrirai point ni Sceptre ni Couronne.
Je ne te ferai point Bretteur, ni Maître ès Arts.

Veux-

Veux-tu courir de doux hazards ?
Berger, l'occasion est bonne.
A quatre pas de mon quartier
Certain jeune Tendron demeure,
Dont je rendrai pour toi le cœur comme un brazier.

PARIS.

Diable! mais c'est bien de bonne heure
Que Venus change de métier!

VENUS.

Si tu sçavois, Paris, combien sa beauté brille,
Tu l'aimerois des ce moment.

PARIS.

Ainsi donc nous aurons tous deux contentement,
A vous la Pomme : A moi la fille.

Il lui délivre la Pomme.

JUNON *se jettant sur lui.*

Ah Chien, ah Loup Cervier!

PALLAS *se jettant sur lui.*

Ah, quelle perfidie ?

PARIS.

Que voulez vous que je vous die ?
Mesdames, en deux mots comme en cent, je défie
Les Petits & les Grands, les Sujets & les Rois
De pouvoir contenter trois belles à la fois.

SCENE DES ELEMENS.

MARIANNE, ARLEQUIN *déguisé*, LE DOCTEUR.

ARLEQUIN.

Docteur, au seul aspect de vôtre mine hagarde,
Je vous trouve tout l'air d'un Orieur de moutarde,
Ce nez est un manche de valoir ;

Cette Bouche taillée en forme d'entonnoir;
Ce maintien tenebreux vous feroient, je
vous jure,
Prendre pour le Corbeau de la Litterature,
Mais fussiez-vous encor cent fois plus Loup-
garou, (cou,
Fussiez-vous Chat huant. Singe, Magot, Cou-
En faveur des attraits de vôtre Marianne,
On oubliroit toujours que vous n'êtes qu'un
Ane.
---- *Scelera ipsa nefasque.*
Hac mercede placent.
(*à Mar.*) Et vous, la crême des Beautez,
Fourmilliere d'appas, Tombeau des libertez,
Microcosme d'Amour, chez qui tout plait,
tout brille,
De ce vilain Magot êtes-vous bien la fille?
Parlez, répondez-moy.

MARIANNE.

Monsieur, vous sçavez bien
Que sur un cas pareil on ne répond de rien.

ARLEQUIN.

O la jolie incertitude!
Combien de sots pourtant font toute leur
étude
De prôner fierement le sang de leurs Ayeux,
Sans songer si ce sang n'a point tari sur
eux?
Tel qui croit au Mortier tenir par sa naissan-
ce,
Est peut-être le fils d'un commis de Finan-
ce. (ser,
Tel, qui par six chevaux vient nous éclabous-
Doit peut-être le jour à son Maître à danser.
Encore trop heureux, si malgré ses chime-
res,
On ne luy donne pas un Regiment de pe-
res!

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, je vous jure que ma
fille

fille eſt ma fille, & j'en répons ſur l'honneur de ma femme.

ARLEQUIN.

Ah, Docteur, la naiſſance eſt ſouvent incertaine.
J'en appelle à témoin le Couſin Diogene,
Qui voyant un enfant qui ruoit des cailloux
Sur un gros peloton de Nouveliſtes foux,
Lui cria : Petit temeraire,
Tu peux, ſans y penſer, fort bien bleſſer ton pere,

LE DOCTEUR.

Encore une fois, Monſieur, je ſoutiens que Marianne eſt ma fille, à moi tout ſeul. Quand elle eſt venuë au monde, ma femme ne voyoit plus perſonne, & j'avois banni de chez moi ce gros Quaiſſier qui pouvoit ſeul me faire ombrage.

ARLEQUIN.

Hé bon, bon à Paris manque-t-on de Galans ? (geans,
Chaque ruë eſt feconde en Plumets obli-
Qui d'un mari jaloux travaillent à la honte.
Tout s'en mêle, juſqu'à ſes gens :
Mais par un privilege à leur ſort attaché,
Les Domeſtiques vont par deſſus le marché,
Sans entrer en ligne de compte.

LE DOCTEUR.

Quel diable d'homme eſt cela, qui ne veut pas qu'on ſoit le pere de ſes enfans !

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur le Docteur, vôtre animalité
Pourroit prendre un ton plus modeſte,
On ne diſconvient pas que vous n'ayez jetté
Les premiers fondemens de la paternité :
Mais vos Voiſins ont fait le reſte.
Faut-il vous le prouver démonſtrativement ?
Humano capiti cervicem Doctor equinam :

Ergo ; Si Marianne étoit à vous vraiment,
Par la conformité d'un enfant à son pere,
Vôtre fille auroit donc le cou d'une jument,
Ou vôtre fille devroit braire.
Car enfin, tout enfant qui vous ressembleroit,
Hannitoit, meugleroit,
Rugitoit, hurleroit,
Japperoit, grogneroit,
Besleroit, glapiroit,
Sifleroit, miauleroit,
Dût enfin mon encens vous monter à la tête,
Vous n'êtes qu'un précis, Docteur, de chaque bête.

LE DOCTEUR.

Monsieur, je vous cede toutes ces qualitez là, pourvû que vous me laissiez le droit que j'ai sur ma fille.

ARLEQUIN.

Hé bien, Papa mignon, Syndic des Godenots,
Digne rejetton d'Ostrogots,
Puis que vous vous flatez de cette Geniture,
Combien lui donnez-vous d'âge, par avanture ?

LE DOCTEUR.

Monsieur, elle a quinze ans, si je m'en souviens bien.

Et la passe, Docteur, la comptez-vous pour rien?
Mais pour changer de batterie,
La croyez-vous bien aguerrie.
Sur tous les soubre sauts de la coqueterie ?
A-t-elle bien appris sous sa Maman les tours, (Ours
Par où l'on sçait mener un Mary comme un

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur!

ARLEQUIN.

Sous couleur de la faire connoître,
N'avez-

N'avez vous point souffert chez vous de petit Maître?

LE DOCTEUR.

Monsieur?

ARLEQUIN.

Ne la voit on point trop souvent paroître
Dans ces lieux où l'Amour se glisse en tapinois,
Comme S. Cloud, Meudon, où le Port à l'Anglois?

LE DOCTEUR.

Non.

ARLEQUIN.

Au fort de la Canicule,
Pour offrir à ses yeux maint objet ridicule,
Ne va-t-elle point par hazard
Courir la Porte Saint Bernard?

LE DOCTEUR.

Jamais.

ARLEQUIN.

Et pour couvrir quelque galant mariage,
Sous ombre de vapeurs, n'a-t-elle point été
A Bourbon, à Vichy rétablir sa santé?

LE DOCTEUR.

Point du tout

ARLEQUIN.

Comment donc la mettre en mariage?
Elle n'a pas encor fait son apprentissage.
Hé bien, Docteur, je veux la faire repeter
Par quelqu'un des Experts en l'art de coqueter.
Et pour vous découvrir en deux mots ce mistere,
Je suis le Directeur du Peuple Elementaire,
Qui veut à cor à cri vous avoir pour Beaupere.

LE DOCTEUR.

Comment, Monsieur? Les quatre Elemens, recherchent ma fille en mariage?

ARLEQUIN.

Ouy, Pecore. Le Feu, la Terre, l'Air, & l'Eau,

Eura-

Enragent de tâter d'un si friand morceau.
Le Feu charmé de cette Belle,
Ne veut plus bruler que pour elle.
L'Eau pour lui plaire veut couler jusqu'au tombeau.
L'Air de son souffle la devore;
Et la Terre la prend pour la Déesse Flore.

LE DOCTEUR.

Mais, Monsieur, comment voulez-vous que ma fille épouse les quatre Elemens à la fois?

ARLEQUIN.

Qui vous parle, Butor, de les prendre à la fois?
Déja vous êtes trop matois
Pour prendre l'Air pour vôtre gendre,
On sçait que vos Ayeux, reverence parler,
Ont fait la capriole en l'air:
Partant pour vos pareils l'Air ne vaut pas le prendre.
Pour la Terre, cet Element
Est reservé par preference
A ceux qui pour mourir en toute diligence,
N'attendent que vôtre agrément
Sous la forme d'une ordonnance.
A l'égard de l'Eau, franchement,
Docteur dont la mule éclabousse,
Seroit-ce un grand contentement
Pour une aussi charmante enfant
Que d'avoir un mary d'eau douce?
Non, Docteur, il lui faut un mari tout de feu:
Et comme en tel gibier je me connois un peu,
Je pretens que sans plus attendre,
Elle soit mariée avec un Salemandre.

LE DOCTEUR.

Ah, Monsieur, ma fille n'épousera jamais une aussi vilaine bête qu'une Salemandre.

ARLEQUIN.

Hé, grosse buse, tu ne sçais donc pas qu'en faveur de ce mariage la Pierre Philosophale entre à perpetuité dans ta famille?

LE-

LE DOCTEUR.

Comment donc, Monsieur, la Pierre Philosophale?

ARLEQUIN.

Ouy, cheval, la Pierre Philosophale. Tu sçais bien qu'Averroës a decidé que la Pierre Philosophale ne pouvoit se faire qu'avec la matiere la plus vile; la plus basse, & la plus abjecte: en un mot avec quelque excrement de la nature.

LE DOCTEUR.

Hé bien, Monsieur?

ARLEQUIN.

Hé bien, Clabaud par excellence, j'ai fait préparer un creuset de ta grandeur, où l'on te va jetter incessamment; & c'est avec toi-même qu'on va faire la Pierre Philosophale.

LE DOCTEUR.

Et vous prétendez avoir ma fille? Et zeste, & zeste, attendez moi sous l'Orme.

ARLEQUIN.

Ah! ce vieux Roquantin fait donc l'opiniâtre?

Hola, Messieurs les Elemens, main forte à vôtre Directeur? Peuples de l'Eau, noyez-moi cet homme là. Peuples de l'Air, devorez-moi cet homme-là. Peuples du Feu, brûlez-moi cet homme-là. Peuples de la Terre, engloutissez moi cet homme-là.

LE DOCTEUR.

Hé, Messieurs, Messieurs, quartier. Je vous abandonne ma fille, & toute ma posterité.

ARLEQUIN.

Hé bien, puis qu'il est raisonnable, Peuples Elementaires, mettez-vous en quatre pour le rejoüir.

SCE-

SCENES FRANCOISES D'ARLEQUIN, GRAND SOPHY DE PERSE.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

Pour entendre cette Scene, il faut sçavoir qu'Arlequin est un Chevalier errant, dont Melisse Magicienne est amoureuse, & qu'elle tient renfermé dans son Palais par ses enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, sçachant le malheur d'Arlequin, va le délivrer des mains de cette Sorciere: Ce qu'il fait en luy donnant un charme sur lequel Melisse ne peut rien. Aprés qu'Arlequin a receu le charme, voicy ce qu'il dit:

ARLEQUIN.

IL est temps, Arlequin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour ou pour la Gloire.

Je

Je ne sçay qui des deux aura le démenty.
Je ne sçay qui des deux merite la victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y seroit bien embarassé. J'ay beau chercher à les atteler ensemble. L'Amour dit toûjours, Ouy: La Gloire dit toûjours, Non: Voilà le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour est un petit libertin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à jouër, qu'à boire, qu'à follâter. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire est une terrible pigrieche: Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu: Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toûjours la poussiere dans les yeux, & le Soleil sur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui ont la Lune sur la tête, je vois icy bien des maris que se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaît qu'à déchiqueter le monde, toûjours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle: au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier: mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les sauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette aprés la mort, mais quelle folie de s'aller faire

re tuer pour fournir de la pâture à Messieurs les Curieux ? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy ? je sens-là certains élancemens de bravoure. Ouf ! Ouf ! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE *Magicienne arrivant.*

Ah traitre, tu me veux quitter ?

ARLEQUIN.

J'en enrage aimable pouponne,
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais ?
Tout y répond à tes souhaits,
Que te manque-t-il ? dis.

ARLEQUIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide ! Ah, ne l'ose esperer.
Je m'en vais à l'instant tout l'enfer conjurer.

ARLEQUIN.

Madame, puisque la Poësie ne peut obtenir mon congé, & que la plus inconteſtable verité devient problematique sitôt qu'elle est escortée de la Rime, trouvez bon que je vous dise en Prose, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'ose dire en face ?
Barbare, c'est donc là le prix de mon amour ?

Peut-

Peut-on pouſſer plus loin l'audace?
Un Brigand que je tiens dans un charmant ſejour,
Qui ſe voit par mes ſoins au comble des delices,
Pourquoi mon lâche amour ne ceſſe d'éclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah traître, il faut que tu periſſes.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rends le maître,
Avant qu'un monſtre affreux vienne ſe preſenter;
Si ton cœur eſt touché, qu'il ſe faſſe connoître.

ARLEQUIN.

Prenez, prenez, Madame', un moins funeſte ſoin.
Ma tendreſſe n'a pas beſoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah! s'il ne s'agiſſoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laiſſer aucun ſcrupule,
Vous verriez Arlequin dans ſes Vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule.
Mais ſi vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je ſuis vôtre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'hiſtoire.

MELISSE.

Hé bien puiſqu'un grand courage
Ne reſpire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monſtres, ſur cet ingrat déchargez vôtre rage.

Les Monſtres paroiſſent.

ARLEQUIN *tremblant & ſe raviſant.*

Ma foi, je ſuis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Meſſieurs veüillent ſe retirer.

MELISSE.

Monſtres, éloignez-vous.

AR-

ARLEQUIN *ôtant sa toque, & faisant une reverence.*

A cette heure, Madame,
Peut-on prendre congé de vous ?

MELISSE.

Il se moque de mon courroux.
Hola, monstres, hola, devorez cet infame.

Les Monstres entourent Arlequin, qui les arrête, en leur montrant le charme qu'il a receu de Pierrot.

ARLEQUIN.

Fy, Messieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, sur mon honneur, que les os & la peau.
Mais si vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là bas dequoy faire grand' chere.

MELISSE.

Quoy Monstres, vous n'osez seulement l'approcher ?
Ah ! mon Art est à bout, je ne puis le cacher.

Se tournant vers Arlequin.

Et toy, Monstre plein d'injustice
Qui t'applaudis secrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunement,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice,
Pour m'abondonner à jamais ;
Mais où trouveras-tu ce superbe Palais ?
Ingrat, peux-tu jamais pretendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien.
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, soupirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

ARLEQUIN.

Ouy : jusques à vouloir me faire devorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma derniere foiblesse.

Par tous les charmes de l'Amour
Differe ton depart d'un jour.
Aprés cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur ;

ARLEQUIN.

Je ne suis donc plus monstre ? Oh, oh! quelle douceur !
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

En cet endroit Pierrot paroit.

Ma chere, je voudrois pouvoir
Répondre à vôtre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plûtôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette!
Ah! sans doute la Parque acheve mes destins.

Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteüil.

ARLEQUIN.

Je vais vous délaçer; attendez, ma poulette.

PIERROT *à Arlequin.*

Allons, plantez-moi là la Reine des Lutins.

ARLEQUIN.

Oüy, Syndic des Brutaux, je partirai: mais il en coûtera à ta tête du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vangeance est le seul qui me reste
Fuyons, Fuyons. (Il court aprés Pierrot, & s'en va.)

MELISSE *seule.*

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.

Mon

Mon scelerat croit que sa fuite
Va du moins me couter le jour!
Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite
D'aller bizarrement chercher
Un remede à son feu sur un ardent bucher!
Il est peu de Didons, dans le siecle où nous sommes:
Et si de nôtre sexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tót regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon pendart.
J'y vais d'une servante emprunter la figure.
Ah! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps presse: A moi, Farfadets & Lutins,
A moi, Troupes d'Esprits malins?

Les Esprits enlevent Meliſſe.

SCENE DU SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD *à la Toilette.*
COLOMBINE *en Robbe de Palais.*

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette! Juste Ciel! Que de cœurs en peril! Que de libertez en branle? Entrons en composition, je vous prie. Ca pour

pour combien vos yeux veulent-ils le me quitter aujourd'huy ?

M. GROGNARD.

Ah, Monſieur le Subſtitut, quel impromptu pour moy que vôtre viſite ! Vous prenez tous mes attraits au ſaut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiere couche ſur mon viſage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe ? Palſanbleu, je vous trouve aujourd'huy des nuances de beauté.... Madame.... Madame.... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magiſtrat.

M. GROGNARD.

Ah ! n'inſultez pas une pauvre creature qui eſt broüillée de la derniere broüillerie avec le ſommeil. Croirez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres Enfans, ſont ſur pied nuit & jour.

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy ? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiere inſomnie.

M. GROGNARD.

Vous n'avez poprtant pas l'air trop létargique. A propos, êtes-vous toujours auſſi fou qu'à l'ordinaire ?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prevenez,

j'allois vous faire le même compliment.

M. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur eſt-il auſſi giroüette que de coutume;

COLOMBINE.

Il me ſemble que c'eſt vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur?

M. GROGNARD.

Oüais! oüais! Eſt-ce la jaquette qui vous inſpire ces ſucreries? Sçavez-vous que vous me pouſſez des fleurettes à bout pourtant?

COLOMBINE *en portant la main au Peignoir.*

Charmante, vous avez-là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur.

M. GROGNARD *en ſe deffendant avec des Minauderies.*

Fy donc! Eſt-ce que les Subſtituts ont des mains?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'huy à vous en appercevoir? Parlez la belle, vôtre Peignoir pretend-il me boucher le jour encore long-temps?

M. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que ſçavez-vous ſi je n'ay pas mes raiſons pour le garder?

CO-

COLOMBINE.

Comment eſt-ce que les choſes ne ſont pas encore en place? Je ſuis peut-être arrivé trop tôt.

M. GROGNARD *en ſouriant.*

Vous voudriez bien me piquer d'honneur. Mais pour vôtre punition.... Ce n'eſt pas qu'il ne faut point laiſſer de ſcrupule à des étourdis comme vous: Et quand on a là-deſſus, (*en ſe touchant le ſein*) la conſcience auſſi nette que moy...

COLOMBINE *empêchant Madame Grognard de ſe couvrir de ſon Peignoir.*

Ah, Madame, que n'avertiſſez-vous les gens? J'avois les yeux & l'eſprit ailleurs, quand....

M. GROGNARD.

Ho! que n'y étiez-vous? Cela ne ſe montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du miſtere là-deſſous. *Quod tegitur, majus creditur eſſe malum.*

M. GROGNARD.

Quelle profanation! Du Latin à la Toilette d'une femme! Allez, petit Embrion de l'Univerſité.

COLOMBINE.

C'eſt à dire que vous aimez que l'on vous parle François: mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les

vanitez du monde; & deſormais vous m'allez voir tout Caton.

M. GROGNARD.

Laiſſez faire, laiſſez faire, je ſçay bien les moyens de vous decatoniſer.

COLOMBINE *prenant du Tabac.*

Quel party prenez-vous pour la Campagne prochaine? Vous enleve-t elle force ſoupirans.

M. GROGNARD.

Oh! la guerre me fait un fort gros plaiſir, en ce qu'elle va purger la ſocieté civile d'un tas de Geſticulateurs incommodes, J'y gagneray pour le moins vingt habits par an: Car quand on eſt tant ſoit peu mignonne, on eſt ſi ſujette à être chifonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robbe vont avoir des pratiques. Moy je ſuis déja retenu, pour trois Marquiſes. Palſambleu, elles font bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous? (*en touchant Madame Grognard.*)

M. GROGNARD.

Je dis que c'eſt dommage que vous ſoyez du Palais: Car vous avez de grands talens pour faire des armes, (*Colombine luy paſſe la main devant le viſage.*) Eh, bon Dieu! que vous avez peur que vôtre Diamant n'échappe à ma veuë.

COLOMBINE.

Mon Diamant? Voilà encore une belle gueuſerie!

M. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez vous payé?

COLOMBINE.

Bon! Eſt-ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent?

M. GROGNARD.

Etes vous toûjours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, eſt ce que je vois des Bourgeoiſes? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

M. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt?

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procez que je vais avoir avec les Comediens.

M. GROGNARD.

Contez moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fois la ſemaine, je me donne en ſpectacle au public ſur le Theatre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oyſeau en cage. Oh, vous ſauterez, Ma-

dame la baluſtrade. Le parterre m'a promis de ſe joindre à moy. Il y'a, Dieu me damne, un interêt ſenſible. Je me mets aſſez en frais pour ſes plaiſirs.

M. GROGNARD.

Oh! le public vous fait auſſi juſtice là-deſſus.

MONSIEUR GROGNARD *entre & les écoute.*

COLOMBINE.

Que faites-vous de vôtre vieux Satyre! Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde? N'y a-t-il pas aſſez long-temps que ce belître là fatigue la vie?

M. GROGNARD.

Mais ſongez-vous que ce Belître eſt mon mary?

COLOMBINE.

Et delà c'eſt un ſot. Quoy? la plus charmante perſonne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide! Madame, ſi mon repos vous eſt cher, raſſurez-moy contre les ſoupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

M. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'eſt plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD *à part.*

Voilà une méchante carogne!

COLOMBINE.

Vous ay-je demandé des nouvelles de vôtre

vôtre Guenon? Scavez-vous que je l'aime à la folie? Faites-moy souvenir, je vous prie, de luy faire une declaration incessamment.

M. GROGNARD.

Ah! Le vilain petit homme! de l'amour pour une Guenon!

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de vôtre air.

M. GROGNARD *d'un air languissant.*

Etes-vous bien capable d'aimer quelque chose?

COLOMBINE *en se passionnant.*

Ah! mettez-moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute la vie.

M. GROGNARD *en soupirant.*

Pourquoy faut-il que cela ait la tête si verte?

COLOMBINE *en se passionnant toûjours.*

Faut-il des sermens pour vous convaincre? Ah! mon ardeur est assez violente, pour être elle-même sa caution; & pour peu que vôtre cœur veuille suppléer....

MONSIEUR GROGNARD *en l'arrêtant.*

Alte là, Monsieur le Damoiseau. Vous ne songez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*)

Et vous Madame l'Effrontée, c'eſt donc ainſi que vous laiſſez porter la faux dans ma moiſſon?

M. GROGNARD *en ſe levant.*

Probablement, Monſieur Grognard, vous êtes un mortel bien mauſſade! Que ne veniez-vous un quart d'heure plus tard? (*A Colombine qui ſort*) A nous revoir à la Comedie.

MONSIEUR GROGNARD *en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*

A la Comedie Pendarde! En Perſe, en Perſe, en Perſe.

SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE. *traveſtie en homme* PIERROT.

ISABELLE.

Mon pauvre Pierrot?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiſelle?

ISABELLE.

Trouve-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme?

PIER-

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque choſe prés. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, ſi tu ne ſçavois pas que je ſuis fille, n'y ſerois-tu pas trompé;

PIERROT.

Bon! Eſt-ce que les Filles ſont faites pour autre choſe que pour tromper;

ISABELLE.

Ah! ſi l'Aſtrologue découvre une fois la verité de mon ſexe, je me rendray ſans peine à ce qu'il me dira ſur ma deſtinée. Ciel! faut-il que les bizarreries de mon pere m'obligent à recourir aux Devins?

PIERROT *en ſouriant.*

Eſt-ce que vous courez le bal en cet équipage-là?

ISABELLE.

Pierrot, és tu homme à garder un ſecret?

PIERROT.

Selon. Par exemple, ſi vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un diable.

ISABELLE.

T'aimer, moi? je penſe que nous connoiſſons l'Amour auſſi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moi, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Voulez-vous prendre ce ſoin-là? Allez, allez, je n'ay pas la tête ſi dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour perſuader à une perſonne que tu l'aimerois?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous diſe le dernier mot, ſans vous ſurfaire?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça, voyons comme tu t'y prendrois?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous ſoyez Fille. Ah, morguoy, c'eſt une bonne ruſe. En batifolant, comme on ſçait bien qu'on batifole, aprés quelque petite ſingerie je lairois tomber mon chifflet contre terre. La femme eſt curieuſe: Vous ne manqueriez jamais de baiſſer la tête, pour voir ce que c'eſt. Auſſi-tôt, moi, je m'épouffe derriere vous: vous vous retournez; & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites. C'eſt donc que vous ne voulez ſçavoir les

les choſes qu'à demy ? Voilà ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile . . . .

ISABELLE.

Laiſſons la plaiſantetie, Pierrot. Je te veux confier mon ſecret.

PIERROT *prenant un air grave.*

Mais eſt-ce quelque choſe qui en vaille la peine ? car depuis un temps, je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtrologue ? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moi ? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes . . . . Mais parce qu'on eſt valet . . . . Et ſi pourtant je ne ſers que pour mon plaiſir ?

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertuë, & que tu te degourdis à veuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne ſe degourdiroit auprés de vous ? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Vá va ; je diray toutes ces douceurs a

Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine? Eſt-ce à elle à payer vos dettes?

ISABELLE.

Ah Pierrot, je crois que tu as envie de m'embaraſſer. Va-t-en plutôt ſçavoir ſi Monſieur Crepuſcule eſt chez luy?

PIERROT.

Vraiment, s'il eſt chez luy! Je gage qu'à l'heure qu'il eſt, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'eſt qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le ſçais-tu, Pierrot?

PIERROT.

C'eſt que l'autre jour il s'alli aviſer de promettre à un garçon qu'il ſeroit pendu; & au bout du compte, il n'a été condamné qu'aux galeres. Preſentement le garçon luy demande reparation pour l'avoir ſcandaliſé. Quelle bêtiſe auſſi d'aller promettte à un homme d'honneur qu'il ſera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux galeres!

ISABELLE.

N'importe. Je ſuis curieuſe de ſçavoir s'il rencontrera juſte ſur mon chapitre.

PIER-

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour queuque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE *ſortant de chez luy*, ISABELLE *habillée en homme*, PIERROT.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

QUe veux-tu, chetif mortel?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi.... c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien?

L'ASTROLOGUE.

Un moment! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à vôtre aiſe, Mais ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de nôtre profeſſion. Ce moment que vous demandez, decide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute nôtre vie à l'affus de ce moment; & vous m'oſez dérober un moment; Moi qui ſuis le Concierge du Firmament, le Truchement des

Planetes, & la Sage-femme de l'avenir.

PIERROT.

Monsieur la Sage-femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera nôtre Ménagere.

ISABELLE.

Excusez, Monsieur, une imprudente curiosité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans sa Demonomanie dit, que la curiosité est la Fille de l'Ignorance; & les celebres Theophraste, Bombast, Paracelse, nous assurent que cette passion a été funeste aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu sonder de trop prés les flames du Mont-Etna Le Philosophe Tales, en consultant les Astres, se laissa cheoir dans un puis. Aristote se precipita dans la Mer de depit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux; & l'Astrologue Conon, mon tres-honoré Confrere, fut foudroyé sur une montagne, en cherchant la cause du foudre. Aprés tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curiosité

PIERROT.

Mais, Monsieur l'Astrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Astres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes

nettes qui iroient d'ici à Pontoise ? En tenez-vous presentement, Monsieur le Lorgneux?

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy? Mais afin que je ne perde pas le merite de mes réponses; as-tu de l'esprit? as-tu de la memoire?

PIERROT.

Pour de l'esprit, *nescio vos*. Pour de la memoire, il faut distinguer. Quand il m'est dû de l'argent, j'ay la Reine des Memoires: mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en souviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta rusticité, j'entrevois quelque bluette de raisonnement. Sçache donc, mon amy, qu'il en est de la curiosité comme de l'antimoine. Quand il est preparé par un ignorant, il cause la mort: mais quand il est ménagé par d'habiles mains, c'est un souverain remede. Tout de même, la curiosité en soy est un poison; mais quand elle est reglée par les ressorts dont les Sages sont dispensateurs, elle purge l'esprit des tenebres de l'ignorance, & nous guide à la connoissance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monsieur l'Antimoine, dis-je, l'Astrologue, enseignez-moi où l'on vend de la Curiosité bien preparée?

ISA-

ISABELLE *à l'Astrologue.*

Puis je esperer, Monsieur, avec la permission des Astres.....

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprés des Astres, vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque sale Bichon, on degrade impunement le Chien celeste pour le mettre en sa place. Si les cheveux sont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à vôtre compte ils ont droit de seance parmi les Etoiles; & vous esperez trouver quelque faveur auprés de ces corps lumineux, sur qui l'avenir paroît en relief.....

ISABELLE.

Je vous jure, Monsieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Astres.

L'ASTROLOGUE *en se radoucissant.*

Il est vrai que vous êtes fait d'un air à n'avoir besoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel essain de charmes! Voilà des yeux qui me paroissent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementi dans tout ce qu'elle entreprendra de persuader. Je ne sçay que vous dire: je vous trouve je ne sçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit ſponſa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE *à part.*

O Ciel ! M'auroit-il découverte ; (*à l'Aſtrologue.*) Songez, Monſieur, que vous étes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah ? duſſay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous ſoit comparable. Vos yeux ſont les ſeuls aſtres que je veux deſormais conſulter. Ouvrez les ces yeux adorables : j'y liray plus ſurement la deſtinée des mortels, que dans la voute celeſte.

ISABELLE.

Oſerois-je vous dire Monſieur, que vous extravaguez. Mes yeux ſont les yeux d'un homme comme vous ; & les yeux d'un homme meritent-ils .....

L'ASTROLOGUE *voulant ôter le manteau d'Iſabelle.*

Pourquoy tenez vous éclipſée ſous ce manteau la moitié de vos charmes ? Laiſſez-moy jouïr du plus charmant ſpectacle qui ſe puiſſe offrir à ma veuë. M'en dût-il coûter la vie, j'auray la conſolation qu'on dira de moy :

Non potuit fato nobiliore mori.

PIER-

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Astrologue aura fleuré qu'elle est fille! Comme diantre il escrime de la prunelle!

ISABELLE.

Tréve de complimens, Monsieur, voilà ma main.

L'ASTROLOGUE *en luy baisant la main.*

Souffrez que je prenne le droit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis-je menacé d'être tué à l'Armée?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Vôtre amant qui perdra ce nom demain, prépare un stratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ay dans la voye Lactée.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel présent puis-je reconnoître ....

L'ASTROLOGUE.

Hé ne suis-je pas trop payé par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle?

velle ? Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un caterre que nous avons découvert ces jours passez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monsieur, je vais vanter vôtre art & vôtre generosité à tout le monde. Adieu, Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE *en faisant semblant de la vouloir embrasser.*

Ah ! ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monsieur l'Almanac, vôtre métier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE *à Pierrot.*

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.

SCE-

SCENE DU GRAND SOPHY.

ARLEQUIN *déguisé en Sophy.* ISABELLE, COLOMBINE, PASQUAREL, M. GROGNARD.

Suite du grand Sophy.

ARLEQUIN *à M. Grognard.*

C'Est à dire, beau pere, qu'à la phyſionomie de vôtre logement, vous étes l'Aubergiſte de toutes les Chauve-ſouris de la Ville ? Quand je devrois cauſer quelques bourgeons à vôtre modeſtie, je vous diray qu'il entre je ne ſçay quoy de chathuant dans la compoſition de vôtre figure ; & ſur la foy de vôtre maiutien ratatiné, & de vôtre attirail archicroteſque, j'ay grand peur qu'on ne m'accuſe de m'être fourny d'un beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, excuſez. Si j'avois prévû...

ARLEQUIN.

Le diable vous emporte, beau pere, par avancement d'hoirie. C'eſt un compliment à la Perſane, qui veut dire que vous étes tout excuſé : Et quand je voudray

dray vous faire entendre que je ſuis vôtre ſerviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

ARLEQUIN.

Ah ventrebleu, faites la reculer. Voulez-vous qu'un grand Sophy reçoive ſa Maîtreſſe dans un nid à rats? Allons, vous autres de ma ſuite, meublez luy un appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en ſi peu de temps...

ARLEQUIN.

Vous étes un ſot dés le deluge, Beaupere apprenez qu'en Perſe on bâtit un Palais au ſon des inſtrumens. En ce païs-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Muſiciens; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de muſique. Voyez plûtôt.

L'on voit un Appartement ſe meubler à veuë d'œil, au ſon de la ſimphonie.

M. GROGNARD *en faiſant de grandes inclinations au Sophy.*

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre!

ARLEQUIN.

Qui eſt vôtre Maître à danſer, Beaupere? Vous apprend-il à faire toutes vos reve-

reverences à la Siamoise ;

M. GROGNARD.

Seigneur ; souhaitez-vous que ma fille approche?

ARLEQUIN.

Ouy da, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le grand Sophy.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Mademoiselle, & bien-tôt ma femme, quand je songe que vous sortez d'un pere, aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est-elle à vôtre gré?

ARLEQUIN.

Je ne luy trouve qu'un defaut. C'est d'être fille d'un animal comme vous. O ça, Beau pere ; dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à vôtre civilité.

ARLEQUIN.

Comment nommez-vous ces obelisques que les femmes d'ici ont sur leurs têtes,

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades !

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Qui est le Serrurier qui vous coeffe, Mademoiselle?

M. GRO-

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions là.....

ARLEQUIN.

Je pense que cette vieille futaille là se mêle de me controller.

M. GROGNARD.

Ah Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

ARLEQUIN.

Dieu m'en garde, Beau pere. Vôtre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.* Et vous, la belle, par avanture ronflez-vous modestement la nuit?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'avez-vous point d'autres douceurs à luy dire?

ARLEQUIN.

Des douceurs? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs? Voilà un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voilà ce que vous avez gagné. Vous avez fait fuir ma fille.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma presence. Mais voicy mon Secretaire qui va l'épouser en mon nom; & moy par provision, j'épouseray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croisez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur; je ne veux point aller en Perſe. Je ſuis folle de la Comedie; & l'on dit qu'il n'y en à point en ce païs-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comedie dans un ſi bel Empire? C'eſt pourtant un divertiſſemeut ſi honnête.

ARLEQUIN.

Il eſt vray: mais j'ay été obligé de deffendre la Comedie, pour ménager la poitrine de mes ſujets, qui s'alteroient les poumons à force de ſiffler les méchantes pieces.

PASQUAREL *à Arlequin.*

Mais vôtre Seigneurie ne peut pas épouſer Colombine. L'Oracle me l'a promiſe; & l'Oracle ne ſçauroit mentir.

COLOMBINE *ſe découvrant.*

Ouy, mais je ne ſuis pas Colombine: Je ſuis Meliſſe la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raiſon.

ARLEQUIN.

Ouy; mais on ne marie pas les gens de ſurpriſe, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

COLOMBINE *en le prenant à la gorge*

Ha traître je te tiens à preſent, & tu ne me ſçaurois échapper.

ARLEQUIN.

Touche donc-là, je ſuis ton mari. Diableſſe pour diableſſe, il vaut autant épouſer une Magicienne qu'une autre femme.

SCENES FRANCOISES DU DIVORCE.

SCENE D'ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, quel bruit épouvantable! Qu'elle rumeur! Mais, il faut qu'on ait perdu l'eſprit, de faire un tintamarre ſemblable dans mon antichambre! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il eſt! Non, je ne crois pas qu'il ſoit encore midi, & il n'y a pas trois heures que je ſuis rentrée. Je crois, Colombine, que je ſuis faite d'une jolie maniere? (*Elle ſe regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur! Qu'elle extinction de tein!

COLOMBINE.

Et là là, consolez vous, Madame. Vous avez des yeux à défrayer tout un visage. Et dequoi vous embaraſſez-vous de vôtre tein? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laiſſez-vous faire? je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obſtinée.

ISABELLE.

Hafy, Colombine avec ton rouge! Tu me mets au deſeſpoir. Crois-tu que je puiſſe me reſoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ay une conſcience ſi delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne ſe ſeroient pas faites de bonne guerre; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon viſage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiſelle, vous avez-là un plaiſant ſcrupule! La beauté que l'on achete n'eſt-elle pas à ſoy? Qu'importe que vos joües portent les couleurs d'un Marchand ou les vôtres, pourveu que cela vous faſſe honneur? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au bal à coup ſûr, ſans crainte d'être connuës.

ISA-

ISABELLE.

Mon Dieu ! Les femmes ne ſont-elles pas aſſez déguiſées, ſans ſe maſquer encore ? Et pourquoi veulent-elles peindre leur peu de ſincerité juſques ſur leur viſage ; Pour moi, je ne ſuis point de ce nombre-là : J'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foi voilà une belle delicateſſe de ſentimens. Il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la plûpart des femmes d'aujourd'hui. Elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit-ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniere Maîtreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau ?

ISABELLE.

Bon, tu te moques, Colombine. Eſt-ce que tu as veu cela ?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu ? C'étoit moy qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau Diable ; & moy je tirois comme une folle. Il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt qu'elle portoit toûjours ſur elle dans une boëtte la peau de ſon dernier viſage calcinée,

& diſoit qu'il n'y avoit rien de ſi bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine!

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE DU MAITRE A DANSER.

ARLEQUIN *en Maître à danſer, ſur un petit cheval.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois; Mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître: Mais quand vous ſçaurez que je m'appelle Monſieur de la Gavotte, Sieur de Trottenville, vous devinerez aiſément que je ſuis Maître à Danſer.

ISABELLE.

Vôtre nom, Monſieur, eſt aſſez connû dans Paris; & j'eſpere devenir une bonne Ecoliere, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Madame! Vous mettez ma modestie hors de cadence: & quand on n'a, comme moi, qu'un merite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'éleve par des loüanges un peu fortes, il court risque en tombant de se casser le cou.

COLOMBINE.

Misericorde! Que Monsieur de Trotenville a d'esprit!

ISABELLE.

Il est vrai que voilà une pensée qui est tout à fait bien mise en œuvre! C'est un brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'esprit, Mademoiselle, les gens de nôtre profession en regorgent. Et qui en auroit si nous n'en avions pas? Nous sommes tous les jours parmi tout ce qu'il y a de gens de qualité. Je sors presentement de chez la femme d'un Elu, où je me suis fait admirer pour mon esprit. J'ai deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous sçavez, Madame, que c'est-là presentement la pierre de touche du bel esprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foi, les beaux esprits sont donc bien communs! Car la moitié du Mercure n'est remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monsieur, vous n'avez pas besoin qu'on im-

prime le vôtre pour faire connoître vôtre merite au public. On ſçait aſſez, que vous étes l'honneur de l'Eſcarpin. Mais je vous prie de me dire pourquoi vous avez un ſi petit cheval?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Caroſſe à un cheval: Mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cet Equipage-la un Maître à danſer pour un lévrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Caroſſe à deux chevaux? Depuis qu'on ne joüe plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre!

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un Diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux là parmi nous: *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc? Qu'eſt-ce que cela veut dire? *Un tendre engagement?*

ARLEQUIN.

Vraiment ouy. Eſt ce que vous ne ſçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe. (Il chante ces derniers mots)*

CO-

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monſieur ſçait ſon Opera, & qu'il en eſt!

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moi? Fy, fy!

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy;

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay été autrefois: mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de medecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois reſpiré.

ISABELLE.

Vous me ſurprenez, Monſieur. J'avois toûjours crû, que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon! Monſieur de Trotenville a beau dire, il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en ſont ſortis. C'eſt un Perou: il n'y a pas juſqu'aux violons qui n'ayent des juſte au-corps bleux galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je ferai me rompe le cou, ſi jamais j'y mets le pied! Vous moquez-vous; quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques .... quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois

proſtituer ma gloire, & figurer avec le premier venu? Nous ſommes glorieux comme tous les Diables, dans nôtre profeſſion. Voulez-vous que je vous parle franchement? L'Opera n'eſt plus bon que pour les filles. Il n'y a pas auſſi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes gens. C'eſt une fureur, Mademoiſelle, c'eſt une fureur & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & diſent que l'Opera leur enleve leurs meilleures pratiques, & qu'elles ſont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces perſonnes-là ont grande raiſon; & ſi j'étois d'elles, je leur ferois rendre juſqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient reçuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles uſent en toute rigueur de leurs privileges, & un Amant qui n'exprime ſon amour qu'avec des fontanges & des bas de ſoye, ſe morfond dix ans derriere leur porte.

ISABELLE *regardant l'habit de M. de Trotenville.*

Mon Dieu, que voilà un joli habit! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez ſur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame! Vous vous moquez. C'eſt une guenille! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles? Je voudrois que vous viſſiez ma Garderobbe: elle eſt des plus magnifiques; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte gueres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur, nous la verrons une autre fois! mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da... Tres-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche. Tel que vous le voyez il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme lui. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. *(Il prend la poche dans la queuë du Cheval.)*

COLOMBINE *& Arlequin danſent.*

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe?

ISABELLE.

J'en ſuis charmée!

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danſer avec vous?

ISABELLE.

Pour aujourd'hui, Monsieur, il n'y a pas moyen. Je suis d'une fatigue, cela ne se conçoit pas. Mais avant que de me quitter; je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ? Cela est bon pour les Maîtres à Dancer fantassins. On me donne une marque chaque visite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette semaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valise ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valise, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! c'est le travail d'une semaine ; & si ce que je vous montre là, c'est de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je suis seur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il est vrai. Mais dans ce temps là, les Maîtres à Danser n'étoient pas obligez d'être

d'être dorez dessus & dessous, comme a present, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais presentement on ne nous regarde pas si nous n'avons le Cheval & le Laquais.

SCENE

DU MAITRE A CHANTER.

MEZZETIN *en Maître à Chanter*
ARLEQUIN, ISABELLE,
COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, Mademoiselle! Voilà vôtre Maître à Chanter, Monsieur A mi la re Becare.

ISABELLE *à Monsieur de Trottenville.*

Ne vous en allez pas, Monsieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là. C'est un Italien.

ARLEQUIN.

Tres volontiers, Madame, cela me fera bien du plaisir: Car tel que vous me voyez je suis à deux mains; & je chante aussi bien que je danse. (*Il l'examine*) Voilà un visage bien baroc: Les Musiciens Italiens sont de plaisans originaux!

Ne diroit-on pas que ce seroit là un Siamois échappé d'un Ecran ? Comment vous appellez-vous, Monsieur ?

MEZZETIN *repete une douzaine de noms.*

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms ! Il faut, Monsieur, que vous ayez bien eu des Peres ! C'est un Calendrier que cet homme-là !

ISABELLE.

Je suis ravie, Messieurs, que vous vous trouviez ensemble. L'on n'est pas malheureux quand on peut unir deux illustres.

(Au Maître à Chanter) je vous prie, Monsieur de vouloir chanter un air.

MEZZETIN *en begayant.*

Je, je, je, je, le, le, le veux bien.

ARLEQUIN.

Quoi ? C'est-là un Maître à Chanter ? Misericorde !

MEZZETIN *chante.*

ISABELLE *aprés qu'il a chanté.*

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de ce chant-là ?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un assez beau detail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal ? Il faut se jetter par les fenêtres, quand on entend chanter ainsi.

ARLEQUIN.

Ah, tout doucement, s'il vous plaît? Je ne sçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiselle, je ne suis pas de ces gens qui loüent à plein tuyau. Un homme comme moi, qui a été toute sa vie nourri de Dieſis & de B mols, est diablement delicat en Musique.

MEZZETIN *en begayant:*

Monsieur apparemment n'aime pas l'Italien : mais j'ay fait depuis peu un Duo François que je veux chanter avec luy, & je suis seur qu'il luy plaira. *Mezzetin luy presente un papier de Musique.*

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'est-ce donc s'il vous plaît, que tous ces pieds de moûches qui sont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce sont des Dieſis, pour montrer que c'est en à mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton? & c'est pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah, ah, vous composez donc toujours sur ce ton-là?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN *rendant le papier.*

Et moi, Monsieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monſieur, voilà un autre air en D la re ſol.

ARLEQUIN.

La Riſſole, vous même. Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets!

MEZZETIN.

Voilà un homme qui eſt bien fâcheux! Je vous dis, Monſieur, que cet air là eſt en D la, re, ſol; & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre! Croyez-vous, mon ami, que la Muſique m'embaraſſe? Je vous trouve plaiſant!

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons.

Ils chantent enſemble.

Cupidon ne ſçait plus de quel bois faire fleche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant.*) Cu, cu, cu, chantez donc juſte.

ARLEQUIN *luy jettant le papier au nez.*

Oh, chantez juſte, vous même; je ſçay bien ce que je dis. Eſt-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une diſſonance, & que l'octave s'entre-choquant avec l'uniſſon, vient former un Dieſis b. mol. Mais voyez cet ignorant!

MEZZETIN.

Monſieur, avec vôtre permiſſion; ſi les Muſiciens n'en ſçavent pas plus que vous, ce ſont de grands bêtes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy, Sçavez-vous que vous étes un ſot par nature, par b mol, & par becare? Je vous apprendray à inſulter ainſi la croche Françoiſe.

COLOMBINE.

Voilà qui eſt plaiſant qu'ils.... *(Ils ſe battent, les femmes veulent les ſeparer. Monſieur Sotinet accourt au bruit: on le bat, & on luy déchire ſon habit, & tout le monde s'en va.*

SCENE DU GASCON.

ARLEQUIN *en Chevalier de Fond ſec.*
ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, cauſé à ma bourſe par les frequentes cruditez d'une fortune indigeſte, m'a obligé d'avoir recours au remede aſtringent d'un petit

petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monsieur vôtre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fondsec.

ISABELLE.

Je suis ravie, Monsieur, de l'honneur que je reçois: Mais je voudrois que ce ne fût pas une suite de vôtre malheur; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à vôtre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut esperer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame? Pour être heureux, il faut joüer: Pour joüer, il faut avoir de l'argent; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vrai que de memoire d'homme, on n'a jamais veu venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'aprés-dînée avec nous?

ARLEQUIN.

Ma foi, Madame, je ne sçay pas si je pour-

pourray me proſtituer à vôtre viſite : Car c'eſt aujourd'hui mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir ſur mes Tablettes. (*Il tire ſes Tablettes & lit :* Le Mecredi, à cinq heures chez Dorimene. Oh ma foi, il eſt trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comteſſe qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah! ah! La ſotte prétention! Vouloir que je rende une viſite pour une épée qui ne peſe que ſoixante Louis! Non Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A ſix heures & demie promis à Toinon troiſiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foi, cette viſite-là ſe peut remettre. Allons, Madame, je ſuis à vous pendant toute l'aprés-dînée; & pendant toute la nuit ſi vous voulez.

ISABELLE.

Ho, ça Monſieur le Chevalier, voilà un chagrin qui me ſaiſit. Que feronsnous aprés la Collation? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaiſirs à prendre dans le reſte du jour, je ſuis dans une langueur mortelle; & je m'ennuye preſque toûjours dans la crainte que j'ai de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joüe aux Italiens. Broquette, Broquette.

UN LAQUAIS.

Madame?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on jouë aujourd'huy à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas, Madame, ce que vous voulez faire. Mais je vous avertis que Monsieur a enfermé une rouë du Carosse dans son Cabinet, pour vous empêcher de sortir.

ISABELLE.

Qu'importe, nous irons dans le Carosse de Monsieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne se peut pas Madame, mon Cocher s'en sert. . . C'est que je luy donne mon Carosse un jour la semaine pour ses gages. C'est aujourd'huy son jour; & il la déja loüé à des Dames qui sont allées au Bois de Bouiogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Carosse.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton Opera! Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'est si long-temps servy de Baptiste? j'y allay dés deux heures, à la premiere Representation; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât; mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

CO-

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y ſont ſi beaux !

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne ſommes pas engoüées de Muſique aujourd'hui, & qu'il faudra nous en tenir à la Comedie Italienne.

ARLEQUIN.

En verité, Madame, je ne ſçai pas quel plaiſir vous trouvez à vos Comedies Italiennes ! Les Acteurs en ſont deteſtables. Eſt-ce qu'Arlequin vous divertit ? C'eſt une pitié ! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reſte ne vaut pas le diable. J'étois dernierement à une Piece nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les fiſſets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay auſſi-tôt peſtant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas entendre davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendîtes donc pas que la toile fût levée.

ARLEQUIN.

Hé, vraiment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une piece ne vaut rien.

ISA-

ISABELLE *au Laquais.*

Approchez, petit garçon. Hé bien, quelle Piece jouë-t-on?

LE LAQUAIS.

Madame, on jouë le Sirop pour purger.

ARLEQUIN *à Isabelle.*

Ne vous l'avois-je pas dit, Madame? Ces gens-là ne jouënt que de vilaines choſes.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

Deux, un pour Monſieur le Chevalier, & l'autre pour moi.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas auſſi un pour Monſieur?

ISABELLE.

Non. Ne ſçavez-vous pas bien que Monſieur ne mange point à table, quand il y a compagnie. (*Ils s'en vont tous.*)

PLAIDOYE, DE BRAILLARDET.

LE DIEU D'HYMEN, *plusieurs Assistans.* BRAILLARDET ET CORNICHON, *Avocats*; MONSIEUR SOTTINET, ISABELLE, *parties.*

BRAILLARDET.

POur Messire Mathurin Blaise Sotinet, sous-Fermier : Contre la Dame Sotinet sa Femme, demandereſſe en separation.

Je ne suis pas surpris, Messieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une Femme qui veut secoüer le joug d'un Mari : mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous patience. Nous n'aurons pas plûtôt demarié la premiére, qu'elles y viendront toutes les unes aprés les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Messieurs, une jeune femme qui épouse un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois aprés, n'est-elle pas en droit de lui demander raison de son retardement? Et n'est-elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mari n'a pas satisfait à l'arti-

l'article le plus essentiel du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année ? Celui pour qui je parle aprés avoir long-temps contemplé du port les nauffrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage : & quand il fit ce solecisme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison ; s'il se fût mis une corde au cou, ou qu'il se fût jetté dans la riviere, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ni sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoutûme de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles : C'est à dire, qu'il confessa avoir receu vingt mille écus, quoi qu'elle ne luy eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voilà la dot de la Dame Sorinet.

CORNICHON.

Avec vôtre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt bons mille écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des dementis ! Il est vrai que voilà le Stile ordinaire de Cornichon.

COR-

CORNICHON.

Et allez, allez vôtre chemin: Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu!

BRAILLADET.

Ouy, ouy Messieurs, quand je dis que voilà la dot de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de veritable. Mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achetent en même temps le droit de les envoyer à l Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien comme presque tous les autres qui s'enrolent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie: Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre: Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits!

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre; & je croy qu'il ne seroit bon qu'en compôte.

BRAILLARDET.

Il vit dés le jour même de son mariage, introduire chez lui l'usage des deux Lits: Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage: Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemi mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa posterité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme? Fy! Cela est du dernier Bourgeois!

BRAILLARDET.

Il vit fondre chez lui dés le lendemain tout les faineants de la Ville, Chevaliers sans Ordre, beaux Esprits sans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnasse; de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vit faire de sa maison une Academie de jeux défendus; & fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Messieurs, je n'avance rien que de veritable; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voici la quittance signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chassé de la Maison, ou quelque joüeur outré

outré d'avoir perdu ſon argent? Non, Meſſieurs, non. Ce fut la Dame Sottinet. La Dame Sotinet! Ouy Meſſieurs, ce fut elle qui ne ſçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla denoncer elle-même qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée a trois mille livres d'amende. Son mary les paya: elle receut ſon tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

------ *Quid non muliebria pectora cogis,*
Auri ſacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos paſſages pour une meilleure cauſe. Voilà bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin....

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maître Cornichon: On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des pieces qu'elle devoit faire dans la ſuite à ſon mary. Les pierreries engagées, la vaiſſelle d'argent venduë, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez: Car le Sieur Sottinet a été toujours extrêmement curieux d'originaux, & ſe connoiſſoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Avant que d'être ſous-Fermier, il a porté les couleurs aſſez long-temps pour s'y connoître.

BRAILLARDET.

Cela eſt faux: Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires; & cela s'appelle, Apprent-il ſous-Fermier, & non pas Laquais. Mais Meſſieurs, s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sottinet, vous n'entendriez pas retentir vôtre Tribunal des plaintes de ſon mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avouer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chavaliers; & vous Godelureaux, les plus determinez, paroiſſez ſur la Scene. Ouy, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens là dans l'équipage de la Dame Sottinet: Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour; Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mepriſe cette clarté Bourgeoiſe: Elle ne ſort de chez elle qu'avec les oublieux, & n'y rentre qu'a la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau; il faut bien qu'elle attende le jours pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal: J'en tombe d'accord. Un yvrogne: je le

le veux. Un débauché ; J'y consens. Un homme même qui est quelque fois attaqué de vertiges : Cela est vray. Mais, Messieurs...

MONSIEUR SOTTINET.

Mais Monsieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ;

BRAILLARDET.

Hé, taisez-vous, ignorant. Ce sont des figures de Rhetorique, qui persuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela seroit, dis-je, Messieurs, sont-ce des raisons pour faire rompre un Mariage ; Si je vous parlois des intrigues de la Dame Sottinet, de ses avantures galantes, de ses subtilitez pour tromper son mary ; mais *Ante diem clausa componet vesper Olympo.*

Vous rougiriez, illustres & vieilles Coquettes de nôtre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laissé, bien loin aprés elle dans la carriere de la galanterie : & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de soupleſſe (Elles n'en sçavent déja que trop.) Et aprés cela, Messieurs, une femme qui est le Precis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus transcendente Coquetterie, viendra vous demander une separation ! Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles détorses à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary soit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaisir d'enterrer sa femme ? Non,

non, vous n'autoriserez point une telle injustice. Nous esperons au contraire que vous obligerez la Dame Sottinet à retourner avec son mary; pour mieux vivre avec luy, s'il est possible. C'est à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voila une belle conclusion! O ça, ça, nous allons voir.

PLAIDOYE, DE CORNICHON.

CORNICHON.

MESSIEURS, Je parle pour Damoiselle Zorobabel de Roqueventrouse, demandereſſe en separation: Contre Mathurin Blaise Sottinet, Sous-Fermier; cy-devant Laquais; & deffendeur.

L'aspect de ce Senat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeste & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inspire quelque terreur. Mais d'une autre côté l'équité de ma cause *me recreat & reficit*. Puisque je parle icy pour quantité de femmes qui vous disent par ma bouche, qu'un mary est à present un meuble fort inutile? & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sottinet âgé de ſoixante & dix ans, ſentit un prurit pour la nôce; une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonnée, cette méche ſeiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'hui, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter à l'œconomie de leurs maris.

BRAILLARDET *en riant.*

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dame Sottinet? J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres: & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procez contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus!

CORNICHON.

Oh, taisez-vous donc si vous pouvez. Si on n'impose silence à Maitre Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'est une femme que cet homme là, il ne débabille point!

Vous la voyez, Messieurs, à vôtre Tribunal cette innocente opprimée, cette femme qui engage ses pierreries, vend sa vaisselle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela? Pour tirer son mari de prison?

Le sieur Sottinet étoit mal-heureusement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ses associez sont en fuite: on l'apprehende au corps; on l'entraîne au Fort l'Evêque. Cette chaste Tourterelle privée de son Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Messieurs? Pourquoy encore une fois? Pour tirer son mary d'un cul de basse fosse.

BRAILLARDET.

En verité! Messieurs, voilà une colomnie atroce! Le sieur Sottinet n'a jamais été en prison. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un sous-Fermier jamais en prison! Hé bien donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bien-tôt aller.

Mais que dirons-nous, Messieurs, de ses débauches, ou pour mieux dire, que n'en

n'en dirons-nous pas? Car juſqu'à quel excés de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter. Mais que dis-je, un homme? Non, Meſſieurs, c'eſt plutôt une futaille qui ne fait que s'emplir & ſe vuider à tous momens. C'eſt un bouchon ambulant; c'eſt une éponge toujours dégoutant de vin, dont les vapeurs obſcurciſſent & ſouffent enfin la chandelle de la raiſon.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'eſt une calomnie diabolique. Le ſieur Sottinet ne boit que de l'eau: cela eſt de notorieté publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute ſa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau! N'avoit-il bû que de l'eau, Maitre Braillardet, quand ſortant tout chancelant d'un cabaret pour aſſiſter à l'Enterrement d'un de ſes meilleurs amis, il ſe laiſſa tomber dans la foſſe, où il ſeroit encore, ſi par malheur pour ſa femme on ne l'en eût retiré? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il revient chez luy le ſoir, amenant avec ſoy des femmes d'une vertu délabrée; & qu'il mal-traite celle pour qui je ſuis, de paroles & de coups.

BRAILLARDET.

De coups? Ah, Meſſieurs, on ne ſçait que trop que c'eſt le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre ſur le nez, d'un

coup de chandelier que sa femme luy a donné.

SOTTINET *en pleurant.*

Cela est vray. Je ne sçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y songe.

CORNICHON.

Vous êtes Sous Fermier, Monsieur, & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à essuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on sçait bien qu'une femme veut être un peu pansée de la main. Mais de se voir à tous momens exposée aux extravagances d'un fou !

SOTTINET.

Moy fou ?

CORNICHON.

Ouy, Messieurs, je vous le garantis tel, des plus foux qui se fassent. On n'a qu'à lire les dépositions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës la barbe faite d'un côté, & le le bassin passé à son cou.

SOTTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez vôtre cause si vous voulez. (*Il leve sa canne.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Messieurs, que vôtre presence ne sçauroit servir de Gourmet à ce furieux. Que seroit-ce si cette pauvre innocente se trouvoit toute seule

avec

avec luy. Approchez, mal-heureuſe opprimée, venez épouſe infortunée. C'eſt à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile aſſuré contre la petulence de vôtre perſecuteur. Souffrirez-vous, Meſſieurs, qu'une femme qui (comme dit fort eloquemment un ſçavant Philoſophe,) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaiſirs d'un mary, ſoit le balon de ſes emportemens. Non, Meſſieurs, vous ne ſouffrirez pas que ces innocentes brebis ſoient ſi cruellement égorgées par ces loups raviſſans? & qui voudroit d'oreſnavant ſe mettre en ménage, ſi vous fermiez les portes aux Separations.

Le Divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage, ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez ſervir à la Dame Sottinet, va faire venir l'eau à la bouche à la plûpart des femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Meſſieurs, aux honneurs que vous allez recevoir. *Cornu quanta ſeges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Juriſdictions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire, & les Comediens Italiens tout le profit. *Dixi.*

Pendant que le Dieu de l'Himen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.

BRAILLARDET.

Quand il auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales.....

CORNIHON.

Ah, taisez-vous, taisez-vous. (*Cela se dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'himen a ordonné que la Dame Sottinet demeurera separée de corps & de biens d'avec son mary, qu'elle reprendra les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage; qu'elle joüira dés à present de son doüaire, étant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sottinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTTINET.

Moy enfermé! moy à saint Lazare!

CORICHON.

Bon! il y a dix ans que vous devriez y être.

On emmene le sieur Sottinet, Octavo se découvre à Isabelle.

CORNICHON.

Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de défaire un mariage: mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah tres volontiers! à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

Je le veux bien. Car j'ay toûjours ouy dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

SCENES FRANCOISES DE D'ARLEQUIN, HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE, COLOMBINE *en petite Fille, & affectant un air niais.*

ISABELLE.

EN verité, vous êtes bien folle, de farcir vôtre tête de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est-ce là le party que doit prendre une Cadette? Et ne devriez-vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît ? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose ! Et que sentiray-je donc moy, qui suis vôtre aînée? est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille ? Vous êtes encore une plaisante Morveuse !

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse ? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déja long-temps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu : Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites ?

COLOMBINE.

Bon ! si je ne le sçavois pas, est-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de si belles choses ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-t-il pas tout seul ? Quand je songe que je seray mariée, je suis si aise, si aise ! Oh ! il faut que ce soit quelque chose de fort joly que le mariage, puisque la pensée seule fait tant de plaisir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à vôtre cal-

cul, si vous vous figurez tant de plaisir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toûjours ? Les soins des domestiques ! L'incommodité d'une grosseſſe! Non, quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'eſt pour cela qu'il faut ſe marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petiteſſe de raiſonnement ! Que vôtre eſprit eſt à rez de chauſſée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma ſœur, qui étes ſi raiſonnable, eſt-ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt pas de même. Moy, je ſuis vôtre ainée. Et la raiſon qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'étes point propre au mariage : Ce n'eſt pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moi je vous dis que j'y ſuis auſſi propre que vous. Je ſupporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoi que je ſois jeune, ſi j'étois mariée preſentement, je ſuis ſeure que je n'en mourrois pas.

ISABELLE.

En verité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de vôtre esprit ! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de vôtre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de vôtre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'étois bien à son gré, & qu'il seroit bien aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondîtes-vous ?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'étois encore bien petite pour cela ; mais que l'année qui vient, j'esperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde ? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE *en pleurant.*

Ne voilà-t-il pas ? Vous me grondez tou-

toûjours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Eſt-ce que je ne ſuis pas fille comme vous?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a pas quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage!

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puiſque vous me trouvez trop jeune, faiſons une choſe. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux: Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ni de corps ni d'eſprit.

PIERROT arrive.

PIERROT.

Qu'eſt-ce donc, Meſdemoiſelles? Voilà bien du bruit! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Ne ſçauriez-vous vous égratigner plus doucement?

CO-

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la gouluë!

ISABELLE.

Viens ça; Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt-il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'être?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à vôtre Pere, que s'il ne vous marie au Plûtôt, vous luy ferez quelque ſtratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui eſt ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! Eſt ce que cela ſe peut? (*à Iſabelle*) Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas, la moûche s'y met.

ISABELLE.

Mais auſſi, eſt-il juſte que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT *à Colombine.*

Il eſt vray que vous n'étes encore qu'un Embrion: & j'en ay veu dans des bou-

bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je suis encore petite. Mais si tu sçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît-il de vous taire?

PIERROT.

Hé, pardy, laissez là dire. (*à Colombine*) Et bien donc, qu'avez-vous?

COLOMBINE.

J'ay.... Mais je n'oserois le dire.

ISABELLE *à Colombine.*

Vous avez raison, car vous allez dire une sottise.

PIERROT *à Isabelle.*

Et Palsanguié laissez-la donc parler. Vous luy rembourrez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te moqueras-tu point de moy?

PIERROT.

Et non non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puisque tu le veux sçavoir.

PIERROT.

Ho, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Ho, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle soit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos im-

perti-

pertinences, je vous laisse; & si je faisois bien, j'avertirois mon Pere de mettre ordre à vôtre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Elle est bien rudaniere.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en soucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille: Mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me fasses un plaisir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne suis-je pas fait pour faire plaisir aux filles?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette Lettre à ce Monsieur que je trouvay dernierement au Palais.

PIERROT.

Une Lettre?

COLOMBINE.

Ouy. Est-ce qu'il y a du mal à cela? Puisque je sçay écrire, Pourquoy n'écriray-je pas?

PIERROT.

Ah, vous avez raison.

COLOMBINE.

C'est un homme de grande condition; & on l'apelle Monsieur le Vicomte.

PIERROT.

Ho, si c'est un Vicomte, je ne dis plus rien.

CO-

COLOMBINE.

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entens tu ? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entens bien, je ne suis pas sourd. La petite Masque ! C'est une belle chose que la nature ! Cela songe au mariage dés la coquille.

SCENE DE BROCANTIN AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites vous là, vous ?

COLOMBINE.

C'est une pente de mon lit : Mais je crains de la faire trop petite, on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Est-il besoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un ?

CO-

COLOMBINE.

Non : Mais si par bonheur, je venois à être mariée.....

BROCANTIN *en colere.*

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée, vous vous presseriez. Hé, je sçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toûjours une aiguille & de la tapisserie entre les mains ; & vous commencez à escrimer de la plume. Mais ce n'est pas pour cela que nous sommes icy. Laissez-là vôtre ouvrage, & m'écoutez. (*Ils prennent des sieges.*) Le mariage.... (*à Colombine.*) Oh! oh! vous riez deja ? Tuchoux ! Il ne faut que vous hocher la bride..... Le mariage, dis-je, étant un usage aussi ancien que le monde : Car on s'est marié avant vous ; & on se mariera encore aprés.

COLOMBINE.

Je le sçay bien, mon Papa : Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BROCANTIN.

J'ay resolu pour éterniser la famille Brocantine..... Vous voyez où j'en veux venir ? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE *ensemble.*

Ah, mon pere !

BROCANTIN.

Ah, mes filles ! vous voilà bien ébobies ! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien ? Regardez cet air, cette

taille,

taille, cette legereté. (*Il saute, & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon pere?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande!

ISABELLE.

Vous l'épouserez?

BROCANTIN.

Mais, je croy que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît? Et Monsieur Visautrou mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remede, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay: mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite: belle, jeune, sage, riche; enfin une fille de hazard.

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne ſçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous riſquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'eſprit pour ſonger, à vôtre âge, à un engagement; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites Maiſons pour de moindres ſujets. Mais moy qui ſçais le reſpect que je vous dois, ſans me prévaloir des raiſons que les enfans ont d'apprehender un ſecond mariage, je vous diray que puiſque vous crevez de ſanté, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conſeille: car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh vous prenez la choſe du bon biais. Puiſque vous étes ſi raiſonnable, apprenez donc que je ſuis en train pour parler de mariage; mais c'eſt pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE *enſemble.*

Ah, mon pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE *se jettant au col de Brocantin.*

Ah, mon petit Papa, que je vous aime?

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la premiere, & d'attendre à me marier, que vous eussiez trois ou quatre enfans? Pour moy, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je sçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN *à Colombine.*

Il faut bien qu'elle passe devant toy. Elle est ton aînée; & afin de te mettre en état d'être bien-tôt mariée, elle épousera un honnête homme.

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay veu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet; Medecin. Enfin, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet! Monſieur Baſſinet!

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal? Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du reſpect pour la Medecine; mais avec vôtre permiſſion, mon Pere, je n'épouſerai point un Medecin.

BROCANTIN.

Avec vôtre permiſſion ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous ſongiez davantage à Octave. J'ay appris que c'étoit un gueux; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot.

COLOMBINE.

Allons, ma Sœur, faites cela de bonne grace, puiſque mon Pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon Pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à épouſer un homme pour qui je n'ai nulle eſtime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve. Il faut épouſer Monſieur Baſſinet, ou un Conveut. Il vous viendra voir. Songez à le recevoir comme un homme qui doit être vôtre mary.

ISABELLE.

He, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voilà ma ſœur qui a ſi envie d'être mariée. Que ne lui donnez-vous Monſieur Baſſinet pour mary. J'aime mieux lui ceder mes droits, & qu'elle paſſe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas de même: Je ſuis vôtre cadette; & la raiſon qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiere. (*Elles ſortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voilà, Monſieur.

BROCANTIN.

Où Diable es-tu donc toûjours? Il faut que je me gozile quatre heures.

PIERROT.

Monſieur, j'étois avec cette femme qui marchande ces ſinges, & qui veut don-

donner six écus du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BROCANTIN.

Laisse cela: J'ai autre chose en tête. Va me chercher Octave. J'ai quelque chose de consequence à lui dire.

PIERROT *cherchant par tout le Theatre, sous les bancs.*

Monsieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis? Tiens, vois le logis. Le butor! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-tems ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT.

Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.

SCENE

DU VICOMTE.

COLOMBINE, ARLEQUIN *en Vicomte*, UN FIACRE, *tenant son foüet.*

ARLEQUIN *au Fiacre.*

VA, va, mon ami, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne sçais ce que tu dis, Maraut. Est-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toûjours son Franc Fiacre.

LE FIACRE.

Mardi, Monsieur, je veux être payé: ou par la sambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Insolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Je renie bleu, je ne crains rien, je veux

veux être payé tout à l'heure (*Il enfonce son chapeau, & leve son fouet.*

ARLEQUIN.

Ah, ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main sur la garde de son Epée, comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiselle, prêtez-moi un écu: Je n'ai point de monnoye.

COLOMBINE.

Monsieur, je n'ay pas ma bourse sur moy: mais je vais le faire payer. Quelqu'un? Qu'on paye cet homme-là? (*au Fiacre.*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts-là ne sont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou seize: mais je ne serai point satisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En verité, Monsieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder aprés une si longue negligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foi, Mademoiselle, les heures d'un joli homme sont bien comptées. Les femmes se pressent aujourd'hui: Elles sçavent que les quartiers d'hiver seront diablement courts cette année; Je n'ay pas un moment à moi.

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée?

ARLEQUIN.

A peine ai-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table ; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoi, Monsieur, vous prenez donc du Tabac comme ces vilains soldats? Fy! Je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois Dragon dans ma Compagnie, vous fumerez de reste. Bon! Vous moquez-vous? Les Gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et Monsieur le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'hui?

ARLEQUIN.

Est-ce que j'y manque jamais? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me rinser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçau-

riez

riez croire comme aprés cela on soupire tendrement. *Il fait un rot.*

COLOMBINE.

Ha fy, Monsieur le Vicomte! Je n'aime point ces soupirs là. Les gens que je voi n'assaisonnent pas leur douceur de Tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtaux de Boutique, ou des gens de Robbe. Croyez moi, la belle, il n'est rien tél que de s'accrocher à l'épée. Les fastidieux personnages que vos Robbins! Ont-ils le sens commun? Ils font l'amour par article, comme s'ils dressoient un procez verbal.

COLOMBINE.

C'est-ce que je dis tous les jours, à deux grands Baquiers d'Avocats, qui sont sans cesse autour de moi à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foi, le Plumet est en amour; ce que la moutarde est à la sausse Robert. Il n'y a que cela de piquant.

COLOMBINE.

Je ne sçai pas pourquoi mon Pere a tant d'aversion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'est que vôtre Pere est un sot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils sont tous débauchez, & qu'ils n'ont jamais le sou.

ARLEQUIN *en riant.*

Débauchés ! ha ! ha ! débauchés ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes: mais du reſte il n'y a pas de gens mieux reglés. Pour de l'argent : je croy que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons gueres.

COLOMBINE.

Je croy, Monſieur, le Vicomte, que fait comme vous étes, vous voyez bien des femmes de condition?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré ; vous étes la ſeule Bourgeoiſe avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'eſt ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même choſe de moy quand vous étes auprés d'une autre. Dites la verité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle ſans fard, cela eſt vrai ; & je vai au ſortir d'ici, à deux ou trois rendez-vous, où il faudra bien dire que vous étes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marirons-nous enſemble ? Je ſuis diablement preſſé. Ecoutez, il ne faut pas laiſſer morfondre l'amour d'un Officier ; cela n'eſt

pas

pas de longue haleine. Quel âge avez-vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçai pas. Mais mon Pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moi.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiés vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ai bien plus que tout cela. Vous croyés donc parler à une petite fille ? Vous vous trompés. Je sçai déja bien des choses. J'ai déja leu cinq ou six Comedies de Moliere ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque ; & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenés à chanter ? & qui est vôtre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable ! Un habile homme ! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me decochiés un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay aujourd'hui quelque chose qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc? Eſt-ce que vous étes enrhumée. Tenez, voilà du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de ſi bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laiſſerois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc autre choſe?

COLOMBINE.

Je n'ai rien. C'eſt que...

ARLEQUIN.

Quoi donc?

COLOMBINE.

C'eſt que..... Voilà t-il pas, ces vilains hommes? Ils veulent tout ſçavoir. C'eſt que ma voix ne paroît rien, quand je n'ai pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quelque choſe à la voix! Courage, Mignone, je vous ſouffierai en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là, mon Dieu! Je ſuis faite comme je ne ſçai quoi..... *(Elle chante.)*

Janneton m'aimez-vous bien?
Helas, quel conte!

Pour-

Pourquoi ne vous aimerois-je pas ?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel fichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon, si cela n'eſt divin. Voilà une voix à peindre. Je n'en ai pas perdu une goutte. Mais de quel Opera eſt cet air-là ?

COLOMBINE.

Je croi que c'eſt de Rolland.

ARLEQUIN.

Ho, point, point, il faut que ce ſoit des derniers : Car voilà le tour aſſé de nos Poëtes & de nos Muſiciens d'aujourd'hui. La jolie chanſon ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je ſçai la Muſique comme un Orqueſtre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour tenir ma partie,

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu Mourette.

PASQUAREL *entrant bruſquement.*

Monſieur, ne ſortez pas. Il y a là bas deux Sergens, & environ douze Ar-

chers, qui vous guettent pour vous mettre en prison.

ARLEQUIN,

En prison? *Hoime!* Voilà mes bonnes fortunes qui commencent à defiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Vicomte? Que ne partez-vous? Il y a là-bas tout pleiu de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN *à part.*

Ce sont bien des Pousse-culs de par tous les Diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on sçavoir la cause de vôtre chagrin?

ARLEQUIN.

C'est une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah Monsieur le Vicomte, vous jurez devant les filles. Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc, qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent sur mon billet: Car les billets de Vicomtes ne sont pas reputés argent comptant, j'en fis un que je signay.

gnay. La Harpe: C'eſt le nom de ce fameux Banquier. Sur ce billet-là on me donna deux cent piſtoles. Je partis. Preſentement, voyez je vous prie le peu de bonne foi qu'il y a dans le Commerce, ce vilain Monſieur de la Harpe ne veut pas payer ce billet-là?

COLOMBINE.

Et que dit-il?

ARLEQUIN.

De mauvaiſes raiſons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais ſon nom y eſt une fois; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve: Car palſambleu je ſçai bien que je ne le payeray pas moi?

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, je n'ai point d'argent: mais voilà deux brillants avec leſquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame! ne vous ay-je pas dit que je faiſois littiere de Diamans.

COLOMBINE.

Voilà encore une Montre qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Et vous vous moquez. Cela eſt-il d'or?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite boëte à mouches, & un cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiselle, vous poussez ma complaisance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné son cœur, cela ne coûte gueres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princesse; que vous sçavez me prendre par mon foible, & qu'on fait de folies quand on est bien amoureux! *Il s'en va.*

COLOMBINE *le rappellant.*

Tenez, tenez, Monsieur le Vicomte, voilà encore un petit jonc d'or, que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiselle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent pistoles: Voilà un diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphevre; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reste.

COLOMBINE.

Monsieur le Vicomte, vous m'épouserez au moins?

ARLEQUIN.

Allez, allez, parmi nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu Charmante. (*Il la prend sous le menton.*) Ah morbleu, que voilà des yeux chargez à car-

cartouche ! Et que voilà de bonnes fortunes ! *Il s'en va.*

COLOMBINE.

Ah que je suis aise de lui avoir fait ce petit plaisir ! De la maniere que je l'aime, je ne sçay pas ce que je ne lui donnerois point.

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE *en Avocat.*

ARLEQUIN.

AYant appris, Monsieur, que vous étes un homme sçavant & de bon conseil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je suis sur le point de terminer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu, la discretion dans le parler a toujours été louée. Au contraire on a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'est pourquoy j'aime la brieveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes discours.

ARLEQUIN.

J'auray bien tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne ſçait que le trop parler vient du defaut de jugement? Que le defaut de jugement vient du manque de raiſon? Et que le manque de raiſon eſt le caractere de la bête.

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un Mot.

COLOMBINE.

Qui ne ſçait que *volat irrevocabile verbum*? Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines, pour ſentir; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler.

ARLEQUIN.

Je dis donc.....

COLOMBINE.

Pythagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'étoit autre choſe qu'une Fortereſſe ſans murailles, une Ville ſans porte, & un Vaiſſeau ſans gouvernail?

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc....

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monſieur...

COLOMBINE.

Iſocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choſes à faire: Ecouter, & ſe taire.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous donc?

COLOMBINE.

Tous vos grands diſcours ſont inutiles: *Fruſtra fit per plura quod poteſt fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur. Je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je ſçais bien que l'uſage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ſes penſées.

AR-

ARLEQUIN.

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les regles de la Grammaire, faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit, Monsieur, du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhetorique: *Nam, quid est Rhetorica?* Selon Socrate, c'est l'art de persuader. Selon Agathon, celuy de tromper: selon Gorgias, l'usage du discours: selon Chrisippe, la clef des cœurs: selon Cleanthe, la science des sciences: selon Vataderius, le boulevart de la verité: selon Aristote le bouclier de l'Orateur: selon Ciceron l'art de bien dire; & selon moy, l'art de ne gueres parler.

ARLEQUIN.

Va, si je puis attraper la parole!

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le sujet dont il s'agit: mais sur tout d'un stile vif, serré, concis, pressé, laconique: car vous sçavez que la vie de l'homme est courte, *ars*

longa,

longa, vita brevis. Le temps eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient aprés la maladie, le Printemps aprés l'hiver, la paix aprés la guerre, le beau temps aprés la pluye: mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je ne voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Je le crois que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire à natura inſtitum eſt*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non-ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Medecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais.....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle difference il y a entre l'Homme & la Bête? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre? C'eſt que l'un eſt ſur nôtre tête, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme? C'eſt que l'un

paye

paye ſes dettes, & l'autre ſe moque de ſes creanciers. Entre le Marchand & le Voleur; C'eſt que l'un vole dans les villes, & l'autre dans les bois. Entre le Procureur & l'aſſaſſin; C'eſt que l'un enleve les biens, l'autre la vie. Entre le Medecin & le Bourreau; C'eſt que l'un aſſaſſine peu à peu les malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui ſe portent bien.

ARLEQUIN.

Cela eſt le mieux du monde. Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Quoy? La Philoſophie, ou la Rhetorique? La Theorie, ou la Pratique? La Geometrie, ou l'Aſtrologie? La Pharmacie ou la Medecine? La Sphere, ou la Geographie? La Coſmographie, ou la Tropogaphie?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela...

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences? Des huit parties de l'oraiſon? Des trois puiſſances de l'ame la memoire, l'entendement & la volonté? De l'influence des Planetes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoiles majeures, fixes ou errantes. Des Cometes crinées, tombantes, & volantes? De la diſparité des temperamens, phlegmatiques, ſanguins & melanco-

lancoliques! Des mouvemens du cœur, siſtoliques & diaſtoliques?

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je n'ay que faire de ce galimatias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle? Commenceray-je par le Déluge, le Jugement de Paris, les malheurs de Pirame & Thiſbée, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la conjuration de Catilina, le pas des Thermopiles, la bataille de Marathon?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comment diable voulez-vous que je parle? vous ne touſſez ni ne crachez: je ne puis pas prendre mon temps. Ouf!

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune; ou une blonde?

AR-

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah! nous y voilà à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les regles, d'Aſtronomie, Prophetie, Chronologie, Analogie, Phyſionomie, Chimie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Negromancie?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourveu...

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifferent, pourveu que....

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſervirai des connoiſſances de la Rhetorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Muſique, Dialectique, Etique, Mathematique, Terapentique.

ARLEQUIN.

Ha! j'en mourray!

COLOMBINE.

Puiſque donc toutes les ſciences cy-deſſus ſont des terres inconnuës pour vous, je vous diray que nos Auteurs ont parlé differemment ſur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes; & les autres pour les brunes. La difference du poil fait auſſi la difference de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante, & amoureuſe: La brune eſt vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager vôtre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſçavant Poëte de l'antiquité dit:

Alba Liguſtra cadant: Vaccinia Nigra leguntur.

Un autre non moins celebre, s'écrie:

Hic niger eſt: ore hunc tu Romane, caveto.

Ainſi, vous voyez bien que c'eſt une matiere bien delicate: *Undique ambages*; & qu'il eſt difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je ſois conſommé dans toutes ſortes de ſciences, ne croyez pas que je veüille que mon ſentiment prévale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obſtination eſt le propre de la bête; & je ne voudrois pas que....

(*Pendant cette Tirade, Arlequin parle auſſi, luy met la main ſur la bouche, & luy enfonce ſon mouchoir. Colombine s'en va.*)

AR-

ARLEQUIN.

Ah je n'en puis plus! Quel babillard! Je gage que si on examinoit cet homme là, on trouveroit que c'est une femme.

SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN *en Prince des Curieux.*

BROCANTIN, COLOMBINE, PIERROT, ISABELLE.

ARLEQUIN.

CE n'est pas sans raison, que nos anciens modernes ont dit ingenieusement, que le mariage étoit d'une tres-grande ressource pour de certaines gens; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faisoient present à leurs maris étoient semblables aux dents qui font du mal, quand elles percent, & nourrissent quand elles sont venuës Cela presupolé voyons un peu le tendron qui est destiné pour mes plaisirs. Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monsieur, point de surprise. Voilà mes deux filles: Vous n'avez

n'avez qu'à choisir. C'est encore trop d'honneur pour le sang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux Brocantiner avec vous; & de peur de mal choisir, je les prendray toutes deux. (*Il se tourne vers colombine.*) Pour vous petite blonde d'Egypte, levez le nez, regardez moi fixement, marchez, trottez. (*Beau-pere, n'y a-t il rien à refaire à cette fille là?*

BROCANTIN.

Ho, Monsieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable! méchant mal! Les filles sont terriblement sujettes à ces maux-là. Seriez vous bien aise d'être ma femme?

COLOMBINE.

Moi, vôtre femme? Bon, bon! Vous vous moquez. Est-ce que je suis capable de cela?

ARLEQUIN.

Malpeste! Vous l'êtes de reste.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que si je suis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit: Car je suis la meilleure coucheuse du monde:

Je me trouve le matin comme je me suis mise le soir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de passer outre, il est bon que je vous fasse part de quelques petits avis en vers que j'ai fait pour servir de niveau à la femme qui tombera sous ma coupe: Ecoutez bien ceci. (*Il rousse.*)

Primò.

Celle qui m'engage sa foi,
Sera, si cela se peut, sage.
Elle doit se faire une loi
De demeurer dans son ménage,
Et de n'en sortir qu'avec moi,
En dépit du contraire usage.
Quand je vois revenir des femmes sans maris:
J'entens celles qui sont du plus galant étage,
Qui souvent loin du gîte ont passé plusieurs nuits,
Il me semble de voir un Cheval de loüage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'est un grand hazard s'il ne cloche;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup seur quelque fer qui loche.

Secundò.

Dans ma maison il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniste, Chanteur, ou Suppôt de Musique.
Item, point de Maître à danser.
Ce sont Courtiers d'amour dont il faut se passer,
Ces gens-là se font trop de fête;
Et quelque soin que vous preniez,

Par

Par leurs leçons la femme en porte mieux
les pieds
Mais la mary plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de Maître à Danser? Et quels mals font-ils aux maris? Ils ne les touchant jamais. Je renoncerois plûtôt au mariage. J'aime le mien presque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'est à cause de cela. Ces Messieurs-là ne montrent pas toujours la Courante & le Menuet.

Tertiò, & ultimo.

Qui voudra se mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'enjeigne d'une Agnés:
C'est une méchante Chenille.
Car il est bien souvent de ces sortes de Fille,
Ainsi que de ces œufs qu'on achette pous frais.
On a beau les mirer de prés;
Dés qu'on en casse les coquilles,
On en voit sortir les Poulets.

LE TROISIEME ACTE DE LA COMEDIE DES CHINOIS

Intitulé

LA BAGUETTE DE VULCAIN.

Le Theatre repreſente une Grotte obſcure, défenduë par un Geant d'une énorme grandeur, couché à l'entrée de la Caverne.

SCENE I.

ARLEQUIN. *Roger venant au ſon des Trompettes & des Tambours.*

ENfin Roger, voici le jour où tu dois donner des marques de ta valeur, & délivrer Bradamante de l'enchantement qui la poſſede depuis deux cens ans.

O Amour, petit Dieu felon,
Toy qui fais flamber ton brandon
Dans le trefond de ma poitrine,
Corrobore mon cœur craintif,
Par un Julep confortatif,
Car l'hydeux aſpect de la mine
De ce Geant rebarbatif,
Fait ja ſur moy pauvre chetif,
Les effets d'une Medecine.

Toy, Glouton, Ribaut, Sarrazin,
Qui par ton dol & mal engin,
Retiens ma gente Tourterelle,
Dis-moy, ſi tes bras pourfendans
Ont bien pû garder ſi long-temps
L'honneur de cette Jouvencelle?
Helas dans nos jours vergliſſans,
Pour conſerver une Pucelle
Juſqu'à l'âge de quatorze ans,
Combien faudroit-il de Geans!

Mais il eſt temps de mettre à fin l'œuvre encommencé. Combattons le Geant pendant qu'il eſt endormy.

Roger combat le Geant au bruit des Trompettes & de Tambours, luy coupe la tête & les membres. Et lors qu'il croit le Geant entierement defait, les membres & la tête viennent ſe rejoindre au corps, & font une autre attitude, qui donne matiere à Roger d'un nouveau combat. Le Geant diſparoit, & Roger touche la caver-

caverne de ſa Baguette ; qui ſe change en un Jardin agreable, dans lequel on voit quantité de figures enchantées, au milieu deſquelles eſt Bradamante ſur un Lit de fleurs.

SCENE II.

ROGER, BRADAMANTE *endormie.*

ROGER.

ALlons, allons, debout ? Depuis deux cens ans de ſommeil, n'êtes-vous pas laſſe de dormir ? On ne ſçauroit tirer une femme du lit.

BRADAMANTE *ſe reveillant.*

Où ſuis-je ?

ROGER.

Je vous demande pardon : la belle, ſi je vous ay interrompu dans un rêve, dont peut-être vous auriez été bien-aiſe de voir la fin.

BRADAMANTE.

Ciel .... Que vois-je.

ROGER.

Le coloris de mon viſage vous ſurprend. Apprenez que depuis deux cens ans les hommes ont changé du blanc au noir, & les femmes du noir au blanc & au rouge.

BRADAMANTE.

Quoy, il y a deux cens ans que je n'ay veu le jour ?

RO-

ROGER.

Assurement.

BRADAMANTE.

Helas, je ne trouveray donc plus l'Amant qui m'étoit destiné pour époux?

ROGER.

Oh! Pour des Amans, vous n'en manquerez pas: Mais pour des Epoux, *Rara avis in terris.* Vous étiez donc fille quand vous vous êtes endormie?

BRADAMANTE.

Vrayment ouy.

ROGER.

Et l'étes-vous encore?

BRADAMANTE.

Assurement.

ROGER.

La chose est problematique; & je croy que vous n'auriez pas dormi si tranquilement. Mais dites-moi, je vous prie, comment faisoit-on l'amour de vôtre temps?

BRADAMANTE.

Le cœur se payoit par le cœur. Un fille croyoit tout ce que luy disoit son Amant & l'Amant ne disoit que ce qu'il pensoit. La tendresse duroit autant que la vie. Plus on étoit amoureux, plus on étoit aimé, Plus on étoit aimé, plus on étoit fidelle: & on ne consultoit que l'amour pour faire les mariages.

ROGER.

Oh que ce n'eſt plus le temps ! Quand on veut ſe marier aujourd'huy, on va chez le Pere & la Mere marchander une fille comme une aune de drap : Et tel qui croit acheter la piece toute entiere, trouve ſouvent qu'on en a levé bien des échantillons. Mais de vôtre temps, comment un mary vivoit il avec ſa femme ?

BRADAMANTE.

Dans une union charmante. La volonté, les biens, les plaiſirs, tout devenoit commun, ſi tôt qu'on s'étoit donné la foy.

ROGER.

Oh ? que ce n'eſt plus le tems ? Prémierement dans ce Siecle-cy, il n'y a plus de foy à donner ; & la Communauté ne ſubſiſte que dans les articles du Comtract. Un Mary n'a rien de commun avec ſa femme, que le nom & la qualité. Il a ſa table ſeule, ſon caroſſe ſeul, ſa chambre ſeule ; il n'y a que ſon lit, que bien ſouvent il n'a pas tout ſeul. Mais de vôtre temps avoit-on trouvé l'art de s'égorger avec la plume ? Plaidoit-on vigoureuſement ? Qui eſt-ce qui rendoit la Juſtice ?

BRADAMANTE.

C'étoit d'anciens & venerables Magiſtrats qui paſſoient la nuit à examiner les Procés, & le jour à les juger.

ROGER.

Oh, que ce n'eſt plus le temps! La plus grande partie de nos Juges paſſent preſentement la nuit à courir le bal, & le jour à dormir à l'Audience.

BRADAMANTE.

Comment peuvent-ils donc apprendre leur Métier?

ROGER.

Cela n'empêche pas qu'ils ne ſçachent la procedure comme des Ceſars, ſur tout en amour, & les Arrêts qu'ils rendent auprés des Dames, ſont l'été par defaut contre les Officiers, & l'hyver contradictoires avec les Financiers. De vôtre temps avoit-on des Comedies?

BRADAMANTE.

Les plus divertiſſantes du monde. Elles étoient agreablement mêlées de danſe & de ſymphonie.

ROGER.

Oh! que ce n'eſt plus le temps! Tout cela eſt retranché; & nos Theatres ſeroient terriblement lugubres, ſi Meſſieurs du Parterre ne prenoient ſoin quelquefois de les éguayer avec leur ſymphonie.

BRADAMANTE.

Mais aprés avoir ſatisfait à toutes vos queſtions, ne puis-je ſçavoir, brave Champion, à qui je ſuis redevable de ma délivrance?

ROGER.

A moy, qui ſuis la fleur de la Chevalerie, le redreſſeur des Torts, & le Syndic de toute la Magie. Je vais vous faire voir des effets de ma puiſſance.

ALLI ASTAROTH ABRA CADABRA: BARBARA, CELARENT, DARII, FERIO, BARALIPTON.

Roger en diſant ces mots, touche de ſa Baguette toutes les figures enchantées de la ſuite de Bradamante, qui s'animent au bruit des Violons.

SCENE III.

MELISSE, ROGER.

MELISSE.

QUe je ſuis malheureuſe! Je vois tout le monde en joye: mais pour moy je ne ſçaurois rire.

ROGER.

Qu'avez-vous donc, la belle larmoyeuſe?

MELISSE *en pleurant.*

J'avois un mary .... hy! Quand je fus enchantée hée! Et je ne le retrouve plus.. hus hus!

RO-

ROGER.

Quoy, la perte d'un mari vous afflige si fort? Vous avez beau pleurer en musique; vous ne trouverez guere de veuves qui faſſent la contre-partie avec vous.

MELISSE.

Monſieur le Sorcier, vous qui étes ſi habile-homme, ne pourriez-vous point me faire retrouver mon cher Epoux.

ROGER.

Rien ne m'eſt impoſſible. Par la vertu de cette Baguette, je découvre les eaux & les treſors les plus cachez. C'eſt avec cette Baguette, que je ſuis les Meurtriers à la piſte par mer & par terre; & c'eſt enfin avec cette Baguette que je retrouve les maris perdus.

MELISSE.

Eſt-il poſſible? Je croy que ſans moi vous n'auriez guere de pratiques; car un mari eſt un meuble qui ne ſe perd pas aiſement; & je n'ay point encore veu d'Affiches pour des maris perdus.

ROGER.

Mais il eſt bon de vous avertir, que ma Baguette n'a de vertu que ſur des maris d'une certaine eſpece. Parlez-moi franchement, Avez vous toûjours été bien fidelle au vôtre.

MELISSE.

Si j'ai été fidelle? J'aurois deviſagé un homme qui auroit eu la hardieſſe de me re-

regarder seulement entre deux yeux.

ROGER.

Tant pis. Je ne sçaurois rien faire pour vous.

MELISSE.

Et pourquoi?

ROGER.

C'est que ma Baguette est un present qui m'a été fait par Vulcain: Elle n'a point de vertu sur les maris dont les femmes ont été fidelles. Mais quand elle aproche d'une Mary tant soit peu Vulcanisé.. Voyez, examinez bien vôtre conduite. Pour peu que vous ayez écorné la fidelité matrimoniale, je vous répons de retrouver vôtre Mari.

MELISSE.

Et mais....mais....

ROGER.

Allez, allez, parlez en toute assurance.

MELISSE.

Il venoit chez nous autrefois un certain petit Plumet qui étoit horriblement semillant. Monsieur, est-ce assez pour la Baguette?

ROGER.

Ho, non, non!

MELISSE.

J'ai receu aussi des presens d'un Banquier, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour faire profiter son argent auprés de moi.. Monsieur, est-ce assez pour la Baguette?

ROGER.

Et non, vous dis-je, non.

MELISSE.

Oh dame, s'il faut tant de choſes?

ROGER.

Mais que diable, il faut ce qu'il faut, une fois.

MELISSE.

Attendez, attendez.

ROGER.

Helas! Voyez, voyez.

MELISSE.

Il frequentoit auſſi au logis un petit Blondin à rabat, qui....

ROGER.

Doucement. Cet homme à rabat étoit-il de la grande ou de la petite eſpece?

MELISSE.

Mais ſon rabat étoit de quatre doigts plus court que celui d'un Conſeiller; & nous allions ſouvent promener enſemble.

ROGER.

Il n'y a pas encore-là aſſez de quoy faire courber ma Baguette,

MELISSE.

Il me mena une fois promener hors de la Ville; mais malheureuſement la fleche de ſon Caroſſe rompit, & nous fûmes obligez de coucher à ſa maiſon de campagne.

ROGER.

Oh! en voilà plus qu'il n'en faut. Nous re-

retrouverons vôtre mari, fût-il dans le centre de la terre. Voyez la vertu de ma Baguette.

Icy Arlequin fait tourner sa Baguette, qui prend d'abord la forme d'un Croissant. Incontinent aprés, Pasquarel mary de Melisse paroît. Sa femme le reconnoît: Ils s'embrassent; & aprés un Feu Italien, Pasquarel étonné du mouvement de la Baguette que tient Roger, se scandalise, & veut sçavoir le sujet de ce prodige. Melisse luy dit:

Va, va, mon Mari, ne te chagrine point. Tu m'as plus d'obligation que tu ne penses. Car sans moi tu n'aurois jamais été retrouvé.

ROGER.

Cela est vray. Sans la fleche rompuë, vous étiez un homme perdu.

Pasquarel ne se contente pas de cela, & dit qu'il veut assurement être éclaircy.

ROGER *à Pasquarel.*

Puisque vous voulez être éclaircy, voilà le Druide qui est l'Oracle de ce païs-icy, qui va vous éclaircir.

LE DRUIDE *chante.*

Une femme est encor trop sage,
Lors qu'aprés avoir fait naufrage,
Elle veut bien cacher l'écueil à son Epoux,
Mais un Mari, qui connoît son dommage,
Doit filer doux,
De peur d'apprendre au voisinage,

Qu'il

Qu'il a raiſon d'être jaloux.

ROGER *chante ſur l'air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Ne crains point que le Voiſin cauſe :
Son mal eſt trop égal au tien.
Quand on le ſçait c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

SCENE IV.

FLORIDAN, ROGER.

FLORIDAN.

EN me rendant le jour,
Rendez auſſi le calme à mon amour.

ROGER.

En quatre mots, dites moi vôtre affaire.

FLORIDAN.

Avant d'être enchanté, cette jeune Bergere,
Entre pluſieurs Amans me choiſit pour Epoux.
Ce nom qui vous paroit ſi doux,
Ne peut encor me ſatisfaire :
Et je ſçai que pour l'ordinaire,
L'Amant que l'on diſtingue avec de ſi beaux nœuds,
N'eſt pas toûjours le plus heureux.

ROGER.

Je vous entens : du moins je vous devine.
Ou je me trompe, ou vous avez la mine
D'être le fils d'un Fermier bien renté,
Dont le riche merite a ſi fort éclaté
Aux yeux d'une avare Maîtreſſe,
Qu'elle refuſe la tendreſſe
De vos Rivaux ?

FLO-

FLORIDAN.

Mon pere étoit Rentier :
Mais je n'ai point traité l'Amour en Financier ;
Et j'ai gagné son cœur à force de tendresse.

ROGER.

J'en doute fort : mais baste, on vous le laisse.
Puisque par un Contrat vous l'avez acheté
Il est à vous : j'entens pour la proprieté ;
Car l'Usufruit c'est autre chose :
Il faut que la femme en dispose.

FLORIDAN.

Cet usufruit est encor de mon lot.
Pour le ceder, il faudroit être un sot.

ROGER.

Un sot, d'accord.

FLORIDAN.

Oh ! point de raillerie.
Une femme n'est pas comme une métairie.
J'en veux être le Maitre, & non pas le Fermier.
Et par la sangbleu le premier.....

ROGER.

Oh ! tout beau. Respect au Druyde
Je ne fais qu'opiner : mais c'est lui qui decide.

LE DRUYDE *chante.*

Ne craignez rien, l'Himen est vôtre azile.
Le nom d'Epoux écarte les Rivaux.
De vôtre Iris la garde est inutile :
Ne songez plus qu'à garder vos troupeaux.

ROGER *chante sur l'Air*, O LE BON VIN TU AS ENDORMY, &c.

O le bon temps,
Où l'Himen servoit d'azile !
Mais pour à present
Toure loure loure loure,
Ce n'est qu'un manteau pour couvrir l'Amant.

SCE-

SCENE V.

ROGER, ZERBIN, GABRINE.

ROGER.

A Qui donc, s'il vous plaît,
En veut ce grand benêt ?

ZERBIN.

Je venons... pour... tenez... j'enrage. (d'enfans.
Enfin je nous plaignons de n'avoir point
Je croy que je n'avons pas l'âge,
Et c'eſt la faute à nos parens;
Qui nous ont mis trop tôt en mariage.

ROGER.

Quel âge avez-vous, bonnes gens ?

ZERBIN.

Je n'ai gueres que quarante ans.

ROGER.

Les pauvres petis ſont tout jeunes?

GABRINE.

Pour moi, j'aurai trente ans, vienne les preunes !

ROGER.

A trente ans porter fruit ! Oh ! cela ne ſe peut.
Cependant, ſi vôtre Epoux veut,
Je pourrois vous donner une Diſpenſe d'âge.
Et depuis quand, la Belle, êtes-vous en ménage ?

GABRINE.

Je ne ſçai pas compter le temps par l'Almana: (temps là.
Mais j'ai bien remarqué que depuis ce-
Ma Vâche a fait deux viaux.

ROGER.

C'eſt qu'elle étoit en âge,
Mais qui peut donc cauſer vôtre ſterilité ?
N'avez-vous pas tous deux....depuis le mariage.

Sous-

— Sous le même toit habité ?

ZERBIN.

Oh que si. Car un jour Mathurine
Nous enfermit dans la cuisine :
Et quand je fûmes-là tous deux,
Je demeurimes si honteux....

ROGER.

C'est la pudeur de l'extrême jeunesse !

GABRINE.

Moi, pour ne le point voir, je fis une finesse. (doigts.
Je me fermis les yeux avecque mes cinq

ZERBIN.

Moi je n'en fis pas à deux fois.
Je grimpis tout au haut de nôtre cheminée ;
Et j'y fus, sans groüiller, toute l'aprésdînée.

ROGER.

Et depuis ce temps là....

ZERBIN.

Je nous fuyons, faut voir.

ROGER.

Et malgré tout cela :
Vous ne sçauriez avoir lignée ?
Je vois bien du malheur à vôtre destinée.
Car je connois bien des Epoux,
Qui prennent à se fuir autant de soin que vous,
Et qui malgré leur mésintelligence.
Ont des Enfans en abondance.

ZERBIN.

Que ces Peres là sont heureux !
Helas ! que ne suis-je comme eux !

ROGER.

Leurs Femmes sont bien plus heureuses. (fes.

GABRINE.

Qu'elles doivent être joyeuses,
D'avoir tant de petits marmots !
Qui ne coûtent rien à leur Pere !
Apprenez-moi comme il faut faire.

RO.

ROGER.

Le Druide à l'instant vous en dira deux mots.

LE DRUYDE *chante,*

AIR.

Je ne veux point troubler vôtre indolence,
Ni vous montrer un chemin trop batu.
Pour être sage une heureuse ignorance,
Vaut souvent mieux qu'une foible vertu.

ROGER *chante.*

Au bon vieux temps,
La femme étoit sans science :
Mais pour à present,
Toure, toure, toure, toure,
La fille sçait tout avant quatorze ans.

Toutes les personnes qui ont été desenchantées par la vertu de Roger, témoignent leur allegresse par leurs danses & leurs chansons.

LE DRUYDE.

La verte jeunesse
Qui tourne à tout vent,
Doit jouïr sans cesse
Du plaisir present.
Mais la jouïssance
D'un Vieillard cassé,
C'est la souvenance
Du bon temps passé.

LE CHOEUR *repete.*

C'est la souvenance
Du bon temps passé.

GABRINE.

Dans nôtre Village,
Grace à nos parens,
Toute fille est sage
Jusqu'à cinquante ans.
Car c'est être sage
D'avoir des Amans.
Suivons donc l'usage

De ce bon vieux temps.

LE CHOEUR.

Suivons donc l'uſage.
De ce bon vieux temps,

BRADAMANTE.

Que cent ans d'abſence
Echaufent un mary !
Mais cette apparence
M'a bien refroidy.
Pour garder mon ame
D'un ſoin inutil ?
J'ay trouvé ma femme ;
Quelqu'un la veut-il ?

LE CHOEUR.

J'ay trouvé ma femme ?
Quelqu'un la veut-il ?

MELISSE.

Malgré l'apparence
Qui frappe tes yeux,
Dors en aſſurance ?
Tu ſeras heureux.
Rallume ta flame.
Je jure ma foy,
Qu'il n'eſt point de femme
Plus ſage que moy.

FLORIDAN.

Qui pour l'Hymenée
Prend jeune Catin,
A la deſtinée
D'un Marchaud de vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid.
Vin nouveau s'évente,
Vin gardé s'agrit.

BRADAMANTE.

Toy qui peux tout faire
Par enchantement ;
Reprens ta lumiere,
Ou rens-moy mon Amant.
Le Soleil qui brille

Fait quelque plaiſir :
Mais pour reſter fille,
J'aime autant dormir.

ROGER.

Il n'eſt rien qu'on ne tente
Pour avoir la foi
D'une Bradamante
Faite comme toy.
Quel plaiſir, fillette,
D'être ton mary,
Si de la Baguette
On étoit garanty !

L'AUGMENTATION DE LA BAGUETTE.

ARLEQUIN *en habit de Roger, au Parterre.*

TAndis que nos Muſiciens prendront haleine, il ne vous déplaira, Meſſieurs, que je vous faſſe un petit conte.

Ces jours gras un Cabaretier,
Des plus fripons de ſon mêtier,
Avoit un muid pour tout potage,
D'un bon vin vieux de l'Hermitage.
Un voiſin curieux en voulut un flacon.
Les voiſins du voiſin le trouverent ſi bon,
Qu'ils en firent tirer mainte & mainte bouteille.
Mon ſcelerat croyant faire merveille;
Et perpetuer ſon tonneau,
Le rempliſſoit de vin nouveau.
Les fins Gourmers entroient en dance.
L'argent venoit en abondance.
Bref la piece eut tant de credit,
Qu'il ne fut ni grand ni petit,
Qui n'en voulût boire chopine.
Mon matois faiſoit bonne mine.
Plus le vin vieux il debitoit,
Et plus le vin nouveau marchoit;
Eſperant par ce ſtratagême
S'engraiſſer pendant le Carême.

Mais

Mais par malheur, le bon vin vieux s'usa ;
Et le nouveau du tonneau s'empara :
Tant qu'à la fin, pour finir mon histoire,
Personne n'en voulut plus boire.

A l'application.

Nous sommes, ne vous en déplaise,
Ce fripon de Cabaretier,
Qui depuis trois mois à nôtre aise,
Faisant valoir nôtre métier,
Allongeons nôtre Comedie,
Et qui mêlons dans le tonneau
Quelques pintes de vin nouveau
Pour vous le faire enfin boire jusqu'à la lie.
Le Parterre qui seul regle nôtre destin,
Est ce fin Gourmet de voisin,
Qui nous attire l'abondance :
Mais aussi par reconnoissance,
Pour quinze sols nous lui donnons
Pareil vin qu'au Theatre un écu nous vendons.
Nous vous allons donner encor quelques Bouteilles
De ce Rapé par les oreilles.
Messieurs, nous serons trop heureux,
Si le vin nouveau passe à la faveur du vieux.

DIXI.

SCENE I.

BELISE, ROGER.

BELISE.

HOla, ho, quelqu'un, Portier, Limonadier, Ouvreuse de Loges? Depuis trois mois, on ne sçauroit trouver à se placer dans cet Hôtel de Bourgogne.

ROGER *aux Auditeurs.*

Voilà une de ces Bouteilles de Vin que je vous avois promises. Mais elle me paroît bien aigre.

BELISE.

Bon jour, Monsieur. Jouez-vous encore aujourd'hui vôtre Baguette de Vulcain?

ROGER.

Si nous la jouons? Je le croy, ma foi; & il ne tiendra qu'à ces Messieurs, que nous la jouions encore trois mois. Apparemment, Madame, que vous cherchez vôtre mari? Est-il dans le cas de la Baguette?

BELISE.

Moi un mari! Moi chercher un mari! Est-ce que j'ai l'air d'une femme à mari?

ROGER.

Je vous demande pardon. Je vois bien que vous n'étes qu'une femme à Galant.

BELISE.

Un bel esprit comme moi, me soupçonner de degenerer jusqu'aux Etres materiels! Apprenez, mon ami, que j'ai épousé l'antique? Et que je n'aurai jamais d'autre mari, que Juvenal, Horace, Virgile, & sur tout le bon Homme Homere.

ROGER.

Vous avez fait-là de belles épousailles! Avec de pareils maris, vous aurez bien de la peine à reparer les torts que la guerre cause au genre humain.

BELISE.

Assez de filles se chargeront de ce soin-là pour moi. Je passe les jours avec les Livres; & je ne m'endors point que je n'aye une douzaine d'Auteurs anciens sous mon chevet.

ROGER.

On ne dispute pas des gouts: mais je connois des femmes aussi spirituelles que vous, qui dorment plus volontiers avec des modernes.

BELISE.

On dit que dans vôtre Comedie, vous faites une comparaison du vieux tems avec le nouveau. Cela n'auroit-il point quelque rapport avec le parallele des anciens & des modernes, qui partage à present tous nos beaux Esprits? Quel parti prenez vous dans cette dispute-là, vous autres Comediens?

ROGER.

Mais, Madame, je vous en fais juge vous-même. En mille ans les Auteurs anciens ne nous produiroient pas un verre d'eau ; & ce sont les modernes, comme vous voyez, qui font boüillir nôtre marmite.

BELISE.

Si je sçavois que vous parlassiez serieusement, & que vous pressiez le parti des modernes....

ROGER.

Et que feriez-vous ?

BELISE.

Ce que je ferois ? Je troublerois vos spectacles : Je loüerois des gens pour siffler ; & je vous empêcherois de parler François ; jusqu'à ce que Pasquarel eût été reçû pour son beau langage à l'Academie.

ROGER.

L'herbe auroit tout le tems de croître dans le Parterre. Mais vous entrez bien chaudement dans les interêts de l'Antiquité.

BELISE.

Si j'y entre chaudement ! Vous ne sçavez donc pas que je suis le flambeau fatal qui vient d'allumer la guerre parmi les gens de Lettres ?

ROGER.

Je ne croyois pas que cette Nation-là fût belliqueuse ?

BELISE.

Que dites-vous ? Dans le dernier combat, trois de nos chefs furent bleſſez à mort d'un ſeul coup d'epigramme.

ROGER.

Si on charge une fois les Sonnets à cartouche, il en demeurera bien ſur le carreau. Les Invalides ne ſuffiront pas pour les bleſſez : Il en faudra mener quelques-uns aux petites Maiſons.

BELISE.

Je ſoutiendrai les Anciens envers & contre tous.

ROGER.

J'ai à vous dire qu'il eſt inutile de vous tant échaufer. Cette guerre-là eſt terminée.

BELISE.

Cela ne ſe peut. On ne fait rien à l'Academie, ſans me conſulter.

ROGER.

Je ne ſçai pas ſi cela ſe peut : mais je ſçai bien que voilà l'Arrêt que je porte dans ma poche. Liſez.

BELISE.

Voyons.

EPIGRAMME.

Ces jours paſſez en bonne Compagnie,
Trois Heros de l'Academie.
S'échauffoient ſur le differend
Qui tient tout Paris en ſuſpend.
Des modernes Autheurs, l'un prenoit la défenſe:
L'autre des Anciens ſoutenoit les raiſons.
Le plus ſçavant des trois prit en main la balance:
Et moi, dit il je tiens pour les jettons.

BELISE.

Oh, je ne m'arrête pas à cette decision-là.

ROGER.

Voilà le Druide qui est un Antique, qui vous en donnera un autre.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

En vain une fille à vôtre âge,
Donne son suffrage
Pour l'antiquité;
Son esprit à beau faire,
Son cœur plus sincere,
Decide pour la nouveauté.

ROGER, *sur l'Air*, REVEILLEZ-VOUS BELLE ENDORMIE.

Juvenal, Horace & Virgile,
En bon François, sont des Nigaux.
Il vous faut un mari, la fille:
Mais un mari de chair & d'os.

SCENE II.

ROGER, ANGELIQUE.

ANGELIQUE.

AH, Monsieur l'Enchanteur! J'ay recours à vôtre sorcellerie.

ROGER.

Voilà un jeune tendron, qui ne seroit point mauvais à enchanter; & je mêle-

rois volontiers ma Magie noire avec ſa Magie blanche.

ANGELIQUE.

On dit que vous avez reveillé une fille qui dormoit depuis deux cens ans. Ne pourriez vous point endormir ma mere pour la moitié de ce temps-là?

ROGER.

Endormir une mere? j'aimerois mieux avoir dix maris à bercer.

ANGELIQUE.

Faites-là donc dormir ſeulement deux ou trois jours, pour me donner le tems de me marier, ſans lui en rien dire.

ROGER.

Le bon naturel de fille! Helas! Une pauvre petite mineure qui cherche à s'émanciper! Cela me fend le cœur!

ANGELIQUE.

Oh! Je l'en avertirai ſi-tôt qu'elle ſera éveillée.

ROGER.

Cela eſt dans l'ordre.

ANGELIQUE.

Il n'y a plus moyen de durer avec cette femme-là. Elle veut que je vive dans la regularité où l'on étoit de ſon tems; & cela ne s'accommode pas avec la reforme de celui-ci.

ROGER.

Je vous ſçai bon gré, à vôtre âge d'aimer la reforme!

ANGELIQUE.

Elle veut m'habiller à sa fantaisie. Le dernier corps qu'elle m'a fait faire, me va jusqu'au menton; & vous sçavez qu'une fille aimeroit autant n'avoir point de gorge, que de ne la pas montrer.

ROGER.

C'est que les filles d'aujourd'hui aiment le grand air.

ANGELIQUE.

Elle me controlle sur tout. Croiriez-vous qu'elle me défend de manger d'aucun ragoût? Elle dit qu'autrefois les femmes ne vivoient que de fruit & de laitage.

ROGER.

C'est à peu prés la même chose à present: excepté que le fruit que mangent les Dames, est un peu plus épicé; & elles ont trouvé le moyen de se refraîchir avec des jambons de Mayence, des Mortadelles, & des Cervelats de la ruë des Barres. Pour leur laitage, c'est ordinairement du Vin de Champagne, comme il sort du tonneau.

ANGELIQUE.

Du Vin de Champagne! Fy donc! Cela gâte le tein; & je n'en bois plus depuis que ma Cousine m'a appris à boire du Ratafia.

ROGER.

Vous avez-là une jolie Cousine.

ANGELIQUE.

Vous ne voulez donc point endormir ma mere?

ROGER.

Non. Car dans la colere où je ſuis contre elle, ſi je l'endormois une fois, elle courroit riſque de ne s'éveiller de ſa vie.

ANGELIQUE.

Apprenez-moi donc ce qu'il faut faire pour l'empêcher de gronder?

ROGER.

Voilà le Druide, qui eſt un homme expert dans ces cas-là, qui vous va ſatisfaire.

LE DRUIDE *chante.*

AIR.

Mere qui gronde,
Qui tempête & qui fronde,
Fait ſon emploi dans le monde,
Quand elle eſt ſur ſon retour.
Fille qui la laiſſe dire,
Et qui n'en fait que rire,
Fait ſa charge à ſon tour.

ROGER *ſur l'Air*, DE LANTURLU.

Quand Mere ſauvage
Dit dans ſes Leçons,
Que Fille à vôtre âge
Doit fuir les garçons;
Vous devez répondre,
C'eſt ce que j'ai reſolu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, &c.

SCENE III.

NIGAUDIN, ROGER.

NIGAUDIN.

BOn jour, Monsieur. Quand je vous vois,
Je ne puis m'empêcher de rire.

ROGER.

M'as-tu déja veu quelquefois ?

NIGAUDIN.

Par ma foi, je ne sçai qu'en dire.
Or donc, pour revenir à mon premier discours...
Mais vous m'interrompez toûjours.

ROGER.

J'aurois vraiment grand tort : La Harangue est jolie.

NIGAUDIN.

Vous sçaurez donc, Monsieur, qu'on a sa fantaisie.
Tantôt on est garçon, tantôt on ne l'est plus.
Il n'est rien tel que les Cocus :
Car ils le sont toute leur vie.

ROGER.

Demandez-le plûtôt à Monsieur que voilà.

NIGAUDIN *en montrant une femme fort laide.*

Vous voyez bien cette Poulette là ?
C'est ma femme, quoi qu'on en dise,
Sçavez vous pourquoi je l'ai prise.

ROGER.

Pour son bien ? Ses parens ?

NIGAUDIN.

Non, c'est pour sa beauté.

ROGER.

Qui Diable s'en seroit douté ?

NI-

NIGAUDIN.

Mais regardez-là bien. C'eſt elle
Qui me fait boüillir la cervelle.
Je croyois qu'au bout de neuf mois,
Une femelle au moins un Enfant devoit rendre.

ROGER.

Combien ta-t-elle fait attendre ?
Un an ?

NIGAUDIN.

Oh !

ROGER.

Deux ans ?

NIGAUDIN.

Oh.....

ROGER.

Dix ans ?

NIGAUDIN.

Oh ! que nenny.
Elle a mis tout au plus quatre mois & demy :
Et je crains quelque ſtratagême.

ROGER.

C'eſt bien peu : Mais avec une femme qu'on aime.
Il ne faut pas entrer dans un calcul Bourgeois :
Ni prendre garde à trois ou quatre mois.

NIGAUDIN.

C'eſt pourtant le hic de l'affaire ;
Et ce qui fait que bien ſouvent,
On n'eſt pas pere d'un enfant.
Quoi qu'on ſoit mari de ſa mere.

ROGER.

Tu n'éprouves pas ſeul un pareil accident :
Et ſi l'on comptoit bien l'abſence ou la preſence :
De la plûpart de nos maris.
On trouveroit que dans Paris
Il ſeroit peu d'Enfans, dont la naiſſance
Ne vint ou trop tôt ou trop tard ;

A moins que l'on ne fit un Almanach bâtard.

NIGAUDIN.

Vous ne croyez donc pas que la progeniture
Soit tout à fait de ma Manufacture ?

ROGER.

Il faut toûjours s'en faire honneur !
Et peut-être en es-tu l'auteur.
Il est des Enfans vifs qui cherchent la lumiere.
Presqu'auſſi-tôt qu'ils ſont conçus ;
Et les femmes d'eſprit ſur pareille matiere,
Font aiſément des Impromptus.

NIGAUDIN.

Cet Enfant eſt venu, tout franc, trop à la hâte :
Et je crois n'avoir pas mis la main à la pâte.

ROGER.

Mais quel âge avoit-il ?

NIGAUDIN.

Je vous l'ai déja dit :
Quatre mois & demi.

ROGER.

Quel Diable eſt ce qu'il me lanterne ?
Ton Enfant eſt produit à terme.
A quoi bon tant faire de bruit ?
Quatre mois & demi de jour, autant de nuit ;
A neuf mois le total ſe monte.
Hé bien, n'eſt ce pas-là ton compte ?

NIGAUDIN.

Vous avez raiſon cette fois.
Je ſuis bien plus heureux que je ne le penſois.
Viens ma Pouponne,
Viens ma Bouchonne ;
Que je repare ton honneur.

ROGER.

Le Druide va te calmer l'eſprit, par un petit couplet de Chanſon.

LE DRUIDE.

Vous n'avez pas beſoin qu'on vous conſole.

Elle

Elle à tout l'air d'une femme d'honneur.
J'en jurerois presque sur sa parole ;
Mais j'aime mieux jurer sur sa laideur.

ROGER.

Au tems passé
On n'achetoit que les belles ;
Mais tout a changé,
Toute loure, loure, loure,
Il ne reste point de bête au marché.

Tous les Acteurs qui sont sur le Theatre, se joignent, & font une nouvelle Danse, pour remercier Roger, qui les a excitez à se réjoüir.

On reprend l'Air precedent qui est à la fin de la Baguette.

Le Druide reprend. La Verte jeunesse, *&c.*

BELISE.

Pour moy l'Hymenée
N'a point de douceurs,
Je suis destinée
A l'amour des Auteurs.
Pour eux je veux vivre :
Car dans ce tems-ci,
Il n'est point de Livre
Si froid qu'un mari.

ANGELIQUE.

Ma mere à mon âge,
A ce que l'on dit,
Fit son mariage
A fort petit bruit.
Je puis, ce me semble,
Par bonnes raisons,
Suivre ses exemples,
Et non ses leçons.

précaution me servit-elle ? On a beau faire: toute la prudence humaine devient bien-tôt inutile, dés qu'il plaît au Ciel d'en ordonner autrement.

M. RAFFLE.

Comment donc ?

ARNOFLE.

Les Medecins furent pris pour dupes, mon cher Monsieur.

M. RAFFLE.

Vous ne mourûtes pas comme ils avoient dit ?

ARNOFLE.

Tout au contraire, je vêquis encore trente ans par de-là.

M. RAFFLE.

Ouf! Le vilain qui proquo, pour un homme qui avoit fait un si severe abregé de son patrimoine. Bien en a pris à ma femme & à mes enfans, de ce que je n'ay pas été si œconome que vous ! Je ne leur aurois pas laissé en mourant comme j'ay fait des amis, du bien, & de la noblesse.

ARNOFLE.

Et que vous en reste-t-il ? Vous avez bien payé tout cela par le chagrin de le quitter. Si les Medecins m'avoient tenu parole, je m'estimerois plus heureux que vous.

M. RAFFLE.

Plus heureux que moy ? Quel bonheur n'est-ce pas pour un pere de famille

Bourgeoiſe, de pouvoir arrêter tout à coup le ſang roturier qui luy coule dans les veines, pour faire place à un plus pur; de ſe faire par ſon bien & par ſon credit une naiſſance toute neuve; & de ſe voir, pour ainſi dire, le pied-d'eſtal d'une famille noble? Vous riez?

ARNOFLE.

Qui ne riroit pas de vous voir ainſi repaître de chimeres?

M. RAFFLE.

Fort bien! chimere la nobleſſe. Mais que vois-je? Noirette la fille de chambre de ma femme? Elle ne pouvoit venir plus à propos. Vous allez voir en quel état floriſſant j'ay laiſſé là haut ma famille.

ARNOFLE.

Croyez-moy. Ne vous en informez point. Bien en prend quelquefois aux morts, d'ignorer la conduite des vivans auſquels ils prennent part.

M. RAFFLE.

Oh! je ne crains rien. Ma pauvre Noirette, que j'ay de joye de te voir!

NOIRETTE, M. RAFFLE, ARNOFLE.

NOIRETTE.

EST-ce bien vous, mon cher Maître? Helas! en vous perdant ma famille a bien

bien tout perdu. Les cinq grosses Fermes n'ont guere fait d'honneur à vôtre memoire, mon pauvre Monsieur Raffle. Deux jours aprés vôtre mort mon frere fût revoqué ; & ces huit autres Commis qui faisoient pension à cette grosse brune..... helas..... cette si belle femme qui se disoit vôtre parente, & qui se cachoit tant de Madame, toutes les fois qu'elle avoit à faire à vous.....

M. RAFFLE.

Doreslie ?

NOIRETTE.

Justement.

M. RAFFLE.

Quel revers ! & où est la confraternité ? Qui auroit crû cela d'une Compagnie, où l'on a toûjours veu regner le desintéressement, la concorde, & l'union ? Mais de ma famille tu ne m'en dis rien ? Ma veuve, dis-moy, soutient-elle bien par l'éclat de sa dépense la dignité de son rang ? Mes enfans se sont-ils fait des alliances dignes de leur naissance & de leur haute fortune ? Tu ne me répons rien. Tu baisses la veuë. Tu soupires. Ah Ciel ! que leur est-il arrivé ?

NOIRETTE.

Hé..... mais.....

M. RAFFLE.

Acheve. Peux-tu me faire si longtemps un secret de mon malheur ?

NOI-

NOIRETTE.

Sçavez, donc puiſque vous le voulez ſçavoir, que vôtre fils....

M. RAFFLE.

Hé bien, mon fils? Que luy eſt-il arrivé. Parlés. Auroit-il été tué à l'Armée? Pourveu qu'il ſoit mort les armes à la main, je m'en tiens à moitié conſolé.

NOIRETTE.

Hé ouy, Monſieur, il a été tué en combattant.

M. RAFFLE.

Tout de bon?

NOIRETTE.

Le pauvre jeune homme eſt mort en Heros.

M. RAFFLE.

Dis-tu vray, je n'avois que celuy-là: mais n'importe.

NOIRETTE.

Il eſt mort d'un coup de Caraffe dans un des plus fameux Cabarets de la Ville.

ARNOFLE.

Voilà, certes, un beau champ de bataille!

M. RAFFLE.

Mon fils tué dans un lieu de débauche! Ah Ciel! Et ma fille, comment a-t-elle pû ſupporter ce mal-heur? Car c'étoit un prodige de voir comme ils s'aimoient.

NOIRETTE.

Et mais.... vôtre fille ne pouvant plus

plus rester dans une maison que la mort de son frere rempliſſoit de deüil, elle s'eſt....

M. RAFFLE.

Fait Religieuſe?

NOIRETTE.

Oh bien pis que cela, Monſieur.

M. RAFFLE.

Quoy donc ſe ſeroit-elle tüée.

NOIRETTE.

Oh non, Monſieur. Elle n'a pas tout à fait porté ſon deſeſpoir juſques-là.

M. RAFFLE.

Mais encore?

NOIRETTE.

Ne pouvant plus, dis-je, reſter dans une ſi triſte demeure, pour eſſayer ſi le changement des lieux ne diſſiperoit pas un peu ſes ennuis, elle s'eſt fait enlever par ſon Maître de danſe, qui charitablement a bien voulu courre le païs avec elle.

ARNOFLE.

Voilà une ſœur qui avoit bien du naturel! M. RAFFLE.

Ma fille? juſte Ciel! Perfide, falloit-il m'attaquer encore par cet endroit-là? Ma pauvre femme, que je te plains d'avoir été preſente au funeſte deſaſtre de ma famille.

NOIRETTE.

Helas la pauvre femme! Si vous l'aviez veuë, elle vous auroit fait pitié.

M. RA-

M. RAFFLE.

Oh ! je n'en doute pas.

NOIRETTE.

A peine eut-elle appris cette nouvelle, qu'elle tomba entre mes bras comme morte.

M. RAFFLE.

La pauvre creature !

NOIRETTE.

Pendant deux heures je l'ay cru ſans vie.

M. RAFFLE.

Ce que c'eſt que l'honneur !

NOIRETTE.

Le ſoir la fiévre la prit avec des redoublemens, & des tranſports au cerveau, qui faiſoient tout craindre pour ſes jours.

M. RAFFLE.

C'eſt la ſuite des grandes douleurs.

NOIRETTE.

Comment ? Si on ne l'avoit liée, elle ſe ſeroit jettée par les fenêtres. Elle ne vouloit plus vivre, vous dis-je.

M. RAFFLE.

Le pauvre petit Bouchon !

NOIRETTE.

Sur le matin, on la ſaigna. Elle repoſa un peu; & le jour ſuivant la fiévre l'ayant quittée, ne voulant plus paroître au monde aprés un tel affront, elle ſe retira enfin à ſa Maiſon de campagne, pour y vivre en femme dégoûtée de la vie en la compagnie d'un ſeul Valet de chambre, que le deſeſpoir luy à fait épouſer.

AR-

ARNOFLE.

Fort bien.

M. RAFFLE.

Ma femme? ô Ciel! ma femme! ô Dieux!

ARNOFLE.

Je vous l'avois bien dit, que dés qu'on étoit mort on ne devoit plus retourner les yeux du côté du monde.

SCENE
DE NOIRETTE ET D'ARLEQUIN.

NOIRETTE.

QUe vois-je? Je croi Dieu me pardonne, que c'est Arlequin mon mary. Mon cher Epoux, ah qu'il est doux, mon fils, de se rejoindre aprés vingt mortelles années de séparation!

ARLEQUIN.

Est-ce bien toy, ma chere petite femme?

NOIRETTE.

Mon cœur, j'ay murmuré contre la longue distance que le sort barbare mettoit entre ton trépas & le mien.

ARLEQUIN.

La pauvre petite!

NOIRETTE.

Que je me suis ennuyé! que le monde m'a déplû! tout m'y choquoit depuis ta mort. J'ay regardé les hommes comme

des

des monstres. Aussi je puis dire que depuis toy, il n'a pas été en mon pouvoir d'en souffrir aucun.

ARLEQUIN.

Tu ne t'es donc pas remariée, ma mie?

NOIRETTE.

Et, mais, remariée : pas tout à fait. Ce que je fis ne s'appelle pas, pour ainsi dire, prendre un mary.

ARLEQUIN.

Comment donc?

NOIRETTE.

Quelque temps aprés toy, ton oncle le Notaire étant mort sans enfans, les nôtres en heriterent de biens fort considerables : mais comme cette succession étoit un peu embroüillée. . . .

ARLEQUIN.

Qu'appelles-tu embroüillée? Mon oncle ne devoit pas un sol.

NOIRETTE.

Hé. . . . je veux dire que je vendis sa Charge à des gens qui me firent des chicanes ; & comme je n'entendois pas les affaires, & que j'étois tous les jours dupée par des fripons de Solliciteurs qui me prenoient mon argent, & qui n'avançoient rien, je jettai la veuë sur un jeune Ecolier en Droit, qui étoit, ce dit-on, bon homme de Palais. Voulant l'interesser plus sensiblement dans mon procez, je luy prêtay de l'argent pour s'acheter une charge de Conseiller ; &

pour

pour seureté de ma somme, on me conseilla de l'épouser.

ARLEQUIN.

Fort bien.

NOIRETTE.

Quand on prête son argent, voyez-vous, on ne sçauroit trop prendre ses seuretez.

ARLEQUIN.

Oh! c'est l'entendre.

NOIRETTE.

Mais le pauvre garçon, helas, ne fit pas vieux os. A peine eut-il débroüillé mes affaires, qu'il mourut.

ARLEQUIN.

Marque infaillible qu'il vous servoit bien.

Luy mort, vos affaires finies, vous restâtes veuve?

NOIRETTE.

Ouy, bon! je restay veuve! Quand on a des enfans, le moyen d'être la maîtresse de ses actions! Vôtre aîné voulant prendre le parti de la guerre, de crainte qu'il ne s'engageât mal à propos avec quelque Capitaine, n'allay-je pas bonnement revêtir d'une Commission de Colonel un jeune Academiste, à condition qu'il luy donneroit une enseigne dans son Regiment?

ARLEQUIN.

Fort bien! voila une mere qui a bien économé le bien de ses enfans! Pour conserver à l'un une Charge de Notaire,

& ménager à l'autre une enseigne, elle se fait un mary Conseiller, & l'autre Colonel!

NOIRETTE.

Hé bien! ne voilà pas le grand-mercy de m'être sacrifiée pour tes enfans? Va tu ne meritois pas d'avoir une femme qui eût pour ses enfans une complaisance si aveugle.

ARLEQUIN.

A l'entendre, elle ne s'étoit presque pas remariée. Ciel qui auroit pû croire qu'une femme qui aprés la mort de son premier mary regardoit les hommes comme des monstres, eût eu assez de naturel pour ses enfans, que de se remarier encore deux fois?

SCENE

DU GASCON ET DE L'ABBE'.

LE CHEVALIER, L'ABBE'.

LE CHEVALIER.

ET donc? avant que de mourir la Gazette dit que je fis des merveilles?

L'ABBE'.

On assure que tu tuas deux hommes d'un seul coup.

LE CHEVALIER.

Que cela?

L'ABBE'.

Elle ne fait pas mention de davantage.

LE

LE CHEVALIER.

Tu te trompes, mon cher, tu n'as pas bien lû, ou il faut qu'il y eût faute d'impression. Tu verras que voulant mettre vingt, ils ont oublié le zero.

L'ABBE'.

C'est ce que je ne te diray pas.

LE CHEVALIER.

Mais toy, Abbé, qui t'attendoit si-tôt icy? Tu avois choisi un état qui sembloit te promettre que tu n'y arriverois par des premiers? Tu étois jeune, sain, vigoureux, & d'un païs où l'on plaide volontiers plus souvent qu'on ne se bat.

L'ABBE'.

Tu vois. Celuy qui prend le plus grand tour n'est pas celuy qui y arrive le plus tard. Mon foible, je l'avouë, étoit pour une vie longue, douce & tranquille. Celle des gens de guerre me paroissoit la plus belle & la plus brillante à la verité: mais je la trouvois rude & fatigante, & quelquefois même un peu trop courte. Il me falloit cependant un pretexte, étant né Gentilhomme. Je n'osois paroître à Paris, tandis que tous mes pareils étoient à l'Armée. Pour y rester avec quelque sorte de bien-seance, il n'y avoit de parti à prendre que la Robe ou le petit collet. De me faire Conseiller, je n'avois point d'étude. Je me fis donc Abbé.

LE CHEVALIER.

Il me paroît que tu n'as pas vécu pour cela plus long-temps.

L'ABBE'.

Il y a comme cela de certains malheurs dans la vie, que toute la prudence humaine ne nous ſçauroit faire éviter. Ce que je craignois qu'un coup de canon ne fiſt, crois-tu bien qu'un coup d'éventail l'a ſceu faire ?

LE CHEVALIER.

Comment diable, Abbé? Tu as été tué d'un coup d'éventail ? Et mais, mon cher, voilà une mort heroïque. Etoit-ce en voulant attacher le mineur au corps de la place, ou en prenant quelque petit ouvrage pour y parvenir ?

L'ABBE'.

Je ne t'en diray point d'autres circonſtances, ſinon que badinant auprés d'une Dame, voulant éviter un coup qu'elle me portoit ſur le nez, je retournay la tête: Elle m'attrapa la temple, & je tombai roide mort.

LE CHEVALIER.

Sur elle ?

L'ABBE'.

A ſes pieds.

LE CHEVALIER.

Tant pis, Abbé: c'étoit pour te bleſſer.

L'ABBE' *en pleurant.*

Fut-il jamais un coup plus funeſte ?

LE CHEVALIER.

Je croy, Dieu me pardonne, que le fou-

souvenir t'en fait pleurer ? Cadidis, que ces Abbez sont apres à la vie !

L'ABBE'.

Si tu étois à ma place....

LE CHEVALIER.

Mon Dieu, je sçais qu'il est fâcheux, sur tout à un homme qui a pris des mesures pour vivre long-temps, de se voir ôter la vie tout à coup, par une arme qui ne fut jamais du nombre des offensives. Mais du moins, me consolerois-je d'être mort dans une si belle occasion: Car afin que tu sçaches, Abbé, tu es mort en Heros. Mourir dans une ruelle, aux pieds d'une belle Dame; pour un Abbé, c'est mourir au lit d'honneur.

L'ABBE'.

Tais-toy, avec ton Abbé. L'étois-je? Je n'avois pas plus d'engagement que toy.

LE CHEVALIER.

Fort bien, je t'entens. C'est à dire, que tu étois de ces Abbez de milice, dont Paris est si fertile ?

L'ABBE'.

Et, mais, j'étois comme beaucoup d'autres jeunes gens de famille, qui....

LE CHEVALIER.

N'est-ce pas ce que je dis? Je sçais bien que tu n'étois pas le seul qui à l'ombre d'un collet passoit dans le monde sous le titre specieux d'Abbé. Vois-tu? il en est de ce nom à l'égard de bien des gens qui le portent, comme

de celuy qu'on donne aux garnitures de cheminées. Verre, fayance, bois doré, tout cela eſt cenſé porcelaine.

L'ABBE'.

Toûjours ſatyrique, à l'ordinaire.

LE CHEVALIER.

Et donc, en nôtre abſence, le beau ſexe comment le gouvernois-tu ? On diſoit à l'Armée, que nous autres petits Maîtres de Cour, pouvions, ſi bon nous ſemble, prendre nos quartiers d'hiver ſur la Frontiere, à moins que nous ne vouluſſions donner dans le commerce ſubalterne ; car pour les premieres places, on aſſure qu'elles étoient toutes priſes par les fameux petits Maîtres de l'Univerſité.

L'ABBE'.

Ecoute. Ne penſe pas rire.

LE CHEVALIER.

Moy rire ? Cadidis je le dis comme je le penſe. Les Abbez ce ſont les Dragons noirs de la galanterie. Femme de Robe, femme de Cour, femme de Finance, tout paſſe par leurs mains. Il ne faut point rire, depuis que nous avons la guerre, ce ſont eux, ſi on les en croit, qui font les plus belles affaires de Paris.

L'ABBE'.

Le Badin !

LE CHEVALIER.

A la verité, l'avarice des maris ne contribuë pas peu à les mettre en vogue. Ils don-

donnent à leurs épouses si peu d'argent pour leurs menus plaisirs, qu'on ne doit pas s'étonner si depuis quelque temps on les voit si fort donner dans la babiolle.

L'ABBE'.

Changeons de discours, ou je te quitte.

LE CHEVALIER.

Le Chevalier est la bisque du cœur, il est vray: mais il est de lourd entretien; il faut des écharpes, des nœuds d'épée, des points, de la dorure. Mais un Abbé, vit-on jamais Amant à plus juste prix? Il n'y a point de Tailleur, quelque fripon qu'il soit, qui dans cinq aunes de drap ne leve un Abbé tout complet. Et donc, tu me fuis?

L'ABBE'.

A t'écouter on ne peut apprendre que des sottises. LE CHEVALIER.

Tu ne m'échaperas pas, je te suivray par tout.

SCENE

DE FELONTE ET DE DORANTE.

FELONTE.

N'Archevez pas, vous me feriez mourir de rire.

DORANTE.

Que voulez-vous? chacun a sa folie. Celle des bâtimens étoit la mienne. Ah!

je ne ſçaurois vous donner une plus forte idée de la paſſion que j'avois pour bâtir, qu'en vous faiſant part d'une Paſquinade, qu'un Satyrique de mon temps fit courre aprés ma mort. La voicy.

Blaiſe épargnoit ſon revenu,
Ne vivoit que de pain graiſſé d'un peu de beurre,
Pour ſe faire bâtir une riche demeure:
Blaiſe alloit (ce dit-on) tout un.
A force d'épargner, groſſe ſomme s'éleve.
A force de bâtir l'édifice s'écheve.
Tout eſt fini, Lambris, Bas-Reliefs, Balcons;
Quand Blaiſe extenué par dix ans de leſine,
Prêt d'habiter ſous ces riches plafonds,
Tombe mourant d'une fiévre aſſaſſine.
Quelle horreur! ſe tuer pour nourrir des Maçons?
Pour moi qui n'entre point dans les raiſons de Blaiſe,
Je crois qu'il eût été logé plus á ſon aiſe,
S'il avoit fait bâtir de petites Maiſons.

FELONTE *riant.*

Ah! ah! ah! le Satyrique me paroît homme de bon ſens. Qu'en dites-vous?

DORANTE.

Que dites-vous vous même, de la bijarrerie de mon ſort? Jamais trépas vint-il plus à contre-temps?

FELONTE.

En effet, n'en déplaiſe aux Parques, c'eſt uſer de ſurpriſe; & ſi elles en agiſſent ainſi, on ne trouvera plus dereſnavant perſonnne qui veüille faire bâtir:

DO-

DORANTE.

Tout beau, ne raillons pas. Vous me tournez en ridicule; mais je voudrois bien sçavoir qui l'est le plus de vous ou de moy. J'ay fait bâtir une maison pour me loger pendant ma vie: qu'y a-t-il à dire à cela? Les Parques en ordonnent autrement: Est-ce ma faute? & suis-je le premier homme de qui elles ayent rompu les desseins? Mais vous, quand vous vendez le bien que vous avez eu tant de peine à acquerir, que vous vous dépoüillez de tout pour vous faire bâtir pendant vôtre vie un superbe monument; dites-moy, je vous prie, si la pensée du Satyrique ne vous conviendroit pas mieux qu'a moy?

FELONTE.

A moy?

DORANTE.

Ouy à vous. N'y a-t-il pas de la folie de se défaire des choses qui sont à nôtre usage, & dont on jouït tous les jours, pour en construire une dont on ne jouïra jamais?

FELONTE.

Fort bien; Le Tombeau une chose dont on ne jouïra jamais, comme si l'on n'étoit pas plus long temps mort qu'en vie? Apprenez que se faire bâtir un vieil monument, c'est se faire revivre aprés son trépas. Une maison, quelque belle qu'elle soit, change de nom com-

me, de Maître ; mais un ſuperbe Mauſolée eſt un tableau qui nous remet inceſſamment devant les yeux de la poſterité. Par exemple, qui prendroit le ſoin de publier que j'ay vécu, moy qui ay veu mourir avant moy ma femme, mes enfans, & qui ſuis reſté le dernier de ma famille ? Qui ſçauroit dis-je, la haute fortune que j'ay faite, ſi je n'avois dans le lieu de ma naiſſance fait graver en lettre d'or, ſur le Marbre, ſur le Bronze, & ſur le Porphire, une Epitaphe que je n'oublieray jamais ?

Toy qui regardes ce Tombeau,
Ne penſe pas que la Sculpture,
L'Argent, le Marbre, la Dorure,
En ſoit l'Ouvrage le plus beau. (ſe.
Ce qu'il renferme en ſoi fait toute ſa richeſ-
C'étoit un Homme tout divin,
Actif, laborieux, âpre au gain, (ſe.
Qui ne devoit qu'à luy ſon bien & ſa nobleſ-
Rend donc à ſa vertu l'hommage que tu dois.
Il a fait élever le Tombeau que tu vois.
C'eſt luy qui par ſes ſoins, qui par ſon ſçavoir faire
Par ſes profits ſecrets, & ſon eſprit adroit,
S'eſt fait le Seigneur de la Terre
Qu'en ſon jeune âge il labouroit.

Hé bien, que dites-vous ? Puis-je craindre aprés cela que mon nom reſte enſevely dans l'oubly ?

DORANTE.

Tout cela eſt le plus beau du monde : mais moy, nonobſtant ce bel Epitaphe, ſi j'avois à retourner au jour, ce ſeroit en-

encore une maison que je ferois bâtir, & non pas un tombeau.

FELONTE.

Ahy ! ahy ! ahy ! quel entêtement ! quel entêtement !

MATHURINE *entre en chantant.* La la la la la la.

FELONTE.

Cette ombre-là n'a pas la mine d'avoir été la dupe d'un bâtiment. Ahy ! ahy ! ahy !

DORANTE.

Que j'envie son sort ! l'heureux état ! trop heureuse innocence !

FELONTE.

Hé hé, c'est Mathurine, une fille de ma Terre !

MATHURINE.

Hé bon jour, Monsieur Felonte !

FELONTE.

Fort bien, fort bien. (*à Dorante.*) Faites-vous dire par elle ce que c'est que mon tombeau.

MATHURINE.

Morguene, la belle chose ! il étoit tout bâti de marbre ; puis y avoit tout autour de grands pieds de porc frais.

FELONTE.

Elle veut dire, des Colonnes de porfir.

MATHURINE.

Ouy, ouy, des Colonnes pour faire. Tant y a que c'est bian dommage qu'on l'ait bouté à bas.

FELONTE.

Comment ? on a démoli mon tombeau?

MATHURINE.

Oh que ça ne vous émbaraſſe pas. Ignarien de perdu. Stila qui a acheté vôtre Charge de Seigneur du Village, en a pris tous les materiaux pour bâtir les deſſeins du jardin.

FELONTE.

Mon Tombeau, juſte Ciel! qu'entens-je ? Et de mon Effigie qui étoit deſſus ; qu'en a-t-il fait ?

MATHURINE.

Vôtre Figie? Quoy cette grande figure camarde qui avoit la gueule tout de travers, & qu'on diſoit qui vous reſſembloit comme deux gouttes diaux ?

FELONTE.

Ouy, L'infame, où l'a-t-il miſe ?

MATHURINE.

Que ça ne vous boutte pas en peine, tant y a qu'il vous a boutté en bel air: il l'a miſe tout au biau mitan du grand baſſin.

FELONTE.

Ah, jétouffe.

MATHURINE.

Vous ririez trop de voir comme il vous a fagotté. Il vous a bouttéſur la tête un grand bois de cerf, long de ça, qui vous ſort tout du bau mitan du frond.

FELONTE.

Je n'en puis plus ! je creve !

MATHURINE.

Tastigué, que cela vous sied ban ! il fait appeller cela le bassin d'Acteon.

DORANTE.

Voilà certes un beau monument ! Ahy ! ahy ! ahy !

MATHURINE.

Aga donc, ceux-là avec leurs maisons & leurs tombeaux ! Je croy qu'ils sont foux, Je sons ban pu chancheux, nous. Comme je n'avons rian laissez, je navons rien à regretter. Aussi chantons-je toûjours.

Je n'ons en arrivant icy,
Dieu mercy ?
Rien trouvé d'étrange.
J'avons vécu là haut comme on vit icy bas.
Je n'avons point frelaté nos appas.
Je n'avions qu'un Amant je l'aimions sans mélange.
Le Collecteur Gros Gean, ny le Fermier Colin.
Pour nous plaire
N'avions que faire
De nous bailler un demy cein.
De ces femmes de Villes
Il n'en est pas ainsi.
Pour simple grand mercy,
On n'a pas leurs Goquilles.

SCENE

DE CEPHISE ET DE LEONICE.

CEPHISE.

LEonice en ces lieux ?

LEONICE.

Seroit-ce bien là Cephise ?

CEPHISE.

Tu es donc morte, ma chere ?

LEONICE.

Tu vois, ma Petite, le sort ne m'a guere fait plus de quartier qu'à toy. Je ne t'ay survêcu que d'une dixaine d'années.

CEPHISE.

Tu ne contes dix années pour rien, ma fille ?

LEONICE.

Pas pour grand' chose. Du moins dix années de plaisirs passent bien vite, ma toute bonne.

CEPHISE.

Je l'avouë. Mais étois-tu si fort en état d'en prendre, toy que je n'ay jamais veu deux heures de suitte dans une parfaite santé ?

LEONICE.

A ce que tu dis.

CEPHISE.

Avons-nous fait une partie de jeu, de Promenade ou de Comedie, que tu ne te

fois trouvée mal ! J'en ay veu ton Epoux dans des allarmes mortelles ; & il y avoit tel jour que tu tombois évannouie quatre ou cinq fois entre ſes bras. Tu ne diſois donc pas la verité ?

LEONICE.

Que tu es ſimple, Cephiſe, & qu'on voit bien que tu es morte jeune ! Sans cela pourroit-on t'excuſer d'ignorer les ruſes innocentes dont une jolie femme ſe ſert pour attendrir en ſa faveur toute une Compagnie ?

CEPHISE.

Comment donc ?

LEONICE.

Quel plaiſir ne reſſent-elle pas, quand par une petite indiſpoſition ſubite ou affectée, elle apperçoit le trouble & la crainte parmy une troupe de gens qui ne ſongeoient auparavant qu'a ſe divertir ?

CEPHISE.

Que dit-elle ? Ce n'étoit donc pas de bonne foy que tu te trouvois mal ?

LEONICE.

Qu'appelle tu de bonne foy ? Et où en ſerions nous, nous autres femmes, ſi nous étions obligées d'en avoir dans tout ce que nous faiſons ?

CEPHISE.

Ouais ! Quoy ! ces douleurs de côté, ces maux de tête, ces friſſons ; ces étourdiſſemens ?

LEONICE.

Pures Minauderies ;

CEPHISE.

Je croy, Dieu me pardonne, qu'elle dit cela tout de bon! Il y a donc bien du plaisir à se faire jetter de l'au au visage, & à se faire brûler du papier sous le nez ;

LEONICE.

Plus que je ne te sçaurois dire. Crois moy, Cephise, il faut qu'une Femme soit femme ; & ces petites simagrées que tu condamnes, sont de l'essence de son sexe.

CEPHISE.

Et mais, mon Dieu, je ne veux pas que qu'une femme fasse des armes, ny qu'elle jouë à la Paume: Mais aussi ne faut il pas que pour paroître plus femme qu'une autre, elle affecte une delicatesse ridicule, Qu'une femme mette des moûches, du rouge ou du blanc : Je dis plus ; Que toutes les semaines elle se baigne dans du lait ; qu'elle change deux fois l'année de peau, qu'elle se fasse même coudre toutes les nuits depuis la tête jusqu'au pieds dans des parchemins gras, & qu'elle tienne en dormant ses bras suspendus à des cordons de soye, il n'y a rien à dire à cela. La nature l'a mise au monde pour plaire, & tout ce qu'elle fait dans cette veuë là, luy doit être permis. Mais que pour marquer une plus grande delicatesse, elle mar-

che

che dans sa Chambre, comme si elle étoit parquetée d'orties; qu'une bougie éteinte luy cause des vapeurs, & qu'elle reste évanoüie pendant une heure, sous ombre qu'elle se sera baissée pour amasser son gand; c'est ce que je ne sçaurois luy passer, non plus que de garder le lit quinze jours, aprés avoir grondé un Valet durant une heure.

LEONICE.

Que tu es peuples, ma pauvre Cephile! Dans quel monde vivois-tu pour ignorer...

CEPHISE.

Peuple tant qu'il te plaira. Pour moy, si j'étois homme, une femme qui geindroit toujours, ne seroit pas ma marotte.

LEONICE.

C'est à dire que tu aimerois mieux de ces femmes robustes qui affectent d'avoir une santé à l'épreuve de tout, qui mangent de tout ce que les autres mangent; que le froid & le chaud, tout accommode: Et en un mot, de ces insipides, qui pour ne rien sentir, trouvent tout bien fait chez elles; qui ne grondent pas une fois en un jour, & qui n'ont en leur vie chassé Servante ny Valets; Ah l'horreur qu'une femme telle que je la dépeins! Et moy, Cephise, si j'étois homme, j'aimerois autant épouser un Suisse qu'une femme d'un si grossier temperamment.

CEPHISE.

Que veux-tu ? chacun a son goût. Pour moy je cheris la joye & la santé. Je le repete encore: j'aimerois beaucoup mieux si j'étois homme, que ma femme joüât du Claveſſin que de la Seringue.

LEONICE.

Badines tant que tu voudras. Pour moi, je parle serieusement ; & je soutiendray toujours qu'il faut de la mignardise & de la delicateſſe dans nôtre sexe, ces grimaces & ces petites simagrées que tu n'approuves point, & qui donnent la pointe au merite d'une jolie perſonne, & qui la rendent si friande aux yeux des hommes d'aujourd'huy. Nous voyons tous les jours des femmes regulierement belles, qui pour negliger ces petites reſſources, voulant tout devoir à leur beauté, reſtent souvent inconnuës au milieu même de la Cour ; tandis qu'une petite Camuſe qui n'aura pour tout agrément qu'un peu de jeuneſſe & de minauderies, sera à la mode ; & se rendra la paſſion des gens du meilleur goût.

CEPHISE.

Adieu, Charmante Minaudiere, tu me gâterois l'eſprit si j'étois long-temps avec toy : il n'y a qu'un moment que j'y suis ; & il me prend déja envie d'avoir mal à la tête.

LEONICE.

Tu seras toujours toy-même. Adieu folle, adieu.

SCE-

SCENE DES JUGEMENS DE MOME.

PLUTON, ORPHE'E, MOME, *plusieurs autres.*

MOME.

Que l'Homme est inconstant !
Tel aujourd'hui, par un doux Hymenée,
Avec Iris unit sa destinée,
Qui le lendemain s'en repent.
Pour penetrer d'où vient cette disgrace,
Et nous mettre en état de n'en pouvoir douter,
Questionons les chacun selon leur classe.
Ca, voyons par qui debuter.
Est-ce par vous, Brune au tein blême?
Qu'est-ce? D'où vient cette pâle couleur?
Vôtre mari d'un long Carême,
Vous auroit-il fait sentir la rigueur?
Chez l'Epouse Aramon va-t-il chercher fortune?
D'une autre, quel besoin d'aller faire l'employ?
Est-on sans besogne chez soi,
Quand on est l'Epoux d'une Brune?
Cependant il est des Maris,
Comme de certains beaux Esprits,
Qui de Livres chez eux gardent plus d'un Volume
Sans se trouver tentez d'en lire un seul feüillet.
A ce qu'on a, l'on s'accoutume.
Mettez-les dans un Cabinet,

Qui

Qui d'un Voisin, ou d'un Compere
Fasse la demeure ordinaire.
Leur tombe-t-il un Livre sous la main,
Fût-il d'un Auteur miserable
L'infortuné Bouquin,
Ils en lisent jusqu'à la Table.
Cette comparaison peut servir au besoin.
La Femme, à le bien prendre, est ce Livre ordinaire,
Que les Maris ne lisent point!
Ou du moins qu'ils ne lisent guere!.

NISON.

Ah, juste Ciel! qu'il s'en faut bien,
Que tout mes noirs chagrins soient de cette nature.
C'est ce qui met mon cœur à la torture.
Mon Epoux n'a pour moy que trop d'empressement.
Tout ce qu'il fait sent moins le Mary que l'Amant
Il est joly, plein de tendresse,
Amoureux sans être jaloux:
Je l'aimerois, je le confesse!
Si d'un autre il étoit l'Epoux.

MOME,

Qu'est-ce à dire, vit-on jamais pareil caprice?
Vôtre Mary vous lit comme un Livre étranger,
Et vous luy faites l'injustice
De ne faire que l'estimer?

NISON.

Est-ce ma faute à moy, si je ne puis l'aimer?
Un Epoux, fût-il fait comme les graces mêmes;
Son merite fût-il extrême;
Il ne valut jamais le moindre Favory.
Fût-il tourné d'un air à donner du martyre.
Ce n'est toujours, quoy qu'on en puisse dire,
A le bien prendre, qu'un mary.

MOME.

Fort bien, Ce quelle dit ne sont pas faribo-
les, (son.
Maintes femmes diront qu'elle a bonne rai-
Chante Orphée. Il sçait des paroles,
Qui ne s'accordent point trop mal dessus ce
ton.

ORPHE'E *chante sur l'Air des Trembleurs.*

Qu'un homme entre en mariage,
Qu'il prenne une Fille sage,
Qui passe en son voisinage
Pour éxemple de vertu:
Fût il ruſé comme un Braque,
Et sage comme un Pibraque,
Un jeune fou survient: Craque.
Voilà le sage Cocu.

MOME.

A d'autres Approchez Bonhomme.
Vous faites honte à nos adolescens.
Pour être du vieux temps,
Vous n'en valez pas moindre somme.
Mais revenons à nos Moutons.
Et laissons-là la parenteſe.
Dites-nous, ne vous en deplaise,
Pour plus d'en raison,
Etes-vous Oncle, ou bien en ligne mater-
nelle.
Auriez-vous le Germain.
Sur cette gentille Pucelle,
A qui vous presentez la main?

GERONTE.

Qui? Cette bonne lame,
Dont les yeux paroissent si doux?
Depuis deux ans elle est ma femme:
Vous jugez bien par là que je suis son Epoux.

MOME.

Toy son Epoux? Pour un sexagenaire
Prendre Femme de quatorze ans,
C'est à mon sens,
Un coup bien temeraire.

Quand

Quand je voy cet air vif, cette blancheur de
tein : (tremble.
Que je te vois ridé, tout franc, pour toi je
Va Bon homme, crois moi ; Ton visage & le
sien
Ne nuancent pas bien ensemble.

GERONTE.

De me railler vous avez tort.

MOME.

N'aurois-tu point le même sort
De certain fameux personnage,
(Fameux par son ancienneté s'entend,)
Car l'Histoire nous dit qu'il n'avoit qu'une
dent.
Cet Homme à peu prés de son âge :
Etoit entêté de Chevaux.
Il en avoit tout des plus beaux,
Bien scellez, bien bridez, ce n'étoit que do-
rure. (pas peu,
Ses Voisins les montoient, & n'en rioient
Quand du Bon homme la voiture
Etoit un siege auprés du feu.

GERONTE. (le!

Il est vrai, j'y consens. Je suis plus âgé qu'el-
Mais je l'ai bien payé par mes Ducats.

MOME.

Ecoute le. Cette Chanson nouvelle
Semble être faite pour ce cas.

ORPHE'E *chante*

Quand un Vieillard sans cervelle,
Epris d'une jeune femelle,
Veut partager avec elle,
Ses Louis à doubles carats :
Il arrive que la belle,
Au jeune prête l'oreille,
Et chez l'Amy & Forelle,
Mange avec lui ses Ducats.

MOME *à un autre.* (che.

C'est à vous à glisser. Vous étes le plus pro-
Qu'est-ce ? De quoi vous plaignez vous?
Là,

Là, dites quel reproche
Avez-vous à luy faire en qualité d'Epoux.

ORANTE.

Je ne me plains que de moy même.
Pour éviter le triſte ſort
Des Maris malheureux, j'ay pris un ſoin extrême,
Et je n'ay fait qu'un inutile effort.
Croyant trouver dans l'innocence
Le repos, l'amour, la douceur,
Je prens femme dés ſon enfance
Dans une famille d'honneur,
Où par douzaine on compte les Lucreces.
J'éleve avec que ſoin ce petit rejetton;
Et lui cache d'amour les trompeuſes careſſes.
Pour ne la pas gâter par ma leçon:
Quand d'un trait innocent que je ne puis comprendre,
Un jour elle me vint chercher,
Et dans un moment ſçut m'apprendre.
Ce que pendant dix ans j'avois ſçû luy cacher.
Aprés avoir un ſi long-temps ſçu feindre,
Jugez ſi de mon ſort, j'ay ſujet de me plaindre;

MOME.

Pour des Maris trompez eviter le deſtin,
Par une humeur prevoyante,
Choiſir femme innocente,
Ce n'eſt pas l'action de l'Homme le plus fin.
L'amour eſt un don de nature,
Où la ſcience à peu de part,
Les animaux ſeuls, & ſans art,
Ne vont-ils pas chercher leur nourriture?
De l'inſtinct de ta femme au lieu d'être ſurpris,
Je ſoutiens que pour ſatisfaire.
A l'amoureux myſtere.
Il faut plus de corps que d'eſprit.

ORANTE.

Comment parer ce coup à l'honneur ſi cruel!

Si

Si de la ſotte on craint l'eſprit trop hebeté,
La Sçavante nous traite-t-elle
Avec que plus d'humanité ?

MOME.

Non. Mais la choſe eſt differente.
Cette derniere ſçait déguiſer le poiſon.
Sur ce ſujet il faut qu'Orphée chante
Un petit couplet de Chanſon.

ORPHE'E *chante.*

L'ignorante Ridicule,
Plus naïve que la Mule,
Vous fait prendre la pillule,
Sans en déguiſer le goût.
La Scavante Diſſimule.
Guerit du moindre ſcrupule,
Et fait que de la ferule
On ne reſſent pas le coup.

MOME *à un autre.*

Comme dans cette Serge elle eſt ancantie !
A vous la belle, au linge uny ?
Quelle ſimplicité ! Quel air de modeſtie !
De combien de vertu ce cœur paroit fourny !
A voir ſon auſtere ſageſſe,
Malgré cette grande jeuneſſe,
On la prendroit pour femme du vieux temps
Que les Epoux vivoient contens !
Toute Femme étoit ſage.
Ce nom de Favory
N'étoit point encore en uſage,
Chaque femme aimoit ſon Mary,
Aimant mieux qu'on la crût vertueuſe que belle.
C'eſt ainſi qu'on vivoit dans le ſiecle paſſé :
Mais on n'en trouve plus deſſus ce bon modele ?
Le moule en eſt caſſé.
Toy qui par un doux Hymenée,
Joüis à pleine main d'un ſi rare treſor ;
Tout franc c'eſt bien à tort,

Si

Si tu n'es pas content de cette destinée.

ORGAN.

Ouy content ! Nuit & jour entendre quereller !

FELONDE.

Par la jarny, je croy que je t'entens parler
Dis-moy, Nigaut qui mene poulle pondre,
Suis-je pas femme de vertu ?
Parles Trouves-tu rien à tondre
Sur le discours qu'il a tenu ?
Suis-je une Coureuse, une infame ?
Tous nos Enfans ne sont-ils pas de toy ?
Je connois, & plus d'un Femme,
Qui n'en diroit pas tant que moy.
Je suis d'une Maison qui craint peu qu'on caquette.
L'on n'en a jamais veu sortir qu'une Coquette :
Encor le fut-elle à son dam :
Car on luy fit tout net habiter le Convent ?
Puis comme une mal-avisée,
Elle fut en un mot jusqu'aux sourcils rasée.

MOME.

La tonsure est austere au dernier point.

BELONDE *à Mome.*

Vous pouvez bien juger.

MOME.

Ah ? ne m'approchez point.
Je retranche le tout de mon panegyrique.
Je ne suis point admirateur
D'une vertu diabolique.
La malpeste, quelle fureur !
Celuy-là n'étoit point un sot, né sans étude.
Qui voulant definir la Prude,
A fait voir par bonne raison,
Que quelque bon vent qui la pousse ?
Une Prude dans sa maison,
Etoit un diable en taille douce.

BELONDE.

Les Hommes en tout temps pour les Hommes seront.

MO-

MOME.

Toujours en bouche quelques gammes ?

BELONDE.

Si l'on faiſoit des Juges Femmes.
Quelquefois aurions-nous d'aſſez bonnes raiſons ?

ORANTE *à Mome.*

Voyez comme à crier on la voit toujours prête?

MOME.

Auſſi pourquoy la prenois-tu ?

ORANTE.

C'eſt la crainte d'être Cocu,
Qui m'a fait faire une ſi bonne emplette.

MOME.

Bon ! voila de nos entêtez ?
Ecoute bien cette maxime.
Pour être en rime,
Elle n'en eſt pas moins pleine de veritez.

ORPHE'E *chante*

Quand d'une Prude cruelle,
Tu fais ta moitié fidelle,
Comptes-tu que ta cervelle
Reſiſte à ces Airs grondans ?
D'un autre tu crains la crête ;
Mais qu'importe pour la bête,
Quand le mal eſt à la tête,
Qu'il ſoit deſſus ou dedans.

MELINDE *à Gerante.*

Mon cher petit Mary, que ma joye eſt extrême.
Quand je te poſſede un moment ?

MOME.

Oh voicy bien vn autre compliment !

MELINDE.

Tu ne me répons rien. Tu me parois tout bléme. (Epoux.
Es-tu malade ? Ah Ciel, conſervez mon

GERANTE.

Laiſſez-moy là, retirez-vous

MO-

MOMF.

Voila répondre à la tendresse.
D'une assez bizarre façon.

GERANTE.

Si vous connoissiez ses finesses,
Vous avoüriez bien-tôt que j'ai raison.
Cette Coquette fieffée,
Ne m'appelle jamais son Cœur ny son Amour,
Qu'elle n'ait en pensée
De me jouer un mauvais tour.

MELINDE.

Comme il traite ma flamme?
Il m'accuse, l'ingrat, d'être fourbe & sans foy:
Cependant est-il une femme
Aussi raisonnable que moy?
A le bien contenter je fais ma seule étude.
Pour qu'il n'ait pas sujet, comme il eut autrefois,
De m'accuser d'avoir une habitude,
Je change d'amy tous les mois.
Au reste bonne menagere.
Je ne vous le dis qu'en secret,
Pour épargner son ordinaire,
Je ne mange qu'au Cabaret.
Et comme il est des hypocrites
Qui tâchent de noircir la plus chaste action?
Je prens la nuit pour faire mes visites?
Afin de ménager sa reputation.
Je vous fais voir mon Ame toute nuë.
Vous liriez dans mon Cœur tout ce que je vous dis.
Vit-on jamais Femme à Paris
Vivre avec plus de retenuë?

MOME.

Tout franc vous avez tort; &, soit dit entre nous,
Elle a de grands égards pour vous.

GERANTE.

De cette aimable Prude,

Que

Que ne ſuis-je l'Epoux !
Mon ſort ſeroit bien rude
Si je venois m'en plaindre à vous.
La Coquette, il eſt vray dans l'amoureux myſtere,
Sçait le plaiſir aſſaiſonner.
Mais d'un autre côté, le mal qu'elle peut faire,
Gâte bien le plaiſir qu'elle ſçait nous donner.

MOME.

Vous avez beau pour la Severe
Vanter vôtre inclination,
Je ne m'oppoſe point à ce qui peut vous plaire;
Mais quant à moy, je ſuis pour la Chanſon

ORPHE'E *chante.*

La Coquette toute aimable.
De careſſes vous accable;
Et quoy qu'un mary traitable
Soit coiffé comme un Taureau,
N'importe: C'eſt la metode.
Tout Epoux s'en accommode;
Et quand on eſt à la mode,
Qu'importe, Cornes ou Chapeau?

GERANTE *à Mome.*

En refuſant de briſer nôtre chaîne,
Trouve donc à nos maux quelque adouciſſement;
Et du lien qui fait nôtre cruelle peine,
Briſe le nœud, du moins pour un moment.

ORPHE'E *chante.*

Si dans l'amoureux myſtere,
Chacun étoit volontaire,
On s'aimeroit comme frere;
Et ſans ce maudit Contract,
Verroit on tant de miſere,
On a beau dire & beau faire,
C'eſt le diable de Notaire
Qui barbouille tout cela

SCE-

SECONDE AUGMENTATION

de plusieurs Airs

CHANTEZ,

Par la Rhetorique, par Arlequin, & autres Acteurs.

Dans la Comedie des Comediens Chinois & dans la Baguette de Vulcain.

COUPLETS AJOUTEZ.

MARINETTE *en Payſanne niaiſe, ſur l'Air la verte Jeuneſſe.*

PUis que ce bon pere
Rien ne nous apprend
Touchant nôtre affaire,
C'eſt un ignorant.
Mais quoi qu'il m'en coûte,
Bien-tôt je ſçauray....
Pierrot, je m'en doute,
Je te l'apprendray.

MEZZETIN, *Marié à une femme fort laide.*

Sur le même air.

Si pour ma Lucrece
Quelqu'un prenoit feu,
Sans craindre la preſſe,
Il auroit beau jeu.
Je verrois ce miſtere,
Sans aucun ennuy:
Car le laiſſer faire;
C'eſt ſe vanger de luy.

ARLEQUIN *lui répond ſur l'air ne craignez rien.*

A cet air honnête,
Et ce doux maintien,
On croit pour ſa tête
N'apprehender rien.
Mais ſur tel navire
On doit craindre au port.
Il n'eſt point d'eau pire.
Que celle qui dort.

PASQUAREL.

Quand femme peu ſage
Eſt dans certain cas,
Et qu'en mariage
Elle a fait un faux pas;
En baiſſant la tête,
Il faut au plûtôt
Remonter ſur ſa bête,
Et ne dire mot.

ARLEQUIN *luy répond.*

Si c'eſt la methode
D'être un peu Vulcain,
Sois donc à la mode,
Cache ton chagrin.
Car ſans trop médire,
Dans ce lieu j'en voi
Qui crevent de rire,
Et le ſont plus que toi.

OCTAVE *Mari d'une jeune femme.*

Qui pour l'himenée
Prend jeune Catin,
A la deſtinée
D'un Marchand de vin.
Vainement il tente
De garder ſon muid;
Vin nouveau s'evente,
Vin gardé s'aigrit.

OCTAVE *Continuë.*

Que femme à cet âge
Eſt un bon ragoût,
Quand le ſeul uſage
En eſt pour l'Epoux!
Mais dans le Ménage
Il n'eſt pas nouveau
Que quelqu'un partage
Toûjours au gâteau.

1. *Air chanté par la Rhetorique*

Par mes discours doux & flateurs,
Je porte l'amour dans les cœurs,
Et j'attendris la plus cruelle
Mais à parler de bonne foy
L'Argent pour reduire une Belle
Est encor plus puissant que moy
L'Argent l'argent pour reduire une belle
Est encor plus puissant que moy.

ARLEQUIN *luy répond sur l'Air d'une main je tiens mon pot.*

Voulez-vous en moins d'un jour
Estre heureux en amour ?
Laissez les fleurs de Rhetorique.
Le chemin en seroit trop long.
Avec l'or je vous en répond:
Mais sans cela non, non.

2. *Air chanté par la Rhetorique.*

Le soleil Vagabond jamais ne se repose
Il va toûjours de maison en maison,
Que de Maris feroient la même chose
S'il leur étoit permis de changer de prison ?
Mais d'un Epoux la demeure est certaine
Quelque chemin qu'il prenne,
Qu'il aille qu'il vienne son ascendant
Toûjours l'entraîne loger au croissant.

Après

Aprés que la Rhetorique a chanté ſon ſecond air ARLEQUIN *dit le couplet ſuivant ſur le ſujet d'un Mari le premier jour de ſes nôces.*

Il va coucher tout de go
Au ſigne de Virgo
Mais dés la ſeconde journée
Le Capricorne eſt ſa maiſon.
De cela je vous en répond :
Mais du Virgo non, non.

MEZZETIN *en Grivois chante.*

Dans le Combat je ſuis un Diable
Mon nom de Guerre eſt la fureur,
Mais chez un hôte un peu traitable
Je ſuis par ma bonté ſurnommé la douceur.
Pourveu qu'il me laiſſe egorger ſa voliaille
Vuider ſa futaille,
Emporter ſon manteau
Je ſuis doux comme un agneau :

Lors que mon hôte eſt raiſonnable.
Je ne cherche que ſon profit
Si je paſſa la nuit à table,
C'eſt pour ne point uſer ni ſon drap ni ſon lit.
Pourveu qu'il me donne pour mon utenſile
Sa femme, ſa fille,
Sa ſervante Iſabeau
Je ſuis doux comme un agneau.

RIGAUDON *chanté par* MEZZETIN.

Puis qu'il le faut
Que dans le mariage
L'un aprés l'autre s'engage
Et faſſe le ſaut.
On doit exprés en faiſant la folie
Qui dure à jamais,

On doit exprés prendre femme jolie
Pour ſauver les frais,
Tout renchérit,
Et dedans le ménage
Qui veut paſſer pour ſage
Doit chercher à mettre tout à profit.

Je conſeille à tout homme de bon ſens
De prendre belle femme à quinze ans
Et qui puiſſe bien gagner ſes dépens.
Une laide ſouvent
Achette d'un amant
Les faveurs les faveurs qu'une belle vend.

TOUS LES COUPLETS

Qu'Arlequin a dits en diferentes fois pour les Annonces.

Si cette baguette
A fait tant de bruit,
La raiſon eſt nette :
C'eſt que dans Paris ;
Et par toute terre
Il n'eſt point d'humain,
Qui n'aime de faire
Son voiſin Vulcain.

Puiſque ma baguette
Vous a diverty,
Je la tiendray prête
Pour demain Jeudy.
Venez y ſans ceſſe,
Sans en perdre un jour ?
Car de bonnes pieces
On n'en a pas toûjours.

Monſieur le Parterre
Eſt prié demain
De vouloir nous faire
L'honneur d'être plein.

Venez en abondance,
Ne vous lassez pas:
C'est vôtre presence
Qui fait nos jours gras.

Puisque le Parterre
A ry tout son saoul,
Voila donc la guerre
Finie entre nous.
Nôtre paix est faite,
Nous sommes contens,
Vous de ma baguette,
Moy de vôtre argent.

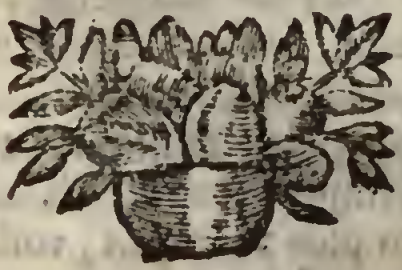
Si vôtre affluence
Vient d'un pas égal
Pendant l'abstinence
Comme au carnaval,
Nous serons alegres,
Grace à nos ducats,
Et malgré les jours maigres
Nous deviendrons gras.

Si ces trois bouteilles
Ont frappé le goût
Des fines oreilles,
Revenez chez nous:
Je les tiendray pleines
Pour demain Jeudy.
Grands Dieux qu'elle aubeine ?
Si tout creve icy.

Si de ma baguette

Quelqu'un a beſoin,
D'en faire l'emplette
Qu'il prenne le ſoin.
Chez Vulcain s'achette
Celle des cocus.
Celle des coquettes
Se vend chez Venus.

Voulez-vous me croire?
En ſortant d'icy
Allez vous en boire;
Je vais boire auſſi.
Puis que ma Baguette
Vous a diverty,
A demain la fête,
Meſſieurs, venez-y.



PLAIDOYE' D'ARLEQUIN,

DEFENSEUR DU BEAU SEXE, & quelques Portraits.

PORTRAITS

Que fait Colombine des Femmes.

UNe Femme eſt un Protée, qui change de figure & de caractere, comme il luy plaît: Diſſimulée dans ſes penſées; ingenieuſe dans ſes paſſions, politique dans ſes vûës, friponne dans ſes diſcours, Coquette dans ſes manieres, affectée dans ſes airs, fauſſe dans ſes vertus, intereſſée dans ſes liberalités, hipocrite dans ſes épargnes: Toûjours ruſée, toûjours équivoque, & toûjours une contreverité. Du plus au moins, voilà comme nous ſommes faites.

AUTRE.

Nos dehors ſont reglez, nos airs ſont gracieux, nos mines ſont modeſtes: tout ce qui paroît eſt bon: Mais tournez la medaille, rien n'eſt plus bizarre que nôtre humeur; rien n'eſt plus faux que nôtre merite. Nôtre petit particulier cache des myſteres curieux, que nos artifices

enve-

envelopent. La Coquetterie eſt le fond de nôtre humeur. C'eſt par cet endroit qu'il faut nous regarder, pour nous connoître: Tout le reſte eſt emprunté. Nous n'avons de bien naturel que le déſir de plaire.

AUTRE.

Voulez-vous connoître une Femme? Figurez-vous un joly petit monſtre, qui charme les yeux, & qui choque la raiſon; qui plaît, & qui rebute, qui eſt Ange au dehors, Harpie au dedans. Mettez enſemble la tête d'une Linote, la langue d'un Serpent, les yeux d'un Baſilic; l'humeur d'un Chat, l'adreſſe d'un Singe, les inclinations nocturnes d'un Hibou, le brillant du Soleil, les inegalitez de la Lune, enveloppez cela d'une peau bien blanche, ajoutez y des bras, des jambes, & cetera, vous aurez une Femme toute complette.

PLAIDOYE' D'ARLEQUIN,

Pour la défenſe des Femmes.

ARLEQUIN.

Moy qui jadis aux depens de nos belles,
Ay maintefois diverty tout Paris;
Aujourd'huy contre les Maris,
Je vais prendre Party pour elles,
(*Altri tempi, altre Cure.*)
Loin d'aſpirer au ſoible honneur
De faire renguaîner par mes doctes Critiques,
D'un Satyrique Auteur
Les expreſſions cauſtiques.
Je regarde en pitié le pauvre genre humain,
Si la ſotte crainte des Cornes,

Met à l'Hymen de trop étroites bornes,
Ma foy c'eſt fait de luy : je le vois ſur ſa fin.

Et qu'eſt-ce dechaînement, juſte Ciel? Où en ſommes-nous? On traine pêle-mêle le Convent & l'Opera chez la Cornu : Les Femmes ſouffrent patiemment cet outrage : & un Eſcadron coëffé ne va pas fondre ſur la tête qui a enfanté de ſi monſtrueuſes calomnies.

Vers Iſabelle.

Sexe charmant, au ſiecle d'Amadis,
Un Jongleur peu courtois oſa-t-il d'une injure,
Contre vous noircir ſes Ecrits,
Sans eſſuyer plus ſiniſtre avanture.

Aujourd'huy comment en uſe-t-on? Les Hommes dans un dégoût terrible pour tout ce qui s'appelle Femme, ne peuvent entendre parler d'Hymen, ſans des ſoulevemens de cœur épouvantables. Ils ſont d'un froid inouï ſur cet article, & pour les rechaufer, on s'aviſe de leur ordonner quelques doſes d'une Apologie à la glace! Quel remede! *Contraria contrariis curantur.*

C'eſt donc par pure neceſſité, tres illuſtre Magiſtrat Cavalier, que je prens aujourd'huy la défenſe de mes anciennes ennemies. J'ay peur que les hommes continuant à ſe dégoûter des femmes, l'uſage de l'Hymen ne s'aboliſſe. Le monde finiroit; l'Hôtel de Bourgogne deviendroit deſert : & il ne l'eſt déja que trop.

Ainſi j'entreprens de retorquer contre les

les hommes tout ce qu'ils ont le front de reprocher à mes parties ; & de leur faire voir qu'ils sont eux mêmes la cause de tous les défauts dont ils les accusent.

Comment, Messieurs les Hommes, osez-vous blâmer dans les femmes ce qui n'y est precisément que pour vous ? Oubliez-vous que le dessein de vous plaire, est le ressort qui fait joüer toutes leurs Machines ? A quoy bon s'il vous plaît, cette vieille Coquette prend elle tant de soin d'un squelete usé ? Pourquoi fait elle r'encherir le Blanc & le Vermillon ? Pourquoy la voit on manger par compas & par mesure de peur de deranger ses dents postiches ? N'est ce pas parce qu'elle couche en joüe quelqu'un de ces jeunes Godelureaux qui jouënt avec elle, & qui luy gagnent son argent.

Voyez cette jeune beauté qui passe la meilleure partie de sa vie à s'habiler & à se deshabiller, qui n'est jamais contente de sa coëffure, qui ajoûte ou retranche toûjours quelque chose à son ajustement. Entrez dans son cœur ; & vous verrez qui a plus de part de son sexe ou du vôtre à tous ses tortillemens & ses minaudéries. Une femme se pare-t-elle pour les autres femmes ? Qui l'a jamais pensé ? C'est vous, Messieurs les Dégoûtez qui répondrez de l'extravagance des Modes, de la magnificence des habits, & de la ruine des familles. C'est pour vous remettre en

appetit,

appetit, qu'on a inventé le Ragoût des Gourgandines, des Agaçantes, & des Barrieres.

Preuve que tous les ajuſtemens des femmes ſont uniquement pour les hommes, mettez les en lieu où elles ne voient que des perſonnes de leur ſexe, & vous les trouverez d'un negligé affreux. Une cornette au niveau de ſon front, un corſet modeſte & bien laſſé, de bons gros ſouliers de maroquin & un grand tablier de ménagere. Voilà comme étoit à ſa campagne cette Belle, dont les juppes ſe ſoûtiennent d'or, qu'une coëffure à triple étage rend d'une taille giganteſque, qui ne peut mettre le pied dans ſes mules, tant elles ſont petites. Et pourquoy cela, parce qu'elle n'avoit nul interêt de plaire aux Chapons de ſa Baſſe court, & qu'elle voudroit bien donner dans l'œil à quelque poulet d'Inde des Tuilleries. Si les Hommes ne voyoient rien, les Femmes ne feroient nulle dépenſe en habits. Ainſi s'ils veulent épargner ce qui leur en coûte ils n'ont qu'à ſe crever les yeux.

COLOMBINE.

Bel expedient, & de facile execution!

ARLEQUIN.

On ſe plaint que les femmes s'amuſent à mille bagatelles; qu'elles ſe font une occupation d'entretenir leurs chiens, de faire repeter des ſottiſes à leurs Perroquets, & d'apprendre des malices à leurs Singes.

Helas!

Helas ! qu'on les interroge toutes. Combien repondront, Qu'animal pour animal, un Mary eſt ſouvent moins amuſant qu'un Doguin ; qu'avec le mauvais d'un Singe, il n'en a pas toujours le bon ; & qu'il y a plus de cent Maris à Paris, qui ne ſoutiennent pas mieux une converſation que des Perroquets ; Entrons dans l'interieur des Maiſons. Voyons les replis du ménage. Un Mary bouru qui ne parle que par monoſyllabes, qui poſſede le ſecret, de dire de groſſes paroles en ſix lettres : N'eſt-il pas la ſeule cauſe de ce que ſa femme va chercher converſation ailleurs ? Celuy-cy eſt toûjours aux trouſſes de ſa moitié ; il ne l'abandonne pas d'un pas, il eſt de toutes ſes parties. Celuy-là ne voit preſque jamais la ſienne : Il loge, il mange, il couche dans un appartement ſeparé. A peine la rencontre-t-il une fois le mois chez d'Autel ou chez Procope : Deux extremitez également vicieuſes, également à craindre pour le front d'un mary, & dont il eſt la ſeule cauſe !

COLOMBINE.

Malheur au mari qui me verra trop, auſſi bien qu'à celuy qui me verra trop peu.

ARLEQUIN.

On fait un crime aux femmes de la magnificence de leurs ameublemens, de la dépenſe qu'elles font en Bijoux, en Porcelaines, en Pagodes. Helas ! qui ne ſçait que la plûpart de ces appartemens ſuperbes,

bes, ſont autant de belles priſons où l'on reduit de jeunes femmes, d'ailleurs tres-raiſonnables, à ſe joüer avec les Poupées, à faire remuer leurs Pagodes. Elle remuent au moins ces Pagodes, & font un ſigne de conſentement: au lieu que la plûpart des époux, toûjours inflexibles, toûjours rebarbatifs, ſe font une loi de ne conſentir jamais.

COLOMBINE.

Il eſt vray qu'il eſt des maris bien raboteux!

ARLEQUIN.

Que diray-je des autres griefs? On ſe plaint que les femmes ſont exactes à payer les penſions à leurs Amans, qu'elles n'épargnent rien pour faire leurs équipages. Ah ſexe maudit, (*parlant au Parterre,*) que n'avez-vous de l'argent? Pourquoy êtes-vous obligez d'avoir recours à elles? En un mot, que les hommes deviennent raiſonnables, & les femmes le ſeront. Qu'ils ſe mettent à plus bas prix, & les femmes feront moins de dépenſe: Qu'ils aillent à elles, & elles ne les chercheront point: Car tant qu'ils fuiront, il faudra bien qu'elles courent aprés, & qu'elles ſuivent l'inſtinct que la Nature leur a donné.

COLOMBINE.

Voilà de foibles raiſons. Prononcez, Monſieur le Juge.

ARLEQUIN *se met dans un Fauteuil, & rend cette Sentence.*

Nous avons maintenu & gardé les Femmes dans tous leurs droits, & dans la possession des Privileges, Franchises & Immunitez de leur sexe : Leur permettons d'employer pour se faire aimer tout ce qu'elles aviseront bon être ; à la reserve des Minauderies qui pourroient deranger quelque chose dans l'œconomie du visage. Consentons que pour engager les hommes, elles n'épargnent rien ny dans leurs parures, ni dans leurs ameublemens, & qu'elles puissent même faire quelques avances, si mieux n'aiment lesdits Hommes, reprendre les Us & Coutumes de la vieille Cour, & faire seuls toutes les demarches.

Permettons aux riches Bourgeoises d'être aussi magnifiques que les Femmes de qualité, à la charge neanmoins qu'elles en seront toûjours fort distinguées par leurs airs & leurs manieres. Voulons que les femmes soient reputées Dames & Maîtresses du sexe Masculin, & que les Hommes qui ont l'esprit bien fait se fassent un honneur de les aimer & de les servir. Deffendons aux Vieilles d'aspirer aux Fleurettes des jeunes Officiers, à moins qu'elles ne soient en état de leur faire le fond de deux Campagnes au moins. Faisons Pareilles deffenses aux jeunes & jolies Femmes de payer leurs Amans, quelques bien-faits qu'ils soient ; & ce nonobstant l'usage contraire, que nous declarons abusif. Condamnons en outre les Hommes à tous les dépens.

F I N.

360472